



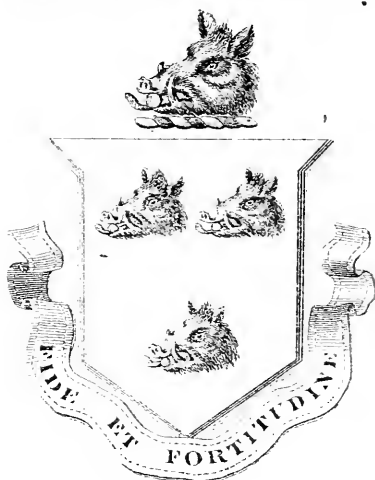
Accessions

Shelf No.

155.7 57

G.355b.1

*Barton Library. V.22.*

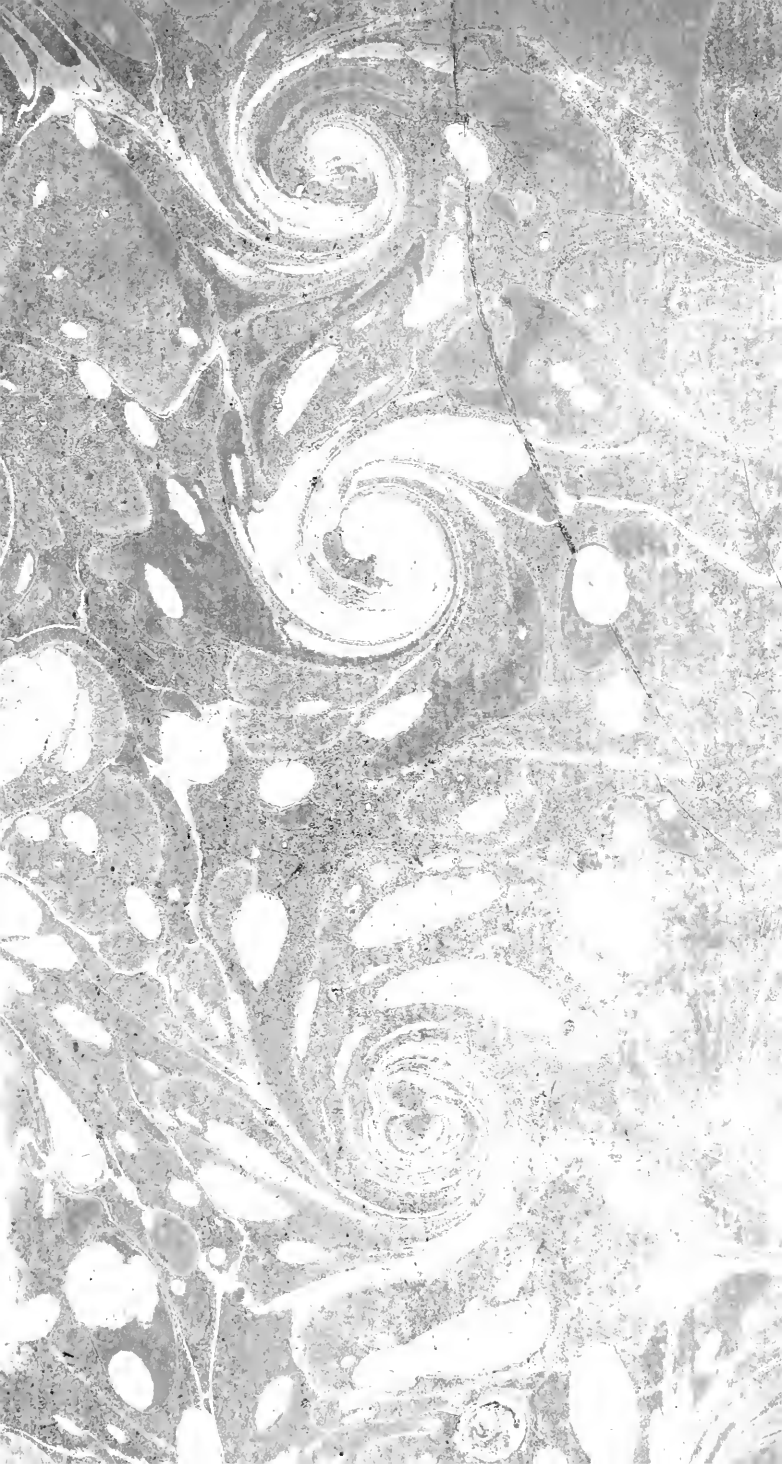


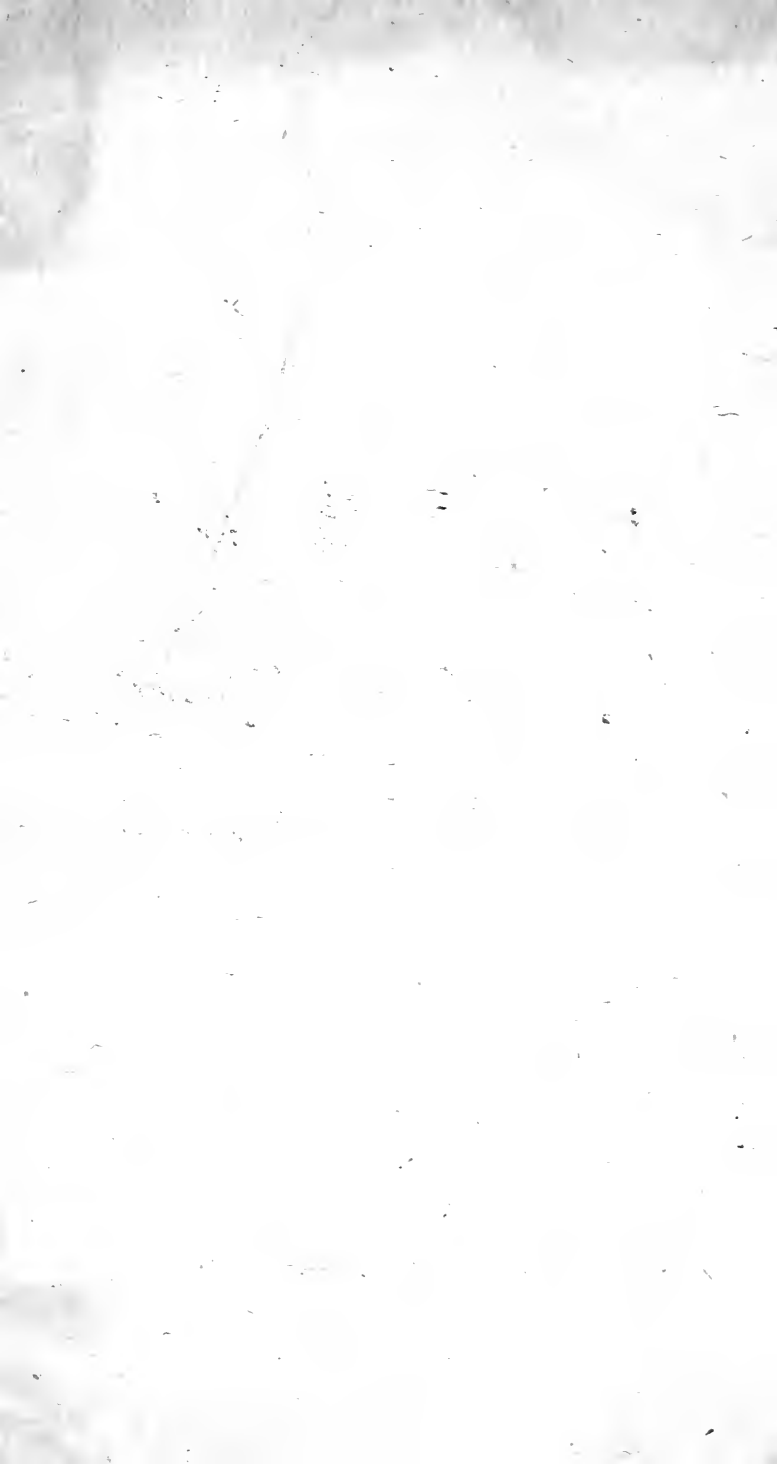
*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library!*









Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

LE

CABINET

*DES FÉES.*

---

TOME VINGT - DEUXIEME.

---

---

## *CE VOLUME CONTIENT*

La suite des MILLE ET UN QUART-D'HEURE, Contes Tartares, par M. GUEULLETTE.

Les SULTANES DE GUZARATTE, ou les SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS, Contes Mogols, par M. GUEULLETTE.

# LE CABINET DES FÉES,

O U

## COLLECTION CHOISIE

*DES CONTES DES FÉES,*

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

---

---

TOME VINGT-DEUXIÈME.

---

---



*A G E N È V E,*

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,  
Imprimeurs-Libraires.

*Et se trouve à PARIS,*

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

---

---

M. DCC. LXXXVI.

G 3556

2.22

155757

May 1878





*Il allait lui couper la tête, lorsque le faux vieillard lui  
retenant le bras, reprit sa forme naturelle.*



---

# LES MILLE

ET

UN QUART D'HEURE,

*CONTES TARTARES.*

---

XC. QUART D'HEURE.

**Q**UELQUE bonté que le sultan de Babylone eut pour son visir, l'état où il le voyoit lui fit croire que l'accusation du vieillard étoit véritable. Il voulut s'en éclaircir par lui-même, & ayant confronté son cachet avec les empreintes qui avoient été faites sur le corps du visir, il ne fut pas plutôt convaincu de son crime, qu'entrant dans une fureur extrême, il alloit lui couper la tête, lorsque le faux vieillard, lui retenant le bras, reprit sa forme naturelle, & se fit connoître pour le prince Bagdedin.

Si le sultan avoit été étonné du procédé

*Tome XXII,*

A iij

du vieillard, on peut s'imaginer quelle fut sa confusion en le voyant disparoître à ses yeux, & en voyant son fils à sa place : Seigneur, lui dit alors le prince, persuadé que vous devez être de mon innocence & du crime de mes ennemis, j'ose me présenter devant votre auguste face ; mais, quoique le visir & la sultane méritent la mort, permettez que mon retour en ces lieux ne soit point marqué par l'effusion de leur sang : je leur pardonne l'imposture qui a pensé me coûter la vie, & je supplie votre majesté de ne les punir qu'en les unissant ensemble, & les obligeant d'y vivre éternellement. Cette union forcée, entre deux personnes d'un caractère si odieux, leur fera un supplice plus cruel que la mort même. Le grand prophète, qui par une protection toute particulière m'a préservé des périls où me jetoit votre indignation, m'a sans doute, par la voix d'un simple paysan, communiqué des secrets merveilleux, qui mettent vos jours & les miens en sûreté contre la malice de vos ennemis. Votre majesté, qui vient d'en juger par la figure de vieillard que j'avois, il n'y a que quelques momens, saura qu'un génie bienfaisant, à qui rien n'est impossible, a dirigé

toutes mes actions ; c'est lui qui m'a appris que le visir avoit été élevé comme esclave dans la maison d'un arabe , nommé Arefy , dont j'avois pris la ressemblance ; qu'ayant abusé des bontés de son maître , & trahi son honneur , en corrompant sa femme , & méditant de l'empoisonner , il s'étoit sauvé de chez lui pour éviter sa juste colère , & qu'ensuite par différens moyens il avoit eu le bonheur de parvenir au suprême degré de votre faveur. Alors Bagdedin raconta au sultan son père de quelle manière il avoit laissé le visir pour mort dans les jardins du ferrail ; le rôle de vieille qu'il avoit joué auprès de lui , & la menace qu'il lui avoit fait en lui imprimant son cachet.

Le visir , qui étoit revenu de son évanouissement , étoit plus pâle qu'un criminel que l'on conduit au supplice. Il n'avoit pas la hardiesse de nier aucun des faits avancés & prouvés par le prince ; il attendoit son arrêt , le visage prosterné contre terre , lorsque Bagdedin intercédâ de nouveau pour lui & pour la sultane. Rendez , seigneur , ce jour remarquable , dit-il au sultan , par un acte de clémence envers ces misérables ; ils sont indignes de votre colère , & je vous

demande leur vie comme une grâce que je serois inconsolable de ne point obtenir.

Le sultan de Babylone, surpris de la générosité de son fils, calma l'extrême colère qui étoit peinte sur son visage : prince, lui dit-il, si digne de monter un jour sur le trône, je loue votre vertu, & j'approuve votre conseil ; j'abandonne cet infidèle visir & l'ingrate Kourma à leurs mauvaises inclinations, & je leur donne une vie qui leur deviendra bientôt à charge, persuadé que ces deux misérables ne feront pas plutôt obligés de se regarder comme mari & femme, qu'ennuyés des liens qu'ils ne pourront point rompre sous peine de la vie, ils souffriront plus que si je leur faisois subir la mort qu'ils méritent.

Alors, seigneur, poursuivit Ben-Eridoun, Kourma ayant été appelée, après des reproches sanglants de la part du sultan, il la fit marier au visir par le moufti, les chassa ensuite l'un & l'autre de Babylone avec indignité.

Pour Bagdédin, le sultan le déclara authentiquement son successeur, après avoir renvoyé à Kourma tous les enfans qu'elle avoit eus dans le ferraïl : & le jeune prince, après la mort de son père, régna avec toute

forte de bonheur & de tranquillité.

Cette histoire est particulière , dit Schems-Eddin : les vengeances y sont bien ménagées , & je ne doute point que le perfide visir & l'infidèle Kourma n'aient bientôt trouvé leur supplice dans leur union ; cela peut être , seigneur , reprit Ben - Eridoun : j'ignore la suite de leurs aventures ; l'auteur chez lequel j'ai puisé cette histoire n'en dit mot , & se contente de les abandonner à leur mauvais destin : mais j'en fais une autre assez plaisante , où la tendresse de trois maris est des plus remarquables : si votre majesté le souhaite , je vais la lui raconter. Je t'écouterai avec beaucoup de satisfaction , dit le roi d'Astracan.

---

## HISTOIRE

*D'Alcouz , de Taher , & du Meunier.*

DEUX jeunes marchands de Bagdad étoient depuis leur enfance tellement unis d'amitié qu'ils étoient inséparables. On ne parloit que de l'union d'Alcouz & de Taher ; & comme ils n'avoient ni père ni

mère , & qu'ils étoient leurs maîtres , ils résolurent , pour s'attacher encore plus fortement l'un à l'autre , de faire entr'eux une société de marchandises , dans laquelle en moins de trois ans , ils firent de très-grands profits.

Taher causant un soir avec Alcouz , qu'il voyoit rêveur : Que manque-t-il à votre bonheur , mon cher frère , lui dit-il , ( car l'étroite amitié qui régnoit entr'eux ne leur permettoit guère de se servir d'un autre nom ) , nos fonds sont augmentés du quadruple , nos magasins sont remplis des plus belles marchandises , & cependant , depuis quelques jours je m'apperçois que le chagrin vous domine , & que vous ne cherchez que la solitude ; ne suis-je donc plus digne d'entrer dans vos secrets ? Ah ! mon cher Taher , repliqua Alcouz en l'embrassant , je ne puis sans rougir vous avouer ma foiblesse ; je veux me la cacher à moi-même , mais je sens qu'elle a pris trop d'empire sur mon cœur , & que je n'en suis plus le maître. Connoissez - vous Behloul (1) , le barbier , qui demeure au bout du pont de Bagdad ? Oui , reprit Taher ;

---

(1) Behloul , en arabe , signifie railleur.

il est encore plus connu par la réputation que sa fille a d'être la plus belle personne de Bagdad , que par les reparties vives & promptes qui l'ont fait surnommer ainsi ; & je commence , en vous voyant soupirer , à croire que vous n'avez pas été insensible aux charmes de cette adorable fille. Vous devinez juste , répondit Alcouz en rougissant ; j'aime la belle Lira , mais avec tant de passion , que je perdrai l'esprit si je n'en deviens possesseur. Je crois ne lui être pas indifférent par quelques conversations que j'ai eues avec elle , & je balançois à vous parler de mon amour , dans la crainte que cette nouvelle n'altérât votre amitié pour moi. Je fais , repliqua Taher , que l'on perd plus de la moitié d'un ami lorsqu'il se marie ; mais , mon cher Alcouz , je préfère votre satisfaction à la mienne , & je vais de ce pas travailler à votre bonheur. Mère , comme vous savez , a eu l'honneur de donner la mamelle à Giafar (2) , pre-

---

(1) Giaffar étoit fils de Jachy , & petit fils de Kaled , qui descendoit de Barmac , dont ils ont porté le nom de Barmécide. Jachy & trois de ses enfans furent visirs en même-temps sous Aroûn-Arreschid ; il se reposoit sur eux du gouvernement de ses états , & Giaffar

mier visir du grand Aroün-Arreschid, souverain commandeur des croyans, pendant une maladie qui mit la mère de ce Barmécide hors d'état de l'allaiter; je vais interposer son autorité auprès de Behloul, & je suis sûr que la belle Lira ne vous sera pas refusée.

---

Il avoit avec justice joui pendant dix-sept ans de la suprême faveur, lorsqu'il eut le malheur de s'attirer toute la colère du calife, qui le fit mourir : en voici la raison. Aroün-Arreschid avoit une sœur parfaitement belle, nommé Guebaze, dont il étoit passionnément amoureux : pour avoir occasion de la voir plus souvent, il la maria avec Giaffar son favori, mais il lui défendit d'avoir en même-temps commerce avec cette princesse. Giaffar obéit quelque temps, mais il n'eut pas assez de vertu pour exécuter toujours cette dure condition; il eut un fils de Guebaze, qu'il envoya nourrir à la Mecque, & le calife, en étant informé, en entra en si grande fureur contre le visir, qu'il fit jeter Jachy & tous ses enfans dans une obscure prison, où il les fit mourir ignominieusement; il en eut ensuite tant de regret, que pour éloigner de son esprit l'idée de l'injustice qu'il venoit de commettre, il défendit, sous peine de la vie, qu'on parlât jamais des Barmécides, mais on n'exécuta pas ses volontés. Tous les beaux esprits de sa cour écrivirent à la louange de ses ministres intègres, & ont conservé dans leurs écrits le souvenir de ces grands hommes.





---

## XCI. QUART D'HEURE.

ALCOUZ embrassa tendrement son ami, il le conjura de ne point perdre de temps, & Giaffar s'étant mêlé de cette affaire, Behloul accorda bientôt Lira aux tendres empressemens d'Alcouz.

Ces deux époux s'aimoient avec une tendresse sans égale ; la possession n'éteignit point leurs ardeurs, & ils se donnoient des marques si vives & si fréquentes d'un amour parfait, en présence même de Taher, qu'il ne put voir le bonheur de son ami sans envie. Les innocentes caresses qu'il recevoit souvent de Lira, l'enflammèrent à un tel point, que, pour n'être point infidèle à Alcouz, il résolut de s'éloigner de ces heureux époux. Il exécuta pendant quelques jours cette résolution sous différens prétextes ; mais quelque force qu'il prit sur lui-même, il ne put soutenir longtemps cette entreprise ; la violence qu'il se fit pour étouffer son amour, le fit succomber, il tomba dangereusement malade.

Alcouz & Lira ne quittoient point le

chevet du lit de Taher ; mais , loin de contribuer par-là à sa guérison , ils ne firent qu'augmenter son mal , qui parvint à un tel excès , que les plus habiles médecins de Bagdad désespérèrent de sa vie. Alcouz & Lira fondoient en larmes , voyant Taher prêt à mourir ; cependant , sa jeunesse & la force de son tempérament le tirèrent de péril , & il ne lui resta bientôt plus de sa maladie qu'une extrême langueur.

La société de marchandises subsistoit toujours entre ces deux parfaits amis , & leurs affaires demandant que l'un d'eux fît un voyage au grand Caire. Comme Taher n'étoit pas en état d'en supporter les fatigues , Alcouz résolut de l'entreprendre. Après avoir préparé tout ce qu'il lui falloit pour ce voyage , il prit congé de Taher , lui recommanda sa chère Lira , qu'il embrassoit tendrement , les yeux baignés de larmes , & partit enfin pour Balfora , où il monta un vaisseau qui alloit au Caire.

Taher , loin de suivre les intentions de son ami ; ne le vit pas plutôt parti de Bagdad , qu'il prit un soin extrême de fuir les occasions d'être seul avec Lira ; il en trouvoit toujours quelques mauvais prétextes ; mais cette jeune beauté s'apercevant en-

fin de ses manières , qui lui parurent rudes : Vous m'évitez , Taher , lui dit-elle un soir , en lui ferrant tendrement la main ; & depuis l'absence d'Alcouz je m'examine pour savoir en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire ; je n'ai pu découvrir le sujet de votre froideur ; & cette conduite m'est si injurieuse , que je vous conjure de la cesser , ou de me dire de quoi je suis coupable à vos yeux.

Taher étoit dans une confusion extrême : les larmes , qu'il répandoit en abondance sans oser regarder Lira , la touchèrent vivement ; elle le pressa de s'expliquer ; mais Taher , se jetant à ses pieds , la conjura de ne lui point faire cette violence : Ne demandez point , madame , lui dit-il , que je vous ouvre mon cœur , vous me regarderiez comme le dernier de tous les hommes , si je vous découvrais ce qui s'y passe ; l'amitié la plus sainte , & les approches mêmes de la mort n'ont pu triompher d'une passion criminelle , & je sens que.... Arrêtez , Taher , s'écria Lira dans la dernière confusion , je commence à vous entendre : Quoi ! seroit-il possible , qu'oubliant tout ce que vous devez à mon époux , vous eussiez conçu pour moi un amour injurieux

à ma gloire ? Ah ! s'il est ainsi , faites que je l'ignore toute ma vie. Non , madame , reprit Taher , il n'est plus temps de dissimuler , je suis un perfide , un traître ; mais je le suis malgré moi : j'ai fait tous mes efforts pour éteindre ces indignes feux : j'ai voulu mourir , la cruelle mort n'a point voulu de moi : je m'étois condamné à un silence éternel , vous m'avez forcé de parler ; mais je me punirai bientôt moi-même d'avoir violé les droits de l'union la plus étroite. Taher en ce moment ayant jeté la vue sur Lira , qu'il vit irritée au dernier point , fut si saisi de douleur , qu'il tomba comme mort à ses pieds. Elle hésita quelque temps à lui donner du secours , mais la pitié l'emporta enfin sur son ressentiment ; elle fit son possible pour le faire revenir de son évanouissement ; elle lui frappa dans les mains , & ce malheureux amant , ayant faiblement ouvert des yeux mourans , & reconnoissant Lira occupée autour de lui : Laissez - moi mourir , madame , lui dit - il tendrement , votre secours m'est trop cruel ; après m'avoir mérité votre indignation , la vie me devient odieuse , & je la quitte sans regret ; il retomba alors dans un état qui

fit croire à Lira qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre.

Jusqu'à présent, seigneur, poursuivit Ben-Eridoun, je vous ai fait un assez beau portrait de Lira ; mais il est quelquefois de dangereux momens pour la vertu de certaines femmes. Lira éprouva bien cette vérité ; effrayée de la résolution de Taher, & attendrie par l'excès de son amour, elle passa tout-d'un-coup d'une violente colère à la tendresse la plus vive. Qu'a fait Alcouz pour moi qui égale ceci, se dit-elle en ce moment ? Il ne m'a jamais que médiocrement aimée en comparaison de Taher ? Quoi ! pour un léger gain, dont il se peut facilement passer, il m'abandonne & entreprend un voyage dont il ne sera peut-être de retour d'un an ? C'en est fait, mon cher Taher, je veux vivre & mourir pour vous, puisque vous mouriez pour moi ; je vous sacrifie sans peine toute la tendresse que j'ai eue pour Alcouz, & qu'il mérite si peu ; vivez donc, mon cher amant, & vivez pour Lira. Cette belle personne accompagnoit, seigneur, ses protestations de caresses si touchantes, qu'elles firent bientôt revenir Taher de son évanouissement. La surprise extrême où il se trouva, de se

voir entre les bras de Lira, qui le combloit des marques de la passion la plus vive, lui rendit bientôt l'entier usage des sens; il ne crût pas devoir négliger une occasion si favorable à son amour; & oubliant tout ce qu'il devoit à son ami, il fut si bien profiter de la foiblesse de la belle Lira, qu'il en demeura entièrement le vainqueur.

Ce ne fut pourtant pas sans quelque espèce de remords que Lira s'aperçut qu'il n'étoit plus temps de rien refuser à son amant; mais il fut effacer de son esprit ces réflexions par des manières si tendres & si respectueuses, qu'elle ne se souvint non plus d'Alcouz que s'il n'avoit jamais été son mari.

Uniquement occupés de leur amour, ces deux amans passèrent près d'une année dans des plaisirs qui leur paroïssent toujours nouveaux. Non contents de se voir à tous momens, ils s'exprimoient encore leur tendresse par des lettres les plus passionnées; & perdant la mémoire, l'un de son ami, l'autre de son époux, ils ne s'imaginoient pas qu'il dût jamais revenir du grand Caire.



## XCII. QUART D'HEURE.

ALCOUZ, que l'on n'attendoit point, revint pourtant à Bagdad, après avoir terminé les affaires qu'il avoit au Caire. Quoique sa présence fut peu souhaitée, on le reçut avec de feintes caresses qui l'éblouirent. Sa longue absence lui fit trouver sa femme encore plus charmante qu'il ne l'avoit laissée en partant ; il ne pouvoit être un moment sans lui donner quelque nouvelle marque de tendresse ; & loin d'avoir le moindre soupçon de son infidélité, il lui fournissoit très-souvent les occasions d'être seule avec Taher.

Un soir que Lira, incommodée d'une violente migraine, étoit sur son sofa, elle eut besoin d'une eau qui étoit excellente pour soulager ces sortes de maux ; accablée des douleurs aiguës qu'elle souffroit, elle donna sans réflexion à Alcouz la clef d'une petite cassette de bois de sandal, dans laquelle étoit la bouteille qui renfermoit cette eau. Alcouz, qui aimoit tendrement sa femme, courut à ce cabinet ; mais il ne fut pas

forti de la chambre, que Taher fut surpris de voir la belle Lira s'arracher les cheveux : Ah ! nous sommes perdus, lui dit-elle, chère ame de ma vie ; mon imprudence va mettre le comble à nos malheurs ; je viens de donner à mon mari la clef de la cassette où sont toutes les lettres dans lesquelles vous m'exprimez si vivement votre passion : Alcouz dans sa rage n'épargnera ni sa femme ni son ami.

Taher fut affligé au dernier point ; mais prenant son parti sur-le-champ en homme d'esprit, il courut après Alcouz, & voyant par la porte, qui étoit entr'ouverte, qu'il lisoit avec étonnement une de ses lettres ; il tira la porte doucement sur lui, & l'enfermant à double tour, il emporta la clef sans que la surprise, où étoit son ami de l'infidélité de sa femme, lui permit de s'en apercevoir. Taher alors descendit promptement à la caisse, prit tout l'or qui s'y trouva, & emmenant avec lui Lira, il sortit précipitamment de Bagdad, & s'étant muni de deux chevaux au premier village, il fit plus de vingt lieues le reste de cette journée, & pendant toute la nuit qui la suivit.

Pendant que ces nouveaux voyageurs étoient déjà en route, Alcouz, après avoir



lu les lettres de Taher, qui ne lui laissoient aucun lieu de douter de son malheur, prit un poignard, & , voulant descendre pour en percer le cœur de sa femme, il fut dans la dernière surprise de se voir enfermé ; il appela ses esclaves, on vint à la porte ; il ne s'y trouva point de clef ; & Alcouz, dans sa colère, ayant ordonné qu'on enfonçât la porte, ses ordres furent bientôt exécutés ; il courut d'abord au salon dans lequel il avoit laissé Lira ; il ne l'y trouva plus, ainsi que Taher. Il apprit qu'ils étoient sortis ensemble fort en désordre ; il descendit à la caisse, & la trouvant vide, il se jeta le ventre contre terre, & fit des cris qui effrayèrent les plus assurés. Aucun de ses esclaves n'osoit lui demander le sujet de sa fureur ; mais après être revenu de ses premiers mouvemens, il les renvoya tous à leur ouvrage. Quel que soit mon malheur, se dit-il alors, agissons prudemment dans une occasion aussi délicate, & n'apprêtons point à rire aux autres. Je suis trahi par mon ami, ma femme m'est infidèle, ce coup est sensible, je l'avoue ; mais dois-je porter la peine de leur crime ? Non, non, c'est à eux à gémir & à mourir de confusion de leur perfidie ; la perte que

je fais aujourd'hui n'est pas assez considérable pour troubler davantage ma tranquillité. Alors, oubliant tout-d'un-coup Taher & Lira, il les méprisa tellement, qu'il ne crut pas seulement devoir les faire poursuivre; & les abandonnant à leur destinée, il vaqua à ses affaires comme il faisoit auparavant, & chercha à se dédommager avec d'autres femmes de la perte de la sienne.

Six mois s'étoient déjà écoulés depuis le départ de Taher & de Lira, lorsqu'Alcouz apprit la mort d'un de ses correspondans aux Indes orientales. Comme cet homme lui devoit beaucoup, & qu'il n'avoit aucun compte arrêté avec lui, il résolut d'aller sur les lieux pour régler ses affaires avec les héritiers de ce défunt; & ayant laissé le soin des siennes à un neveu, en qui il avoit beaucoup de confiance, il s'embarqua à Balsora sur un vaisseau qu'il chargea de plusieurs marchandises. Après avoir abordé à différentes isles, où Alcouz faisoit toujours des trocs avantageux, & surtout de diamans, qu'il ferroit dans une bourse de cuir attachée à sa ceinture, le vaisseau fut tout-d'un-coup surpris d'une tempête si violente, qu'après avoir long-temps com-

battu contre les vagues & le vent , il fut englouti dans la mer.

Alcouz s'étoit heureusement saisi d'une planche pendant le fort de la tempête ; il vogua long - temps au gré des vents , & aborda après deux jours & deux nuits à une isle qui lui paroissoit déserte. Comme la faim le tourmentoit , il mangea quelques fruits que la nature seule avoit produits en ces lieux ; il les trouva d'un goût exquis , & marchant pendant neuf jours sans rencontrer aucune habitation , il arriva sur la fin du dixième au bord d'une petite rivière , qu'il passa à la nage , & descendit dans une prairie charmante , qui le conduisit à une très-jolie ville , nommée Brava. (1)

Alcouz étoit en si mauvais état , qu'il ne voulut pas entrer dans la ville que la nuit ne le mît à l'abri des insultes qu'on lui eût pu faire. Après avoir mangé quelques fruits qui lui restoit encore , comme il y avoit longtemps qu'il n'avoit jouï d'un sommeil tran-

---

( 1 ) Brava est une ville de la nouvelle Arabie , avec très-bon port. Elle est libre , & capitale de la république de ce nom , qui ne dépend de personne. On fait dans cette ville grand trafic d'or , d'argent , d'ivoire , d'ambre & de cire.

quille, il s'abandonna à celui que la fraîcheur du lieu lui présentait, & dormit très-profondément jusque dans la nuit avancée, qu'il se réveilla en sursaut.

---

### XCIII. QUART D'HEURE.

**D**ES flammes qui ravageoient une très-belle maison détachée de la ville, portèrent une lumière si vive dans les yeux d'Alcouz, qu'elle interrompit son sommeil : il y courut dans le dessein d'y porter du secours ; & entendant des cris affreux, il prit une forte pièce de bois qu'il trouva devant cette maison, avec laquelle ayant enfoncé la porte principale, & deux autres qui communiquoient à un appartement où il distinguoit des voix de femmes, il fut assez heureux pour les sauver des flammes qui les alloient consumer. Chacune d'elles se sauva sans presque remercier leur libérateur ; & Alcouz ayant encore pénétré dans un petit cabinet, dont il jeta la porte en dedans, il y trouva une vieille femme à demi-brûlée, & une jeune personne presque nue & évanouie seulement, mais d'une beauté au-dessus de ce qu'il

qu'il avoit jamais vu ; il la prit dans ses bras , & l'emporta en l'état qu'elle étoit au lieu même où il s'étoit endormi.

Cette jeune fille , qui avoit pensé être suffoquée par la fumée , n'eut pas plutôt senti le grand air , qu'elle ouvrit les yeux. Le jour commençoit à paroître ; elle fut surprise de se trouver dans la campagne ; mais ayant su d'Alcouz les obligations qu'elle lui avoit , elle eut moins de répugnance de se voir avec lui , & commença à le regarder comme une personne à qui elle devoit la vie. Elle lui apprit que son père , qui étoit mort depuis trois ans , avoit été un riche marchand jouailler , & qu'elle vivoit avec sa mère & quelques esclaves dans cette maison , lorsque le feu y avoit pris. Elle témoigna ensuite à Alcouz l'inquiétude où elle étoit de ne savoir ce qu'étoit devenue sa mère ; mais sachant de lui que dans le même cabinet d'où il l'avoit sauvée des flammes , il avoit trouvé le corps d'une vieille femme à moitié consumé , elle ne douta plus de sa perte , & s'abandonna à la douleur la plus vive.

Alcouz consola du mieux qu'il put cette belle personne ; il retourna avec elle à la maison , qu'ils trouvèrent entièrement réduite

en cendres ; & ses larmes redoublant à un si triste spectacle , qui la réduisoit à la dernière misère , Alcouz qui commençoit à sentir pour elle une violente passion , l'arracha de ce lieu funeste , & la reconduisit dans la ville de Brava ; il s'y pourvut promptement d'habits pour elle & pour lui , moyenant un de ses diamans qu'il vendit : & ayant loué une maison toute meublée , il y mena sa nouvelle maîtresse , & répara quelques jours après les pertes qu'elle avoit faites , en lui achetant en son nom la maison dans laquelle elle logeoit , & en lui donnant un jeune esclave pour la servir.

Alcouz , seigneur , étoit fort bien fait de sa personne ; il avoit sauvé la vie à cette aimable fille , & vivoit avec elle d'une manière si soumise , qu'elle en fut bientôt reconnoissante. Il passa plusieurs mois avec elle dans les plaisirs les plus doux & dans la bonne chère , & apprit d'elle avec une joie excessive qu'elle croyoit porter dans son sein des marques de sa tendresse.

Jamais Alcouz ne s'étoit vu plus heureux ; les caresses d'une maîtresse sont d'une toute autre nature que celles d'une femme ; & celle-ci lui donnoit à tous momens de si fortes marques de son amour , qu'il avoit lieu

dé se croire le plus aimé de tous les hommes ; mais quelque passion qu'il ressentît pour elle , comme la conduite que Lira avoit tenue avec lui , lui donnoit lieu de se défier de toutes les femmes , il examina de si près les actions de celle-ci , qu'il crut voir qu'elle n'étoit pas indifférente à un jeune homme de Brava , qui passoit souvent par sa rue , & qu'elle le regardoit toujours avec beaucoup d'attention. Quelque chagrin qu'il en ressentît , il n'en témoigna rien ; mais un soir que ce jeune homme , plus indiscret que de coutume , s'étoit arrêté vis - à - vis la porte de sa maîtresse , qui paroissoit de sa fenêtre prendre beaucoup de plaisir à considérer les gestes par lesquels il lui exprimoit sa passion , Alcouz ne put retenir sa colère ; il descendit avec précipitation dans la rue , & joignant brusquement cet étourdi , il lui déchargea un soufflet si violent , qu'il le renversa par terre. Le jeune homme étonné se releva promptement , mit le sabre à la main , & vint fondre comme un furieux sur Alcouz ; mais ce dernier , beaucoup plus robuste & plus adroit , de deux coups de sabre ayant mis son ennemi hors de combat , il le laissa baigné dans son sang.

Les cris que fit la maîtresse d'Alcouz quand

elle vit son nouvel amant tout ensanglanté ; attirèrent les voisins dans la rue. Comme il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans Brava , il prit le parti de se sauver , & gagna plusieurs rues détournées qui le conduisirent à une des portes de la ville. Il s'y arrêta quelque temps , ne sachant pas trop quel parti prendre ; mais y ayant appris que celui qu'il venoit de bleffer , ou peut-être de tuer , étoit un jeune homme de grande considération , il ne jugea pas à propos de rentrer dans la ville. Il avoit sur lui , outre la plus grande partie de ses pierreries , une bourse pleine d'or ; il marcha toute la nuit , & plusieurs jours de suite , jusqu'à ce qu'étant arrivé à Baraboa ( 1 ) , il s'y embarqua sur la rivière de Quilmanca , d'où étant entré dans l'océan oriental , il prit la route des Indes ; il y arriva sans aucun accident ; & ayant réglé ses comptes avec les héritiers de son correspondant , il y fit emplette de poivre , de canelle & d'ambre , sur quoi il y avoit cent pour cent à gagner. Ensuite étant remonté en mer , il revint sans aucun acci-

---

( 1 ) Baraboa est la capitale du royaume d'Adea ; dans le pays d'Ayan ; elle est située sur un bras de la rivière de Quilmanca.



dent à Balsora , d'où il envoya par terre ses marchandises à Bagdad , & resta quelque temps à Balsora pour se reposer des fatigues de ses voyages.

Il se promenoit un soir hors des portes de la ville , lorsqu'il vit auprès d'un moulin une si jolie meunière , qu'il en devint éperdument amoureux. Il l'aborda sans façon , & lui ayant fait une déclaration d'amour , accompagnée d'une très-jolie bague qu'il lui mit au doigt , il ne la trouva point rebelle à ses desirs. Venez ici sur le soir , lui dit-elle , mon mari est absent pour trois ou quatre jours que nous passerons agréablement ensemble ; je vais préparer tout ce qu'il faut pour souper.

Alcouz revint à son logis ; il se baigna , changea d'habits , & retourna au soleil couché trouver la belle meunière ; elle s'étoit pareillement mise d'une propreté à faire plaisir , & le reçut avec les caresses les plus passionnées. Enfin , seigneur , ils avoient déjà passé ensemble une partie de la nuit , lorsque tout d'un coup la porte du moulin s'ouvrit , & qu'ils virent entrer dans la chambre où ils étoient un homme vêtu en marchand. La meunière , qu'Alcouz regardoit avec surprise , blêmit à cette vue ; elle alla au de-

vant du nouveau venu , & vouloit s'excuser envers lui , lorsqu'elle en reçut un soufflet suivi de plusieurs injures.

---

## XCIV. QUART D'HEURE.

**A**LCOUZ, piqué de la brutalité de cet homme , lui sauta au collet : comme l'un & l'autre n'avoient point d'armes en ce moment , leur combat ne se passa qu'à coup de poings ; mais la meunière s'étant jetée au milieu d'eux , quelle fut la surprise des combattans , quand s'étant regardés avec plus d'attention , ils se reconnurent en même-temps , l'un pour Taher , & l'autre pour Alcouz ? Ce dernier ne se possédant plus de rage à la vue de son ennemi , & se rappelant en ce moment sa trahison , se saisit brusquement d'une escabelle , & l'alloit lancer à la tête de Taher , lorsque se prosternant aux pieds d'Alcouz : Mon frère , lui dit-il avec soumission , je suis coupable de la plus noire perfidie ; j'ai mérité la mort en vous enlevant le cœur de Lira , mais si vous saviez ce que j'ai souffert depuis mon absence , & de quels remords j'ai été agité , vous me

pardonneriez sans doute un crime que j'ai commis malgré moi.

Taher répandoit des larmes avec tant d'abondance, qu'Alcouz en fut touché. Comme il croyoit avoir entièrement oublié Lira, il se jeta au col de son ami : Je te pardonne, Taher, lui dit-il; quelque sujet que j'aie de te haïr, je ne veux pas qu'il soit dit qu'une femme ait pu détruire une amitié aussi belle que celle qui régnoit entre nous depuis si longtemps : mais apprends-moi, je t'en prie, ce qu'est devenue Lira ? Ah ! ne rappelons point, je t'en conjure, reprit Taher en embrassant son ami, le souvenir d'une personne qui t'est peut-être encore chère. Non, non, répliqua Alcouz, Lira ne me touche plus ; son infidélité l'a entièrement effacée de mon cœur : & pour te faire voir le peu de cas que j'en fais, remettons-nous à table avec cette meunière, dont je vois bien que nous partageons les faveurs ; aimons-la l'un & l'autre sans jalousie, & buvons à la santé de son mari. La meunière aussi-tôt leur versa à boire, & la paix étant rétablie dans le moulin, ils se mirent tous trois à table ; & , le verre à la main, Alcouz & Taher se jurèrent une amitié éternelle.

Après que le vin leur eut un peu échauffé

la cervelle , la meunière réveilla la conversation. Si Alcouz est peu curieux , dit-elle , Taher , de ce qui s'est passé entre sa femme & toi , & de ce qu'elle est devenue , je te conjure de me l'apprendre sans différer : je suis persuadée qu'il t'écouterà sans peine , & pour moi je te serai infiniment obligée de la violence que tu te feras pour me donner cette satisfaction. Taher hésitoit à contenter la meunière ; mais Alcouz l'ayant assuré que Lira lui étoit devenue si indifférente , qu'il ne verroit sur son visage aucune émotion au récit de son infidélité , & qu'il étoit absolument revenu de la passion qu'il avoit eue pour elle , Taher ne balança plus de lui parler en ces termes.

Je passerai légèrement , mon cher frère , sur l'amour que j'ai senti pour Lira ; les commencemens de cette passion ont pensé m'être funestes , puisqu'ils m'ont réduit à la porte du trépas ; j'ai voulu mourir plutôt que de trahir mon ami , mais je n'ai point été le maître de mon sort : la belle Lira a triomphé de mes résolutions , & son imprudence , en vous confiant la clef du coffre où étoient mes lettres , m'a obligé de prendre la fuite avec elle pour me soustraire à votre juste vengeance.

Quoique j'eusse souvent l'esprit bourrelé de la perfidie que j'avois commise envers vous, je comptois pourtant être heureux avec Lira; mais je n'avois pas assez étudié le caractère de cette femme. Quelque passion qu'elle me témoignât, je m'aperçus bientôt qu'il régnoit dans toutes ses actions un air de coquetterie, & que par-tout où nous passions, le désir de plaire l'occupoit uniquement. Je lui en parlai plusieurs fois sans qu'elle daignât presque y faire attention. Taher, me disoit-elle en riant, tu t'avises bien mal à propos d'être jaloux; peux-tu douter de ma tendresse après ce que j'ai fait pour toi? Vas, mon cher ami, je t'aime uniquement, dors en repos, & ne me fatigue point par d'injurieux soupçons.

Ces paroles, loin de me rassurer, me piquoient jusqu'au vif. Je souffrois, cependant, avec patience, mais après avoir passé dans différentes villes, étant arrivé à Visapour, (1), je pris la résolution de m'y établir; j'avois loué d'un juif une maison toute meublée, & assez jolie, dans un fort agréable quartier; mais en la louant je ne fis pas at-

---

(1) Visapour, ville capitale du royaume de Decan, entre l'océan indien, Cuzrate, Gokonde & Bisnagar.

tention que j'avois un voisin très-dangereux ; un jeune indien, beau comme l'amour , occupoit une maison joignante à la mienne. Je veillois avec soin sur toutes ses actions & sur celles de Lira , sans en rien témoigner , & je croyois n'avoir point lieu de soupçonner leur conduite , lorsqu'un soir , rentrant assez inopinément dans le salon où Lira avoit coutume de passer la journée , je fus dans la dernière surprise de voir un homme se fauwer par dessous le tapis qui couvroit la muraille , & vouloir passer par une ouverture que l'on y avoit faite pour communiquer à la maison voisine.

---

## XCV. QUART D'HEURE.

**J**E courus après cet homme , je l'arrêtai par le pied , & le retirant dans le salon , je le reconnus pour le jeune indien qui m'avoit donné tant d'inquiétude : je saisis alors Lira de l'autre main , & après lui avoir reproché son infidélité dans les termes que la fureur me dictoit , je me préparois à punir ce jeune homme de l'affront qu'il venoit de me faire , lorsque Lira se jeta au-devant de

moi : Arrête , Taher , me dit-elle avec fierté , rentre en toi-même , considère que tu mérites au moins le même châtiment que cet indien , & respecte en lui un homme que j'aime. De quel droit trouves-tu à redire à mes actions ? Suis-je ta femme ? Suis-je ton esclave ? & dois-tu espérer que dans la situation où je suis avec toi , je te sois plus fidelle que je ne l'ai été à mon époux ? Si tu le crois , tu te trompes ; je t'ai aimé , je ne t'aime plus ; l'on ne peut forcer les inclinations , & mon cœur est à présent à ce nouvel amant jusqu'à-ce qu'il me plaise d'en disposer en faveur d'un autre.

L'effronterie de Lira me jeta dans un étonnement sans égal ; je restai immobile , & le jeune indien ayant profité de ce moment pour se sauver par le trou de la muraille , qu'il reboucha promptement avec quelques planches , je fus long-temps sans parler ; ensuite , reprenant la parole : Lira , lui dis-je assez tranquillement , je ne vous avois pas crue capable d'une telle noirceur d'ame ; mais puisque vous venez de vous démasquer entièrement , rompons tout commerce ensemble , partageons ce qui me reste d'argent , & séparons-nous pour jamais.

Lira reçut cette proposition avec joie ;

j'avois encore environ sept mille sequins, je lui en donnai la moitié, & la quittant sans regret, je sortis de Visapour persuadé du mauvais cœur & de l'infidélité de toutes les femmes, & dans la résolution de les mépriser à jamais: je m'embarquai au premier port de mer, sur un vaisseau qui prenoit la route d'Arabie: nous arrivâmes à Brava, où je ne fus pas plutôt descendu, que j'entrai dans la boutique d'un tailleur pour m'y faire habiller proprement. Je fis marché avec lui d'un habit complet, & après le lui avoir payé, comme je sortois de chez lui, j'aperçus de l'autre côté de la rue deux femmes voilées, assises sur un banc de pierre; l'une de ces femmes paroissoit évanouie, & l'autre étoit empressée à la secourir. Je leur offris promptement mon service, on l'accepta, & ayant pris par-dessous les bras celle qui se trouvoit mal, j'aidai son esclave à la conduire chez elle. Nous entrâmes dans une petite maison fort proprement meublée, & qui paroissoit avoir toutes les commodités nécessaires pour un particulier: nous posâmes cette dame sur un sofa, & son esclave levant son voile pour lui faciliter la respiration, que devins-je, mon cher Alcouz, à la vue de la plus charmante



personne de l'univers ! J'en fus tellement ébloui, que toutes les résolutions que j'avois prises de ne m'engager jamais s'évanouirent dans un seul moment. J'aimai éperduement cette jeune beauté, & entrant dans ses peines, je lui offris tout ce qui dépendoit de moi. Seigneur, me dit cette belle personne, les yeux baignés de larmes, je viens de perdre en ce moment un homme qui alloit faire tout son bonheur de me posséder, si un brutal n'eut en ma présence terminé le cours d'une si belle vie ; nous devions nous épouser demain, & mon amant, suivant sa coutume, venoit me rendre visite vers l'heure de la prière du soir, lorsqu'un perfide musulman, qui l'attendoit au coin de la prochaine rue, lui a donné deux coups de sabre, dont l'un l'a jeté mort à ses pieds ; mes cris ont fait prendre la fuite à ce scélérat ; je suis promptement descendue ; j'ai vu qu'on rapportoit mon amant chez lui tout baigné de sang, & que l'ange de la mort s'étoit déjà emparé de son ame. Voilà, seigneur, la cause de ma juste douleur.

Cette jeune dame, poursuivit Taher, redoubla ses pleurs en cet endroit, & marqua dans toutes ses actions un déses-

poir si violent, que j'appréhendai tout pour sa vie. Je ne la quittai point : on la mit au lit, & son esclave & moi étant restés auprès d'elle, nous passâmes toute la nuit à la consoler. Le lendemain elle parut un peu plus tranquille, elle me remercia de mes soins, & jetant la vue fixement sur moi, elle versa tout de nouveau un torrent de larmes ; je fus surpris de cette nouvelle affliction : je lui en demandai respectueusement la cause : Ah ! seigneur, me dit-elle en entrecoupant de sanglots toutes ses paroles, plus je vous considère, plus je sens augmenter ma douleur ; vos traits sont si semblables à ceux de mon amant, que je ne puis vous regarder sans m'attendrir de la perte irréparable que j'ai faite.

Je profitai de cette ressemblance, continua Taher, & je fis tant par mes soins, qu'elle commença à oublier le mort.

Quelque sage que je dusse être par l'exemple de Lira, je crus que je serois le plus heureux de tous les hommes si j'épousois une femme dont le cœur me paroîsoit aussi-bien placé. Je parlai ; la ressemblance fit son effet ; l'on m'écouta assez favorablement, & je devins enfin époux

de cette belle, sans avoir soupiré plus de huit jours.

Jamais je n'ai goûté de plaisirs si parfaits que ceux que je ressentis avec ma nouvelle épouse; & pour comble de satisfaction, j'appris d'elle, quelques jours après notre mariage, qu'elle se croyoit grosse; cette nouvelle redoubla mon amour, & je la trouvois si supérieure en beauté, & par le caractère d'esprit, à toutes les autres femmes, que je n'étois pas un moment sans lui donner de nouvelles marques de tendresse. Quoique ma femme répondit parfaitement à mon amour, je lui trouvois un fond de mélancolie que toutes mes caresses ne pouvoient dissiper; comme je l'attribuois à la perte de son amant, je ne voulois pas paroître m'en appercevoir; mais, mon cher Alcouz, je ne fus pas long-temps sans en découvrir la véritable raison.

Il n'y avoit pas encore trois mois & demi que j'étois marié, qu'en rentrant sur le soir chez moi, ma femme, qui depuis plusieurs jours avoit quelque légère indisposition de sa grossesse, se plaignit d'une affreuse colique; je ne m'appercevois pas que ma présence l'embarassoit, au con-

traire , ma tendresse redoubloit à toutes ses douleurs , & quelques instantes prières qu'elle me fît de passer dans une autre chambre , je ne voulus pas la quitter un seul moment. Mais , mon cher frère ; que devins-je , quand dans la violence de ses maux , je m'apperçus qu'elle venoit d'accoucher d'une fille ! je devins plus froid que du marbre. O ciel ! m'écriai-je , après être revenu de mon étonnement , suis-je donc fait pour être trahi par tout ce que j'ai aimé le mieux ? Perfide Sallé , continuai-je , en lui adressant la parole.... Comment , interrompit Alcouz en cet endroit , votre femme s'appelloit Sallé ? Oui , mon cher ami , lui répondit Taher : & ne logeoit-elle pas à Brava dans la rue des changeurs , vis-à-vis une marchande de citrons , dans une petite maison isolée ? Justement , répliqua Taher , cette maison toute meublée lui avoit été donnée par celui qui devoit l'épouser , & qui fut tué à ses yeux le soir même que j'arrivai à Brava. A ces nouvelles , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , Alcouz à force de rire se laissa aller à la renverse , & resta un temps si considérable dans cette posture , que Taher & la meunière en furent dans la dernière surprise.

## XCVI. QUART D'HEURE.

QU'A donc de si risible ce que je viens de vous raconter, reprit Taher; je ne vois pas que vous deviez prendre si peu de part à mon affliction. Quoi! mon cher frère, répliqua encore Alcouz en riant plus fort qu'auparavant, cette femme qui pleure son amant avec tant de tendresse, qui t'épouse ensuite, & qui après trois mois & demi de mariage accouche si heureusement entre tes bras, est cette Sallé de la rue des Changeurs. Oh! pour cela, mon cher ami, une histoire aussi singulière mérite de passer à la postérité. Sache, mon pauvre Taher, que cette petite fille dont ta femme vouloit te faire passer pour être le père, est de ma façon; que cette Sallé, sans être ma femme, après avoir été par mon moyen sauvée de l'incendie de sa maison, eut pour moi les dernières bontés; que ce fut moi qui achetai la maison toute meublée où elle logeoit à Brava: Que, jaloux avec raison de son nouvel amant, je lui donnai, outre un soufflet, deux coups de sabre,

dont je le jetai sur le carreau ; & que ce fut encore moi qui , obligé de me sauver , laissai Sallé grosse de plus de quatre mois & demi.

Une aventure aussi particulière surprit Taher , il rappela dans son esprit celle de Lira : Nous voilà donc quittes l'un envers l'autre , s'écria-t-il en riant de toutes ses forces : Oui , mon cher frère , reprit Alcouz en l'embrassant , nous n'avons plus rien à nous reprocher , notre vengeance est réciproque : elle n'est pas tout-à-fait égale , dit alors la meunière , c'est le hasard seul qui te venge de Taher , au lieu qu'il t'offensoit avec connoissance de cause. Ma foi , répliqua Alcouz , les femmes sont d'un caractère bien bisarre , elles abusent presque toutes de notre foiblesse pour elles ; que cette double épreuve nous suffise & nous rende sages pour toujours ; fuyons désormais tout engagement ; cherchons à mettre dans notre rang tant de fots maris qui s'endorment avec confiance sur les caresses trompeuses de leurs femmes , & commençons par mettre de ce nombre le mari de cette charmante meunière.

Ces deux amis , après s'être embrassés de nouveau à cette proposition , jurèrent de

ne se jamais quitter. Taher reprit ensuite son histoire, & raconta que le violent chagrin qu'il avoit eu de se voir si cruellement trompé par Sallé, lui avoit fait prendre sur le champ le dessein de sortir pour jamais de Brava, sans même lui dire adieu, & qu'après s'être embarqué, il étoit arrivé à Balsora depuis près d'un mois, où il avoit lié un commerce de tendresse avec la meunière, en attendant qu'il eût pris des mesures pour se réconcilier avec Alcouz.

Alcouz & Taher, après plusieurs plaisanteries au sujet de leurs aventures, sur lesquelles la meunière les railloit avec assez d'esprit, se disposoient à passer agréablement le reste de la nuit, lorsque le meunier qui avoit fini ses affaires plutôt qu'il ne le pensoit, arriva brusquement dans le moulin.

L'étonnement fut extrême de toute part : le meunier qui vit la table bien couverte, ne s'attendoit pas à trouver sa femme en si bonne compagnie. Cependant, la meunière lui ayant dit que ces deux hommes qui avoient été surpris de la pluie, lui étoient venus demander retraite dans son moulin, qu'elle n'avoit pas cru devoir leur refuser si peu de chose, & que la pluie ayant tou-

jours continué, elle leur avoit présenté la collation ; il feignit de se payer de cette excuse, quoiqu'il fut dans une rage inconcevable. Il y avoit déjà du temps qu'il soupçonnoit sa femme de galanterie ; mais comme il ne se crut pas le plus fort, il dissimula parfaitement ; & envoyant chercher du vin frais, il se mit à table avec ses hôtes, qu'il fit boire autant qu'il put.

Il étoit trop tard pour qu'Alcouz & Tasher pussent rentrer dans Balsora ; quand il fut l'heure de quitter la table, le meûnier les fit passer dans une chambre où il y avoit un assez bon lit : ils se jetèrent dessus en attendant le jour, & le meûnier s'alla coucher auprès de sa femme, qu'il laissa s'endormir profondément. Comme le désir de la vengeance l'occupoit uniquement, quand il la vit en cet état, il descendit à son écurie, prit le licol de son mulet, & le passant au col de la meûnière, il se mit en devoir de l'étrangler ; heureusement qu'elle se réveilla dans le moment qu'il commençoit d'exécuter sa vengeance ; elle passa adroitement le poignet entre son col & la corde sans jeter le moindre cri, & se roidissant comme une personne à qui l'on ôte la respiration, elle fit croire au meûnier



qui travailloit dans l'obscurité , qu'elle étoit morte ; la crainte d'être puni ne lui permit pas de rester plus longtemps dans le moulin , il monta promptement sur son mulet , & s'éloigna avec précipitation de la ville de Balsora.

La meunière ne sentit pas plutôt son mari hors du moulin , que se levant encore toute tremblante , elle en alla fermer les portes , qu'il avoit laissées ouvertes ; elle ralluma ensuite sa lampe , & allant éveiller ses deux hôtes qui jouissoient d'un sommeil paisible , elle leur raconta le danger qu'elle venoit de courir , & leur montra les marques livides qu'elle portoit au col de la cruauté de son mari.

Taher & Alcouz furent surpris de la résolution du meunier : si l'on traitoit ainsi toutes les femmes infidèles , dit Alcouz à l'oreille de son ami , l'on ne trouveroit jamais assez de licols ; mais , mon cher frère , continua-t-il en élevant sa voix , sortons promptement du moulin , le meunier est homme à nous accuser du meurtre de sa femme , & quoiqu'elle pût aisément déposer en notre faveur , on ne laisseroit pas de nous impliquer dans une sotte affaire. Vous avez quelque raison , repartit Taher , mais

laisserons-nous ici cette belle meunière ? Non , non , reprit-elle , je vous suivrai partout , pourvu que vous me fournissiez un habit d'homme : La chose n'est pas bien difficile , répondit Taher , nous sommes à peu près de même taille , vous n'avez qu'à venir au logis que j'ai loué depuis que je suis à Balsora , nous en trouverons plus d'un complet.

Cette résolution prise , la meunière examina tout ce qu'elle pouvoit emporter du moulin ; les deux amis & elle s'en chargèrent , & ils se rendirent à la pointe du jour chez Taher , où cette belle s'étant travestie , ils passèrent plusieurs jours dans les plaisirs.

Alcouz & Taher partageoient sans jalousie une si bonne fortune ; mais Alcouz , qui avoit envoyé ses marchandises à Bagdad , appréhendant que le retard de la vente n'en diminuât le prix , proposa à Taher de prendre la route de cette ville : la meunière les y suivit ; & comme ils marchaient à petites journées , ils furent près de dix jours à y arriver , encore ce ne fut que sur le soir , & dans le moment qu'on venoit d'enfermer les portes. Obligés de passer la nuit dans les fauxbourgs , ils retournoient sur

leurs pas pour loger au premier caravanfé-rail, lorsqu'il survint tout d'un coup une pluie furieuse : ils cherchèrent à se mettre à l'abri, & ayant donné leurs chevaux à garder à un esclave qu'ils avoient acheté à Balsora, ils s'adosèrent à une petite porte au-dessous de laquelle il y avoit une espèce d'auvent ; comme ce n'étoit qu'une pluie d'orage, elle fut bientôt passée, & nos trois aventuriers attendoient qu'elle fut tout-à-fait finie pour aller chercher gîte ; mais comme ils s'appuyoient trop contre cette porte, qui apparemment n'étoit pas bien suspendue, elle se détacha de ses gonds, & les renversa tous trois par terre.

---

## XCVII. QUART D'HEURE.

AU bruit que fit la porte en tombant, & aux éclats de rire qu'ils firent de leur chute, trois personnes, qui étoient couchées dans une salle basse & dans un même lit, demandèrent assez haut qui pouvoient être ceux qui venoient troubler leur repos. Les deux amis & la meunière s'approchèrent du lit pour voir ceux qui leur parloient ;

ils apperçurent au clair de la lune qui répondoit sur le lit, & qui, malgré la pluie, fournissoit assez de clarté, ils y apperçurent dis-je, un homme qui avoit l'air d'un porteur ou gagne-deniers, couché entre deux femmes qui paroissoient très-jolies, & qui, ainsi que le porteur, se couvrirent promptement le visage.

Une aventure aussi peu commune redoubla les ris d'Alcouz & de Taher; elle excita leur curiosité : & ayant levé de force la couverture qui les cachoit, ils restèrent dans un étonnement sans égal, de reconnoître ces deux femmes pour être Sallé & Lira : Perfides, infâmes! s'écrièrent en même-temps ces deux amis, pouvez-vous pousser la débauche jusqu'au point de vous abandonner à un malheureux porteur? alors, mettant chacun le sabre à la main ils alloient sacrifier leurs femmes & le porteur à leur juste colère, lorsque la meunière travestie, se jetant au-devant de leurs coups : ah! seigneurs, leur dit-elle, daignez suspendre pour un moment votre colère, & considérez les traits de cet homme, qu'une double frayeur vient de faire évanouir; je n'arrêterai plus après les effets de votre ressentiment; si vous jugez à propos de suivre

vre

vre les mouvemens qui vous aveuglent à présent.

Alcouz & Taher, par complaisance pour la meunière, calmèrent un peu leur colère, examinèrent le porteur, & l'ayant reconnu malgré la pâleur qui régnoit sur son visage, une envie de rire si extraordinaire les saisit, qu'ils pensèrent en mourir : ils jetèrent leurs sabres à terre, & redoublant leurs éclats, ils firent connoître à Lira & à Sallé, par un si prompt changement, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour leur vie. Ces deux femmes voyant leurs maris tout d'un coup de si bonne humeur, sans en pénétrer la raison, se jetèrent promptement à bas du lit ; elles se prosternèrent à leurs pieds, & en attendoient en tremblant le pardon de leurs fautes, lorsque le porteur ouvrit les yeux ; il ne les eut pas plutôt tournés vers la meunière travestie, qu'il les referma aussitôt, croyant sans doute que c'étoit le diable qui venoit pour l'emporter. Seigneurs, s'écria alors cette femme, en riant de toutes ses forces de l'imagination du porteur, je ne vous empêche plus de suivre les mouvemens de votre colère ; c'est à vous à présent à considérer s'il y a de la justice à vous venger de cet homme. Non, non,

reprit Alcouz , ne parlons plus de vengeance ; au contraire , la rencontre est trop plaisante pour n'en pas rire les premiers. Nous voilà dans le même rang ; & puisque le meûnier (car c'étoit lui-même qui s'étoit trouvé dans le lit entre Sallé & Lira ,) a autant sujet de se plaindre de nous , que nous de lui , il est juste qu'il entre dans notre amitié , & que nous partagions ensemble notre fortune , ainsi que nous avons fait nos femmes ; alors la présence de Lira , quelque infidelle qu'elle eût été , ranimant un reste de passion mal éteinte dans le cœur de son mari ; je vais , dit-il à Taher & au meûnier , qui avoit repris ses esprits ; je vais vous montrer l'exemple d'une parfaite réconciliation. Il releva sa femme , que la confusion rendoit interdite , & l'embrassant avec tendresse : Lira , lui dit-il ; j'oublie le passé , je ne veux pas même savoir le détail de votre conduite depuis votre infidélité , elle renouvelleroit dans mon ame une plaie dont je veux effacer jusqu'à la moindre cicatrice ; j'exhorte mes deux compagnons à faire de même , & je ne doute pas que mon exemple ne les détermine à pardonner sincèrement à leurs femmes.

Taher & le meûnier ne dédirent point

## ET UN QUART D'HEURE. 51

Alcouz , chacun d'eux embrassa tendrement sa femme , & la réunion fut parfaite entr'eux. Après de mutuelles & vives caresses , ces six époux , d'un caractère si nouveau , ne purent se regarder sans se rappeler tout ce qui s'étoit passé entr'eux ; mille circonstances de leurs aventures plus plaisantes les unes que les autres , qui leur passèrent dans l'esprit , les fit abandonner à une joie excessive.

Le calife Aroûn - Arreschid , poursuivit Ben-Eridoun , qui , comme j'ai déjà eu l'honneur , seigneur , de le raconter à votre majesté , sortoit souvent de nuit avec Giaffar , s'étoit ce soir-là déguisé avec son premier visir , & Mesrour , chef des eunuques. Il passoit par-devant la maison où cette scène singulière venoit d'arriver , lorsque les éclats de rire qu'il entendit excitèrent sa curiosité. Comme la porte étoit ouverte , il entra sans façon , & saluant civilement ces quatre hommes ( car la même en portoit toujours l'habit ) , Seigneurs , leur dit-il , votre joie m'a paru si extraordinaire , que vous pardonneriez mon incivilité , si je suis entré ici sans votre permission , & si je vous prie de m'en faire part ; j'aime fort à rire , & vous ne sauriez m'obliger davan-

tage qu'en me racontant le sujet de vos plaisirs.

Alcouz & Taher regardèrent en ce moment leurs femmes ; elles ne purent s'empêcher de rougir : & comme ils virent bien que le récit qu'on leur demandoit ne leur feroit point agréable , ils prièrent honnêtement le calife , qu'ils ne connoissoient pas pour ce qu'il étoit , de les dispenser de lui apprendre des choses qu'ils avoient intérêt de tenir cachées.

Aroûn-Arreschid , seigneur , ne les pressa pas davantage ; mais comme le lieu où ils étoient n'étoit pas des plus commodes pour y passer la nuit , il leur offrit une retraite plus propre , & qui n'étoit pas bien éloignée ; ils acceptèrent ses honnêtetés , & l'ayant suivi jusqu'auprès des murs de la ville , il les y fit entrer par une espèce de souterrain dont il avoit la clef , & les conduisit dans une petite maison très-proprement meublée. On servit dans le moment même la collation , & surtout d'excellent vin grec , qu'il leur fit boire avec excès. Quand le calife s'aperçut que le vin montoit un peu à la tête de ses hôtes , il les pria de nouveau de vouloir satisfaire sa curiosité au sujet de leurs ris extraordinaires.



## XCVII. QUART D'HEURE.

**A**LCOUZ & Taher souffroient de refuser à un si galant homme le récit de leurs aventures : mais la meunière les ayant menacés de les raconter malgré eux, Alcouz prit la parole, & instruisit le calife de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de ces fix époux. Aroün-Arreschid trouva cette histoire aussi singulière qu'il en eut jamais entendue ; il remercia ses hôtes de leur complaisance, & les ayant fait boire tout de nouveau pour se donner du plaisir à leurs dépens, il ordonna à Giaffar de leur mettre à chacun dans leur verre une pincée de poudre, dont la composition avoit la vertu d'assoupir pour douze heures ; & n'épargnant pas même son grand visir ni Mesrour, il leur en donna adroitement une dose, qui les endormit en peu de temps ; alors il réveilla deux muets, leur fit porter ces huit personnes sur un chariot que l'on attela par son ordre, & les fit conduire à deux lieues de Bagdad, dans une fort jolie maison qui donnoit sur les bords du tigre, & qui

appartenoit à celui qui avoit l'intendance de ses bâtimens. Là , ayant en sa présence fait déshabiller Alcouz , Taher , le Meûnier & leurs femmes , que l'on revêtit de chemises & de caleçons ( 1 ) magnifiques , il les fit mettre deux à deux dans trois lits que l'on dressa dans la même alcove. Il barbouilla ensuite lui-même de noir son grand visir , & lui ayant fait donner un habit d'esclave , il habilla Metrour en femme ; & après les avoir fait poser l'un & l'autre sur un tapis de perse aux pieds des fix époux , il attendit impatiemment leur réveil , caché derrière un voile qui l'empêchoit d'être vu. Ces huit personnes sortirent de leur assoupissement presque en même-temps , surtout Alcouz , Taher , le Meûnier & leurs femmes ; ils furent dans une surprise extrême de se voir couchés dans un lieu dans lequel ils ne se souvenoient pas d'être jamais entrés , & de voir des robes superbes par l'or & la broderie qui sembloient destinées pour chacun d'eux.

Ils regardoient cette espèce de songe avec

---

( 1 ) Dans tout l'Orient les hommes & les femmes couchent avec des caleçons.

un silence plein d'étonnement, lorsque le visir Giaffar voyant le chef des eunuques vêtu en femme, fit un grand éclat de rire : Eh ! bon jour, ma belle brunette, s'écria-t-il ? Comment avez-vous passé la nuit ?

Mefrour regarda avec attention ses habits, il resta quelques momens interdit ; mais ayant ensuite jeté la vue à son tour sur Giaffar, il ne put s'empêcher de rire en le voyant ainsi barbouillé : Salut au beau brun, lui répondit-il d'un air fort bouffon, l'on voit bien à son teint frais qu'il a dormi d'un sommeil tranquille. Giaffar, surpris de cette réponse, examina ses mains & son habit d'esclave, rêva quelque temps sur une aventure aussi plaisante, & n'ayant aucune idée de la chambre où il se trouvoit, il ne fut que penser de son déguisement & de celui de Mefrour ; mais reconnoissant bien les trois maris & leurs femmes, il prit sur le champ son parti. C'est apparemment, se dit-il en lui-même, quelque nouveau plaisir que veut se donner le souverain commandeur des Croyans : entrons dans ses intentions, & tâchons de le réjouir par la scène que je vais jouer. Alors, embrassant Mefrour d'une manière bouffonne : ma chère compagne, lumière de

mes yeux, lui dit-il d'un air tendre, suivons l'exemple de ces époux fortunés ; je vous rends toute ma tendresse, à condition que vous me ferez dorénavant plus fidelle ; mais si je vous surprends jamais avec le beau Zemroud, comme cela vous arriva hier, je jure que le fer ou le poison me vengeront bientôt de votre perfidie.

Le chef des eunuques, surpris du compliment du visir, le regarda fixement : Êtes-vous fou, Giaffar, lui dit-il, oubliez-vous qui vous êtes ? Non, ma chère Zulfica, reprit Giaffar, je me souviens parfaitement que je suis Chapour votre fidèle époux ; pourquoi feignez-vous de me méconnoître ; avez-vous déjà perdu la mémoire des bontés que Saède notre maître eut hier, en voulant bien nous raccommoder ensemble ? ne lui promîtes-vous pas que vous ne verriez plus votre galant Zemroud, qu'à l'exemple de ces maris débonnaires qu'il engagea à venir loger chez lui, & dont vous entendîtes l'histoire, je vous pardonnai sincèrement votre infidélité, à condition que vous seriez plus sage à l'avenir.

Plus le visir parloit sérieusement, plus Mefrour croyoit qu'il avoit perdu l'esprit ; cependant leur métamorphose l'embarra-

soit. Quel galimatias me faites - vous , mon cher ami , répliqua-t-il ; rentrez en vous-même , songez que je suis Mesrour , chef des eunuques du souverain commandeur des croyans dont vous êtes grand visir : cessez donc cette plaisanterie , & reprenez..... Abus , interrompit Giaffar , vous êtes folle d'avoir cette imagination ridicule ; plutôt à dieu que vous disiez la vérité , mais le vin que vous bûtes hier a brouillé sans doute vos idées ; souvenez-vous que nous ne sommes que de simples esclaves de Saède , qui est bien le meilleur maître qui soit dans tout Bagdad.

Giaffar , en prononçant ces dernières paroles , alloit embrasser Mesrour une seconde fois , lorsque cet eunuque le repoussant rudement ; vous êtes extravagant vous-même , répliqua-t-il , j'en prends à témoins ces fix époux : n'eûmes-nous pas hier l'honneur d'accompagner le calife dans ses promenades nocturnes ? n'entrâmes-nous pas avec lui dans une maison du fauxbourg de cette ville , où les ris extraordinaires de ces époux l'attirèrent ? Ne les engagea-t-il pas à venir passer la nuit dans la maison qui communique à son palais ? n'y firent-ils pas la collation ? n'y racontèrent-ils pas leur

aventure si singulière ? ne leur donnâmes-nous pas dans leur vin d'une poudre qui a le pouvoir d'affoupir sur le champ ? Eh bien , rêve-je à présent ? & n'est-ce pas vous dont l'esprit est aliéné , ou tout au moins dont les fonctions sont encore suspendues , par les fumées du vin que vous butes hier en trop grande quantité ?

---

### XCVIII. QUART D'HEURE.

ALCOUZ , seigneur , Taher , le Meûnier & leurs femmes , qui écoutoient dans un profond silence la dispute du visir & de l'eunuque , furent dans un étonnement sans pareil de ce qu'ils venoient d'entendre ; ils n'ignoroient pas qu'Aroûn-Arreschid se donnoit souvent de pareils plaisirs ; mais Giaffar & Mesfrou étoient si parfaitement déguisés , qu'ils ne les reconnoissoient pas même pour les deux esclaves qui avoient accompagné celui que Mesfrou assuroit être le calife.

Aroûn-Arreschid , cependant , derrière le voile qui le cachoit , examinoit avec un plaisir infini tout ce qui se passoit entre ces

huit personnes. Il avoit toutes les peines imaginables à s'empêcher de rire en voyant le chef des eunuques se défespirer de l'obstination avec laquelle Giaffar lui soutenoit qu'il étoit sa femme. Je ne suis pas , encore un coup , lui dit-il , votre chère Zoulica , aimée du beau Zemroud , je ne crois pas même qu'il y ait personne dans tout Bagdad qui porte ces noms. Vous êtes encore ivre , ou si vous ne l'êtes pas , j'ignore quel plaisir vous prenez à m'impatienter ; pour moi , aux habits près , dont je ne conçois pas comment nous sommes revêtus , je fais certainement que je m'appelle Mesrour , chef des eunuques du souverain commandeur des fidèles , & la couleur dont vous êtes barbouillé ne m'empêche pas de reconnoître en vous tous les traits du grand visir Giaffar. Quant à ces six époux , je ne comprends pas trop non plus qui peut les avoir transportés , ainsi que nous , dans un lieu qui m'est tout-à-fait inconnu ; mais tous ces prestiges ne me feront point changer d'état , je serai toujours Mesrour , & vous ne cesserez point d'être Giaffar.

Alcouz , Taher & les autres ne se mêlèrent point dans la conversation , qui s'aigris-

soit de plus en plus par l'opiniâtreté de l'eunuque à ne vouloir point avouer qu'il étoit Zulica, & par l'emportement de Giasfar à vouloir soutenir qu'il étoit son mari. Ce dernier, qui jouoit parfaitement bien son rôle, feignit, enfin, d'être dans une extrême colère contre Mefrour; il lui avoit déjà donné plusieurs coups de poing, auxquels l'autre ripostoit très-sérieusement, lorsque le calife, vêtu en marchand, ainsi qu'il l'étoit la veille, & qui s'étouffoit de rire derrière le voile, entra dans la chambre où se passoit la scène. Zulica, dit-il, en s'adressant au chef des eunuques d'un ton grave, quelle raison oblige encore votre mari à vous faire porter des marques de sa colère; vous m'aviez tant promis hier l'un & l'autre de vivre dans une union parfaite: est-ce là déjà l'effet de ces promesses, & quelque nouveau sujet de jalousie à l'occasion du beau Zemroud, autorise-t-il Chapour à vous maltraiter ainsi?

La présence subite d'Aroûn-Arreschid; le discours qu'il tint à Mefrour, & le nom de Zulica qu'il lui donna, le déconcertèrent à un point qu'il en perdit la parole. Il ne conçut que dans ce moment que le calife avoit voulu sans doute se réjouir



à ses dépens , & que Giaffar avoit pris le bon parti ; il fit alors un grand éclat de rire : Seigneur , dit-il au commandeur des fidèles , en se jetant à ses pieds , je conviens que Giaffar a cent fois plus d'esprit que moi ; mais je m'estime heureux que ma sottise ait pu divertir quelques momens votre majesté : je serois très-fâché , mon cher Mesrour , reprit le calife , que tu eusses eu l'esprit aussi présent que Giaffar , ton embarras ne m'auroit pas donné un plaisir infini ; mais puisqu'enfin me voilà démasqué , je voudrois bien savoir à présent ce que Taher , Alcouz , le meunier & leurs femmes pensoient de votre dispute. Souverain commandeur des croyans , dit alors Alcouz , que le respect empêcha , ainsi que les autres , de se jeter à bas du lit pour se prosterner devant le calife , la richesse de l'appartement où nous sommes , & la magnificence des habits que nous voyons sur ces sofas , nous faisoient regarder la querelle de Giaffar & de Mesrour comme un songe que les vapeurs du vin avoient excité dans notre cervelle échauffée ; je ne fais même si , au moment que j'ai l'honneur de parler devant votre majesté , nous ne rêvons point encore , tant ceci me paroît surnaturel.

Le calife ne put s'empêcher de rire de la pensée d'Alcouz : Non, non, lui dit-il, vous êtes tous bien éveillés : levez-vous, & prenez chacun les robes qui vous sont destinées, dont je vous fais présent pour le plaisir que m'a fait le récit de vos aventures. Vous pouvez maintenant prendre le chemin de votre logis, vous trouverez ici un chariot pour vous y conduire.

Aroûn - Arreschid, seigneur, après ces mots, passa dans une autre chambre avec Giaffar & Mesfour, dont le premier se débarbouilla, & qui changèrent tous deux d'habits, ainsi que le calife; les fix époux prirent ce temps pour se couvrir des vestes magnifiques qu'Aroûn leur avoit données : & après lui avoir fait demander la grâce de le remercier de sa libéralité, ce qu'ils obtinrent aisément, ils se retirèrent chez eux, où j'ignore, seigneur, si Sallé, Lira & la meunière furent par la suite aussi fidèles à leurs maris qu'elles leur avoient promis de l'être.

Une histoire aussi particulière que celle que Ben-Eridoun venoit de raconter, avoit donné un plaisir extrême à Schems-Eddin. Quelqu'affligé que fut ce malheureux prince, il n'avoit pu s'empêcher de sourire plusieurs

fois pendant le récit de ces aventures si comiques. Mon cher visir, dit-il au fils d'Abubeker, si quelqu'un étoit capable de me faire oublier la perte de ma chère Zebd-El Caton, ce seroit sans doute toi qui viendrois à bout d'une chose si difficile : mais je vois bien que cette entreprise est au-dessus des hommes, & qu'il faut se soumettre aux suprêmes volontés du Tout-Puissant ; la seule grâce que je lui demande tous les jours, c'est du moins que tu me survives, afin de jouir de ton entretien jusqu'à-ce qu'il plaise à notre grand prophète de me présenter devant le trône majestueux de Dieu. Ah ! seigneur, reprit Ben-Eridoun, en embrassant avec tendresse les pieds du roi d'Astracan, que de bontés pour un vil esclave tel que je suis ; & que ne m'est il permis de donner ma vie pour rendre mon roi parfaitement heureux ! Oui, je jure par les six gouttes de la sueur (1)

---

(1) Mahomet faisant le tour du trône de Dieu dans le paradis, avant que de se montrer aux hommes, Dieu se tourna vers lui & le regarda ; Mahomet en eut tant de honte qu'il en suea, & ayant essuyé sa sueur avec ses doigts, il en fit tomber six gouttes hors du paradis, l'une desquelles fit naître sur le champ la rose & le ris.

de Mahomet, qui produisirent la rosé & le ris, que je la sacrifierois de tout mon cœur pour votre majesté; mais, seigneur, il ne faut pas perdre entièrement l'espérance; &, si l'on doit ajouter quelque foi aux songes, celui que j'ai fait cette nuit me feroit croire que vos maux peuvent recevoir du soulagement. Et quel rêve as-tu donc fait, reprit précipitamment Schems-Eddin? Le voici, seigneur. Je dormois profondément, lorsqu'un grand vent a ouvert la fenêtre de ma chambre; je me suis réveillé en sursaut à ce bruit, & je me suis trouvé dans un étonnement extrême de voir au chevet de mon lit le bouraq (1) de notre grand prophète, qui me faisoit mille caresses. Inspiré sans doute en ce moment, je me suis purifié, & après avoir fait ma prière, j'ai monté sur ce divin animal qui m'a transporté par les airs avec une rapidité incroyable: je suis enfin arrivé, seigneur, à Serendib, où la première personne que j'ai trouvée a été mon père; je suis des-

---

( 1 ) Le bouraq est un animal plus petit qu'un mulet, & plus grand qu'un âne, qui tient de la nature de ces deux animaux, & que Dieu envoya à Mahomet pour le porter dans le ciel.

Je me précipitai de dessus ma monture, que j'ai liée à un arbre; Abubeker ensuite m'a pris par le bras, & m'ayant conduit dans une mosquée, dont la porte s'est refermée d'elle-même sur nous, adorez l'envoyé de Dieu, m'a-t-il dit en se prosternant. Je me suis jeté le visage contre terre: Dieu est Dieu, me suis-je écrié, & Mahomet est son grand prophète. A peine, seigneur, ai-je eu achevé cette prière si commune parmi nous, que Mahomet lui-même, entouré d'une lumière éclatante, s'est apparu à moi; il tenoit par la main une dame d'une beauté supérieure à tout ce que j'ai jamais vu. Heureux Schems-Eddin, a-t-il dit alors, que ton sort est digne d'envie! Tu retrouves une femme d'un mérite égal à celui de mes houris; si je retournois sur terre, je bornerois mes vœux à en posséder une pareille. L'obscurité m'a caché notre prophète dans le moment qu'il remettoit cette dame entre les mains d'Abubeker. Je ne fais comment je me suis retrouvé monté sur le bouraq, j'ai volé avec la même vitesse que j'avois déjà fait, je suis rentré dans ma chambre, je me suis remis au lit, & je ne me suis réveillé que vers l'heure de la prière du

matin, mais si fatigué, que quand j'aurois effectivement fait le voyage de Serendib en si peu de temps, je crois que je ne pourrois l'être davantage. Voilà, seigneur, mon rêve de cette nuit : plût à Dieu qu'il marquât la fin prochaine de vos malheurs. Ah ! mon cher Ben-Eridoun, s'écria douloureusement Schems-Eddin, que j'en suis encore éloigné ; quand même je recouvrerois la vue par le retour de ton père, puis-je jamais retrouver mon incomparable Zebd-El-Caton ! je l'ai perdue pour jamais : éloignons, mon cher visir, éloignons une idée si affreuse & si affligeante. Je lui promis au moment de notre séparation, de souscrire sans murmure aux arrêts de ma destinée, je l'ai fait ; mais si Mahomet avoit voulu me faire grâce, il y a long-temps qu'il auroit fini mes maux en me tirant de cette malheureuse vie, où je n'ai eu de relâche à mes douleurs que depuis que tu prends le soin d'en suspendre le cours par d'ingénieuses & amusantes histoires. Poursuis, mon cher ami, poursuis ta carrière ; écartes un si triste souvenir que celui qui m'accable, par quelque nouveauté. Eh bien, seigneur, reprit Ben-Eridoun en se faisant une grande violence pour cacher les larmes.

que les malheurs du roi lui arracheroient, votre majesté feroit-elle à présent d'humeur à entendre les aventures du corsaire Faruk ? Très-volontiers, répondit Schems-Eddin; je m'intéresse au sort de cet infortuné prince; car s'il m'en souvient, il me semble qu'il a pris cette qualité : il est vrai, seigneur ! répondit le jeune visir, vous allez voir que sa vie est un tissu de malheurs, & je vais vous raconter non-seulement son histoire jusqu'au moment de sa séparation d'avec la princesse Gulguli Chemamé, mais encore tout ce que j'ai lu de lui dans un ancien auteur arabe qui a écrit l'histoire des princes qui ont régné dans les isles de Divandurou (1).

---

(1) Ces isles sont au nombre de cinq, & chacune d'elles a six ou sept lieues de tour; elles sont éloignées de quatre-vingt de la côte de Malabar. Les corsaires vont ordinairement se rafraîchir dans ces isles.



## HISTOIRE

## DE FARUK.

IL y avoit autrefois sur le mont Caucase une petite ville , qui se nommoit Gur (1), à cause des ânes sauvages qui se trouvoient en grande quantité dans une forêt qui n'en étoit pas éloignée. Le roi, qui régnoit en ce pays , avoit quatre fils , qui étoient nés tous quatre le même jour , de quatre sultanes différentes ; l'un s'appeloit Sufarak , l'autre Kobad , le troisième Bzarmeher , & le quatrième Faruk.

Le roi avoit toujours aimé ses quatre fils avec tant d'égalité , qu'il n'avoit jamais laissé juger lequel il choisiroit pour être son successeur ; mais si quelqu'un d'eux méritoit de remplir le trône après son père , préférablement aux autres , c'étoit sans doute Faruk , qui avoit toutes les inclinations & les qualités d'un grand prince. Depuis l'âge

---

(1) Gur , en Persan , signifie âne sauvage.



de douze ans , plus adroit dans ses exercices que ses autres frères , il n'y avoit point de jour qu'il ne s'attirât les applaudissemens du peuple de Gur , & votre majesté peut croire que c'étoit autant de traits empoisonnés qui perçoient le cœur des frères de Faruk.

Ce prince s'étoit plusieurs fois entretenu avec eux sur la difficulté qu'il y avoit , que le royaume de Gur fût divisé après la mort de leur père : l'un de nous règnera , leur disoit-il , mais que deviendront les trois autres ; je trouve leur sort fort à plaindre pour peu qu'ils aient d'ambition. Eh bien , reprit Safarak , prevenons ce malheur de bonne heure : nous avons l'astrologue Zeyfadin , des sages avis duquel il semble que le soleil & les astres apprennent à régler leur cours ; sa bouche est le trésor des sens sublimes , & l'on diroit qu'il l'a toujours posée sur la source de l'entendement. Alons le consulter sur notre destinée , mais habillons-nous de manière qu'il ne puisse nous reconnoître que par les effets de sa science. Jurons entre nous de nous en rapporter à sa décision ; & puisqu'aussi-bien ses prédictions passent parmi nous pour les arrêts du ciel , soucrivons-y sans murmu-

ter ; & que les trois d'entre nous , qui seront exclus du trône , aillent ailleurs chercher à exercer leur courage , & tâchent par leur valeur de conquérir quelque autre royaume.

Les quatres frères se trouvèrent d'un sentiment unanime : ils se déguisèrent sur-le-champ , partirent sans aucune suite , & arrivèrent plusieurs jours après sur le sommet du mont Caucaſe , où Zeyſadin faisoit ſa demeure.

Ce ſolitaire étoit en prières , lorsqu'ils heurtèrent à ſa porte ; il ne voulut pas ſ'interrompre pour la leur aller ouvrir ; mais , eux , redoublant leurs coups : Fils de roi , ſ'écria-t-il ſans bouger de ſa place , attendez un inſtant. Celui qui n'a beſoin que d'un tour de main pour faire agir toute la ſphère céleſte , doit être préféré à tous mortels. Je ſuis à vous dans le moment.



## XCIX. QUART D'HEURE.

LES fils du roi du Gur furent autant surpris qu'on puisse l'être, de voir que Zeyfadin les eût reconnus sans les avoir seulement vus. Ils attendirent respectueusement qu'il eut achevé sa prière; il ouvrit enfin, & les rendit encore plus étonnés en les nommant chacun par leurs noms, & en leur disant le sujet de leur voyage. Il m'est aisé, dit-il, seigneurs, de satisfaire votre envie; mais il est presque toujours dangereux de vouloir pénétrer dans l'avenir, & vous ne ferez point sûrement contents de ma réponse, d'autant plus que je prévois, que celui qui sera désigné pour successeur au roi son père, court risque de sa vie, avant même que de retourner à Gur, & que ses propres frères deviendront un jour ses plus cruels ennemis. Cette réponse auroit dû effrayer les princes, & Faruk étoit d'avis de ne point pousser plus loin leur curiosité; mais ses frères s'étant opposés à ses sages conseils, ils pressèrent l'astrologue de les éclaircir

sur ce qu'ils souhaitoient savoir avec tant de passion.

Puisque rien ne peut vous détourner de vos desseins, leur dit le sublime Zeyfadin, descendez par le petit sentier le long de la montagne, vous y trouverez sur la fin du jour une femme qui vous apprendra lequel de vous quatre est destiné à porter la couronne de Gur.

Les princes obéirent à l'astrologue ; ils suivirent le chemin qu'il leur avoit montré, & arrivèrent vers le soir dans une petite plaine, entourée de montagnes & du milieu de laquelle sortoit une épaisse fumée par un trou, qui n'étoit pas plus large que l'ouverture d'un puits : une bonne femme étoit assise à côté de ce trou sur une grosse pierre. C'est-là sans doute, se dirent les frères, que nous allons apprendre notre sort. Ils abordèrent alors la vieille, & lui ayant raconté le sujet qui les conduisoit en ce lieu, elle leur ordonna de se déchauffer, & de jeter l'un après l'autre leurs babouches dans ce trou. Sufarak ne lui eut pas plutôt obéi, que l'on entendit un bruit épouvantable, & que ses babouches ayant été repoussées avec impétuosité, elles tombèrent aux pieds  
de

des princes, toutes noircies de la fumée, & à demi-brûlées. Kobad & Bzarmehar furent traités de même ; mais Faruk eut un sort tout différent, l'on n'entendit aucun bruit, la fumée cessa pour un moment, & ses babouches sortirent de cette espèce d'abîme sans être nullement offensées. C'est donc vous, seigneur, lui dit la vieille, qui êtes destiné à être un jour roi de Gur, puisque voici la marque certaine à laquelle Zeyfadin, qui prévoyoit votre arrivée en ces lieux, m'a assuré que je vous reconnoîtrois. Reprenez, seigneur, vos babouches & continuez votre chemin.

Si Faruk eut une secrète joie à cette prédiction, ses trois frères en conçurent une jalousie outrée. Ils n'en témoignèrent pourtant rien ; mais, résolus d'empêcher Faruk de régner, ils complotèrent secrètement de se défaire de lui.

Il falloit, pour retourner à Gur par le chemin qu'ils tenoient, passer de nécessité par un défilé entre deux montagnes : il y avoit un extrême danger de rester la nuit aux environs de cet endroit, à cause des serpens monstrueux qui venoient ordinairement y prendre le frais. Ce fut là où les trois envieux entreprirent de faire périr

Faruk, qui ignoroit cette circonstance ; ils proposèrent d'y passer la nuit : Faruk ne s'opposa pas à leurs desseins ; ils firent un léger repas , & se couchèrent sur l'herbe ; mais ils ne virent pas plutôt leur frère profondément endormi , que , se levant avec précipitation , ils s'éloignèrent d'un lieu si dangereux.

Les serpens , à leur ordinaire , s'assemblèrent sur le milieu de la nuit ; on entendoit leurs affreux sifflemens de plus d'une demie lieue ; ils s'approchèrent du lieu où Faruk reposoit , l'entourèrent & s'alloient jeter dessus lui , lorsque , par le plus grand bonheur du monde , un génie , qui traversoit les airs , eut pitié de ce malheureux prince ; il fondit sur les serpens , & par quelques paroles il les engourdit tellement qu'ils sembloient pétrifiés.

Faruk , seigneur , à son réveil , fut dans une frayeur extrême de voir la mort de quelque côté qu'il se tournât ; il crut que ses frères avoient déjà été dévorés par les serpens ; mais ayant remarqué qu'ils étoient tous immobiles , il eut la hardiesse de passer par-dessus eux , & de reprendre le chemin de Gur , sans qu'aucun de ces dangereux animaux eût le pouvoir de lui faire le moin-

dre mal. Il pleuroit bonnement la mort de ses frères , lorsqu'en entrant dans Gur il apprit qu'il y avoit plus de six heures qu'ils y étoient revenus. Ils furent étonnés de son retour , & voulurent lui faire croire que la frayeur qu'ils avoient eue du seul sifflement des serpens, les avoit fait fuir chacun séparément , sans faire la moindre réflexion qu'ils l'abandonnoient à une mort presque certaine : Faruk aima mieux se payer de ces mauvaises raisons , que de soupçonner ses frères d'une trahison aussi noire ; il ne leur en fit pas plus mauvais visage , & vécut avec eux à son ordinaire , sans même les presser d'exécuter le serment qu'ils avoient fait, de sortir de Gur quand l'astrologue auroit décidé en faveur de l'un d'eux.

Il n'y avoit pas plus de huit mois que les princes étoient de retour de chez Zeyfadin , lorsque le roi leur père étant à la chasse, fut renversé de dessus son cheval , & se tua malheureusement. Il n'avoit point nommé de successeur , & les trois frères , ne s'en rapportant pas à la décision de la vieille , à qui Zeyfadin les avoit renvoyés , firent chacun un parti pour exclure Faruk & se faire élire en sa place. Ce dernier

connut alors toute la mauvaise foi de ses frères; il rassembla promptement les principaux de Gur, il leur raconta leur voyage chez l'astrologue, &, soit qu'ils le crussent, ou qu'ils l'aimassent mieux que ses concurrens, ils ne balancèrent point à se déclarer pour lui.

Il y avoit donc dans Gur quatre partis prêts à se déchirer l'un l'autre, & l'on alloit voir une effroyable guerre civile, lorsque tout le peuple, comme inspiré, mit bas les armes, se réunit, proposa aux princes de s'en rapporter à celui qui le lendemain, entreroit le premier dans la ville, & leur déclara, qu'en cas qu'ils n'acceptassent pas cette condition, il les excluroit tous quatre du trône. Sufarak, Kobad & Bzarmehar avoient peine à consentir à cet accord, auquel Faruk ne s'opposa pas; mais il fallut s'y résoudre, & les principaux de Gur les ayant enfermés chacun séparément, & posé des sentinelles à leurs appartemens, pour éviter toute supercherie, on fit fermer les portes de la ville, que l'on garda très-exactement.

Tout le peuple passa la nuit sur les murailles à attendre celui qui devoit apporter la paix dans Gur, & le jour étoit déjà



venu fans qu'il parût personne, lorsque l'on vit arriver de loin un vieux Calender (1) presque nud. L'air retentit de mille cris de joie : on ouvrit promptement la porte du côté qu'il venoit : on courut au devant de lui, & on le porta comme en triomphe au palais où étoit encore le corps du roi défunt.

Le Calender étoit surpris autant qu'on le puisse être : il ne favoit à quoi attribuer ce qui se passoit ; il en fut bientôt instruit ; on lui apprit, enfin, que c'étoit lui qui devoit leur donner un roi, & qu'il n'avoit qu'à choisir entre les quatre princes, qui s'en rapportoient à son jugement. Ce Calender étoit un vieillard très-sensé ; il savoit bien qu'en nommant l'un des princes, il se feroit trois ennemis de ceux qui seroient exclus : pour ne point décider tout-à-fait par lui-même, il s'avisa de l'expé-

---

(1) Les Calenders, dans tout l'Orient, sont des gens détachés en apparence de toute chose ; ils quittent pères, mères, femmes, enfans & parens pour courir par le monde, & vivent d'aumônes, mais ils n'en sont pas plus exacts observateurs de leur religion ; au contraire, l'on en voit beaucoup parmi eux qui vivent dans un extrême libertinage.

dient que je vais raconter à votre majesté. Il fit apporter le corps du roi défunt, le fit lier contre un arbre, & marquant une assez grande distance, il décida que celui des quatre frères qui lui tireroit une flèche dans le cœur, succéderoit à son père.

Pour qu'il n'y eût point lieu de plainte entre les princes, on les fit tirer au sort pour voir lequel commenceroit : ce fut Kobad qui eut cet avantage, il tira la première flèche, & perça le gosier de son père; Bzarmeher, un peu plus adroit, lui donna dans la poitrine, sans toucher le cœur, & Sufarak le frappa dans le bas du ventre.

Il n'y avoit plus que Faruk à tirer, & le peuple, qui connoissoit son adresse, ne doutoit point que ce ne fut lui qui dût emporter le prix, lorsque ce prince brisa avec indignation son arc & ses flèches.



---

## C. QUART D'HEURE.

**Q**UELLE barbarie, s'écria Faruk ! Seigneurs, dit-il aux principaux de Gur, je renonce au trône, s'il faut l'acquérir par une action si indigne & si éloignée de toute humanité ! Que mes frères règnent, je verrai leur bonheur sans envie ; mais je ne souillerai jamais ma main par une action aussi impie que celle qu'ils viennent de commettre.

Les principaux de Gur & tout le peuple restèrent dans un étonnement extrême. Ils furent si touchés de la grandeur-d'ame de Faruk, qu'ils pressèrent d'une commune voix le Calender de juger en sa faveur. C'étoit bien mon intention, leur dit le sage vieillard, & je n'ai proposé cet événement que pour vous laisser décider à vous-même avec plus de discernement lequel de ces princes étoit digne de remplir le trône : l'humanité & la piété doivent être les premières vertus des rois, & Faruk vient de vous en donner des marques si naturelles, que je croirois offenser notre grand prophète en

ne le choisissant pas avec vous pour régner dans ces lieux.

L'on poussa mille cris de joie de la décision du Calender, & les trois princes se retirèrent de la ville couverts de honte & de confusion. Ils étoient au désespoir d'être non seulement exclus du trône par la voix du peuple, mais encore de voir que l'avidité de régner leur avoit fait commettre une impiété dont ils sentoient eux-mêmes toute l'horreur; &, résolus de faire périr Faruk, ils sortirent de Gur dans l'intention de tout entreprendre pour y réussir.

Cependant, on prêta le serment de fidélité au nouveau roi. Il fit faire des obsèques magnifiques à son père, & voulut retenir le Calender auprès de lui; mais ce bon vieillard le pria de l'en dispenser. L'on croiroit peut-être, seigneur, lui dit-il, que les bontés que vous auriez pour moi feroient la récompense d'une lâche complaisance que j'aurois eue en décidant en votre faveur; & je veux que l'on sache que je n'ai jugé que suivant ma conscience & sans aucun motif d'intérêt; fasse le ciel que votre règne soit heureux, & que jusqu'au dernier jour de votre vie, les anges, qui doivent enrégistrer toutes vos paroles, n'en

entendent aucunes qui ne Toient agréables à Dieu. Cela dit, le Calender, fans vouloir recevoir aucune marque de la libéralité du prince, sortit de Gur.

Il y avoit environ trois mois, seigneur, continua Ben-Eridoun, que Faruk règnoit paisiblement, & que par sa douceur & sa justice il faisoit le bonheur de ses sujets, lorsque ses frères surprirent la ville pendant une nuit fort obscure avec plus de six mille hommes, dont la plupart étoient des voleurs arabes. L'épouvante fut si générale, que ces scélérats, profitant de la confusion qui régnoit dans la ville, massacrèrent d'abord tout ce qui s'offrit à leur fureur; mais pendant qu'ils s'amusoient au pillage, Faruk ayant ramassé tout ce qu'il put d'officiers & de soldats, fondit à son tour comme un lion sur ses ennemis : il fit toutes les actions de valeur que l'on peut attendre du plus intrépide des hommes; mais voyant presque tous ses gens tués autour de lui, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir s'exposer davantage, il changea ses habits contre un des arabes qu'il avoit tué de sa main, & lui défigura le visage, ensuite il s'éloigna seul de Gur, & chercha son salut dans la fuite.

Le jour fit bientôt place aux horreurs de la nuit , l'on voyoit le sang couler de toutes parts dans la ville , & les arabes ayant trouvé parmi les morts non seulement celui qu'ils prenoient pour Faruk , par rapport à la richesse de ses habits , mais encore Surfarak , Kobad & Bzarmehar , qui avoient péri tous trois dans le combat , par un effet sans doute de la justice divine ; les arabes , dis-je , achevèrent de piller & de massacrer sans distinction d'âge ni de sexe , & mirent le feu aux quatre coins & au milieu de la ville , qui , après avoir brûlé pendant trois jours , fut enfin réduite en cendres.

L'infortuné Faruk , dépouillé non seulement du trône , mais encore réduit à la dernière misère , ne pouvoit s'éloigner de Gur sans répandre des larmes ; les flammes , qu'il apperçut de loin , lui firent perdre toute espérance de jamais remonter sur le trône de ses ancêtres , & il partit de ce lieu affreux pour lui , dans la résolution de cacher ses malheurs à tout l'univers.

Il y avoit trois jours que ce prince marchoit par des chemins détournés , lorsqu'il rencontra deux calenders , assis au bord d'une fontaine , qui faisoient un léger repas. Il s'en approcha , & sa contenance

leur faisant connoître qu'il avoit besoin de manger, ils le prièrent de se mettre à côté d'eux. Faruk, qui mouroit de faim, ne se le fit pas dire deux fois; il dévora en très-peu de temps tout ce que les calenders avoient de provision.

Lorsque le prince fut rassasié, il croisa ses mains sur son estomac, & regardant tristement la terre, il demeura tellement abîmé dans ses douloureuses réflexions, qu'il fut près d'une heure dans la même posture.

Les calenders le regardèrent avec étonnement; ils étoient vivement touchés de son affliction; mais, enfin, le plus vieux prenant la parole : Mon frère, lui dit-il, nous sommes si sensibles à la profonde douleur dont votre ame paroît pénétrée, quoique nous ne vous connoissions que depuis un moment, qu'il n'est rien que nous ne foyons prêts d'entreprendre, ce jeune calender & moi, pour soulager vos maux & vous tirer de la sombre mélancolie où vous êtes; parlez, seigneur, & ne refusez pas un foible secours, mais qui, tout foible qu'il est, vous fera peut-être plus utile que vous ne le pensez.

Le prince de Gur, qui jusqu'à ce mo-

ment n'avoit point rompu le silence , entra en lui-même aux offres obligeantes du vieillard : Généreux calender , lui dit-il , je vous demande excuse de mon incivilité , la cruelle situation où je suis m'a presque aliéné l'esprit : ainsi , ne trouvez pas mauvais , je vous en conjure , si j'ai paru insensible à votre bienfait ; je vous remercie au reste de la générosité de vos sentimens , & je ne vous demande pour toute grâce que de vouloir bien me recevoir dans votre compagnie , & de permettre que je vive avec vous dans la même règle que votre habit vous prescrit. Comment , seigneur , reprit le vieillard un peu étonné , est-ce que vous seriez d'humeur à être calender. Hélas oui , poursuivit Faruk , je viens de m'y déterminer dans le moment , puisqu'aussi-bien pour le présent je n'ai point d'autre parti à prendre : voici une seule bague qui me reste des biens assez considérables que je possédois autrefois , je la vendrai à la première occasion , & tant que cet argent durera , nous en vivrons comme frères. Vous nous connoissez mal , répliqua le plus jeune des deux calenders , la vente de cette bague est inutile , il faut la garder pour la dernière extrémité ; nous sommes



d'un métier qui ne nous laisse manquer de rien, pourvu que nous ne manquions pas de hardiesse : ainsi, seigneur, ferrez précieusement ce bijou pour une autre fois, & ne vous embarrassez point du soin de la vie. Ce jeune calender a raison, reprit le vieillard, notre première institution est d'abandonner peu pour posséder beaucoup. Cette thèse vous paroît assez difficile à comprendre, en voici le sens : Nous n'avons dans cette vie que la jouissance, puisque la mort nous force à quitter toutes les richesses de la terre. Que d'embarras d'esprit, que d'inquiétudes cruelles pour conserver ces richesses ! Que d'ennemis à combattre, que d'envieux qui cherchent à nous faire périr ! Pour nous, uniquement occupés des maximes d'une philosophie qui nous est particulière, nous commençons ordinairement par manger tout ce que nous possédions de biens, du moins c'est l'usage des plus sages d'entre-nous, & en nous revêtant de cet habit, nous regardons ensuite le patrimoine d'autrui comme une ressource certaine & inépuisable pour nous. En effet, en quel endroit de la terre un calender n'est-il pas bien reçu, pour peu qu'il ait de l'esprit ? Quel est celui, depuis les rois jusqu'aux

moindres artisans , qui ne se fasse pas un plaisir ou un honneur de l'admettre à sa table. & qui ne lui présente le meilleur morceau ? Il est vrai qu'il faut un peu masquer son extérieur , & paroître tout autre que l'on n'est au fond ; mais c'est à ce masque que nous devons le respect avec lequel on nous reçoit par-tout ; c'est lui qui endort les maris les plus jaloux , & qui nous rend agréables à la plupart des femmes , qui ne sont presque visibles que pour nous seuls , par la confiance aveugle que l'on a pour notre habit. Enfin , mon cher frère , il n'est point de vie plus délicieuse & plus sensuelle que celle d'un habile calender ; & quand vous l'aurez goûtée une fois , je suis bien sûr que vous n'en choisirez jamais une autre.

---

## CI. QUART D'HEURE.

**F**ARUK avoit écouté le discours du vieillard avec attention ; quelque lieu qu'il eût d'être affligé , il trouva ses raisons d'un très-bon sens. Votre genre de vie , lui dit-il , me paroît si agréable au seul portrait que vous m'en faites , que je brûle

déjà d'être calender , & d'en porter l'habit. Quatre coups de ciseaux en feront l'affaire , reprit le plus jeune ; vous n'avez qu'à dépouiller votre habit pour un moment ; Faruk le lui mit entre les mains , il le retaila sur le champ , & l'ayant recousu fort promptement , ce prince le reprit , & s'agrégea ainsi aux deux calenders.

Comme il y avoit assez long-temps qu'ils étoient au bord de la fontaine , ils se levèrent tous trois & prirent le chemin de la ville la plus prochaine. Le prince ne pouvoit oublier si-tôt ses malheurs ; il soupiroit de temps en temps , & le vieux calender s'en étant apperçu , le lui reprocha comme une chose indigne de l'état qu'il venoit d'embrasser. Allons , mon cher frère , lui dit-il , souvenez-vous qu'en mettant l'habit que vous portez , vous avez dû vous dépouiller de toute foiblesse humaine , & chasser de votre esprit les réflexions chagrinantes qui l'environnent encore ; d'autres que nous , & moins expérimentés que nous ne sommes , vous prioient de nous conter vos aventures , & vous diroient sans doute que ce récit soulageroit peut-être vos malheurs : mais il n'est rien de plus faux que ce raisonnement ; cela ne feroit que rappeler encore

de fâcheuses idées qu'il faut tâcher d'éloigner ; nous ne vous presserons pas sur cet article , que nous ne jugions par votre conduite que vous ierez devenu tout-à-fait insensible à vos maux passés. Plus de tristesse , mon cher frère , bannissons-la de notre compagnie , c'est un poison mortel pour l'ame ; ne respirons désormais que la joie ; & pour tâcher à vous l'inspirer , je veux vous raconter l'histoire de ma vie , & vous apprendre par quelle raison je porte cet habit ; écoutez-moi seulement , le chemin que nous avons à faire vous en paroîtra peut-être plus court.



## AVENTURES

## DU VIEUX CALENDER.

JE suis né à Backu ( 1 ), fils d'un marchand de ris qui demeuroit proche un couvent de derviches ; mon père étoit un homme assez peu rangé : il n'étoit presque jamais à sa boutique , & comme le commerce qu'il faisoit n'étoit déjà pas trop considérable , il fut bientôt réduit à une extrême pauvreté.

Un des derviches , qui venoit quelquefois chez nous , avoit pris amitié pour moi ; il eut compassion de ma misère , & me retira dans le couvent , de sorte que dès l'âge de cinq ans je ne fus plus à charge à mon père , qui , après avoir traîné une vie ennuyeuse & languissante , mourut , enfin , que j'en avois à peine douze.

---

( 1 ) Backu , ville capitale de la province de Schirvan en Perse , qui donne son nom à la mer de Backu : elle est sur la côte de la mer Caspie. Il y a une chose assez singulière auprès de cette ville ; c'est une fontaine qui jette continuellement une liqueur noire , dont on se sert par toute la Perse au lieu d'huile.

Je m'attendois à voir ma mère désolée , & je pleurois tendrement la perte que je venois de faire , lorsqu'elle me parla ainsi : Mon fils , nos jours sont comptés , & votre affliction ne rendra pas la vie à mon mari ; cessez donc de répandre des larmes pour une personne qui en méritoit si peu , & ne pleurez point , comme votre père , un homme qui n'a jamais eu part à votre naissance. Ce discours me surprit ; je regardai fixement ma mère en ce moment : vous êtes étonné , me dit-elle ? J'en ai une juste raison , répliquai-je ; car enfin , si celui qui vient de mourir n'étoit pas mon père , comme il a toujours passé pour l'être , à qui donc ai-je obligation du jour qui m'éclaire ? Au derviche qui vous a élevé , me répondit ma mère , vous êtes son fils & le mien ; sans lui , il y a longtems qu'une affreuse misère nous auroit accablés , puisque la fainéantise & la débauche de mon mari m'avoient réduite à la mendicité , même avant votre naissance ; ce seul derviche nous a soutenus , en nous fournissant assez abondamment de quoi vivre ; je n'en fus point ingrate : les derviches ne font rien pour rien , & je ne me repens point de la complaisance que j'ai eue pour celui-ci.

Comme ma mère parloit encore , le derviche entra ; elle lui raconta qu'elle venoit de m'apprendre qu'il étoit mon père , & cet homme m'embrassant avec une extrême tendresse : Mon enfant , me dit-il , soyez sage , & honorez votre mère , vous ne manquerez de rien : je répondis aux caresses de mon nouveau père , & m'ennuyant de la vie que j'avois menée jusqu'alors chez les derviches , je le priai de me laisser auprès de ma mère ; il y consentit , nous donna de l'argent pour acheter du ris , & ma mère vivant avec beaucoup d'économie , & presque aux dépens du couvent , amassa en sept ou huit ans environ quatre mille sequins.

Nous avions dans notre voisinage une très-belle fille , à ce que j'avois souvent ouï dire à ma mère ; j'en devins amoureux sur le simple récit sans l'avoir jamais vue , & je cherchois les moyens de me faire connoître à elle , lorsque l'occasion s'en présenta. Le père de cette fille étant venu au logis faire provision de farine de ris , il convint avec ma mère qu'elle lui en enverroit plein un grand sac qui contenoit environ douze boisseaux. Mon peu d'expérience me fit croire que c'étoit une occasion favorable de voir ma maîtresse ; & sans consulter que ma folle

passion , à l'aide d'un jeune homme de mon âge , je me mis dans le sac, que je fis emplir de farine jusqu'au menton ; je me fis ainsi porter sur la brune chez Kalem , ( c'est ainsi que se nommoit le père de cette belle fille ) & l'on posa le sac dans le coin d'une salle où l'on mangeoit ordinairement. J'y avois fait par le haut une petite ouverture , par laquelle je pouvois discerner aisément tout ce qui se passeroit ; il y parut un moment après un derviche , que je ne pus voir au visage , parce que la lumière ne donnoit pas de son côté ; Kalem , sa femme & la belle Dgengiari-nar , ( c'étoit le nom de ma maîtresse ) qui portoit alors sous son bras un petit chien , entrèrent avec lui : un esclave étendit la nappe , & ils se mirent tous en devoir de faire la collation. Dgengiari-nar étoit justement vis-à-vis de moi ; j'en avois été enchanté dès le moment qu'elle avoit paru , & je la regardois avec tant d'admiration , qu'oubliant devant qui j'étois , je m'écriai étourdiment : Oh , qu'elle est belle ! Ces paroles qui m'échappèrent sottement , que l'on entendit sans voir d'où elles partoient , effrayèrent extrêmement ceux & celles qui étoient dans la salle ; ils se levèrent précipitamment , regardèrent par-tout , & ne faisant pas atten-



## ET UN QUART D'HEURE. 93

tion au sac dans lequel j'étois , & où je sento-  
tois bien toute mon imprudence ; ils se re-  
mirent à faire collation , s'entretenant de la  
voix qui avoit frappé leurs oreilles.

Dgengiari-nar n'avoit pas repris sa même  
place , je ne pouvois la voir que de côté ;  
j'eus encore l'imprudence de vouloir me  
tourner dans le sac pour jouir de sa vue ,  
mais je fus si peu adroit & si malheureux ,  
que je culbutai avec le sac.

---

## CII. QUART D'HEURE.

**K**ALEM , toute sa famille , & le derviche ;  
furent dans un étonnement extraordinaire à  
cette chute , leur frayeur redoubla ; mais le  
derviche voyant que le petit chien de Dgen-  
giari-nar aboyoit fortement contre le sac ,  
se douta tout d'un coup de la vérité ; il le  
releva , & en déliant l'ouverture , je parus  
le visage si barbouillé de farine , que j'étois  
entièrement méconnoissable. Kalem en ce  
moment entra dans une fureur inconcevable ;  
il se jeta sur un poignard , qui étoit attaché  
contre la muraille , & s'approchant de moi ,  
il m'alloit ôter la vie , lorsque je lui lançai

dans les yeux une poignée de farine , qui , en l'aveuglant pour un moment , me donna le temps de sauter hors du sac , en chemise & en caleçon , & de me saisir d'un sabre que je trouvais sous ma main ; il m'auroit été aisé de tuer Kalem & le derviche , & de me sauver ; & , n'ayant que ce parti à prendre , j'avois déjà le sabre levé pour l'exécuter , lorsqu'en jetant les yeux sur le derviche , que je n'avois pas encore pu voir en face , je le reconnus pour celui qui m'avoit donné le jour. Ah ! derviche , m'écriai-je en baissant la pointe de mon sabre , reconnoissez Hanif , que l'amitié que vous avez toujours eue pour lui vous fait regarder comme votre propre fils : je suis plus imprudent que criminel ; j'ai aimé la charmante Dgen-giari-nar sur la seule réputation de sa beauté ; je n'ai point trouvé d'autre expédient pour la voir que celui qui s'est offert aujourd'hui , & ma jeunesse inconsidérée ne m'a point permis de faire aucune réflexion avant que de me mettre dans le sac , puisque j'y suis entré sans savoir comment j'en sortirois.

Le derviche fut aussi surpris qu'on puisse l'être , de me voir en l'état où j'étois , & Kalem en ce moment ayant recouvré la vue

à force de se frotter les yeux , me reconnu pour le fils de celle chez qui il avoit acheté de la farine de ris ; la posture dans laquelle j'étois lui fit voir que je vendrois chèrement ma vie si l'on m'attaquoit ; & le derviche l'ayant apaisé , ils ne purent ensuite s'empêcher l'un & l'autre de rire de ma figure. Puisque ce jeune homme aime Dgengiari-nar , continua le derviche , accordez-lui , mon cher Kalem , la grâce d'en faire sa femme : il est fils unique , je me fais fort auprès de sa mère de lui faire céder sa boutique avec quatre mille sequins au moins , & je ne crois pas que vous puissiez trouver dans tout Backu un gendre mieux élevé , plus honnête homme & plus respectueux. Ah , m'écriai-je alors , ce n'est pas assez que Kalem consente à mon bonheur , j'y renonce , si sa belle Dgengiari-nar y apporte la moindre répugnance. Cette délicatesse de sentiment charma Kalem : Eh bien , me dit-il en l'embrassant , ma fille est la maîtresse de vous donner la main , & si vous lui plaisez , elle peut dans ce moment même décider de votre sort. Il faut donc auparavant , dit le derviche , qu'elle voie son nouvel amant tel qu'il est ; alors m'ayant fait passer dans une autre chambre , je m'y débarbouil-

lai ; & Kalem , qui étoit à-peu-près de même taille que moi , m'ayant couvert d'une de ses robes , je parus devant la belle Dgengiari-nar , qui me trouva tellement à son gré , qu'elle m'accepta pour son époux. Le derviche , qui ne vouloit pas différer mon bonheur d'un seul moment , envoya chercher ma mère sur le champ ; elle fut bien étonnée de mon aventure , elle consentit à mes desirs ; on fit le contrat , l'iman nous maria le soir même ; je couchai chez mon beau-père , & ma femme se trouva si contente de son mariage , qu'elle me fit servir le lendemain à déjeuner un grand plat de pieds de moutons ( 1 ) à la vinaigrette.

Me voilà donc , mon cher frère , marié avec la belle Dgengiari-nar , & le plus heureux de tous les hommes , lorsque je devois par mon imprudence être le plus misérable ; tout conspiroit à ma félicité , ma nouvelle épouse m'adoroit ; mais , sans aucune raison , je m'avisai d'en devenir jaloux à un

---

( 1 ) C'est un ragoût en Turquie dont l'on restaure ceux qui sont débilités par quelque excès : l'on a coutume d'en servir aux mariés le lendemain de leurs nocces : de la même manière qu'en France on leur apporte le brouet.

point qui passe l'imagination. Tout m'allarmoit : si je la voyois parler à ma mère , je croyois qu'elle étoit de concert avec elle pour me trahir : si elle faisoit quelque innocente caresse au derviche à qui nous avions tant d'obligation , j'oubliois en ce moment qu'il étoit mon père , & mon mauvais démon me rendoit cette amitié criminelle. Que vous dirai-je , enfin , poursuivit le vieux calender , je m'exhalois sans cesse en reproches avec Dgengiari-nar , à peine lui laissois-je voir le jour : & quoique je ne lui donnasse point de repos , il ne fortoit aucune plainte de sa bouche.

Ma mère & le derviche me représentèrent plusieurs fois l'excès de ma folie. Ce ne sont point les verrouils ni les cadenats qui mettront votre honneur en sûreté , me disoient-ils : l'honnête femme se garde d'elle-même , & vos soupçons continuels seroient plutôt capables de la déranger de son devoir que de l'y contenir. Je n'en voulus rien croire , & mes extravagances continuèrent à un tel point , qu'ils résolurent de faire tous leurs efforts pour me guérir de cette manie.

Le derviche un jour causoit avec ma mère pendant que j'étois occupé à faire quelques mémoires de marchandises : Il nous est

arrivé depuis trois jours de Circassie, lui dit-il, par forme de conversation, un jeune derviche d'une beauté au-dessus de tout ce que l'on a encore vu à Backu; je crois que les pages, qui dans le paradis de notre grand prophète, nous doivent présenter le ponce (1), pourroient à peine lui être comparés, puisque jamais on n'a vu tant de modestie jointe à tant de perfections : sa chambre est tout proche de la mienne, ce voisinage nous a liés d'amitié, & je dois demain matin lui donner à déjeuner : je vous prie de m'envoyer une poule au ris de votre façon, & un plat de pilau (2) : ma mère lui promet de n'y pas manquer : elle prépara tout ce qu'il lui falloit pour

---

(1) Mahomet promet aux bons Musulmans un paradis rempli de délices, dans lequel après avoir bien bu & bien mangé, des pages d'une beauté achevée leur présenteront dans un plat d'or, à chacun, un ponce ou un citron, & les assure que si-tôt qu'ils auront flairé ce citron, il paroîtra une jeune fille toujours vierge & surperbelement habillée, qui les embrassera, & qu'ils resteront ainsi pendant cinquante ans, jouissant des plaisirs les plus sensuels.

(2) Le pilau est du ris cuit avec du beurre, de la graisse ou du jus de viande : c'est un mets très-usité dans tout l'Orient.

rendre ces ragoûts excellents & n'oublia pas le lendemain de les envoyer à mon père, à l'heure dont ils étoient convenus. J'avois entendu toute leur conversation sans faire semblant de rien ; curieux de voir un si bel homme , je résolus d'être du déjeuner. Je n'en dis mot à ma mère : quand les plats furent partis , j'entrai dans l'appartement de ma femme , qui étoit encore au lit pour quelque légère incommodité , & qui dormoit profondément ; je ne voulus pas la réveiller , je me contentai de la considérer quelque temps , & fermant la porte à double tour , j'emportai la clef suivant ma coutume , & m'en allai frapper au couvent des derviches. Je demandai celui qui étoit mon père : on me dit qu'il étoit à sa chambre ; j'y courus , mais à peine y eus-je mis le pied , qu'une pâle froideur me couvrit le visage à l'aspect de son compagnon.

---

## CIII. QUART D'HEURE.

**J**E n'y eus pas plutôt reconnu tous les traits de ma femme , que me laissant tomber de foiblesse sur un sofa de jonc , &

m'effuyant le front : où suis-je, m'écriai-je, & quel prodige est ceci ?... mon père m'interrompit en cet endroit , il se leva tout effrayé, & m'embrassant tendrement : Qu'avez-vous donc, mon enfant , me dit-il, & quelle sombre vapeur vous est montée à la tête ? Je me suis trouvé un peu mal , lui répondis-je, en entrant dans votre chambre ; je retourne au plus vite chez moi. Le derviche me reconduisit jusqu'à la porte du couvent. Comme il n'y avoit que la rue à traverser pour entrer dans ma maison , je ne l'eus pas plutôt quitté que je volai à l'appartement de ma femme ; je commençai à respirer , mon cher frère, quand je la trouvai au lit dans le même état que je l'avois laissée il n'y avoit qu'un moment. Mes transports furent si vifs, que je la réveillai en sursaut, en lui faisant mille caresses, auxquelles elle répondit de la manière du monde la plus tendre. Je ne restai pas longtemps auprès d'elle , je retournai promptement au couvent, & courant à la cellule de mon père , j'y rentrai en lui disant que mon mal étoit passé, & que je venois déjeûner avec lui : Volontiers, me dit-il, nous avons déjà commencé, ce beau derviche de Circassie & moi : mettez-vous



à table, & munissez-vous toujours d'un verre de vin. Je rinçai une tasse de cristal, & mon père alloit prendre la bouteille pour me servir, lorsque le Circassien le prévenant : Mon frère, lui dit-il, permettez que ce soit moi qui lui verse à boire; je veux faire aujourd'hui les honneurs de chez vous. Le son de ces paroles me fit frémir, j'avois la main si mal assurée en ce moment, & les yeux tellement attachés sur ce jeune homme, dont la voix étoit toute pareille à celle de ma femme, que je répandis tout mon vin sur la table & sur moi. Je fis en un instant mille réflexions douloureuses; & quittant brusquement les derviches, je ne fis qu'un saut du couvent au logis, où je trouvai ma femme encore dans son lit; j'étois si ému, que je ne pus lui parler : Qu'avez-vous donc, chère lumière de ma vie, me dit-elle en se levant d'effroi, vous est-il arrivé quelque accident; ne me laissez pas davantage, je vous en conjure, dans cette cruelle incertitude.

Je repris un peu mes esprits : Ah! Dgen-giari-nar, m'écriai-je, [ce que je vois, ce que j'entends, est-il bien croyable? Eh! que voyez-vous donc, & qu'entendez-vous,

répliqua-t-elle ? Satisfaites au plutot ma curiosité : Non , lui dis-je , je me trompe sans doute , je veux encore essayer si mes yeux sont de fidèles témoins de ce qui vient de se passer au couvent des derviches. Je la quittai alors , & refermant la porte , comme je l'avois déjà fait , je retournai plus tranquille vers mon père. Je vous demande excuse , lui dis-je en entrant , de l'incivilité que je viens de commettre ; si je vous ai quitté avec tant de précipitation , c'est que j'avois oublié de laisser de l'argent à ma mère pour faire un payement que l'on doit venir chercher dans un quart d'heure ; je suis à présent libre de toutes mes affaires , & je ne demande pas mieux que de me réjouir avec vous. Et bien soit , reprit mon père , nous pourrons donc passer ici toute la matinée dans le plaisir : goûtez de ce plat de pilau , auquel nous n'avons pas encore touché , car la poule au ris a été expédiée pendant le temps que vous êtes allé chez vous. Je voulus en ce moment manger du pilau ; mais jetant les yeux sur le Circassien au moment que je le portois à ma bouche , il me fut impossible de l'avaler , tant mon étonnement redoubla : c'étoit le vrai portrait de Dgengiari-nar ,

le geste, la voix, tout en un mot concouroit à me faire croire qu'il ne s'étoit jamais rien trouvé de si ressemblant. Qu'avez-vous donc, mon fils, me dit alors le vieux derviche, vous marquez dans toutes vos actions une inquiétude & une agitation si extraordinaires, que je ne fais que penser de vous aujourd'hui : Eh, n'en ai-je pas une juste raison, répliquai-je en voyant ce jeune circassien, qui diable ne s'imagineroit pas que c'est ma femme ? Je vous avoue que j'ai couru chez moi pour en être plus certain : je l'ai toutes les deux fois trouvée au lit, cela devoit me rassurer, & cependant, je sens que je ne suis pas encore maître des mouvemens jaloux qui me déchirent l'ame.

Les deux derviches, à une déclaration si ingénue, firent de longs éclats de rire ; je ne savois comment soutenir cette plaisanterie, lorsque le jeune Circassien m'entreprit : Quoi ! seigneur, me dit-il, un peu de ressemblance entre votre femme & moi peut-elle ainsi vous troubler la cervelle ? Et faut-il que la jalousie vous domine au point de faire les extravagances dont nous sommes spectateurs en partie depuis une heure ? Que je plains le sort de votre

épouse, elle doit avoir toute la vertu possible pour ne pas se révolter contre vos indignes soupçons. Je pardonne volontiers une jalousie de délicatesse; mais de la pousser jusqu'où ce bon derviche m'a conté qu'alloit la vôtre, en vérité, seigneur, c'est prendre le vrai chemin de donner envie à votre femme de vous punir comme vous le méritez.

J'écoutois le sermon du jeune derviche avec une extrême confusion : je commençois à rougir de ma conduite passée, & je prenois déjà la résolution d'abandonner Dgengiari-nar à sa propre vertu, lorsque ce nouveau prédicateur en s'agitant me fit apercevoir qu'il avoit contre l'oreille un signe tout pareil à celui de ma femme.

A cette vue ma frénésie me reprit de plus belle : je fis un cri qui surprit les derviches. Ah ! je suis trahi, m'écriai-je, & mes soupçons n'étoient que trop bien fondés ! Quelle subite fureur s'empare donc de votre ame, me dit mon père ? êtes-vous fou, ou bien.... Je ne lui donnai pas le temps d'achever sa remontrance : je m'échappai de ses mains, je sortis promptement de sa chambre, & je me rendis chez moi, où je trouvai ma femme qui fai-

soit l'abdest (1), je m'approchai d'elle avec une émotion extraordinaire ; & examinant la marque qu'elle avoit contre l'oreille, je frappai dans mes mains en levant les yeux au ciel, & je pensai m'évanouir : ma mère qui étoit dans la boutique attendant l'apparement de ma femme, accourut à ses cris ; elles s'informèrent l'une & l'autre du sujet de mon mal & de mes fréquentes sorties ; mais je ne voulois pas encore leur en déclarer les raisons : ayez soin seulement, je vous prie, dis-je à ma mère, de nous apprêter à dîner, je vais engager le beau derviche de Circassie & son compagnon à vouloir en être, je vous expliquerai devant eux tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, & vous conviendrez qu'il ne se peut rien de plus singulier.

Je les quittai alors, & retournant au couvent, j'y trouvai encore mon père à table avec son ami. Il faut, leur dis-je, que je vous fasse connoître toute l'étendue de ma foiblesse ; le signe que ce beau derviche a

---

( 1 ) L'abdest, ou l'ablution, est une cérémonie à laquelle les Orientaux ne manquent jamais, sur-tout le matin.

contre l'oreille avoit réveillé toute ma jalousie; ma femme en a un si semblable au même endroit, que j'ai encore cru que je la voyois sous cet habit : j'ai couru m'en éclaircir : grâces au ciel, je l'ai trouvée qui se purifioit, & tous mes soupçons étant finis, je reviens avec vous d'un esprit tranquille, en attendant le dîner, que je vous prie d'accepter chez moi; je veux y faire convenir ce jeune derviche, que ne pouvant être jumeau de ma chère Dgengiarnar, puisque ses père & mère n'ont jamais eu d'enfant, qu'elle la nature a produit en eux une ressemblance si parfaite en tout, qu'il est impossible de ne pas s'y méprendre. Très-volontiers, reprit le jeune Circassien, rien ne peut me faire plus de plaisir; je suis curieux de voir cette ressemblance si extraordinaire, dont le derviche mon camarade ne convient pas tout-à-fait; mais ce ne fera qu'aux conditions qu'aucun mouvement jaloux ne troublera notre joie, car je suis en humeur de me réjouir, & peut-être ce pourroit bien être à vos dépens. Oh, je vous promets, interrompis-je, que vous serez les maîtres chez moi : ma résolution est prise, j'ai souffert si cruellement aujourd'hui dans tous les combats que j'ai

eu à soutenir, que je veux vivre désormais tranquillement. C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre, repliqua ce jeune homme : si j'étois femme, & que j'eusse envie de tromper mon mari, il auroit beau faire, toutes ses précautions deviendroient inutiles ; c'est une chose dont je vous convaincrail tantôt chez vous. Vous m'obligerez, lui dis-je, je ferai mes efforts pour vous y bien recevoir, & vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de me guérir radicalement de ma jalousie.

Je passai une couple d'heures fort agréablement avec les deux derviches ; mais celle de dîner s'approchant, je les quittai pour aller tout faire préparer chez moi. Je voulus, avant l'arrivée de mes conviés, me faire auprès de ma femme un mérite de ma conversion, & l'affurer qu'elle jouïroit désormais d'une honnête liberté ; mais, mon cher frère, quel fut l'excès de mon étonnement, en ouvrant la porte de sa chambre dont j'avois toujours eu la clef sur moi, quand je ne l'y trouvai plus.



---

#### CIV. QUART D'HEURE.

SI ma surprise fut extrême de ne point voir ma femme où elle devoit être, elle augmenta bien en trouvant à sa place les deux derviches que je venois de quitter au couvent. Je restai immobile de frayeur à cette vue, & je serois infailliblement tombé à la renverse, sans ma mère qui suivoit mes pas, & qui me retint dans ses bras. Je fus longtemps sans pouvoir proférer une seule parole ; mais à la fin ayant un peu repris mes sens : O ciel ! m'écriai-je, rêve-je, ou le démon qui m'a persécuté toute la matinée, prend-il encore plaisir à me fasciner les yeux ? Non, non, mon cher Hanif, répliqua le vieux derviche que je vous ai dit être mon père, vous êtes bien éveillé, un peu d'artifice seulement a part à tout ceci : votre jalousie étoit si ridicule, que nous avons entrepris de la faire cesser : j'ai concerté avec votre mère & votre femme tout ce qui s'est passé ce matin dans ma chambre ; vous avez merveilleusement répondu à nos intentions, & le beau dervi-



che qui vous a tant inquiété n'est autre que l'incomparable Dgengiari-nar : cela vous paroît sans doute difficile à comprendre , & je suis sûr que vous avez peine à ajoûter foi à ce que je vous dis : mais il est facile de vous donner là-dessus les éclaircissemens nécessaires. Eh , je vous en conjure , repris-je précipitamment , expliquez-moi au plutôt comment il est possible que ma femme se trouve dans son lit & dans votre chambre , & qu'au même moment je la voie en déshabillé de nuit , & sous les vêtemens d'un derviche : je vais vous donner cette satisfaction , me dit mon père.

Dgengiari-nar n'ignore plus ce que je vous suis ; j'ai été obligé de lui déclarer le secret de votre naissance pour parvenir à ce que nous souhaitions d'elle. Il faut que vous sachiez que le défunt mari de votre mère étoit quelquefois jaloux ; ses brusqueries à contre-temps dérangoient souvent les mesures que nous avions prises pour nous voir , cela nous chagrinoit ; & comme en qualité de bourfier de notre couvent , je ne manquois point d'argent , je choisis le temps que ce brutal étoit allé à la campagne pour une quinzaine de jours , & je fis faire par des ouvriers , du secret desquels

j'étois sûr, un souterrain qui communique de ma chambre à cet appartement-ci ; par-dessous la rue, qui est fort étroite ; deux trappes avec des contre-poids en font l'affaire ; l'on passe de ma cellule, en moins de six minutes, par celle que vous voyez, au lieu qu'en prenant le chemin ordinaire, il faut traverser toute notre cour, qui est assez longue, ouvrir & fermer des portes ; & vous pouvez à présent facilement juger s'il a été impossible à votre femme de se revêtir d'un habit de derviche, de le quitter & de se remettre au lit dans l'intervalle qu'il vous a fallu faire le grand tour pour entrer dans notre couvent, ou pour-en sortir, & pour parvenir jusqu'à cet appartement. Voici, mon fils, tout ce grand mystère découvert : au reste, ce n'a point été sans peine que j'ai fait consentir Dgengiari-nar à cette supercherie ; elle aimoit mieux encore souffrir toutes vos extravagances, que de s'exposer à votre colère mais je l'y ai déterminée, en l'assurant que si vous preniez mal la chose, & que cette rude épreuve ne vous corrigeât pas, vous ignoreriez toujours la tromperie que nous vous aurions faite, & que je ferois promptement reprendre au beau derviche le chemin de Circassie,

Nous avons , je crois , réussi , mon fils , continua le vieillard , puisque vous nous avez assurés- que vous renonciez pour jamais à vos folies ; personne en effet n'avoit moins de raison que vous d'être jaloux. Votre femme est sage ; elle a poussé avec vous la complaisance au-delà de l'imagination ; mais quand elle ne le feroit pas , jugez , mon cher Hanif , par l'expérience que vous venez de faire , de quoi l'amour est capable. Il n'est point d'inventions qu'il ne trouve pour mettre un jaloux hors de garde ; & le plus sûr est de se reposer sur la vertu & sur la fidélité de sa femme : je fais bien que cette maxime n'est pas de mise dans tout l'orient , mais autre chose est d'y vivre suivant l'usage ordinaire , qui veut que les femmes n'y paroissent guères en public , ou de les traiter avec la défiance injurieuse dont vous avez usé avec Dgengiari-nar. Vous avez outré la jalousie jusqu'à prendre ombrage de moi , qui suis votre père ; l'amitié que votre mère portoit à sa bru vous a alarmé. Eh , mon fils , qui plus que nous doit prendre part à votre bonheur ? cependant , vous avez eu assez de foiblesse pour croire que nous cherchions à le détruire.

J'étois si surpris & si confus , pour suivit

le vieux calender, que je ne savois que répondre au sage discours du derviche : Ah mon père, m'écriai-je, que je vous suis sensiblement obligé d'avoir travaillé à ma guérison, & d'y avoir si bien réuissi : je conçois aujourd'hui toute la force de votre raisonnement, & je meurs de honte de la conduite que j'ai tenue jusqu'à présent, mais je vais réparer mes fautes par des manières si opposées, que la belle Dgengiari-nar s'en louera autant qu'elle a eu sujet de s'en plaindre ; alors me jetant aux pieds de ma femme, qui étoit encore vêtue en derviche, je lui demandai pardon de mes jalousies ridicules, dans des termes si tendres, & où je marquois si bien mon repentir, que je tirai des larmes de ma mère & de mon père.

Dgengiari-nar, qui ne pouvoit aussi s'empêcher d'en répandre, me releva promptement : Mon cher seigneur, me dit-elle, si je vous ai toujours aimé malgré la dureté avec laquelle vous m'avez traitée quelquefois, jugez à quel point doit monter mon amour, aujourd'hui que vous m'assurez d'un changement qui fait tout mon bonheur. Elle assaisonna ce discours de caresses si vives, que je l'embrassai mille fois,

& que , dans les transports de ce plaisir , je m'écriai : Non , ma chère Dgengiari-nar , il n'y a nulle différence du zéphyr du printemps au doux souffle de votre bouche qui rafraîchit l'ame & le cœur. Je suis devenu tout autre , & je ne veux plus désormais employer les plus doux momens de ma vie qu'à chercher tous les moyens de vous plaire.

Mon père & ma mère étoient charmés de mon changement.

---

## CV. QUART D'HEURE.

**R**IEN au monde n'étoit capable de faire plus de plaisir au derviche & à ma mère , que de me voir corrigé de mes folies par leur artifice , & Dgengiari-nar en ressentoit une joie inexprimable. L'on servit le dîner , qui se passa avec tout l'agrément possible ; & depuis ce temps je tiens exactement la parole que j'avois donnée.

Je vécus ainsi avec mon épouse près de treize ans , pendant lesquels le derviche & ma mère moururent. Tous les enfans que j'avois eus de Dgengiari-nar n'avoient pas

vécu longtems. Je la perdis aussi ; mon cher frère, après une maladie de quatre mois , vous pouvez juger si je fus sensible à la mort d'une femme d'un mérite si distingué : tous mes amis vinrent chez moi pour me consoler de mon chagrin, mais ce qu'ils ne purent faire fut l'ouvrage du tems ; comme il vient à bout de tout , il l'effaça insensiblement de mon esprit : je ne songeai plus qu'à me divertir , & me livrant tout entier au plaisir, je tombai peu à peu dans la débauche.

La négligence que j'eus pour mes affaires fit qu'elles se dérangèrent. Je me trouvais au bout de deux ans accablé de dettes , & hors d'état de satisfaire mes créanciers : & n'ayant point d'autre parti à prendre que celui de la fuite , je vendis sourdement tous mes effets à moitié perte , & je me sauvai de Backu déguisé en calender. Je me trouvais si bien de cet habit dès le premier jour , que je résolus de ne le point quitter. Il y a près de trente ans que je le garde sans avoir jamais eu dessein de m'en défaire. J'ai parcouru avec lui toute la Perse & la Tartarie, où il m'est arrivé un nombre infini d'aventures trop longues à vous raconter. J'ai dessein de faire le voyage

ET UN QUART D'HEURE. 115  
des Indes & de la Chine, & je me suis  
associé pour cet effet, depuis deux mois,  
ce jeune homme qui s'est fait calender à  
mon imitation, & dont les aventures sont  
pour le moins aussi singulières que les  
miennes.

Quand le vieux calender eut achevé de  
parler, Faruk, seigneur, qui avoit pris un  
plaisir infini à l'entendre, le remercia de sa  
complaisance. Il ne se peut rien de plus ori-  
ginal que votre histoire, lui dit-il, & quel-  
qu'assurance que vous m'en donniez, je  
doute fort que celle de votre compagnon  
puisse l'égalér. Vous en allez décider, re-  
prit le jeune calender.

---

## AVENTURES

### *DU JEUNE CALENDER.*

MA mère, car je vous dirai que je n'ai  
jamais connu mon père, j'étois trop jeune  
quand il mourut; ma mère, dis-je, étoit de  
Schiraz (1): elle y faisoit un assez gros

---

(1) Schiraz, ville capitale de Perse.

commerce de lait, de beurre & des fromages, qu'elle tiroit de troupeaux qui lui appartenoient, & qu'elle m'envoyoit vendre à la ville; mais je me lassai bientôt de ce métier. Il y avoit deux ans ou environ qu'il étoit arrivé des Indes une troupe de comédiens ( 1 ), qui représentoient leurs pièces ordinairement dans le milieu du marché, où ils débitoient ensuite plusieurs remèdes qu'ils prétendoient être merveilleux pour toutes sortes de maux. Comme ils faisoient fort peu la langue persane, ils ne jouoient d'abord que des scènes de pantomimes, & faisoient vendre leurs drogues par un interprète; mais peu-à-peu étant parvenus à se faire entendre, ils s'acquirent une telle réputation, qu'il n'y avoit personne qui ne les vît avec plaisir. Je ne me trouvois point à Schiraz que je n'allasse à leurs comédies, & j'y pris tant de goût, que je me proposai d'entrer dans leur troupe. J'avois naturellement du talent pour le théâtre, je les priai de me donner quelque

---

( 1 ) Les baladins & les comédiens sont fort communs dans les Indes, ils jouent avec beaucoup d'esprit, & la plupart du tems sans préparation, à peu près comme les comédiens Italiens.



petit rôle , ils m'en choisirent un fort plaisant dans la première pièce qu'ils représentèrent , & je m'en acquittai si bien au gré de tous les spectateurs , que je me crus bientôt capable d'entreprendre les personnages les plus difficiles : je contrefaisois surtout l'ivrogne à merveille , & je représentois le niais & le sot avec tant de naïveté , qu'on m'eût pris pour un vrai habitant de Syvri Hissar. Enfin , mes chers frères , les scènes les plus bouffonnes n'avoient point de grâces à moins qu'elles ne fussent dans ma bouche.

Je ne me contentai pas de la qualité d'excellent acteur , j'y voulus encore joindre celle d'auteur. Jusqu'alors nous n'avions joué que des lambeaux de comédies , & presque sans aucune préparation ; je résolus de lier les scènes , & d'en faire une pièce suivie : j'y réussis , & mon coup d'essai fut un coup de maître. Je donnai une petite farce intitulée : *Le Cadi dupé* ; en voici le sujet en deux mots.

Un cadi de Candahar ( 1 ) , fort avare , à

---

( 1 ) Candahar , ville capitale d'une province du même nom ; elle a été prise & reprise plusieurs fois par les Indiens & par les Perses , à qui enfin elle est restée.

une fille très-jolie , dont un jeune persan est passionnément amoureux ; ce cadi a promis sa fille à un vieux musulman fort riche : le persan désespéré de perdre sa maîtresse , après avoir cherché différens moyens pour rompre un mariage qui va faire tout le malheur de sa vie , ne trouve point d'autre expédient que de venir consulter le cadi qui ne le connoît pas , sur un enlèvement qu'il veut faire ; ce juge trouve d'abord le procédé très-criminel , & se met fort en colère ; mais une bourse d'or qu'on lui présente l'adoucit , & lui fait donner par écrit une espèce de consultation , par laquelle il est d'avis que la fille dont il s'agit soit enlevée , attendu la disproportion d'âge de celui avec qui on la veut unir , & que le mariage est le but du ravisseur ; & par le moyen d'une seconde bourse qu'il reçoit , il fait défense au père de la fille de faire aucune poursuite contre son amant , à peine de cent coups de bâton sur la plante des pieds. L'on suit sa consultation , ou pour mieux parler , son ordonnance à la lettre. Le jeune persan enlève sa fille , & le cadi dupé se trouve obligé de consentir qu'elle épouse son jeune amant.

Voilà le plan de ma pièce ; mais j'y peignois en détail l'avarice du cadi avec des

couleurs si naturelles, selon moi, sur-tout dans une scène où je faisois le sot à ravir, que je voudrois de bon cœur que vous eussiez vu la représentation de cette comédie. Eh, reprit Faruk, un auteur comédien ne doit-il pas savoir ses pièces par mémoire, & d'un bout à l'autre? Qui vous empêche de nous donner cette scène si comique? Ah! frère, répliqua le jeune homme, elle n'auroit pas la grâce qu'elle a eue sur le théâtre: Et qu'importe, repliquèrent les deux autres calenders, nous nous prêterons au défaut des acteurs; nous savons bien qu'il n'est pas aisé à un seul homme de faire différens personages. Puisque vous le souhaitez, dit ce nouveau comédien, je vais vous satisfaire.

Imaginez-vous donc d'abord voir le cadi seul & chez lui, se plaindre de ce que l'on est trop sage dans Candahar, & que les affaires criminelles sur-tout, ne donnent pas cette année. J'entrois dans sa chambre avec un de mes camarades habillés en villageois, nous paroissions l'un & l'autre fort essouffés, & nous désespérions le cadi par une scène muette fort plaisante; à la fin, impatient de ne nous voir parler que par signes,

& curieux de savoir de quoi il s'agissoit ,  
voici de quelle manière il s'exprimoit.

*Le Cadi.*

Il faut sans doute que ces deux marauts-  
là soient ivres ou muets , avec leurs signes  
auxquels je ne comprends rien.

*Le premier Paysan.*

*C'étoit moi , mes chers frères , qui jouois  
ce rôle.*

Oh ! c'est votre grâce , seigneur , j'ons  
couru.... jusqu'ici avec tant de diligence...  
pour... Ah ! que je fis essoufflé : Compère ,  
raconte toi-même la chose au cadi , tu ly dé-  
fricheras mieux que moi tout ce que j'ons vu.

*Le Cadi.*

Peste soit de la pécore.

*Le second Paysan , en pleurant.*

Pargué dis toi-même , si tu peux , je fis  
tout hors de moi , & si parturbé.

*Le Cadi.*

Ces lourdaux viennent ici , je crois , pour me faire désespérer ; parleras-tu , maroufle ? dis donc ce que tu as vu.

*Le premier Paysan.*

La , la ; doucement , seigneur , vous vous réchauffez la bile ; car , comme dit fort bien Locman ( 1 ) dans son livre des animaux.

*Le Cadi.*

Eh ! coquin , laisse-là Locman & ses animaux ; qu'ont de commun ses fables avec ce que tu as à me dire ?

*Le premier Paysan.*

Vous avez raison ; mais quand on a peu

---

( 1 ) Il y a un recueil de fables sous le nom du sage Locman , & ce que les Orientaux en disent a beaucoup de conformité avec ce que les Grecs ont écrit d'Esopé. Il est certain que Locman étoit abyssin , & qu'il joignoit à une vivacité d'esprit extraordinaire , une prudence & une sagesse consommées. Mahomet a parlé de lui dans la trente-unième sourate , ou dans le trente-unième chapitre de l'Alcoran , que l'on appelle la sourate de Locman. Il y a des auteurs Orientaux qui prétendent que ce Locman étoit fils d'une sœur de Job , & d'autres qui assurent qu'il étoit contemporain de David , & qu'il a demeuré très-long-temps à sa cour.

d'esprit , on cherche à le mettre en lumière ; si vous ne m'aviez pas interrompu , j'allois vous comparer à un âne.

*Le Cadi.*

Insolent.... Mais il ne faut pas prendre garde aux discours de ce sot ? Eh , mon ami , finis , je te prie , & apprends-moi quel sujet t'amène ici ?

*Le premier Paysan.*

Oh , très-volontiers ! eh , que ne parlez-vous ? Or donc , je venions vous dire que comme j'allions , mon compère & moi , .... tout en dandinant , j'ons vu ..... *en pleurant* : Ah ! le cœur me saigne quand j'y pense & je suis si attendri que je ne saurois achever.

*Le Cadi.*

Tu achèveras , pendard , ou je vais te faire assommer : Holà , quelqu'un.

*Le premier Paysan.*

Eh , la la , seigneur , puisque vous ne voulez pas seulement me donner le temps de reprendre mon vent , je vous dirai , pour

vous le faire court, & sans aucun préambule, que.... tenez, je gage avec tout votre esprit que nous ne sauriez deviner ce que c'est que j'ons vu.

*Le Cadi le prenant à la gorge.*

Bourreau que tu es, tu veux donc me faire enrager tout vif ?

*Le premier Paysan.*

Haya haye : & bien lâchez-moi, seigneur, je vous dirai aussi-tôt que je venons de voir tuer un homme.

*Le Cadi.*

Ah ! je respire ; bon , tant mieux ; voilà de quoi payer mon souper.

*Le second Paysan.*

Ah ! seigneur , le mal que j'y trouve , c'est que le mort étoit mon gendre , parce qu'il avoit épousé ma fille , & il ne pouvoit rien m'arriver de pis.

*Le Cadi.*

Tant mieux , vous dis-je ; voilà une très bonne affaire.

Dans le moment arrivoit un archer du lieutenant du cadi.

*L'Archer.*

Seigneur , nous venons d'arrêter un assassin  
hors des portes de Candahar.

*Le Cadi.*

Vîte, vîte , ma robe & mon turban : *aux*  
*paysans* , avez-vous des témoins ?

*Le premier Paysan.*

Oh que oui , laissez - nous faire , j'en  
avons de reste.

*Le Cadi.*

Cela étant , je vais dans le moment même  
me transporter sur les lieux ; mais il faut  
auparavant savoir quelle est la condition du  
criminel.

*L'Archer.*

C'est.

*Le Cadi.*

Eh bien.



*L'Archer.*

Seigneur , c'est un garçon du village le plus prochain.

*Le Cadi.*

Un garçon du village ! me voilà bien chanceux : est-ce à des coquins comme cela à tuer : ah ! je suis au désespoir , il n'y a pas-là de l'eau à boire pour moi ; à ses valets , tenez , vous autres , reprenez ma robe & mon turban.

*Le premier Paysan.*

Mais morgué partons donc , pendant que je sommes ici à lantiponer , le criminel se sauvera peut-être.

*Le Cadi.*

Eh bien , sauve qui peut , il n'y a rien de si naturel que cela ; aussi-bien , ma foi , le jeu ne vaudroit pas la chandelle.

*Le second Paysan.*

Mais si ,

*Le Cadi.*

Qu'on mette dehors ces importuns qui me rompent la tête.

---

*Le Lieutenant du Cadi.*

Seigneur, bonne nouvelle, un homme vient d'être affaîné.

*Le Cadi.*

Je le fais.

*Le Lieutenant.*

Eh bien, vous n'y courez pas?

*Le Cadi.*

Nous avons du temps de reste; il fera jour demain.

*Le Lieutenant.*

Oui, mais.

*Le Cadi.*

Qu'on ne m'en parle plus.

*Le Lieutenant.*

Seigneur , je suis surpris de votre indifférence , la bête a bon pied.

*Le Cadi.*

Comment ?

*Le Lieutenant.*

Est-ce que vous ignorez que l'assassin conduisoit des moutons au marché ?

*Le Cadi.*

Des moutons ?

*Le Lieutenant.*

Oui vraiment.

*Le Cadi.*

Eh bien , qu'en as-tu fait ?

*Le Lieutenant.*

Belle demande ! j'ai tout mis d'abord en prison ; à *demi-bas* , un novice auroit fait

garder exactement le coupable ; mais moi , instruit par votre exemple , je lui ai donné les moyens de se sauver , & j'ai retenu les moutons.

*Le Cadi.*

Vîte ma robe , mon turban , que l'on bride ma mule ; *au lieutenant* , vas , tu feras un jour un juge d'importance ; *aux paysans* , & vous , bêtes que vous êtes , que ne me disiez-vous d'abord que l'assassin avoit des moutons ?

*Le premier Paysan.*

Par ma figure , je ne pensions pas qu'il en fût plus criminel pour avoir des moutons.

*Le Cadi.*

Si fait , si fait : un homme assassiné ! & des moutons ! il suffit , rien ne peut m'émouvoir ; & je veux faire un exemple.... des moutons !

*Le premier Paysan.*

Oui , seigneur , il mérite la mort ; mais pour les moutons , ils ne sont pas coupa-

ET UN QUART D'HEURE. 129  
bles, &, *en pleurant*, je vous demandons  
grâce pour eux.

*Le Cadi.*

Non, non, point de quartier, il faut que  
justice soit faite; j'entre dans ce cabinet avec  
mon lieutenant, attendez-moi un moment ici.

*Le second Paysan.*

Pargué vla qu'est drôle, c'est l'entendre  
ça, drès qu'on a des moutons, le procès est  
tout fait; c'est autant de pendu.

*Le premier Paysan.*

Eh morgué compère, pendant que la for-  
tune nous rit, & que le cadi est dans son  
humeur massacrante, vengeons-nous de no-  
tre voisin Kaleb qui nous fait toujours queu-  
que niche.

*Le second Paysan.*

Le matois a plus de cent cinquante mou-  
tons, vla une belle occasion pour nous dé-  
faire de ly, ou tout au moins pour ly faire  
bailler la bastonnade.

*Le premier Paysan.*

Alle est bonne , oui ma foi , baillons ly là pouffée ; il sera bien heureux d'en être quitte pour des coups de bâton , & je rirons bien ensuite à ses dépens.

Voilà , mes chers frères , continua le calender , un échantillon de ma pièce ; j'introduisois ensuite le jeune persan , qui , pour de l'argent , tiroit de l'avare cadi une consultation si contraire au mariage qu'il méditoit avec le vieux musulman ; mais je ne vous réciterai point cette scène , quoiqu'elle soit assez originale ; il vous doit suffire que je vous aie fait voir de quoi je suis capable ; je reviens à mon histoire. Ah ! permettez auparavant , lui dit Faruk , que je vous assure que je n'ai rien vu de plus joli que les scènes que vous venez de nous donner....

Votre louange est bien modérée , reprit le calender auteur ; ma pièce d'un bout à l'autre est excellente , enchantée , & tous nos meilleurs auteurs comiques n'ont rien fait de plus parfait & de plus naturel : tout Schiraz fut me rendre cette justice ; mais le cadi de cette ville , auquel je n'avois jamais pensé en faisant ma comédie , en jugea autrement : il crut s'y voir peint d'après nature , & en-

trant dans une colère épouvantable contre les comédiens & contre l'auteur, il nous chassa tous de Schiraz, & nous défendit, sous peine de la vie, d'y jamais représenter aucune pièce de théâtre. Je passerai légèrement sur quelques coups de bâton que je reçus par ordre du cadi au nom de notre troupe. Mes camarades n'entrèrent point en part avec moi sur cet article; c'étoit un précepte que j'eus en qualité d'auteur satyrique, les autres profits furent également partagés entre nous. Je leur proposai de nous aller établir dans quelque autre ville où les cadis eussent l'esprit mieux fait; mais ils me traitèrent avec tant d'aigreur, quelque excuse que je leur fisse, que je résolus de renoncer au métier, & de reprendre celui que je faisois avant que d'être comédien.

Je retournai donc chez ma mère qui me reçut à bras ouverts; j'avois amassé de l'argent pendant près d'un an que j'avois joué la comédie.



## CVI. QUART D'HEURE.

J'EMPLOYAI une partie de cet argent à faire emplette de bestiaux ; & , résolu de me donner mes aises , je ne voulus plus aller à pied vendre mon beurre & mon fromage ; pour cet effet , j'achetai à Schiraz un petit mulet qui me coûta dix sequins d'or. Je m'en retournois tranquillement dessus ma nouvelle monture , chassant devant moi un méchant cheval borgne qui portoit ordinairement notre beurre au marché , lorsqu'à un quart de lieue de la ville , je rencontrai un homme qui me demanda si je venois de Schiraz ; vous voyez bien , lui dis-je , que j'en fors : Vous venez sans doute , repliqua-t-il , de faire quelqu'emplette au marché ? J'y ai acheté ce mulet , lui répondis-je. Quel mulet ? Et parbleu , celui sur lequel je suis monté : Parlez-vous sérieusement ? très-sérieusement , il me coûte dix sequins d'or. Cet homme se prit alors à rire de toute sa force ; il est bon là , poursuivit-il , celui qui a vendu cette bête n'est pas niais , de livrer un âne pour un mulet ; il continua ensuite



son chemin vers Schiraz en faisant de grands éclats de rire.

J'eus pitié de cet homme ; & je le regardois comme un fou , lorsqu'une demie-lieue plus loin , un autre me fit à-peu-près la même demande : je lui répondis comme j'avois fait au premier ; mais quand je lui eus dit que j'avois acheté ce mulet : me prenez-vous pour un sot , me répliqua-t-il , & prétendez-vous me faire croire qu'un âne est un mulet : je voulois lui soutenir qu'il étoit dans l'erreur , mais se mettant en colère , & m'injuriant , il passa son chemin , & me laissa fort étonné.

Je commençai tout de bon à croire qu'on pouvoit bien m'avoir trompé ; je descendis de dessus ma monture , je l'examinai d'un bout à l'autre , je trouvai , selon moi , que c'étoit un mulet ; mais me défiant de moi-même , & ne voulant pas tout-à-fait m'en rapporter à mes yeux , je me promis de faire décider la question par le premier que je rencontrerois dans mon chemin , & je jurai que s'il jugeoit en faveur de l'âne , je lui en ferois présent sur le champ.

Je n'eus pas fait trois cent pas que je vis venir une espèce de villageois : frère , lui dis-je , éclaircis-moi d'un doute où je suis ;

apprends-moi, je te prie, sur quelle bête je suis monté? Voilà une plaisante demande, me répondit-il, ne le fais-tu pas mieux que moi? Que je le sache ou non, répliquai-je, oblige-moi de me le dire. Eh bien, reprit le villageois, il n'est pas difficile de connoître que c'est un âne. Je restai confus de cette réponse, je descendis de dessus l'animal que j'avois acheté pour un mulet, & je priai mon villageois de l'accepter en pur don: le drôle ne se le fit pas dire deux fois, il me remercia, ne fit qu'un saut sur ma bête, lui donna deux coups de talons, & s'éloigna comme un éclair.

J'arrivai à pied & tout triste au logis; ma mère qui s'aperçut de mon chagrin, m'en demanda le sujet. Je le lui racontai; elle ne put se tenir d'en rire: Innocent que tu es, me dit-elle, ne vois-tu pas bien que ce sont trois fripons déguisés, qui se sont partagés sur le chemin de Schiraz, & se sont donné le mot pour t'attraper ton mulet; il faut que tu sois d'une grande simplicité pour avoir donné dans un piège si grossier. La raillerie de ma mère me piqua au vif; je compris en ce moment que je m'étois laissé duper; & , résolu de me venger de mes fripons à la première occasion, je retournai au mar-

ché le furlendemain ; je les y reconnus , quoiqu'ils eussent changé d'habits ; & comme il me parut qu'ils n'étoient pas des plus fins , par deux ou trois tours de leur métier dont je fus témoin , je remis ma vengeance à une autre fois.

Après avoir bien pris mes mesures , & communiqué mon dessein à ma mère , je mis une paire de paniers vuides sur le dos d'une chèvre noire & blanche que j'avois achetée d'un de mes voisins , & je m'en allai au marché de Schiraz avec elle. Je n'y fus pas plutôt arrivé que mes trois filoux m'aperçurent de loin & m'entourèrent , croyant bientôt trouver leur dupe. Je feignis de ne pas les voir ; j'achetai un gigot de mouton , un dindon & trois poulets , & les mettant dans les paniers de ma chèvre ; mignone , lui dis-je assez haut pour être entendu d'eux , va-t-en au logis ; dis à ma cuisinière qu'elle accommode ce gigot au ris ; qu'elle mette ce dindon à la daube ; qu'elle me fasse une fricassée de ces poulets ; qu'elle n'oublie pas surtout de faire une excellente tarte pour le dessert , & qu'elle mette huit bouteilles de vin rafraîchir : je donnai alors un coup de houffine à la chèvre , qui s'éloigna de moi en bondissant.

---

## CVII. QUART D'HEURE.

LES trois compagnons furent aussi surpris qu'on puisse l'être : Et, croyez-vous, frère, me dit l'un d'eux, que cette bête exécute ainsi vos ordres ? Sans doute, répliquai-je, ce n'est pas ici une chèvre du commun, elle fait mes intentions, & je suis sûr qu'elle n'y manquera pas d'une syllabe. Ils se mirent à rire; il n'y a pas à plaisanter, leur dis-je sérieusement, si vous en doutez, venez dîner avec moi tous trois, vous connoîtrez bien si je vous en impose. Les filoux me prirent au mot; curieux de voir une chose si extraordinaire, ils ne me quittèrent pas d'un moment. Nous fîmes plusieurs tours dans le marché, j'y fis quelques légères emplettes, ensuite, nous prîmes ensemble à pied le chemin de chez moi : je n'y fus pas plutôt arrivé, que parlant à ma mère, pour mieux les tromper, comme si elle eût été ma cuisinière : Eh bien, lui demandai-je, la chèvre est-elle arrivée ? Il y a longtemps, me dit-elle, qu'elle est de retour; elle broute les choux du jardin, &

vosre dîner seroit déjà prêt, si ceux que vous avez priés n'avoient pas envoyé dire qu'il leur est survenu des affaires qui les empêcheront d'être des vôtres pour aujourd'hui : cependant , le gigot est presque cuit ; il ne faut pas plus d'une demie heure pour achever la daube ; la fricassée de poulets est toute prête, la tarte est dans le four , & les bouteilles que vous avez ordonnées sont dans la neige. Cela est fort bien , lui répondis-je ; voilà trois messieurs qui me consoleront du défaut de parole de mes conviés , vous servirez vosre dîner quand il vous plaira.

Mes hôtes restèrent dans un étonnement sans pareil de la réponse de ma mère ; ils entrèrent dans le jardin , & reconnoissant la chèvre avec ses paniers , aux marques qu'elle avoit sur le corps , & qu'ils avoient bien examinées, ils résolurent de l'avoir à quelque prix que ce fut.

L'on servit bientôt après le dîner ; je fis boire copieusement mes filoux , qui ne se défioient de rien : & sur la fin du repas , l'un d'eux m'ayant demandé si je ne voudrois pas bien leur vendre ma chèvre , je ne parus pas autrement m'en éloigner , pourvu que j'en trouvasse un prix raisonnable. Ils

proposèrent d'abord de m'en donner vingt pièces d'or : je rejetai ces offres bien loin. Enfin , mes chers frères , je jouai si bien mon personnage , que je tirai d'eux , tout l'argent qu'ils avoient , & qui se montoit à soixante & quelques sequins.

Nous bûmes tout de nouveau le vin du marché , & mes compagnons , demi-ivres , me quittèrent enfin sur le soir , bien contents de l'achat de leur chèvre. Ils voulurent dès le lendemain matin éprouver si elle leur seroit aussi obéissante qu'elle me l'avoit été la veille.

Ils la chargèrent comme j'avois fait , lui donnèrent leurs ordres ; elle partit , mais ils l'attendirent inutilement , elle ne retourna point chez eux.

Il faut ici , mes chers frères , vous développer ce mystère. Un de nos proches voisins avoit deux chèvres blanches , tachetées de noir , mais si semblables l'une à l'autre , qu'il étoit impossible d'en faire la différence ; je les lui avois achetées dans le dessein de me venger de mes fripons. J'avois fait part de mes intentions à ma mère ; je lui avois donné mes ordres pour le dîner , s'il m'est permis de parler ainsi , & après avoir attaché l'une des chèvres dans mon

jardin, j'avois conduit l'autre au marché, où j'avois fait emplette de viandes toutes pareilles à celles que j'avois fait préparer chez moi; j'en avois chargé ma chèvre, & après lui avoir recommandé de tout porter au logis, je l'avois abandonnée à quiconque avoit voulu s'en emparer, & je ne fais entre les mains de qui elle étoit tombée. Mes ordres furent si bien suivis, ma mère joua si naturellement son rôle, & l'autre chèvre, que mes filoux trouvèrent dans mon jardin, étoit si semblable à celle qu'ils avoient vue à Schiraz, qu'ils crurent bonnement qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans cette bête, & qu'ils l'achetèrent bien cher, comme je vous l'ai déjà dit; mais elle eût le même sort que sa jumelle, quelqu'un sans doute s'en accommoda, & de tous les vivres qu'ils avoient mis dans ses paniers.

Je ne doutois point, quand ils se veroient trompés, qu'ils ne vinssent chez moi me redemander l'argent; je les attendois de pied ferme sans les appréhender. Ils heurtèrent à ma porte avec menaces: j'ouvris moi-même, & leur demandant avec douceur la cause de leur colère, j'appris d'eux qu'elle provenoit de la perte de leur

chèvre : ne l'aviez-vous pas ce matin , leur dis-je , étrillée de la main gauche , comme je vous le fis dire hier par ma cuisinière ; elle courut après vous pour vous instruire de cette condition essentielle que le vin que nous avons bu m'avoit fait oublier de vous apprendre en concluant notre marché. Quelle cuisinière , répliquèrent-ils ? nous n'avons vu personne de chez vous , & nous n'avons eu garde d'étriller la chèvre de la main gauche , puisque nous n'étions pas informés de cette cérémonie. J'appelai en ce moment ma mère qui arriva en tremblant , voyant la colère où je feignois être : Pourquoi , malheureuse , m'écriai-je , n'as-tu pas dit hier à ces messieurs , comme je te l'avois si précisément ordonné , qu'ils ne manquaient pas d'étriller leur chèvre de la main gauche , ainsi que je le faisois tous les matins. Mon cher maître , me dit-elle , en se jetant à mes genoux , j'ai bien eu intention de le faire , mais il n'a pas été en mon pouvoir d'en venir à bout ; j'ai couru longtemps , après eux , je n'ai jamais pu les atteindre. Ah ! coquine , répliquai-je , voilà de vos tours ordinaires ; vous vous êtes sans doute amusée avec quelque voisine , & vous me ruinez par votre négligence ; mais



je jure par Mahomet que vous ne la porterez pas loin : alors , la saisissant par les cheveux , je tirai un poignard que j'avois à la ceinture , & je lui en portai un si furieux coup dans le ventre , que je la jetai à la renverse ; elle fut dans un moment tout en sang , & mes trois filoux se trouvèrent si étonnés , que je vis l'heure qu'ils s'alloient sauver : Seigneurs , leur dis-je , cette friponne ne méritoit pas moins qu'un tel châtiment : au reste , que sa mort ne vous effraye pas ; je suis le maître de lui rendre la vie dans le moment même ; mais comme elle n'en vaut pas la peine , obligez-moi de m'aider à l'enterrer dans mon jardin.

Les trois compagnons se regardèrent l'un l'autre quelque temps sans parler ; mais l'un d'eux rompant le silence : Quoi ! me dit-il , il est en votre pouvoir de faire revivre cette pauvre femme ? Sans doute , repris-je : Eh ! de grâce , faites ce miracle devant nous , & nous vous quitterons de la chèvre. J'hésitai de leur donner cette satisfaction ; ils m'en pressèrent. On ne peut refuser de si honnêtes gens , continuai-je ; alors , ouvrant une cassette , j'en tirai un petit cor de chasse , & j'en jouai deux ou trois airs gais aux oreilles de la défunte.

## CVIII. QUART D'HEURE.

**M**A mère parut peu-à-peu s'animer à mesure je jouois ; enfin , elle se leva sur son séant au bout d'un quart d'heure , sans paroître aucunement incommodée du coup de poignard , & laissa mes filoux si étonnés de cette merveille , & si envieux de mon cor , qu'ils rêvoient déjà entr'eux aux moyens de me le dérober. Ils s'informèrent de qui je tenois un instrument si miraculeux ; je leur répondis que je l'avois acheté cent quatre sequins d'un étranger , & qu'il m'avoit dit , en me le vendant , qu'il perdrait sa vertu si on me l'enlevoit de force ; mais qu'il auroit toujours le même effet en le cédant à un autre , pourvu que j'en reçusse huit sequins au par-dessus de ce qu'il m'auroit coûté , parce qu'en passant ainsi de main en main , il étoit essentiel qu'il augmentât de huit sequins ; qu'originellement il n'en avoit pas coûté davantage , & qu'en comptant sur ce pied , j'étois le treizième à qui il alloit appartenir.

Mes voleurs furent bien camus à cette

nouvelle ; ils mouroient d'envie d'avoir le cor , mais ils n'auroient pas voulu l'acheter si cher ; cependant , ils se résolurent d'y mettre l'argent , & me prièrent avec tant d'instance de le leur céder pour les cent douze sequins , qu'après plusieurs difficultés , j'en reçus cette somme. Ils s'en retournèrent sur le champ chez eux ; & comme ils demeuroient tous trois ensemble , ils firent venir leurs femmes , se mirent à table , & y passèrent le reste de la journée. Vers la nuit , & sur la fin du repas , qu'ils étoient échauffés de vin , ils résolurent d'éprouver la vertu de leur cor , & cherchèrent pour cet effet querelle à leurs femmes ; elles patientèrent d'abord , mais quelques soufflets donnés avec assez de vigueur , les animant contre leurs maris , il n'y eut aucun défaut qu'elles ne leur reprochassent , & les menacèrent même d'avertir le cadi de la conduite qu'ils tenoient ; c'étoit justement ce que les drôles attendoient. A ces menaces , ils feignirent d'entrer dans une fureur extrême , & jouant chacun du couteau en même-temps , ils égorgèrent leurs femmes , qui au fond ne valoient guères mieux qu'eux ; elles ne furent pas plutôt étendues sur le carreau , qu'ils voulurent

faire l'opération merveilleuse du cor ; ils eurent beau en sonner l'un après l'autre aux oreilles de ces misérables , elles n'en remuèrent pas davantage pour cela. Ils recommencèrent à sonner tout de plus belle ; mais voyant que c'étoit sans aucun effet , ils virent bien en ce moment qu'ils s'étoient joués à plus fin qu'eux , & concurent , comme il étoit vrai , qu'il falloit que je n'eusse percé à ma cuisinière qu'une vessie pleine de sang. Les voilà enragés , non-seulement d'être ma dupe , mais encore d'avoir tué leurs femmes , & de ne savoir qu'en faire ; ils délibéroient sur la manière dont ils s'en débarasseroient , & sur les moyens de se venger de moi , lorsque le lieutenant du cadi , qui avec quelques azzas passoit par leur rue , & avoit entendu sonner du cor , frappa à leur porte pour savoir d'où provenoit ce bruit , qui interrompoit le sommeil des voisins.

Les trois filoux se crurent perdus : ils furent si effrayés , que loin d'ouvrir ils cherchèrent à se sauver ; mais le lieutenant du cadi ayant fait enfoncer la porte , & voyant ces trois corps baignés dans leur sang , il fit saisir les coupables , & ordonna à ses archers de les conduire en prison. Ils avoient  
bonne

bonne intention d'exécuter ses ordres , mais je ne fais comment l'un des trois leur échappa : les deux autres représentèrent vainement au cadi qu'ils avoient été trompés , & qu'ils n'avoient pas cru que leurs femmes en dussent mourir tout-à-fait. Il écouta l'histoire du cor , comme une fable , & j'eus le plaisir le lendemain de voir mes filoux pendus devant leurs portes.

Quelque content que je fusse de ma vengeance , la fuite du troisieme m'inquiétoit ; j'appréhendai qu'il ne me jouât quelque mauvais tour. Je me tins sur mes gardes pendant un assez long temps ; mais enfin , malgré mes précautions , je ne pus éviter de tomber entre ses mains.

Un soir assez tard que je revenois de Schiraz , je fus malheureusement rencontré par ce maître coquin ; il étoit si bien déguisé , que je ne pouvois le reconnoître ; mais il n'en fut pas de même à mon égard , il ne m'eut pas plutôt apperçu , que me saisissant au collet aidé de trois scélérats comme lui , ils me jetèrent dans un grand sac que l'un d'eux portoit sur son bras , le lièrent avec de bonnes cordes , & me chargèrent sur leurs épaules , dans l'intention , à ce que j'entendis , de m'aller jeter dans la rivière.

de Baudemir (1). Je comptois bien, mes chers frères, que c'étoit-là le dernier moment de ma vie, & je me repentois fort d'avoir voulu me venger de la perte de mon mulet, lorsque mes fripons ayant entendu le bruit de quelques cavaliers, ne se crurent pas en sûreté; ils me jetèrent dans un trou qui n'étoit pas bien éloigné du chemin, me défendirent de pousser la moindre plainte, & s'éloignèrent dans le dessein de venir me reprendre bientôt. Je me recommandoïs à notre grand prophète de bon cœur; mais je n'avois pas tant d'espérance en lui seul, que malgré l'ordre de ces coquins, je n'invocasse encore l'aide des passans.

Un boucher, qui chassoit devant lui une trentaine de moutons passa heureusement par cet endroit.

---

(1) Cette rivière passe auprès de Schiraz.



## CIX. QUART D'HEURE.

MES cris attirèrent le boucher au lieu où j'étois ; il me demanda ce que je faisois dans ce sac, & pourquoi je me lamentois ainsi. Hélas ! repris-je tristement, je crois qu'on va me noyer, parce que je ne veux pas épouser la fille du cadi. La fille du cadi ? Eh ! pourquoi, bête que tu es, me dit-il, fais-tu difficulté de l'accepter pour ta femme ; elle passe pour une des plus belles filles de Schiraz ? Une petite délicatesse m'en empêche, lui répondis-je ; elle est grosse, ce n'est point de mon fait, & le cadi, qui veut mettre son honneur à couvert, prétend que je répare une faute que je n'ai point commise ; mais j'aime cent fois mieux mourir que de recevoir un tel affront. La peste soit du buffle, reprit le boucher, je ne me ferois pas, moi, tirer l'oreille pour cela ; je voudrois être à ta place, j'épouserois bien vite ; la chose est fort aisée, lui dis-je, tu n'as qu'à te mettre dans ce sac : Oh ! volontiers, monsieur le sot, répliqua le boucher, je vous donne encore mes moutons

par-dessus le marché ; mais quand j'y songe , le cadi voudra-t-il bien consentir à cet échange ? Il ne cherche qu'un gendre , lui répondis-je ; il avoit ordonné à ses esclaves d'arrêter le premier passant , & de s'informer s'il étoit marié , parce que le galant de sa fille étant mort depuis peu de jours , il ne savoit comment réparer son honneur. Le sort est tombé sur moi , l'on m'a conduit devant lui ; mais le gros ventre de sa fille m'a tout d'un coup dégoûté du mariage ; à peine m'a-t-il envisagé seulement , & dans sa colère il a ordonné qu'on m'allât jeter dans la rivière , à moins que je ne changeasse de sentiment. Si cela est , frère , je troque volontiers de condition avec toi , me dit-il ; alors il délia le sac , & se mit à ma place : je le liai à mon tour , & chassant ses moutons devant moi , je repris le chemin de mon village.

Au bout , environ , d'une demi-heure , mon voleur revint avec ses camarades pour reprendre le sac. Le boucher qui étoit dedans eut beau leur crier : Eh ! messeigneurs , menez-moi au cadi , j'ai changé de sentiment , j'épouserai sa fille si grosse qu'elle soit : ils crurent que la frayeur me faisoit dire ces folies ; & , sans lui répondre , ils



I'allèrent jeter dans la rivière de Baudemir , où il finit ses jours. J'en ai regret quand j'y pense ; mais , au bout du compte , j'aime encore mieux qu'il y soit que moi. Les voleurs , ensuite , résolus de piller ma maison , tournèrent leurs pas vers notre village ; ils y arrivèrent dans le moment que je frappois à ma porte , & ma présence leur causa une si grande frayeur , qu'ils pensèrent tomber à la renverse : Oh ciel ! s'écrièrent-ils , quel prodige est-ce ici ; comment n'es-tu pas noyé ? d'où viens-tu ? & où as-tu pris tant de moutons ?

Franchement je ne m'attendois pas à voir fitôt ces scélérats ; je fus d'abord interdit ; mais , payant tout d'un coup de présence d'esprit : allez , leur dis-je , vous n'êtes que des ânes ; si vous m'aviez jeté seulement quatre brasses plus loin dans la rivière , au lieu d'une trentaine de moutons que j'ai , j'en aurois ramené plus de trois cent. Qu'est-ce que cela signifie , répliquèrent-ils ? Cela signifie , répondis-je , qu'il y a un génie bienfaisant sous les eaux en cet endroit , qui m'a reçu fort gracieusement , qui m'a fait présent de ces moutons , qui m'a rapporté ici avec eux , & qui m'a assuré que si j'étois tombé dans l'eau un peu plus

avant, j'en aurois rapporté huit fois davantage.

Les voleurs furent bien surpris à cette nouvelle; ils parlèrent bas entr'eux pendant quelque temps : & l'un d'eux ensuite élevant sa voix; il y a sans doute quelque mystère là-dessous, dit-il à ses compagnons; car enfin nous sommes sûrs d'avoir jeté ce jeune homme dans la rivière : il n'avoit aucun mouton : nous n'avons eu que le temps de venir jusqu'ici; il s'y retrouve encore avant nous avec trente moutons, & ses habits ne paroissent pas seulement avoir été-mouillés; pour moi je crois que la chose mérite bien que nous jugions de cette merveille par nous-mêmes : alors se tournant vers moi : n'as-tu pas ici quelques sacs, continua-t-il ? j'en ai, je crois; lui répondis-je, une demi-douzaine; c'est trop de deux, repliqua-t-il, serre tes moutons, prends tes quatre sacs, & viens avec nous. Je leur obéis de bon cœur; ils me menèrent jusqu'à l'endroit où ils croyoient m'avoir porté dans la rivière : ils allèrent même chercher un petit bateau afin, que je les pusse jeter plus avant; ils entrèrent chacun dans leur sac, dont je liai fortement l'ouverture, & se laissèrent précipiter dans le Baudemir

pour aller pêcher des moutons. Depuis ce moment, mes chers frères, je n'ai point eu de leurs nouvelles.

Je m'en retournai ensuite tranquillement chez moi pleinement vengé de mes fripons. J'y fis bonne chère avec leur argent & les moutons du pauvre boucher : mais ma fortune ne fut pas de longue durée ; ma mère mit un soir malheureusement pour nous le feu dans l'étable, il se communiqua en peu de temps, & fit un tel ravage, qu'il brûla non-seulement notre maison, mais sept autres encore. Ma mère qui se voyoit par-là réduite à la dernière misère, en mourut de chagrin : pour moi qui avois un talent, je résolus de chercher à en vivre : je partis de Schiraz dans le dessein de joindre quelque troupe de comédiens qui courent les villes de Perse. Je fis rencontre de ce vieux calender ; nous marchâmes quelques journées ensemble, sa conversation & son genre de vie me plurent ; je me suis fait calender comme lui, & nous avons entrepris le voyage des Indes, où je ne désespère pas de reprendre le métier de comédien, si je me trouve las de porter cet habit.

Faruk, seigneur, continua Ben-Eridoun,

avoit écouté l'histoire du jeune calender avec un plaisir infini.... Je le crois bien, interrompit le roi d'Astracan ; il ne se peut rien de plus plaisant que les aventures des deux calenders , & je ne doute point qu'elles n'aient pu suspendre la douleur que ce prince avoit de la perte de son royaume , puisque moi , qui ai plus lieu d'être affligé qu'il ne l'étoit , je n'ai nullement songé à mes malheurs pendant un récit aussi comique ; mais reviens , je te prie , à Faruk ; cet infortuné prince m'intéresse tellement , que je brûle de savoir la suite de son histoire. Très-volontiers , seigneur , répondit le fils d'Abubeker ; il m'est aisé de satisfaire votre curiosité.

---

## S U I T E

*DE L'HISTOIRE DE FARUK.*

**F**ARUK & les deux calenders avoient presque déjà traversé toute la Perse sans qu'il leur fût arrivé aucun accident digne d'être raconté à votre majesté , lorsqu'un jour que , pour éviter la brûlante ardeur

du soleil , ils avoient quitté le chemin ordinaire , & s'étoient retirés dans un petit bois pour y prendre leur repas , ils entendirent les plaintes d'une personne que l'on maltraitoit ; ils y coururent d'abord ; mais ils arrivèrent trop tard pour secourir un malheureux voyageur que quatre assassins venoient de poignarder. Comme ces scélérats étoient bien armés , ils ne s'enfuirent pas à la vue des calenders ; au contraire , ils dépouillèrent celui qu'ils venoient de tuer , & l'un d'eux opina qu'il falloit le couper par morceaux. Faruk eut horreur de cette inhumanité : Eh ! seigneurs , leur dit-il humblement , ne devez - vous pas être contents d'avoir privé cet homme de la vie , sans vouloir encore exercer sur son corps une cruauté qui n'a point d'exemple ; de grâce , ne poussez point votre fureur jusqu'à ce point.

L'un des assassins regarda fièrement Faruk ; malheureux calender , lui dit-il , quite mêles de ce que tu n'as que faire , garde tes remontrances pour d'autres que pour nous : si tu as quelqu'amour pour la vie , éloigne-toi seulement de ce lieu avec tes camarades , & crains , en différant de m'obéir , que je ne t'envoie tenir compagnie à

celui pour lequel ta pitié s'intéresse si mal-à-propos.

Le prince de Gur ne s'étonna pas des discours de cet homme ; mais , seigneur , continua-t-il , quels que soient les mouvemens de votre rage , si je vous proposois deux mille sequins pour la rançon de ce corps mort , n'aimeriez-vous pas bien mieux les recevoir que de l'outrager ainsi. Sans doute , reprit le voleur : eh bien , jurez-moi que vous m'abandonnerez le corps mort , & je vous les fais toucher dans un moment. Ah ! je le jure , poursuivit cet homme , que le scorpion de Kachan ( 1 ) nous puisse tous quatre piquer à la main , si nous ne te tenons parole : livre-nous les deux-mille sequins , ce corps est à ta disposition. Faruk alors , seigneur , tirant de son sein la seule bague qui lui restoit , & qui valoit beaucoup plus qu'il ne leur avoit promis , la leur donna sans aucun regret , & ces malheureux , abandonnant de bon cœur le

---

( 1 ) Kachan est une ville de Perse où il y a des scorpions si dangereux , qu'ils ont donné lieu à ce proverbe , parce qu'il est presque impossible de guérir de leurs piqûres.

corps de celui qu'ils venoient d'assassiner , se retirèrent.

Les deux calenders furent extrêmement étonnés de l'action de Faruk , & ne purent s'empêcher d'admirer sa générosité ou sa folie , car ils lui donnoient plutôt ce dernier nom que le premier.

---

## CX. QUART D'HEURE.

**Q**UELLE est donc votre intention , lui dirent-ils ; cette seule bague vous reste de tous vos biens ; c'est une ressource pour vous dans la dernière misère , & vous la donnez pour racheter un corps mort : se peut-il au monde rien de plus extravagant ; car enfin que prétendez-vous faire de ce corps ?

Je veux , leur répondit Faruk , lui donner la sépulture dans cet endroit ; les bonnes œuvres ne sont jamais perdues , & vous m'avez dit vous-mêmes , que , dans le genre de vie que j'embrassois , cette bague m'étoit absolument inutile : pourquoi voulez-vous donc , pour une pierre qu'il a plu aux hommes de nommer précieuse , & qui ne sert

que d'un ornement superflu , que je manque l'occasion de m'acquitter d'un devoir aussi saint que celui de couvrir de terre un musulman , qui sera peut - être un jour mon intercesseur auprès de dieu ?

C'est fort bien pensé , reprirent les calenders , mais ne trouvez pas mauvais que nous vous laissions seul vous acquitter de ce pieux devoir ; il est un peu dangereux d'enterrer ici un homme assassiné , & l'on pourroit interpréter fort mal une si bonne action. Nous allons vous attendre à la sortie de ce bois , & si vous tardez trop , nous vous retrouverons avant le coucher du soleil aux portes d'Ormus , dont nous ne sommes plus éloignés que d'une lieue.

Les calenders sortirent effectivement du bois dans lequel Faruk , avec un pieu , travailla de toutes ses forces à faire une fosse pour mettre le corps mort. Il étoit encore dans cette occupation quand la brigade du cadi d'Ormus vint à passer par ce lieu. Comme l'on juge presque toujours dans la vie sur les apparences , on arrêta Faruk , présumant que c'étoit lui qui venoit d'assassiner celui qu'il vouloit enterrer. Il eut beau prendre le ciel à témoin de son innocence , on le lia à la queue d'un cheval , & on le



ET UN QUART D'HEURE. 157  
conduisit ainsi à Ormus, où il fut jeté dans  
une obscure prison.

Les deux calenders l'avoient vu passer  
en cet état : Nous lui avions bien prédit  
son malheur, se dirent-ils, & il n'a que  
ce qu'il s'est attiré par son obstination ;  
ils le suivirent de loin, mais ayant peur  
d'être impliqués dans une affaire aussi déli-  
cate, ils n'osèrent hasarder de solliciter pour  
lui.

On laissa le prince de Gur toute la nuit  
dans un affreux cachot ; on l'en tira le  
lendemain pour être présenté au cadi, il  
en fut interrogé : tout ce qu'il put dire  
pour sa justification ne fut pas écouté ; il  
fut condamné à mort, & conduit sur le  
champ dans la grande place d'Ormus pour  
y être pendu.

Ce monarque, au pied de la potence,  
écouta son arrêt sans s'émouvoir : O ciel !  
s'écria-t-il après cette lecture, vous êtes  
juste ! faut-il que je sois puni d'une action  
qui mérite récompense devant dieu, & que  
les criminels jouissent des fruits de leurs  
crimes ? Ah ! sages calenders, vous aviez  
bien raison de me détourner de donner la  
sépulture à ce corps mort.

Comme le prince achevoit ces paroles,

il jeta par hafard la vue fur la main du cadi , qui avoit voulu être préfent à cette exécution , & lui reconnoiffant au doigt la bague dont il avoit fait préfent aux affaffins : Ah ! feigneur , lui dit-il , le grand prophète qui s'intérefle fans doute en ma faveur , ne veut pas qu'un innocent périffe ; voilà à votre doigt la bague que j'ai donnée à ceux qui , après avoir poignardé le mufulman , vouloient encore exercer fur fon corps une cruauté inouïe. Il vous eft maintenant facile de trouver les coupables , & deux calenders de mes camarades qui doivent être à préfent dans Ormus , les reconnoîtront auffi-bien que moi. Le cadi devint plus pâle que la mort à cette nouvelle , il fit furfeoir le fupplice du prince de Gur , & on le reconduifit chez lui.

---

## CXI. QUART D'HEURE.

**J**EUS l'honneur de vous dire hier , feigneur , reprit Ben-Eridoun , que le cadi d'Ormus s'étoit trouvé bien furpris quand Faruk l'affura qu'il avoit fa bague ; il avoit lieu de l'être , puifqu'il la tenoit de fon pro-

pre fils unique, qui la lui avoit vendue deux mille trois cent sequins, & que ce fils avoit la réputation d'être fort débauché, & de fréquenter des scélérats. La première chose que fit ce juge en rentrant chez lui, ce fut de faire chercher son fils. Un esclave lui dit qu'il étoit à se réjouir avec dix ou douze de ses amis dans un jardin hors de la ville. Le cadi s'y transporta sur le champ, & les faisant tous arrêter, il les présenta à Faruk, pour voir s'il pourroit reconnoître parmi eux les meurtriers en question. Ce prince les envisagea l'un après l'autre, & en reconnoissant deux, malgré leurs déguisemens, c'est à l'un de ces deux-ci, seigneur, dit-il au cadi, en lui montrant son fils, que j'ai donné ma bague pour l'empêcher d'outrager le cadavre, c'est lui & l'un de ces jeunes débauchés qui ont commis le meurtre, dont deux calenders & moi avons été témoins; pour les autres complices de leur crime, je ne les trouve point dans la compagnie de ces gens-ci; & pour peu que vous doutiez, seigneur, de mes paroles, faites chercher dans Ormus mes deux camarades; s'ils ne reconnoissent pas les coupables, je veux perdre la vie dans les tourmens les

plus cruels. Il fut aisé de trouver les calenders ; on les conduisit dans le jardin où étoit le cadi. Ils examinèrent les douze prisonniers, & ayant confirmé la déposition de Faruk , ils furent surpris , ainsi que le prince , de voir le cadi déchirer sa robe & son turban , & se jeter le ventre contre terre : Ah ! malheureux père , s'écria ce juge , à qui l'accusation des calenders ne pouvoit être suspecte , faut-il livrer ton fils unique à un supplice infâme ! Non , perfide , lui dit-il , je m'épargnerai l'ignominie , mais tu n'en mourras pas moins , & je serai ton propre bourreau. Alors , se jetant sur le sabre d'un des archers , il en abattit la tête à ce scélérat ; & après avoir fait avouer dans les tourmens , aux onze autres prisonniers , mille crimes affreux , il les fit mourir , en les précipitant d'une haute tour sur des crochets de fer , & laissa dans Ormus un exemple terrible de sa justice.

Ce juge intègre & plein d'honneur ne pouvoit penser sans frémir au jugement qu'il avoit rendu contre Faruk : Ah ! ciel , s'écrioit-il , sans cette bague j'allois donc donner la mort à un innocent ! Que nos lumières sont bornées , & qu'il est aisé de se préoccuper dans la charge où je suis !

C'en est fait, j'y renonce, & je vais désormais toute ma vie demander pardon à dieu des fautes que j'y ai pu commettre par ignorance, par prévention, ou par défaut d'application. Alors s'adressant à Faruk qui, quand il avoit montré au cadi celui à qui il avoit donné sa bague, ignoroit qu'il lui dût être si cher: Pieux calender, lui dit-il, quittez cet habit, & prenez auprès de moi la place du scélérat que je viens de punir de tous ses crimes. Je vous donne tous mes biens, puisque vous en savez faire un si bon usage; acceptez-les, je vous en conjure, & faites que je n'emporte pas dans le tombeau où je suis prêt à descendre, le déplaisir de me voir refusé par vous.

Faruk, seigneur, attendri au discours de ce malheureux père, se jeta à ses pieds: Ma présence, lui dit-il, généreux cadi, vous rappelleroit sans cesse dans l'esprit la triste mort de votre fils: permettez plutôt que j'éloigne de vos yeux un objet..... Au contraire, reprit ce juge, elle en effacera un souvenir que la solitude, où je veux vivre désormais, me rendroit toujours présent; ne m'abandonnez pas, je vous le répète encore, si vous avez quelque pitié d'un père infortuné. Le cadi embrassoit tendrement

Faruk , en lui faisant cette prière ; & le prince ne pouvant résister à ses larmes , lui accorda tout ce qu'il voulut.

Voilà donc le roi de Gur adopté par le cadi , & dans l'obligation de finir ses courses à Ormus. Il n'en fut pas de même des autres calenders : quelque belle proposition que le prince leur fît pour les y retenir , il n'en put venir à bout ; ils suivirent le dessein qu'ils avoient de passer aux Indes & à la Chine ; & tout ce que Faruk en put obtenir , ce fut de leur faire accepter à chacun deux mille sequins d'or.

Le prince de Gur , seigneur , vivoit heureux & tranquille avec le cadi , qui s'étoit déposé lui-même , malgré les oppositions du roi d'Ormus ; il avoit pour lui toute la complaisance & la véritable tendresse d'un fils , & ce bon homme se louoit tous les jours d'avoir fait un si bon choix : mais il jouit peu du fruit de son adoption : il tomba dangereusement malade au bout de huit mois , & remit , enfin , son ame juste entre les mains de l'ange de la mort.

Faruk en conçut une véritable & sincère affliction. Il examina ensuite à quoi pouvoit monter tout son bien , & trouvant qu'il étoit assez considérable , il en fit deux parts , en

prit la moitié pour lui , & employa l'autre à faire bâtir une mosquée , & un caravan-férail aux portes d'Ormus. Il y fit enterrer tout auprès son bienfaiteur , & lui dressant lui-même une épitaphe magnifique , elle fut gravée sur une colonne de marbre au pied de son tombeau.

Le prince de Gur , après avoir rempli tous les pieux devoirs d'un bon fils , s'ennuya bientôt de la vie oisive qu'il meroit à Ormus. Le souvenir de ce qu'il avoit été l'animoit sans-cesse à faire quelques actions qui pussent le remettre dans sa première grandeur. Pour en venir à bout , il résolut de vendre le reste des biens du cadî , & d'armer un vaisseau avec lequel il pût rendre son nom illustre. Il exécuta ce dessein , & choisissant dans Ormus tout ce qu'il y avoit de plus braves gens , sa réputation fut en peu de temps si étendue sur la mer d'Arabie & sur-tout l'océan indien , que l'on ne parloit que de son intrépidité & de ses victoires.

Ce fut dans ce temps-là , seigneur , que les princesses de Tefflis & de Borneo devinrent ses captives ; vous savez le reste de son histoire jusqu'au moment que Gulguli-Chemamé tomba dans la mer : en voici , seigneur , la suite que j'ai tirée des annales des isles de Divandourou.

Faruk à son réveil fut dans une surprise extrême de ne plus trouver la princesse dans le vaisseau. On lui apprit l'accident de la nuit ; il en conçut une douleur si violente , qu'il voulut vingt fois se priver de la vie. Tous ses gens s'opposèrent aux effets de son désespoir , & l'ont vint , enfin , à bout d'en calmer la violence à force de bonnes raisons.

Dans le temps que le prince commençoit à être un peu plus tranquille , il apperçut de loin deux vaisseaux qui avoient le vent sur lui ; il ne balança pas à les attendre ; & les ayant attaqués , son désespoir lui fit faire des actions de valeur si surprenantes , qu'il s'en rendit bientôt le maître. Il visita ces deux vaisseaux , & ayant fait passer sur son bord les prisonniers qui lui parurent être de quelque conséquence , il fit mettre les autres à la chaîne pour sa sûreté seulement , & jusqu'à ce qu'il pût arriver à quelque port , où son intention étoit de leur donner la liberté.





## CXII. QUART D'HEURE.

PARMI les prisonniers qui se trouvèrent sur le bord de Faruk, il y avoit deux jeunes gens de fort bonne mine, & très-proprement vêtus, dont les traits n'étoient pas tout-à-fait inconnus au prince de Gur. Il chercha longtemps dans sa mémoire où il les avoit vus, sans pouvoir s'en ressouvenir; & s'étant informé d'eux s'ils ne s'étoient pas rencontrés quelque part, l'un d'eux lui répondit qu'il ne croyoit pas avoir jamais eu cet honneur, & qu'il y avoit plus de trois ans qu'ils voyageoient dans la Chine & dans les Indes.

Faruk croyant s'être trompé, se contenta de cette réponse; & après avoir passé le reste de la journée dans le repos, (s'il en pouvoit goûter après la perte de la princesse de Teffis), il se retira dans sa chambre, où, accablé de lassitude, il se livra à un sommeil assez tranquille.

Il n'y avoit pas plus de deux heures qu'il dormoit, quand il fut réveillé en sursaut par un rêve auquel il crut devoir faire atten-

tion. Celui à qui il avoit donné la sépulture auprès d'Ormus quelques années auparavant , lui apparut : Vous aviez raison , seigneur , lui dit ce spectre , de représenter aux deux calenders vos camarades , & qui voulurent vous empêcher de me couvrir de terre , qu'une bonne action n'étoit jamais sans récompense ; voici le temps où je puis vous payer de votre piété : les deux hommes , que vous ne pûtes hier remettre dans votre mémoire , sont mes assassins , j'entends ceux à qui la fuite fit éviter le supplice ; ils vous ont bien reconnu malgré votre changement d'état ; & craignant la juste punition de leur crime , ils ont déjà égorgé la sentinelle qui étoit à votre porte , & sont prêts à entrer ici pour vous poignarder.

Le prince qui , comme je vous l'ai déjà dit , seigneur , s'étoit éveillé à la fin de ce rêve , ne crut pas devoir négliger un avis si salutaire ; il se leva , & entendant du bruit à la porte de sa chambre , qui étoit foiblement éclairée par une lampe , il prit son sabre , se plaça de manière à n'être point surpris , & attendit l'événement d'un songe si peu commun. Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit dans cette posture , quand on ouvrit tout doucement la porte , & qu'il vit

entrer les deux scélérats armés chacun d'un poignard : il n'hésita pas à les mettre hors d'état de l'approcher ; & ayant abattu le bras à l'un d'eux d'un coup de fabre , & étourdi l'autre d'un revers de pommeau qu'il lui donna par le visage , il appela ses gens , leur fit saisir ces assassins , & , après leur avoir reproché l'assassinat qu'ils avoient commis près d'Ormus , il les fit pendre sur le champ à un mât du vaisseau.

Faruk , après avoir raconté à tout l'équipage le rêve qui lui avoit sauvé la vie , se retira dans sa chambre , il se prosterna pour remercier le grand prophète de l'avis salutaire qui lui avoit été envoyé ; & s'étant ensuite recouché , il ne fut pas plutôt endormi , que le même homme lui apparut une seconde fois : Ce n'est pas assez , lui dit ce fantôme , d'avoir préservé tes jours contre l'attentat de ceux que tu viens de punir ; je ne pouvois pas moins faire pour toi , mais je veux encore que tu saches à qui tu as obligation de cet avis. On m'appeloit Almaz ( 1 ) , j'étois seul héritier de Zelabdin , roi des isles de Divandarou ; j'obtins , il y a

---

( 1 ) Almaz , en arabe , signifie diamant.

près de six ans , du roi mon père , la permission de voyager , & je partis , moi quatrième seulement , dans le dessein de voir la Perse & la Tartarie. Mes trois compagnons moururent pendant le cours de ce voyage ; & je revenois seul , & incognito , à Ormus , dans le dessein de m'y embarquer pour retourner à Divandurou , lorsque je fus massacré par le fils du cadi d'Ormus.

Mon père qui , depuis mon départ , n'a point eu de mes nouvelles , & qui attend mon retour avec impatience , est depuis un mois au lit d'une maladie dont il est écrit sur la table de lumière qu'il ne guérira pas , & notre grand prophète a obtenu de dieu en ma faveur , que l'épée de l'ange de la mort demeure enrouillée dans son fourreau jusqu'à ce que tu sois arrivé à Divandurou , où tu épouseras la princesse Gerun ma sœur. Prends cette route sans crainte , j'y annoncerai ton abord ; & pour qu'on ne puisse s'y méprendre , je vais te sceller du sceau des prédestinés ; alors le spectre ayant appuyé assez ferme un cachet tout de feu sur le bras du prince de Gur , il en ressentit dans le moment une si grande douleur , qu'il fit un cri perçant qui réveilla tout l'équipage ; on courut à lui , il raconta ce second rêve , & le

trouvant

trouvant réel par la marque imprimée qu'il avoit au bras , & sur laquelle on lisoit distinctement le nom de dieu & du grand prophète , il ne balança pas un moment à prendre la route des isles de Divandurou , où il aborda au bout de cinq semaines.

Les vents favorables l'avoient conduit dans le port à point nommé. Le roi de ces isles étoit très-mal , & la princesse sa fille , qui ne le quittoit pas d'un moment , en étoit dans une affliction inconcevable ; la mort prochaine de son père la mettoit dans un état fort à plaindre de toutes manières. Le roi de Cananor ( 1 ) dont les ancêtres avoient eu autrefois quelques prétentions sur les isles de Divandurou , n'attendoit que la mort de Zelabdin pour faire une irruption dans son royaume , & profiter de l'absence du prince son fils ; mais Faruk , seigneur , changea bien la face des affaires.

Almaz étoit apparu au roi son père pendant la nuit qui précéda l'arrivée du prince de Gur ; il lui avoit appris sa mort violente ,

( 1 ) Le royaume de Cananor est auprès du Malabar ; & des isles de Divandurou dans l'Inde : tous les peuples y sont mahométans.

la piété de Faruk, les ordres qu'il avoit reçus du ciel de le marquer de son sceau, & de l'envoyer à Divandurou pour y épouser Gerun, & lui avoit ordonné de la part du grand prophète de se préparer saintement à la mort.

Zelabdin étonné de ce rêve, le regardoit comme l'effet d'une fièvre brûlante; mais quelle fut sa douleur, quand Gerun, qui couchoit à côté du lit de son père, se leva brusquement, jeta seulement une robe sur ses épaules, & courant au lit de Zelabdin : Ah ! seigneur, lui dit-elle, en fondant en larmes, mon frère sans doute ne vit plus ; je viens de le voir tout sanglant ; il m'a appris qu'il avoit été assassiné par le fils du cadi d'Ormus : qu'un jeune prince caché sous l'habit de calender lui avoit donné la sépulture : que ce même prince que nous reconnoîtrons au nom de dieu, qu'il lui avoit gravé sur le bras, arrivoit ici dans le moment même, pour s'opposer à l'injuste entreprise du roi de Cananor ; qu'il étoit écrit dans le ciel que j'épouserois notre libérateur. Hélas ! ma chère Gerun, reprit l'affligé Zelabdin, ton rêve n'est que trop vrai, Alnaz qui vient de m'apparoître aussi, m'a dit les mêmes choses ; mais il y en a ajouté

une que ta tendresse me cache , peut-être de crainte de m'épouvanter : Azraïl est dans la ruelle de mon lit , il y attend mon ame , & la liaison qu'elle a avec mon corps sera de si peu de durée , qu'à peine aurai-je le plaisir de te voir unie avec le prince de Gur. Ah ! seigneur , c'est cette circonstance que je voulois vous taire , & qui cause ma douleur , répliqua la princesse de Divandurou : faut-il , seigneur , que je vous perde.... Oui , ma fille , interrompit Zelabdin avec fermeté ; préparons-nous l'un & l'autre à cette dure séparation par une soumission édifiante que le juste rapport de nos rêves exige de nous , & lis-moi , je t'en conjure , les versets de l'alcoran qui nous font regarder ce passage sans frayeur.

Gerun , toute en pleurs , tira l'alcoran de son étui de drap vert ; elle lut à son père jusqu'au jour , plusieurs chapitres de ce divin livre , & elle étoit encore dans cette pieuse occupation , lorsqu'on vint annoncer au roi l'arrivée d'un vaisseau au port , qui apportoit des nouvelles du prince Almaz.



## CXIII. QUART D'HEURE.

A CETTE nouvelle qui réveilla toute la douleur de Zelabdin , il fit un grand cri. Ah ! ma chère Gerun , dit-il à la princesse , voilà donc nos rêves accomplis : allez vous mettre en état de paroître devant le prince de Gur , & ordonnez qu'on l'introduise sans différer dans mon appartement. Gerun obéit , elle alla se faire habiller , pendant que l'on porta à Faruk les ordres du roi de Divandurou ; & le jeune prince ayant été conduit dans la chambre du monarque mourant , il vit tant de tristesse sur son visage , qu'il n'eut jamais la force de lui annoncer la mort de son fils. Zelabdin s'en apperçut : Seigneur , lui dit-il d'une voix foible , ( car je n'ignore pas votre nom ni votre mission ) ne craignez point d'augmenter ma douleur par le récit de la mort de mon cher fils Almaz , il a pris le soin lui-même de me prévenir sur un accident aussi triste. Faruk , seigneur , hésitoit à répondre aux intentions de Zelabdin , lorsque la belle Gerun entra dans sa chambre. Le prince de Gur à sa vue ,



s'étant laissé tomber presqu'évanoui sur le lit même du roi, cet accident jeta ce monarque & sa fille dans un étonnement extrême.

La nature, seigneur, continua Ben-Eridoun, avoit pris plaisir à préparer les voies de l'amour entre Faruk & Gerun. Cette princesse ressembloit si parfaitement à Gul-guli-Chemamé, que le prince de Gur n'avoit pu l'envisager sans un trouble extraordinaire. Il revint peu-à-peu de sa foiblesse, & reconnoissant, à la différence des tailles, qu'il s'étoit trompé, il ne jugea pas à propos de découvrir à Gerun le motif secret de cette subite vapeur, & se tournant vers Zelabdin : Ah ! seigneur, lui dit-il, pardonnez une impolitesse que je viens de commettre malgré moi ; les beaux yeux de la charmante Gerun ont lancé dans mon cœur des traits si perçans, que je n'ai pas eu la force de les soutenir ; mais en voulant excuser une incivilité, je m'apperois que j'en commets une autre ; il sied mal de parler d'amour dans des lieux remplis d'horreur & de tristesse ; & quoique j'y semble autorisé par les assurances que m'en a données l'ombre du prince votre fils, & par les marques divines qu'elle m'a gra-

vées sur le bras droit , je sens bien mon imprudence en cette occasion.

Tout vous est permis , seigneur , reprit l'affligé Zelabdin , puisque le ciel vous destine pour être l'époux de la belle Gerun ; j'aurois mauvaise grâce de trouver à redire à une passion qui doit faire tout le bonheur de sa vie , & je suis charmé au contraire que ses attraits aient fait une impression si vive & si prompte sur les sens d'un prince aussi accompli. Mais , seigneur , faites-moi la grâce de m'apprendre , enfin , le sort de mon fils , puisque vous êtes le seul qui m'en puissiez dire des nouvelles certaines. Faruk en ce moment ne put se dispenser d'instruire Zelabdin de la mort déplorable d'Almaz , il lui en apprit toutes les circonstances dans le moins de paroles qu'il lui fut possible , la punition de ses assassins , l'apparition de ce malheureux prince , & les ordres précis qu'il en avoit reçus de se rendre à Divandurou , où il l'avoit assuré du cœur de la belle Gerun.

A peine , seigneur , le prince de Gur avoit achevé son récit , qu'on vint brusquement annoncer à Zelabdin que le roi de Cananor en personne venoit de faire une descente dans l'isle , & qu'il mettoit tout à feu & à

sang. Ah ! seigneur , dit Faruk , c'est à moi à vous venger de l'oppression de cet injuste monarque ; je périrai bientôt avec tous les miens , ou je vous apporterai la tête avant qu'il soit peu. Le prince alors faisant une profonde inclination au roi , se tourna vers la princesse : Et vous , lui dit-il , charmante Gerun , oserois-je me flatter de vous être déjà assez cher pour mériter que vous fassiez au ciel des vœux pour un prince qui répandra jusqu'à la dernière goutte de son sang avant que le roi de Cananor vienne à bout de ses lâches prétentions.

La princesse de Divandurou fut interdite du compliment du prince ; elle ne savoit comment y répondre ; mais son amour semblant être autorisé par le grand prophète & par son père : Allez , seigneur , lui repliqua-t-elle , où la gloire vous appelle , notre cause est trop juste pour que la victoire soit du côté du roi qui veut nous opprimer ; mais ne vous abandonnez point tant à l'ardeur de votre courage , que je puisse y trouver une nouvelle matière de douleur. La princesse ne put achever ces mots sans rougir ; & Faruk , transporté de joie de voir le cœur de la princesse sensible pour lui , courut se mettre en état d'exé-

cuter ce qu'il venoit de promettre. Il assembla en un moment tous ses gens ; & les troupes du roi Zelabdin s'étant jointes à lui , ils les conduisit vers les ennemis avec tant d'intrépidité , qu'on lisoit sur son visage des marques assurées de sa victoire.

Le roi de Cananor avoit d'abord inspiré une telle terreur dans l'isle , que tout fuyoit devant lui ; mais Faruk ramenant les fuyards , le repoussa si vigoureusement , qu'il fut obligé de reculer lui-même à son tour. Désespéré de se voir vaincu par un seul homme , car ce n'étoit pour ainsi dire que Faruk qui faisoit pencher la victoire de son côté , il se fit jour à travers mille épées pour le joindre ; & le prince de Gur , qui brûloit d'envie de mesurer ses forces contre celles du roi de Cananor , ayant fait plus de la moitié du chemin , & renversé tout ce qui servoit d'obstacle à sa valeur , l'on vit entr'eux un combat terrible , qui se termina enfin à l'avantage de Faruk. Le roi de Cananor y laissa la vie , & sa mort ayant découragé ses soldats , ils cherchèrent à regagner promptement leurs vaisseaux ; mais le prince de Gur les ayant poursuivis sans relâche , ils passèrent tous sous le tranchant des sabres des soldats de

Zelabdin & de Faruk , & leurs vaisseaux furent abandonnés au pillage.

Après une victoire aussi complète , le prince retourna au palais au milieu des acclamations de tout le peuple. Il fut reçu de Zelabdin , & surtout de l'incomparable Gerun , avec des transports de joie difficiles à exprimer. La sympathie , qui fait ordinairement beaucoup de chemin en peu d'heures , lui avoit tellement gagné le cœur de cette princesse , qu'elle avoit peine à modérer le plaisir qu'elle ressentoit de se voir destinée à être l'épouse d'un prince si charmant.

---

#### CXIV. QUART D'HEURE.

**F**ARUK , seigneur , étoit parfaitement bien fait , les traits vifs , l'air noble , l'ame belle , extrêmement adroit , & brave au-delà de l'imagination. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour enflammer une jeune princesse , que son heureuse ressemblance avec Gul-guli-Chemamé faisoit adorer à ce jeune héros. En un mot , Zelabdin ne voulut plus laisser longtemps soupirer ces heureux amans.

Il les unit ensemble dès le jour même ; & déclarant Faruk pour son successeur , il alla peu de temps après rendre compte de ses actions devant le trône majestueux de dieu.

Voilà , seigneur , toutes les aventures de Faruk ; ce prince chéri de la belle Gerun , après avoir sincèrement pleuré la mort de Zelabdin , passa ses jours avec son illustre épouse dans une félicité digne d'envie , & laissa après lui des princes dont la postérité règne encore aujourd'hui dans les isles de Divandurou.

---

## R E T O U R

### *D'U MÉDECIN ABUBEKER.*

DANS le moment que Ben-Eridoun achevoit l'histoire de Faruk , l'on entendit par tout Astracan mille cris de joie , qui retentirent jusqu'au palais de Schems-Eddin. Ce monarque , surpris de cette nouveauté , ordonna promptement au vizir Mutamhid de s'informer du sujet de ce bruit. Il sortit pour cet effet du palais , mais y rentrant dans l'instant même : Ah ! seigneur , s'écria-t-

il tout transporté , je viens d'appercevoir Abubeker avec une dame voilée qu'il conduit ici par la main ; sans doute que vos maux vont finir , & c'est la présence de ces deux personnes qui porte dans le cœur de vos peuples une joie qu'ils ne peuvent contenir.

Mutamhid n'avoit pas encore achevé d'apprendre au roi d'Astracan une si agréable nouvelle , que le père de Ben-Eridoun entra dans le fallon où étoit Schems-Eddin , suivi de la foule du peuple , qui avoit forcé les portes ; il se prosterna au pied de son roi : Seigneur , lui dit-il , voici votre fidèle esclave de retour avant le temps que j'avois promis à votre majesté , & j'amène avec moi un trésor que je n'ai pu trouver qu'à Serendib même ; c'est la femme qui doit vous rendre la vue. Approche , mon cher Abubeker , que je t'embrasse , répondit le roi d'Astracan ; des sujets tels que toi & ton fils méritent toute la bienveillance de leur prince : que cette femme si rare fasse donc son expérience ; mais je t'avertis par avance que quand elle ne réussiroit pas , je ne t'en aurai pas moins d'obligation.

La dame voilée , à ce commandement , s'approcha du trône de Schems-Eddin ; cha-

cun étoit attentif à ce qui s'alloit passer, & peu de gens, surtout les médecins, ajoutoient foi à ce remède, lorsque cette femme tirant de son sein un flacon d'or qu'elle ouvrit, frotta les yeux du roi d'Astracan avec l'eau qu'elle avoit recueillie sur l'arbre merveilleux de Serendib. A peine cette divine liqueur eut-elle touché les prunelles de Schems-Eddin, qu'il y sentit une fraîcheur salutaire, qui lui réjouit l'ame; deux espèces de taves qui empêchoient l'effet des rayons visuels s'évanouïrent; & ce prince recouvrant en ce moment l'usage de la vue, aussi net qu'il l'eut jamais eu avant le crime de Ben-Bukar, qui l'en avoit si barbarement privé, s'écria transporté de joie : O ciel ! est-il bien possible que l'obscurité qui m'enveloppoit depuis si longtemps se soit dissipée ? Oui, je vous reconnois, mon cher Mutamhid ; c'est vous-même Cumberghé, voici tous mes fidèles sujets, dont les traits n'ont point été effacés de ma mémoire par un si long aveuglement ; enfin donc je revois la lumière.

L'étonnement fut si extraordinaire, & la joie si grande dans le salon, que l'on n'entendoit de toutes parts que des battemens de mains ; mais le roi ayant fait faire silen-





*A peine cette divine liqueur eut elle touché les prunelles de Schems-Eddin, qu'il y sentit une fraîcheur salutaire qui lui rejoignit l'âme.*



ce, adressa la parole à la dame voilée, qui étoit demeurée debout, dans un modeste silence. Qui que vous soyez, lui dit-il, illustre héroïne de votre sexe, espérez tout d'un service dont la récompense n'a point de prix. La perte de ma chère Zebd-El-Caton ne me permet pas de partager mon trône avec vous ; jamais femme, quelque belle qu'elle puisse être, n'aura pouvoir sur mon cœur ; mais comptez sur une reconnaissance sans bornes & toujours nouvelle.

Au reste, madame, ne me cachez plus, ni à mes sujets, une personne à qui j'ai tant d'obligation : levez ce voile, je vous en conjure, & laissez-nous voir des yeux dont la vivacité éblouit, quoique leurs feux soient rompus par la gaze qui les cache.

La dame voilée, à cette prière, crut devoir obéir. Elle leva son voile ; mais que devint Schems-Eddin à cette vue qu'il ne put soutenir ? il se laissa aller sur son trône, & ne reprenant l'usage de la parole que quelques momens après : Ah ! Zebd-El-Caton, ma chère Zebd-El-Caton, s'écria-t-il, est-ce bien vous que je vois, & mon cœur, sur lequel votre image est si profondément gravée, ne prend-il pas pour vous tout ce qui se présente à mes yeux ? Non, reprit

la dame, qui venoit d'ôter son voile, en versant des larmes de joie, je suis cette Zebd-El-Caton que vous avez crue morte; je vis, & je suis assez heureuse pour faire finir vos malheurs. Ah! sans doute, reprit le roi, en embrassant tendrement son épouse, tous mes maux sont finis, puisque je vous revois. Dieu m'est témoin que je n'ai pas été un seul jour, depuis notre cruelle séparation, sans répandre des larmes de votre perte; en voilà donc la source tarie.

Cette conversation, & les mutuelles tendresses & caresses de ces illustres époux, touchèrent vivement les assistans. Ils étoient étonnés d'une si surprenante & miraculeuse aventure, aussi-bien qu'Abubeker lui-même, qui avoit amené cette princesse de Serendib à Astracan, sans la connoître pour Zebd-El-Caton. Bientôt après cette heureuse reconnaissance, la tristesse & le silence firent place à la joie & au plaisir. Le roi fit des libéralités excessives à Abubeker & à son fils, qu'il retint toujours auprès de lui. Il envoya des sommes immenses dans tous les couvents de derviches & dans les mosquées, pour remercier le souverain prophète de sa divine protection; mais, impatient de savoir par quel pouvoir furna-

turel son épouse avoit été rappelée à la vie, & par quel hasard elle avoit rencontré Abubeker, il ne fut pas plutôt rentré dans son palais avec ses visirs & le médecin, qu'il pria Zebd-El-Caton en leur présence de vouloir satisfaire sa curiosité. La princesse aimoit trop le tendre Schems-Eddin pour retarder sa satisfaction d'un instant; elle lui parla en ces termes.

---

## HISTOIRE

### DE ZEBD-EL-CATON.

**I**L est inutile, seigneur, de vous rappeler les dernières paroles que je vous dis au moment de notre séparation; elles m'étoient dictées par notre grand prophète, & je ne croyois pas que nous dussions jamais être réunis ensemble, voyant Azraïl aussi près de mon chevet; cependant, je n'en mourus pas; une vapeur léthargique interrompit seulement la fonction de tous mes sens, & fit croire sans doute que je ne vivois plus: vous y fûtes trompé vous-même, vous me fîtes enfermer, à ce que j'ai su depuis par

Abubeker , qui , fans me connoître , a raconté tous vos malheurs en ma présence au roi de Serendib ; vous me fîtes enfermer , dis - je , dans un cercueil orné de pierreries ; mais vous eûtes la précaution de ne me point couvrir le visage , & c'est ce qui me sauva la vie.

Les bijoux & l'or , dont le cercueil étoit garni , firent que les voleurs arabes m'emportèrent jusqu'à ce qu'ils se crussent en sûreté. Ce ne fut qu'à plus de dix lieues de l'endroit où ils vous avoient attaqué , qu'ils partagèrent entr'eux leur butin ; & après avoir déchiré mon cercueil , ils alloient me dépouiller , & me jeter dans une petite rivière assez profonde , qui n'étoit pas éloignée d'eux , lorsque l'un des arabes ayant voulu découdre avec son couteau la manche de ma robe , sur laquelle étoit attachée une émeraude , fut assez mal - adroit pour me piquer au bras , & ce fut-là , seigneur , ce qui me garantit de la mort : le sang en sortit en si grande abondance , que cet homme en fut surpris , & sentant encore en moi quelque reste de chaleur , & une palpitation assez lente , il jugea bien que la léthargie m'avoit réduite en cet état. Il ne témoigna rien de ce qui venoit de lui.

arriver , & me chargeant sur ses épaules , il me porta vers la rivière , dans le dessein de faire croire qu'il alloit m'y jeter. Les voleurs pendant ce temps s'éloignèrent sans songer seulement à cet homme : heureusement qu'il savoit un peu de médecine , il laissa couler mon sang autant qu'il le crut à propos pour me sauver la vie , banda ensuite mon bras avec la mouffeline de son turban , & me jetant de l'eau sur le visage , il me fit revenir peu-à-peu.

J'ouvris enfin les yeux , seigneur , & quand j'eus assez de force pour considérer fixement les objets les plus prochains , je ne fus pas peu surprise de me voir seule avec un homme inconnu ; comme il lut mon étonnement & ma douleur dans mes yeux & dans mes actions. Rassurez-vous , madame , me dit-il , votre vie est en sûreté avec moi , & votre honneur n'y court aucun risque , puisque je suis hors d'état de l'attaquer , quand même j'en aurois la volonté. Ces paroles firent cesser mon effroi ; & m'étant informée de lui par quel moyen j'étois tombée entre ses mains , j'appris , seigneur , que votre petite caravane avoit été attaquée par des voleurs arabes à quelques journées du grand Caire ; que

vous aviez fait une résistance inouïe ; mais qu'enfin vous aviez succombé sous le nombre , & qu'avec toute votre escorte vous étiez tombé , percé de mille coups , & entouré de plus de trente de vos ennemis , qui avoient tous péri de votre main. Jugez , mon cher prince , de mon désespoir , en apprenant cette cruelle nouvelle. Je ne vous comptai plus au nombre des vivans ; & voulant vous rendre les mêmes devoirs dont vous m'aviez honorée , je suppliai l'arabe , avec qui j'étois , de me conduire à l'endroit où s'étoit passé le combat ; il eut pour moi cette complaisance. Comme j'étois extraordinairement foible , je ne pus faire ce chemin qu'en trois jours ; nous examinâmes ensemble les morts ; mais comme ils étoient presque tous défigurés par le sang , par les plaies qu'ils avoient reçues au visage , & par le temps qu'il y avoit qu'ils étoient exposés à l'air , je ne pus reconnoître votre corps avec certitude : j'en trouvai pourtant un qui me parut de votre taille , & que je pris pour vous ; je lui lavai le visage de mes larmes , j'y crus remarquer quelques-uns de vos augustes traits , & ma douleur fut si vive en ce moment , que je m'évanouis sur le corps que je tenois em-



brassé tendrement : l'arabe m'en détacha ; je fus plus d'une heure sans sentiment ; mais je revins enfin à moi. Nous creusâmes avec quelques sabres rompus, un trou assez grand pour y mettre ce corps ; je l'y enfermai, je le couvris de terre, & je quittai enfin ce funeste lieu.

J'étois si étonnée, malgré mon affliction, des civilités & de la politesse de mon arabe, que je ne pouvois être un moment sans lui en témoigner ma reconnoissance. Seigneur, lui dis-je, comment est-il possible, qu'ayant embrassé le genre de vie que vous meniez avec les Bédouins, vous ayez conservé parmi eux des manières si nobles & si éloignées de leur caractère ? vous n'étiez pas né pour une condition si basse & si cruelle ; il faut sans doute que quelque raiton pressante vous ait obligé à demeurer avec eux. Ah ! madame, s'écria l'arabe, quoique d'un état médiocre, je ne croyois pas certainement me trouver jamais dans la compagnie de pareils scélérats ; la vengeance que j'ai voulu prendre du plus cruel affront que l'on puisse faire à un homme, m'a seule déterminé à m'associer aux voleurs arabes ; mais la mort de mon ennemi ne me rend point ce que son injuste fureur

m'a ôté. Cet homme ne put prononcer ces dernières paroles sans répandre des larmes abondamment ; elles excitèrent ma compassion & ma curiosité : je le priai de vouloir me raconter ses malheurs. Voici à-peu-près , seigneur , de quelle manière il s'en acquitta.

---

## AVENTURES

*DE L'ARABE ABEN-AZARD.*

**J**E suis fils , madame , d'un assez riche jouailler d'Aden ( 1 ). Mon père avoit un intime ami , nommé Saman , de sa même profession ; cet ami avoit une fille de quatre ans moins âgée que moi ; mais d'une beauté qui effaçoit tout ce qu'il y avoit de jeunes personnes dans Aden. Pour s'attacher encore plus étroitement l'un à l'autre , mon père & son ami destinèrent leurs en-

---

( 1 ) Aden , ville située à l'entrée de la Mer Rouge ; dans l'Arabie heureuse ; elle est capitale d'un royaume du même nom.

sans à être unis ensemble ; de sorte que nous n'eûmes pas plutôt l'âge de raison , que l'on apprit à la jeune Abdarmon à me regarder comme devant être un jour son époux , & que mon père me fit connoître que je ne lui plairois qu'autant que je ferois des progrès sur le cœur de cette aimable fille.

Il arrive rarement que des enfans , desquels on dispose dans un âge si tendre , suivent exactement les volontés de leurs parens ; il semble même que cette espèce de tyrannie leur inspire un désir de révolte. Il en fut , madame , tout autrement de nous ; plus nous avançâmes en âge , & plus nous répondîmes aux intentions de nos pères. Je passois des journées entières avec ma petite maîtresse , sans chercher d'autres plaisirs. Elle n'en trouvoit point de plus sensible que celui de me voir auprès d'elle ; & si je manquois d'un moment les heures auxquelles j'avois coutume de me rendre à sa chambre , elle m'en faisoit des reproches si tendres , que mon amour en recevoit une puissante augmentation. Vous ne m'aimez pas comme il faut , mon cher Aben-azard , me dit-elle un jour , & je vois bien que je ne suis pas assez belle pour espérer de vous

attacher uniquement ; vous paroissez souvent distrait avec moi pendant que je ne suis occupée que de vous seul. Que manque-t-il donc à votre bonheur pour le rendre parfait ? Ah ! si je le savois , dût-il m'en coûter la vie pour rendre mon amant heureux , je lui proteste que je le ferois avec joie. Vous êtes bien injuste , ma chère maîtresse , lui répondis-je , & en même-temps bien ingénieuse à vous donner de la peine ? pourquoi me faire des reproches que je mérite si peu ? Je n'aime que vous ; votre amour seul fait tout mon bonheur ; je languis dans les lieux où je ne vous trouve point ; & si je puis être capable de quelque chagrin , c'est de voir que notre félicité soit si éloignée qu'il me faille attendre quatre ans pour être l'époux de ma chère Abdarmon.

Ma jeune maîtresse , continua Aben-azard , n'avoit au plus que dix ans , & j'en avois à peine quatorze , lorsque nous tenions des discours si tendres ; jugez quels ils pouvoient être , plus nous approchions du terme si désiré. Enfin , madame , je ne crois pas qu'on puisse jamais s'aimer avec plus de délicatesse que nous le faisons ; & nous touchions presque à l'heureux mo-

ment qui devoit couronner un amour si pur & si fidelle , lorsque nous devînmes tout-d'un-coup les plus infortunés amans de toute la terre. Nos pères se brouillèrent pour quelque jalousie de profession : un ennemi mortel du mien prit le soin de fomentier leur querelle par mille mauvais rapports ; & ce traître , par ses artifices , vint si bien à bout de les désunir , qu'il se forma entr'eux une haine irréconciliable. L'on avoit commencé , madame , par rompre les engagemens que l'on nous avoit fait prendre , Abdarmon & moi. L'on nous défendit ensuite absolument de nous voir , & de concevoir jamais la moindre espérance de raccommodement. Que ce coup fut sensible ! j'en pensai expirer de douleur , & je dois rendre à Abdarmon la justice de dire , que la sienne fut si vive qu'elle en tomba dangereusement malade , & qu'elle en fut réduite à l'extrémité. J'appris cette nouvelle avec un désespoir violent ; je courus chez Saman , je me jetai à ses pieds ; il n'est point de termes soumis dont je n'usasse pour l'attendrir en ma faveur ; je le trouvai inflexible : je voulus lui faire craindre la mort prochaine d'Abdarmon , il n'en fut point ému. Quoique j'aie pour ma fille toute la

tendresse possible , j'aime encore mieux ; me dit-il , qu'elle soit dans le tombeau que de la voir entre les bras du fils de mon plus cruel ennemi ; ainsi , n'espérez pas me fléchir , & retirez - vous promptement de chez moi , si vous ne voulez que j'oublie bientôt les bontés que j'ai encore pour vous. Je voulus ouvrir la bouche , mais la dureté de Saman me toucha si vivement , que je tombai sans connoissance à ses pieds ; il n'en fut pas plus touché , au contraire , il me fit prendre par deux esclaves en l'état où j'étois , & me fit mettre hors de chez lui.

Mon père , qui revenoit de ses affaires , passa malheureusement pour moi dans cette rue ; il apprit l'indigne procédé de Saman : il en fut outré , & m'ayant fait rapporter au logis , j'y revins , enfin , de mon évanouissement.

L'affront que je venois de recevoir étoit trop public pour ne pas aigrir mon père au dernier point. Il me défendit , sous peine de son indignation , de retomber jamais dans la même faute. Mais , Madame , que j'avois peu d'inclination à lui obéir. La belle Abdarmon avoit fait trop d'impression sur mon ame pour que je la pusse sitôt oublier ;

oublier ; au contraire, je cherchai tous les moyens de l'affurer de bouche d'une tendresse éternelle ; mais elle étoit trop bien gardée ; il me fut impossible d'en approcher. J'en tombai malade de chagrin ; & , pour comble de malheur, j'appris, en relevant de maladie, qu'elle venoit d'épouser Ilekhan, le fils de notre ennemi. Que devins-je à cette cruelle nouvelle ; je vomis contre Saman tout ce que la rage & le désespoir me dictèrent. Ah ! m'écriai-je, belle Abdarmon, il est donc possible que vous soyez devenue la proie du plus vil & du plus brutal de tous les hommes ? En effet, Madame, Ilekhan avoit une mine si basse, l'air si farouche, & des manières si peu polies, qu'il étoit généralement haï de tout le monde ; mais son père avoit gagné Saman par d'artificieuses flatteries, & lui ayant fait comprendre qu'il ne pouvoit mieux se venger du mien, qu'en donnant Abdarmon à son fils, ce malheureux n'avoit pas hésité d'un moment à sacrifier sa fille à sa vengeance, & la belle Abdarmon avoit été la victime de la haine de nos familles.

Ce n'avoit pas été sans une extrême répugnance de sa part, qu'on l'avoit livrée

entre les bras d'Ilekhan ; elle s'étoit servie de toutes sortes de moyens pour l'éviter : il avoit fallu obéir à un père inexorable ; mais on n'avoit jamais pu arracher d'elle son consentement pour une union à laquelle elle auroit préféré la mort , si on lui en avoit donné le choix. Saman , cependant , abandonnant la qualité de père pour devenir le bourreau de sa fille , la remit entre les mains d'Ilekhan. Il la conduisit en sa maison , sans trop s'embarrasser de l'averfion qu'elle témoignoit avoir pour lui , & croyant que le consentement de l'indigne Saman lui suffisoit pour exiger d'Abdarmonce qu'une femme ne peut , sans scrupule , refuser à son mari , il trouva chez cette vertueuse fille une résistance que les prières ni les menaces ne purent jamais vaincre. Son humeur impatiente le fit courir en porter ses plaintes chez Saman : il en fit de sévères réprimandes à sa fille ; mais cette généreuse personne , sans sortir du respect qu'elle devoit à son père , lui déclara qu'elle ne seroit jamais la femme d'Ilekhan. Non , seigneur , lui dit-elle , vous tentez vainement de me rendre infidelle ; mon cœur s'est fait une douce & longue habitude d'aimer Aben-azar , je n'ai fait en cela que



suivre vos ordres , & la mort la plus affreuse me sera préférable au changement.

Saman fut étonné d'une pareille résolution ; il crut pourtant que le temps viendrait à bout de la détruire , & conseilla à Ilekhan de traiter Abdarmon avec douceur ; il lui fit espérer par ce moyen de fléchir ce jeune courage.

Ilekhan eut bien de la peine à se modérer & à suivre cet avis ; il résolut pourtant d'éprouver pendant quelques jours , si une conduite respectueuse lui gagneroit un cœur si rebelle , & se réserva ensuite d'user de toute son autorité en cas qu'il ne réussît pas par la douceur.

Je fus avec une joie incroyable la noble résistance d'Abdarmon , & le parti qu'Ilekhan venoit de prendre ; j'en conçus une espérance favorable ; & mettant tout en usage pour déranger les projets de mon lâche rival , je trouvai le moyen de séduire un de ses esclaves , & j'obtins de lui qu'il m'introduiroit la nuit dans l'appartement de ma maîtresse. Il le fit en effet ; je m'étois déguisé en femme , afin de donner moins de soupçon à ceux qui pouvoient me voir entrer chez Ilekhan , & je fus conduit sous cet habit dans la chambre de ma chère

Abdarmon. Elle étoit couchée négligemment sur un lit, la tête appuyée sur son bras, dans la posture d'une personne affligée. Je me jetai à ses genoux, & je baisai une de ses belles mains avec un si grand transport, qu'elle connut bien qu'il n'y avoit qu'un amant aimé qui pût prendre une pareille liberté. Si elle ressentit une extrême joie à ma vue, elle ne fut pas moins effrayée quand elle fit réflexion que j'étois dans un endroit dont Ilekhane étoit le maître. Ah! seigneur, me dit-elle, en m'embrassant; fuyez, je vous en conjure, des lieux où je tremble pour votre vie; mettez-vous en état, s'il se peut, de m'arracher à mon tyran, & soyez persuadé que je souffrirai les tourmens les plus cruels & la mort même, avant que de trahir les sermens que je vous ai faits tant de fois de n'être qu'à vous. Eh bien, Madame, repris-je, venez donc à l'heure même avec moi, je vais vous soustraire à un homme dont le procédé doit être odieux à toute la terre.

L'esclave que j'avois gagné s'opposa d'abord à ma résolution; mais un diamant l'ébranla: je lui promis de l'emmener avec nous, & de reconnoître si bien le service

qu'il me rendroit, que je le gagnai entièrement. J'embrassai alors Abdarmon avec un transport extraordinaire ; & nous allions sortir de son appartement , & prendre la fuite , lorsqu'Ilekhan parut à nos yeux le sabre à la main , & suivi de huit esclaves armés de même ; je fus si étrangement surpris à cette vue , que je donnai à ces misérables le temps de me saisir.

Abdarmon connut bien par la rage qu'elle lut dans les yeux de notre ennemi , qu'il n'y avoit pas grâce à espérer pour nous. Elle ne daigna pas entreprendre de fléchir sa colère , & le regardant avec indignation : Je ne t'ai point caché , lui dit-elle , tyran , la violente passion que j'ai toujours eue pour Aben-Azar ; il est aimable , il m'a plu ; je lui ai paru préférable à toutes les filles d'Aden : il m'a aimée avec toute la délicatesse possible , & j'étois à lui avant qu'une injuste haine , qui a divisé nos familles , eût déterminé mon père à me livrer à toi : voilà , barbare , tout le crime que tu vas punir , il est trop beau pour en avoir le moindre regret ? Alors me tendant la main ; je vois bien , mon cher amant , me dit-elle avec assez de fermeté , que nous allons mourir ; l'indigne Ilekan n'est pas assez généreux

pour nous rendre à nous-mêmes ; préparons-nous donc sans frayeur à passer dans une vie tranquille & délicate : là nos plaisirs ne seront point troublés par la haine de nos parens, nous n'y verrons ni jaloux ni tyrans, & comme nous y portons des cœurs tout remplis de flammes, nous y serons sans doute reçus au nombre de ces fidèles amans qui n'auront point d'autre occupation que de se livrer tout entiers au plaisir d'aimer & d'être aimés.

Ce discours si tendre pour moi, & si piquant pour mon rival, ne fit encore qu'allumer sa fureur. Oui, perfide, dit-il à Abdarmon qui s'étoit jetée entre mes bras ; oui, tu mourras, & tu mourras de ma propre main ; ma vengeance ne seroit pas pleinement satisfaite si j'en remettois le soin à un autre : alors il enfonça son sabre dans le sein de ma chère maîtresse, qui n'eut que le temps de tourner les yeux vers moi & de me dire adieu.

Ah ! madame, continua l'arabe, en versant un torrent de larmes que lui arrachoit un si tendre souvenir, que devins-je à cette sanglante vue ? J'avois été, pour ainsi dire, immobile d'étonnement jusqu'alors, mais la mort d'Abdarmon m'en tira bientôt. Je fis

un cri qui effraya ceux qui me tenoient, & ma fureur fut si violente, que je me débarraissai d'eux, & me jetai sur le barbare Ilektan; je le mis sous mes pieds, & lui arrachant un poignard qu'il portoit à la ceinture, je fis si bien, malgré les efforts de ses esclaves, que je lui en portai plusieurs coups; mais j'étois si hors de moi, que je ne le blessai que très-légèrement. On me terrassa, je fus désarmé, & la rage de mon rival augmentant en voyant couler son sang, il devint furieux. Traître, me dit-il, ne crois pas que je borne ma vengeance à te donner la mort : Non, non, tu n'iras pas rejoindre Abdarmon; je te destine à un genre de supplice beaucoup plus affreux que le supplice même. Alors, m'ayant fait lier les pieds & les mains : ah ! madame, poursuivait Aben-Azar, en versant des larmes en plus grande abondance, la pudeur & mon désespoir m'ôtent ici la parole ; que vous dirai-je ? Le cruel Ilektan me fit cesser d'être ce que j'étois, sans m'ôter la vie, & l'on me rapporta ensuite par son ordre, tout baigné dans mon sang, & sans connoissance, à la porte de mon père, à laquelle, soit par pitié, ou pour lui faire plutôt sentir la douleur qu'il devoit avoir du cruel état où

j'étois , les esclaves d'Ilekhan heurtèrent de toute leur force.

Mon père à ce bruit se releva, alluma sa lampe & descendit dans la rue : quel triste spectacle pour lui ? il réveilla par ses cris tous les voisins ; on me porta promptement sur un lit ; on envoya chercher un habile chirurgien. Cet homme , avec quelques poudres spécifiques , étancha d'abord le sang que je perdois , & s'étant ensuite servi d'un baume excellent , je commençai à ouvrir les yeux , & à donner quelques signes de vie ; mais je n'eus pas plutôt entièrement recouvré l'usage des sens , que faisant réflexion au triste état où je me trouvois , & à la perte d'Abdarmon , je résolus de ne lui point survivre. J'arrachai l'appareil que l'on avoit mis sur mes plaies , & je parus dans un si grand désespoir , qu'on fut contraint de me lier pour me guérir malgré moi. Mon père apprit avec fureur que c'étoit Ilekhān qui m'avoit traité si indignement ; il vouloit l'aller poignarder chez lui ; je m'opposai à ses desseins : laissez-moi , seigneur , lui dis-je , le soin de ma vengeance ; & si je vous suis encore cher , ne répandez point ma honte dans Aden ; je saurai punir , avant qu'il soit peu , mon ennemi de sa

cruauté. Mon père eut la complaisance de me laisser faire. Enfin, madame, au bout de quatre mois je fus en état d'exécuter ce que j'avois projeté; mais il faut auparavant vous instruire de ce qui se passa chez Ilekhan, après le barbare traitement que j'en avois reçu, & la punition de l'esclave qui avoit facilité notre entrevue.

Ce traître envoya sur le champ chercher Saman, quoiqu'il fut assez tard: comme on l'assura que c'étoit pour affaire de conséquence, il n'hésita point à se rendre chez Ilekhan: Seigneur, lui dit ce dernier, si vous étiez à ma place, & qu'après de sévères défenses, qui ont été faites à votre fille d'avoir aucun commerce avec Aben-Azar, vous les trouvassiez ici l'un & l'autre conjurant votre perte, & ne vous laissant aucun lieu de douter de votre déshonneur, quel parti prendroit votre amour si cruellement méprisé? Le plus prompt & le plus violent, répondit Saman; dans ma juste colère je poignarderois Abdarmon & mon rival. Je suis fort aise, reprit Ilekhan, que nous ayons été de même avis; venez voir si je fais bien venger un affront: alors l'ayant fait passer dans l'appartement d'Abdarmon, il la lui fit voir noyée dans son sang, & lui

apprit en peu de mots de quelle manière il m'avoit su punir de son amour.

Saman ne put s'empêcher de frémir à la vue de sa fille morte ; ce qu'il venoit de dire étoit plutôt l'effet de la haine qui régnoit dans nos familles , que ses véritables sentimens ; cependant , comme il nous avoit condamnés lui-même , il ne put appeler de son jugement ; cela ne fit même que l'animer davantage contre nous ; & résolu de nous perdre quand il en trouveroit l'occasion , il se lia plus que jamais avec Ilekhan & son père pour y réussir.

Comme le lâche Saman n'avoit fait aucun bruit de la mort d'Abdarmon , je m'imaginai bien qu'il avoit quelques mauvais desfeins. Je sortis d'Aden , & me joignant à une troupe de Bedouins , qui rodoient aux environs de cette ville , je les priai de me recevoir dans leur compagnie. Je savois , par le moyen d'un esclave fidèle , toutes les démarches de mes ennemis. J'appris un jour qu'ils étoient sortis tous trois d'Aden , dans le dessein d'aller passer quelques jours à une maison de campagne , qui appartenoit à Saman. Comme j'y avois été très-souvent , & que je savois parfaitement les endroits par où l'on pouvoit la surprendre , je proposai au



chef des Bedouins de lui faire gagner en une nuit plus de cent mille sequins , pourvu qu'il me donnât une escorte suffisante , & qu'il me permît de me venger pleinement des trois plus cruels ennemis que j'eusse dans le monde.

L'on accepta ma proposition avec joie ; je choisis vingt hommes intrépides , je leur expliquai mes intentions , & les conduisant sur la brune à la maison de campagne de Saman , je les introduisis jusque dans le salon où il étoit à table avec Ilekhan & son père , sans avoir eu besoin que d'arrêter quelques esclaves dont les cris auroient dérangé nos projets. J'étois assez bien déguisé pour n'être point reconnu. On se saisit de mes ennemis ; on leur mit le poignard sur la gorge , & on les menaça de la mort s'ils ne donnoient pas chacun un billet pour aller chez eux chercher l'écrin dans lequel ils enfermoient leurs diamans. Ils furent obligés de le faire , croyant par-là sauver leur vie ; je m'en saisis aussitôt , & leur faisant ensuite lier les mains , leur faisant baillonner la bouche , je les fis marcher à coups de bâton , ainsi que leurs esclaves , jusque dans un petit bois où nous avions choisi cette nuit notre retraite. Je remis alors leur bil-

let à notre chef ; il voulut lui-même en être le porteur , se déguisa avec trois arabes , & se rendit à la pointe du jour à Aden , où les commis de Saman & du père d'Ilekhan , car ce dernier , ainsi que son fils , se méloit aussi de la jouaillerie , ne firent aucune difficulté de lui remettre en main les diamants de leurs maîtres , dont ils voyoient les ordres si précis. Je contai ensuite à notre chef toute mon histoire , la cruauté de Saman , & l'indigne traitement que j'avois reçu du perfide Ilekhhan : il ne put l'écouter sans horreur. Venge-toi , me dit-il , je t'abandonne ces traîtres ; & si tu étois assez généreux pour leur pardonner , je serois moi-même leur bourreau & le tien. Je fis donner d'abord la liberté aux esclaves , afin qu'ils ne me reconnussent point , & après avoir dépouillé les vêtemens qui me rendoient méconnoissable , je me montrai bientôt après à mes ennemis ; ils frémirent à ma vue , & me demandèrent la vie avec des larmes , qui commençoient à me toucher , lorsque me rappelant toute leur barbarie , je la leur reprochai avec fureur , & après avoir poignardé moi-même Saman & le père d'Ilekhan , il n'y eut sorte de tourmens que je ne fisse souffrir à mon lâche & cruel rival , avant de lui donner la

mort : j'en ai même encore horreur en ce moment ; mais , madame , de quoi n'est point capable un homme outragé aussi cruellement que je l'avois été. Après m'être ainsi vengé , je n'avois plus dessein de suivre les Bedouins ; mais il y a du danger de s'affocier avec des gens de ce caractère , on ne les quitte pas comme l'on veut : le vol des diamans m'avoit mis en réputation ; il avoit été conduit avec tant de prudence , que notre chef eut en moi toute la confiance possible ; loin de me donner mon congé , il ne voulut plus rien entreprendre sans mon conseil , & je me suis trouvé malgré moi dans l'obligation de rester avec lui depuis plus de deux mois jusqu'au jour d'hier qu'il a été tué de la main même de votre époux. Comme cette victoire nous avoit coûté cher par la perte de plus de huit cent arabes , & que nos forces étoient bien diminuées , l'on ne jugea pas à propos de partager le butin sur le champ de bataille , de peur d'être surpris. Nous nous chargeâmes de toutes les dépouilles ; l'on me donna le soin de votre cercueil , à cause des pierreries qui y étoient attachées , & nous ne commençâmes nos partages qu'après de l'endroit , où , sous prétexte de vous aller jeter dans la petite rivière , qui est assez

profonde dans de certains endroits, je me suis écarté des Bedouins. La confusion & le désordre qui rènoient entre ces scélérats ne leur ont pas permis de s'appercevoir de mon absence. J'en veux profiter, madame, & tâcher d'obtenir du ciel, par de bonnes actions, & sans nombre, le pardon de mes crimes; aussi bien me reprocherai-je sans cesse l'extrême cruauté dont j'ai usé envers mes ennemis.

Voilà, madame, le récit succinct & déplorable de mes malheurs; jugez à présent si vous ne pouvez pas bien, sans scrupule, vous abandonner à ma conduite, lorsque je vous offre de vous accompagner par-tout où vous aurez dessein d'aller.

---

## S U I T E

### *DE L'HISTOIRE DE ZEBD-EL-CATON.*

J'AVOIS écouté l'arabe Aben-Azar avec beaucoup de compassion, poursuivit la belle reine d'Astracan. Comme je ne croyois pas, seigneur, pouvoir être en plus sûre compagnie, j'acceptai ses offres, & nous

nous rendîmes à Aden par des chemins détournés. Il appréhendoit qu'on ne l'eût soupçonné d'avoir fait assassiner ses ennemis ; nous n'y entrâmes que sur le soir , & nous allâmes droit à la maison de son père , à qui il raconta l'horrible vengeance qu'il en avoit prise , & de quelle manière il m'avoit trouvée. Ce bon homme fut si sensible au plaisir de revoir son fils , dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis long-temps , qu'il en pensa mourir de joie : j'en reçus tout l'accueil possible ; & comme il avoit intérêt qu'on donnât un bon motif de son absence , il fit courir le bruit qu'il venoit de faire un voyage à Suaquem, (1) où il m'avoit épousée. Peu de gens savoient à fond la disgrâce d'Aben-Azar , excepté le chirurgien ; mais il étoit mort depuis sa guérison , & Ilekhan ne s'étoit pas vanté de sa vengeance. Comme je ne risquois rien à appuyer cet ingénieux mensonge , l'on me regarda dans Aden comme la femme de ce jeune homme , & j'y demeurai avec

---

( 1 ) Cette ville est située sur les côtes de la Mer Rouge.

lui près de trois ans. Je l'avois prié de cacher ma qualité à son père, & de me faire passer auprès de lui pour la femme d'un tartare qui avoit été tué par les Bedouins en revenant de la Mecque : il me tint parole, mais cette précaution me fut très - nuisible.

Le père d'Aben - Azar étoit un vieillard encore d'assez bonne mine ; j'avois pour lui toutes les complaisances possibles ; il crut apparemment ne les pouvoir mieux reconnoître que par de l'amour. Je m'imagine qu'il combattit long-temps avant que de me le déclarer ; mais enfin, après s'être bien fortifié dans ses résolutions, il ne vouloit plus me laisser ignorer ce que son cœur ressentoit pour moi. Quoiqu'il fut impétueux dans ses desirs, il prit quelques précautions pour me le faire savoir ; & m'en instruisit d'une manière assez singulière. L'on vous regarde dans Aden comme la femme de mon fils, me dit-il un jour ; mais, madame, en même temps qu'on le loue du choix que l'on croit qu'il a fait de votre personne, on le plaint de votre stérilité : ces discours m'effraient ; & j'apprends qu'en venant à découvrir notre tromperie, on n'ait assez de preuves pour le convaincre du meurtre d'Ilekhan

& de ses deux autres ennemis ; l'on réveille notre ancienne querelle ; l'on parle de la vengeance cruelle exercée sur Aben-Azar : il est venu jusqu'à moi des bruits qui pourrout autoriser les envieux à croire mon fils coupable ; je ne suis point en repos dans une conjoncture aussi délicate , & il n'y a que vous , madame , qui puissiez faire cesser ces discours. Moi ? répondis-je fort étonnée ; je suis trop sensible à tout ce qui vous regarde pour vous rien refuser ; parlez , seigneur , apprenez-moi comment il faut s'y prendre pour vous rendre la tranquillité , vous m'y verrez travailler aussi-tôt avec joie. Eh bien , madame , reprit l'amoureux vieillard , en voici le seul moyen. Puisque mon fils n'est pas en état de faire taire les mauvaises langues , j'ai cru que je devois y suppléer , & que je n'étois pas encore hors d'âge à faire cesser une stérilité qui fait parler dans Aden : devenez mère , madame , que ce soit par mon moyen ; voilà nos ennemis hors de mesure , ils prendront mes propres enfans pour mes petits-fils , & ne raisonnant plus sur une matière qui me cause des inquiétudes terribles , la vie d'Aben-Azar est en sûreté.

Je fus , seigneur , poursuivit Zebd-El-

Caton, autant surprise qu'on puisse l'être de la proposition du vieillard ; j'eus vingt fois envie de lui découvrir qui j'étois ; mais appréhendant qu'il ne crût que je ne lui ferois cette déclaration que pour le refuser, je résolus de tourner la chose en plaisanterie : il s'en choqua, nous nous brouillâmes, & m'étant ensuite venu demander excuse de ses emportemens, il me jeta par de nouvelles & fréquentes sollicitations, dans un embarras qui me fit tout appréhender de ses extravagances. Je les déclarai à Aben-Azar, il m'en demanda mille pardons, & prenant tout d'un coup une résolution digne d'un honnête homme, il me proposa de monter avec lui un vaisseau qui partoît le lendemain pour Ormus. Je l'acceptai avec une extrême joie ; il se munit de pierreries, nous nous embarquâmes ensemble, & nous étions bien loin du port, avant que cet amant ridicule soupçonnât seulement notre fuite.

Me voilà donc, seigneur, sur mer avec Aben-Azar, dans le dessein de reprendre la route d'astracan, lorsque nous serions arrivés à Ormus ; nous avions les vents très-favorables, & nous espérons y arriver bientôt, lorsqu'il survint tout d'un coup une



tempête effroyable , qui , après avoir battu notre vaisseau pendant dix-sept jours sans relâche , le fit briser en mille pièces sur un rocher , qui ne paroissoit pas bien éloigné de terre. Presqu'aucun de nous ne périt dans ce naufrage , les débris du vaisseau dont nous nous faisîmes , nous portèrent à bord : mais quelle fut notre douleur d'apprendre par notre pilote que nous étions dans une île déserte , dans laquelle le roi de Serendib reléguoit ordinairement ceux de ses sujets qui avoient mérité la mort ; qu'il ne venoit point de vaisseau à cette île , si ce n'étoit une fois l'an , & qu'encore il y avoit des années entières où , faute de coupable , il n'en arrivoit aucun.

Cette triste nouvelle nous affligea fort ; nous parcourûmes l'île , nous y trouvâmes quelques légères habitations à moitié ruinées , mais nous n'y trouvâmes point d'habitans. Nous vécûmes pendant près d'un mois , avec beaucoup d'économie , de quelques provisions que la mer nous envoya de notre propre vaisseau ; & nous fûmes ensuite contraints d'avoir recours à des fruits dont le goût étoit fort désagréable. Enfin , seigneur , la plûpart de nos compagnons étoient déjà morts de misère , lorsque nous vîmes

de loin un vaisseau qui paroïssoit venir droit à notre isle ; nous ne nous trompâmes point , c'étoient les exilés de Serendib. Il y avoit plus de trois ans qu'on n'y avoit amené personne , ainsi que nous l'apprîmes ensuite ; & si l'arrivée de ce vaisseau avoit été différée de quelques jours , nous aurions tous péri misérablement.

On mit à terre les coupables ; ils étoient au nombre de cinq seulement ; on leur laissa quelques provisions de bouche , & celui qui conduisoit le vaisseau nous ayant reçus dans son bord , nous prîmes la route de Serendib.

Nous n'étions restés que neuf en vie de tous ceux qui étoient échappés du naufrage ; Aben-Azar étoit de ce nombre , & j'arrivai avec lui à Serendib. Je ne m'étendrai point , seigneur , sur les richesses & la magnificence du jeune monarque qui y règne ; qu'il vous fût de savoir que c'est un des plus puissans & des plus équitables rois de la terre , & qu'il eut la bonté de nous recevoir avec toute sorte de distinction. Ce que j'avois souffert dans l'isle des exilés , & la fatigue du vaisseau , m'avoient rendue méconnoissable ; ce prince crut pourtant distinguer sur mon visage quel-

ques traits de beauté , & ayant ordonné qu'on eût pour moi toutes les attentions possibles , le repos & la bonne nourriture me rendirent bientôt mon premier embonpoint , & m'attirèrent ses regards.

J'étois logée avec Aben-Azar , qui passoit toujours pour mon époux , dans l'extérieur du palais de ce prince. Je recevois à tout moment de nouvelles marques du désir qu'il avoit de me plaire ; mais ses affinités étoient trop respectueuses pour allarmer ma pudeur. Cependant , sa passion augmentoit à chaque instant , & elle devint bientôt si violente , qu'il résolut , sans pourtant blesser son équité , de mettre tout en usage pour rompre un mariage dont l'étroite union le rendoit extrêmement jaloux. Il fit appeler Aben - Azar , & après avoir pris auprès de lui toutes les précautions les plus délicates pour lui découvrir son amour , il lui proposa de lui donner des richesses immenses , & vingt autres femmes à choisir dans son ferrail , s'il vouloit me répudier , & m'engager à répondre à sa passion. Aben Azar , seigneur , qui connoissoit à fond le secret de mon cœur , & qui savoit bien que je n'aurois pas grand égard aux sentimens intéressés du roi , fut interdit à cette pro-

position : Seigneur , lui dit-il , si ce que votre majesté me demande dépendoit entièrement de moi , je puis l'affurer qu'il n'est point d'effort que je ne fisse sur moi-même pour la satisfaire ; mais en épousant la belle Fatmé , ( c'est ainsi que je m'étois fait appeler à Aden & à Serendib. ) je me suis engagé par des sermens horribles à ne la répudier que de son consentement. Obtenez d'elle , seigneur , qu'elle y donne les mains ; je vous jure que quelque douleur que j'aie de perdre une femme d'un mérite aussi rare , je ne combattrai point ses sentimens , & que je vous la céderai sur le champ : mais il faut la préparer à cette proposition par toutes les complaisances dont votre amour ingénieux est capable , autrement , elle s'effrayeroit sûrement de l'idée d'une séparation qu'elle m'a assuré cent fois devoir faire tout le malheur de sa vie.

On ne pouvoit répondre au roi de Serendib avec plus de prudence. Ce monarque amoureux embrassa mille fois Aben-Azar & le combla de ses bienfaits.

Je fus bientôt avertie des prétentions de ce prince ; quelque répugnance que j'eusse à flatter un amour auquel j'étois résolue

de ne rien accorder de contraire aux sentimens de tendresse que j'avois conservés dans mon cœur pour votre auguste majesté, Aben-Azar appuya cette tromperie de raisons si solides, que je fus obligée de feindre & d'avoir quelques égards pour ce prince. Il ne crut pas plutôt s'appercevoir qu'il avoit fait du progrès sur mon cœur, qu'il en donna des marques de joie éclatantes, par mille fêtes où régnèrent la profusion & la magnificence. Aben-Azar même, qui, ainsi que moi, seigneur, ne vous croyoit plus en vie, me conseilloit très-sérieusement de répondre à la tendresse du roi, & d'accepter le trône de Serendib; mais j'ose vous assurer, & la suite de mes aventures en fait foi, que je n'ai jamais voulu écouter cette proposition, toute glorieuse qu'elle pût m'être. Enfin, ce monarque, qui n'avoit encore osé depuis trois mois me faire aucune déclaration précise, commençoit à concevoir de telles espérances d'être aimé & d'obtenir mon consentement pour ma répudiation; qu'il devoit dans peu m'offrir sa main & son trône, lorsque l'arrivée d'Abubeker à Serendib renversa tous ses projets.

C'est à ce fidèle sujet, seigneur, à vous

conter à présent le reste de mon histoire ; je vous dirai seulement que je fus transportée de joie quand j'appris de lui que vous étiez encore vivant , & que je crus alors devoir instruire le roi de Serendib de ma qualité , & de la tromperie d'Aben - Azar. Quelqu'amoureux que fut ce monarque , après être revenu de son étonnement au récit de vos aventures & des miennes , il renonça généreusement à la possession d'un cœur qui ne vouloit point être à lui , & m'offrit tout ce qui dépendoit de sa grandeur pour me renvoyer à Astracan. J'acceptai seulement un vaisseau pour me conduire jusqu'à Ormus. Notre voyage a été heureux ; j'ai traversé ensuite toute la Perse , accompagnée seulement du fidèle Aben-Azard que voici , & d'Abubeker , qui ignoroit qui j'étois ; & j'ai eu la consolation , seigneur , de vous redonner la vue , en vous rendant une épouse qui a fait jusqu'à présent , & qui fera toujours , son unique bonheur de vous plaire & d'être tendrement aimée de votre majesté.

Le roi d'Astracan ne pouvoit retenir ses larmes aux nouvelles protestations de tendresse de Zebd-El-Caton. Il l'assura mille fois d'un amour éternel ; après quoi , se  
tournant

tournant vers Abubeker , il lui ordonna de parler à son tour. Quelqu'empressement , lui dit-il , mon cher ami , que j'aie d'apprendre la conclusion des aventures de ma belle reine , n'obtiens , je te prie , aucunes circonstances de celles qui te sont arrivées dans un voyage de si long cours. Je ne doute point que tu n'en aies eu d'assez particulières ; & de quelque nature qu'elles puissent être , je me prépare à t'entendre avec tout le plaisir possible.

Abubeker ne répliqua au roi que par une profonde inclination , qui marquoit son obéissance. Il se rassit ensuite à sa place , & voici de quelle manière il raconta ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Astracan.



## AVENTURES

*DU MÉDECIN ABUBEKER.*

**V**OUS n'ignorez pas , seigneur , que les railleries des médecins d'Astracan , au sujet de l'oiseau de Serendib , furent un puissant aiguillon pour me faire entreprendre ce voyage ; mais je vous avouerai naturellement que je me repentis bientôt d'avoir ajouté foi au manuscrit arabe ; je l'avois lu étant fort jeune , il ne m'en étoit resté que des idées très-confuses , & je n'étois pas bien sûr que l'oiseau en question fût à Serendib ; c'est pourquoi je me déterminai , avant que de prendre la route de cette isle , à aller consulter quelqu'un de ces fameux philosophes , qui font leur demeure sur une petite montagne située au milieu des Indes. Je m'éloignai donc d'Astracan dans cette intention ; & après avoir traversé la mer Caspie , j'arrivai à Derbent (1). J'y cher-

---

(1) Ville de la province de Servan en Perse , au pied du Mont Caucase : elle est appelée Temir-Capi ;



chais envain la femme dont j'avois besoin pour rendre la vue à votre majesté ; elle ne s'y trouva pas , non plus que dans toute la perse. Je passai à Tauris , de Tauris à Hispahan , & d'Hispahan à Schiraz , où je fis quelque séjour , mais oserai-je bien vous raconter , seigneur , ce qui m'arriva dans cette ville : Oui , sans doute ? & je divertirai votre majesté par mes extravagances , puisqu'elle m'a si précisément ordonné de ne lui rien cacher de mes aventures. J'avois ouï parler de la fille du cadi de Schiraz , comme d'une personne d'une beauté achevée. Je l'avois vue passer plusieurs fois devant ma porte ; & quoique son visage & sa taille fussent cachés par un grand voile fort épais , je m'en étois fait une idée si charmante , que j'en perdois le boire & le manger ; mais un coup de vent ayant un jour relevé le voile qui couvroit tant de perfections , j'en fus ébloui , & je résolus de tout tenter pour me faire aimer d'une personne si accomplie. Je ne songeois pas que j'avois près de cinquante ans , & que je n'étois plus d'un âge à exciter de grandes

---

ou Porte de Fer , parce que c'est un passage qui met la Perse à couvert des courses de ses ennemis.

passions dans le cœur d'une jeune personne ; mon fol amour me fit tout oublier. Je fis confidence de la tendresse que j'avois pour Schahariar, (c'est ainsi que se nommoit cette charmante fille) à une vieille femme qui étoit voisine du cadi, & qui avoit accès dans sa maison ; & lui promettant une grosse récompense si elle pouvoit toucher le cœur de Schahariar en ma faveur, elle parut y travailler de tout son pouvoir, & me faisant ma maîtresse tantôt cruelle & tantôt prête à se rendre, selon que cela lui étoit utile, elle m'affura, enfin, que cette charmante fille étoit résolue à m'accorder tout ce que je souhaiterois d'elle. Je payai cette nouvelle fort grassement ; je me préparai pour le rendez-vous que j'avois reçu. J'allai me mettre le plus propre qu'il me fut possible, & je ne manquai point à l'heure marquée. Je fus introduit par la vieille dans la maison du cadi ; & une jeune esclave m'ayant fait monter par un petit degré jusqu'au haut de la maison, m'enferma dans un cabinet, où je ne fus pas long-temps sans voir arriver l'objet de mes desirs. Je fus si transporté à cette vue, que je me jetai à ses genoux, & je les lui embrassois malgré sa résistance, sans pouvoir proférer une seule parole, lorsque le cadi

son père entra dans le cabinet. Ma frayeur fut extrême en ce moment ; Schahariar s'évanouit , en lisant dans ses yeux toute sa colère , & le cadi l'ayant fait reporter à son appartement , je restai le seul objet de sa fureur. Son premier dessein parut être de me faire donner la mort sur le champ ; mais changeant de résolution , il me fit lier les pieds & les mains , & voulant faire un exemple public de mon insolence , il me laissa jusqu'au lendemain en la garde de deux esclaves noirs.

Je ne saurois assez , seigneur , poursuivit Abubeker , vous représenter ma douleur & ma confusion ; je voyois bien que j'étois dévoué à la mort , mais je n'avois de regret à la vie que par rapport à votre majesté , & je me reprochois sans-cesse d'être la cause , peut-être , que vos maux ne finiroient jamais. Je crus voir mes gardes sensibles à ma douleur ; je leur offris tout ce qui dépendoit de moi , s'ils vouloient me laisser échapper : ils rejetèrent d'abord ma proposition ; mais l'un des deux paroissant plus touché que l'autre , fit tant auprès de son camarade , qu'il vint à bout de le gagner ; il ne s'agissoit plus que de savoir de quelle manière je pourrois me sauver. Il y avoit à ce cabi-

net une très-petite fenêtre qui donnoit sur la rue ; ils me proposèrent de me servir des cordes dont j'étois lié pour me descendre par cet endroit : je l'acceptai avec joie ; on me délia , & je me mis en état d'exécuter ce que nous venions de projeter : mais par malheur l'ouverture de la fenêtre se trouva si étroite , que c'étoit tout ce que je pouvois faire que d'y passer tout nud. Je ne balançai point à me dépouiller ; je restai en chemise & en caleçon ; & mes gardes m'ayant promis de me jeter mes habits quand je serois dans la rue , je sortis avec assez de peine , & me laissai glisser tout le long de la corde , qui malheureusement pour moi se trouva trop courte. L'obscurité m'empêchoit de voir de combien il s'en falloit que je ne touchasse à terre ; mais n'ayant point d'autre parti à prendre pour éviter la colère du cadî , je me déterminai , quelque accident qui pût m'en arriver , à sauter ce qui m'en restoit. J'exécutai ma résolution ; mais votre majesté jugera de mon étonnement , quand je me sentis enveloppé dans un filet qui avoit été placé exprès pour me recevoir , & que j'entendis de grands éclats de rire qui procédoient de mes gardes. Ah ! seigneur , quelle fut ma douleur

& ma rage de connoître en ce moment que j'avois été la dupe de Schahariar , & qu'elle se vengeoit aussi cruellement de l'amour que j'avois eu pour elle. Je fis mille douloureuses réflexions sur mon malheur , & de vains efforts pour rompre les mailles du filet. La pièce avoit été trop bien concertée , je n'en pus venir à bout ; je passai toute la nuit , qui étoit assez froide , dans ce cruel état , & j'eus la confusion , le jour suivant , de voir tout Schiraz accourir en foule à un si risible spectacle. Enfin , le cadi fit cesser cette plaisanterie sur le soir ; on descendit le filet , j'en fus tiré : je reçus par son ordre cinquante coups de bâton bien appliqués ; l'on me rendit mes habits , & l'on me permit ensuite de retourner à mon logis à la faveur de la nuit. Je le regagnai avec assez de peine , sans dire à mon hôte le sujet de mon absence ; il avoit été un des premiers témoins de ma honte , mais heureusement il ne m'avoit pas reconnu , & j'eus encore le chagrin d'entendre tout au long mon histoire , & d'être obligé d'en rire pour ne pas lui faire croire que j'en étois le principal personnage.

Vous pouvez croire , seigneur , que je fus guéri bien promptement de mon amour ,

& qu'après une telle avanie , je ne fis pas un long séjour dans Schiraz ; j'en sortis dès le lendemain. Je gagnai Ormus , & m'embarquant sur le premier vaisseau qui partit pour les Indes , nous descendîmes à Diû (1) ; je n'y trouvais point ce que je cherchois : je traversai une partie des Indes , & j'arrivai enfin vers l'habitation des Sages. (2) ou

---

(1) L'île de Diû est à vingt lieues. de l'entrée du golphe de Cambaye , les Indiens la nomment Dive en prononçant fort doucement cette dernière lettre. Ce mot , en indien , signifie l'île : & l'on nomme celle-ci Diû ou Dive tout court par excellence.

(2) Cette demeure des Sages indiens , qui étoient à-peu-près les Jogues ou Joguis dont j'ai déjà parlé , étoit justement au milieu des Indes : il y avoit sur la montagne qu'ils habitoient un puits sacré ; & le plus solennel serment qu'on pût faire , étoit de jurer par l'eau de ce puits. Près de ce lieu ; on voyoit un grand bassin en forme d'un réchaud plein de feu , d'où sortoit une flamme de couleur de plomb sans fumée ni odeur , qui ne passoit jamais les bords de ce bassin : c'étoit-là que les Indiens venoient se purifier des fautes qu'ils avoient commises , & la raison pour laquelle leurs Sages les nommoient le puits de la faute & le bassin du pardon. On y voyoit encore deux tonneaux de pierre noire , l'un pour la pluie , & l'autre pour les vents ; celui de la pluie s'ouvroit quand l'Inde étoit affligée d'une extrême sécheresse , & il en sortoit aussi-tôt des nuages qui l'arrosaient d'un bout à l'autre ; & lorsque les pluies trop excessives pouvoient nuire aux biens de

Gymnosophistes Indiens ; ils demeurent sur une petite montagne fort élevée , presque au milieu d'une plaine , & ceinte d'un rocher ainsi que d'une forte muraille. Ce lieu est ordinairement entouré d'un brouillard épais qui les rend visibles ou invisibles , suivant leur volonté ; mais apparemment qu'ils ne s'opposèrent pas à mes desseins , puisque je parvins jusqu'à eux , & que j'y vis ces merveilles si rares , appelées le puits de la faute , le bassin du pardon , les tonneaux si salutaires à l'Inde , d'où sortent les pluies & les vents , & le feu sacré qu'ils se vantent d'avoir allumé immédiatement des rayons du soleil.

Ah ! seigneur , que j'eus lieu d'être content de mon voyage , puisque j'appris des Sages Indiens que je trouverois , non-seulement à Serendib l'oiseau qui m'avoit été enseigné par le manuscrit arabe , mais encore que j'y rencontrerois la seule personne qui étoit destinée à vous rendre la vue.

---

la terre , en fermant ce tonneau & ouvrant l'autre où étoient les vents , l'humidité cessoit , & l'air devenoit doux & serein. C'étoit encore en ce lieu-là que l'on avoit coutume de venir prendre le feu sacré qui servoit aux sacrifices.

Je partis de ce lieu avec une extrême confiance aux promesses des Sages Indiens ; je traversai plusieurs villes sans accident ; mais comme je passois par un bois assez épais , je fus arrêté par huit voleurs , qui , après m'avoir pris mon cheval & tout ce que je possédois , tinrent conseil entr'eux pour savoir s'ils m'égorgeroient ; les uns furent de cet avis ; mais les autres plus cruels encore s'y opposèrent. Il y en avoit un d'eux fort mal monté ; il s'empara de mon cheval , & ayant ouvert le ventre au sien avec son sabre , il le vida , me dépouilla tout nud , me lia les pieds & les mains , & m'ayant mis dans le corps de ce cheval , il chevilla sa peau de manière qu'elle étoit comme recousue ; & abandonnant ce lieu avec ses camarades , ils me laissèrent prêt à périr par un genre de mort inouï jusqu'alors.

J'étois presque suffoqué , & j'allois sans doute rendre les derniers soupirs , quand quelques passagers traversèrent la route auprès de laquelle j'étois ; mes plaintes allèrent jusqu'à eux. Ils me cherchèrent longtemps sans me trouver ; mais l'un d'eux s'étant approché du cheval , & ayant remarqué que ce qu'il entendoit paroissoit



fortir du ventre de cet animal, il s'en éloigna avec frayeur : ses compagnons furent plus hardis, ils retournèrent le cheval, & l'ayant déchevillé, ils m'en tirèrent avec une surprise extrême. J'étois à demi mort : mais à peine eus-je pris l'air, que je commençai à donner des signes de vie. Je revins peu-à-peu, & ayant raconté à ces charitables personnes la cruauté de mes voleurs, ils en eurent horreur. Je me lavai au premier ruisseau, l'un d'eux me donna un méchant habit ; & comme ils tenoient le chemin que j'avois résolu de suivre, ils me permirent d'aller en leur compagnie. J'arrivai avec eux à Gingi ( 1 ) ; nous allâmes loger dans un caravanféraïl, & je fus surpris autant qu'on puisse l'être d'y voir mon cheval, & d'y reconnoître mes voleurs. Je le dis à mes compagnons ; ils trouvèrent cette rencontre fort heureuse, & quelques-uns d'eux étant allés trouver le gouverneur de cette ville, ils revinrent avec lui, & se saisirent de ces scélérats. Ils avouèrent leur dernier crime, & quantité d'autres ; on me rendit tout ce qu'ils m'avoient

---

( 1 ) Cette ville est dans le royaume de Bisnagar.

volé, & ils en furent punis le lendemain par des supplices dignes de leur cruauté.

Comme en racontant mes aventures à ceux qui m'avoient tiré du ventre du cheval, je leur avois dit que j'exerçois la médecine, & que mon intention étoit d'aller à Serendib chercher un remède pour rendre la vue à votre majesté, ils avoient fort vanté ma capacité au gouverneur de Gingy, & je trouvai moyen de l'exercer bien plaifamment sur l'un de ses fils; mais, je ne fais, seigneur, si je pourrai vous raconter cette aventure avec assez de délicatesse.

Sarama, c'est ainsi que se nommoit ce gouverneur, me témoigna beaucoup de joie de me voir: l'on m'affure, dit-il, que vous êtes un médecin très expérimenté, & je n'en saurois douter, puisque le roi d'Astracan vous envoie si loin chercher le remède dont il a besoin. J'ai un fils qui, depuis huit jours, est devenu hipocondriaque, & pas un de nos médecins n'a pu le guérir de sa folie; il faut avouer aussi qu'elle est des plus nouvelles & des plus particulières. Il s'est imaginé qu'il doit un jour inonder tout le royaume de Bisnagar; rien n'a pu lui ôter cette imagination de la tête, & sur ce fondement, il retient son

eau avec une obstination si grande, qu'il est en danger d'en mourir si l'on ne trouve le secret de remettre son esprit dans sa première assiette. Cela n'est pas aisé, repliquai-je, seigneur, les maladies de l'esprit sont plus difficiles à guérir que celles du corps ; mais je puis bien vous assurer que j'y apporterai remède avant qu'il soit quatre heures. Sarama me regarda avec admiration ; il me fit conduire promptement à son palais, & ayant fait préparer, par mon ordonnance, un bain tiède, il fit entrer son fils : quand je vis ce jeune homme à peu près dans la disposition où je le voulois, & qu'il n'y avoit plus que la seule volonté de guérir qui lui manquoit, je sortis de sa chambre, & j'ordonnai aux esclaves de Sarama de crier au feu de toutes leurs forces, & de faire paroître, avec de la poix-résine & du soufre, des flammes à la porte & aux fenêtres de la chambre du malade ; je rentrai alors contrefaisant l'épouvanté. Ah ! seigneur, m'écriai-je à ce jeune homme, tout notre espoir est en vous seul, voyez le ravage que le feu fait dans Gingy, la moitié de la ville est déjà consumée, les flammes gagnent le palais, & nous sommes tous en danger d'être bientôt réduits

en cendres, si vous ne nous sauvez de l'incendie général. Le fils de Sarama sortit du bain, tout effrayé : Eh ! que faut-il donc que je fasse pour l'éteindre, me dit-il ? Ah ! seigneur, continuai-je, donnez un passage libre à vos eaux ; semblables aux cataractes du Nil, elles seules suffissent pour nous préserver de l'embrâsement. Vous avez raison, reprit ce jeune homme d'un grand sens froid, je n'y pensois nullement, & je ne pouvois pas m'imaginer que l'inondation que je croyois si dommageable à mon pays, & pour lequel je sacrifiois ma vie, dût lui être si salutaire. Alors, déférant à mon conseil, il rendit très-copieusement l'eau qu'il gardoit depuis si longtemps. J'avois donné ordre qu'on éloignât les flammes à mesure que ce jeune homme auroit lieu de croire qu'elles devoient cesser ; on exécuta très-ponctuellement ce que j'avois commandé, & des gens que j'avois apostés pour venir remercier le prince de les avoir sauvés du feu, finirent cette risible comédie, que l'on recommençoit toutes les fois que le fils du gouverneur retomboit dans sa manie.

Il n'est point de remerciement que je ne reçusse de Sarama ; il paya fort généreuse-

ment mes avis , qui furent si utiles à son fils , qu'il guérit enfin radicalement , ainsi que je l'ai appris à mon retour. Mais , seigneur , il faut que je vous raconte une aventure fort plaisante qui arriva chez ce gouverneur ; c'étoit un homme d'étude , & chez lequel il y avoit toujours un grand concours de gens de lettres.

Un jour que Sarama tenoit chez lui une espèce d'académie , où il m'avoit fait l'honneur de m'appeler ; il y entra un arabe de fort bonne mine , qui se tint debout jusqu'à ce que Sarama lui eût fait signe de s'asseoir ; cet arabe lui ayant demandé où il lui plaisoit qu'il prît sa place , le gouverneur lui répondit : mettez-vous où vous vous trouverez le plus commodément. L'arabe alors , sans faire aucune cérémonie , alla s'asseoir sur un coin du sofa où étoit placé Sarama. Surpris de la hardiesse de cet étranger , le gouverneur dit à un de ses officiers , puisque cet homme est si indiscret , allez lui faire une reprimande , & faites-lui en même-temps quitter la place qu'il a prise. L'arabe ayant entendu ce commandement , répondit au gouverneur : Tout beau , seigneur , celui qui commande si légèrement est sujet à se repentir. Sarama , qui avoit parlé en

langue syriaque à son domestique , qui étoit de Syrie , étonné d'entendre ainsi parler l'arabe , lui demanda s'il savoit cette langue ? Je l'entends non-seulement , répliqua-t-il , mais encore plusieurs autres ; alors entrant en dispute avec les docteurs assemblés , il leur imposa bientôt silence. Il nous réduisit tous alors à l'écouter , & à apprendre de lui beaucoup de choses que nous ne savions pas.

La dispute étant finie , Sarama rendit beaucoup d'honneur à l'arabe , & le retint auprès de lui , pendant que les musiciens qu'il avoit fait venir se mirent à chanter ; l'arabe se mêla avec eux , & les accompagnant avec un luth qu'il prit en main , il se fit admirer de toute l'assemblée , qui lui demanda s'il n'avoit point quelque pièce de sa composition : il en tira une sur le champ de sa poche , avec toutes ses parties qu'il distribua aux musiciens , & continuant à soutenir leurs voix de son luth , il nous mit tous de si belle humeur , que nous nous mêmes à rire de toutes nos forces ; après quoi , lui faisant chanter une autre de ses pièces , il nous fit tous pleurer : & changeant ensuite de mode , il nous provoqua tous au sommeil le plus agréable : alors

ayant pris un poinçon , il écrivit , sur le manche du luth dont il s'étoit servi , ces paroles : « Abounaffar ( 1 ) est venu , & les » chagrins se sont dissipés » ; ensuite il se retira , & nous laissa tous très-surpris à notre réveil d'être tombés dans un pareil enchantement.

Je partis ensuite de Gingy pour aller à Negapatan ( 2 ), où je prétendois m'embarquer pour Serendib ; mais plus j'approchois , pour ainsi dire du port , & plus la fortune sembloit me mettre à deux doigts de ma perte. Je n'avois plus que quelques lieues à faire pour arriver à cette ville , lorsque je fis la rencontre de deux indiens à pied , qui me parurent être de fort honnêtes gens ; nous allâmes quelque temps le même chemin , en nous entretenant de

---

( 1 ) Abulfeda , auteur arabe , raconte pareille chose de Farabi , ou Fariabi ; ce docteur , selon lui , étoit le phénix de son siècle , le coriphée des philosophes de son temps , & surnommé Maallem-Tfani , c'est-à-dire , le second maître , parce que celui dont il avoit appris de si beaux secrets n'en savoit guères plus que lui : l'auteur arabe ne nomme pas celui qui les lui avoit enseignés.

( 2 ) Ville de la province de Coromandel , sur le golphe de Bengale.

choses fort indifférentes ; mais comme j'étois à cheval , & qu'il n'y avoit pas loin d'où nous étions à la ville , je crus qu'il y auroit de l'impolitesse à ne pas mettre pied à terre ; je le fis donc , & je marchois tranquillement avec ces deux hommes , lorsque l'un me jetant une corde au col , m'entraîna avec son camarade hors du chemin. Ils me conduisirent à l'entrée d'un bois , où , après m'avoir volé & dépouillé , ils me jetèrent dans une fosse , qui avoit près de douze pieds de profondeur. Ces deux scélérats , dont je ne m'étois point défié , attachèrent alors mon cheval à un arbre , ils s'assirent ensuite sur le bord de cette fosse , & plaissant entr'eux de ma simplicité , ils partagèrent à ma vue tout ce qu'ils m'avoient volé. Ah ! seigneurs , leur criai-je , soyez touchés de quelque humanité , & si vous n'avez pas voulu me donner la mort , ne permettez pas que je devienne la pâture des bêtes féroces ; donnez-moi seulement mon arc & mes flèches , afin que tant que je serai en vie , je ne sois pas du moins déchiré par leurs dents carnacières : mes voleurs ne crurent pas devoir me refuser si peu de chose , ils me jetèrent mon arc & mon carquois , mais



ils furent bientôt punis de leur sottise ; avant qu'ils eussent le temps de se lever de leur place , je les perçai chacun d'une flèche , dont ils tombèrent morts : ils roulèrent avec tout leur butin dans la fosse où ils m'avoient jeté ; je leur ôtai ce qu'ils m'avoient volé , & les ayant mis l'un sur l'autre , leurs corps m'élevèrent assez pour me donner le moyen de sortir de l'endroit où j'étois. Je remontai sur mon cheval , je repris mon chemin , & après avoir séjourné quelques jours à Negapatan , je m'y embarquai pour Serendib , où j'arrivai heureusement.

Mon premier soin , seigneur , quand je me vis dans cette île , fut de m'informer où je pourrois trouver l'oiseau dont j'avois besoin ; j'appris avec une extrême satisfaction , qu'il étoit dans les jardins du roi. Je ne m'occupai alors qu'à chercher la femme qui m'étoit nécessaire , & je fis pour cet effet publier par toute l'île une assemblée des femmes des aveugles. Il en vint un nombre infini ; je leur exposai de quoi il s'agissoit , & je leur promis des récompenses excessives , mais il ne s'en trouva point qui osât monter sur l'arbre dangereux , & pas une ne se flatta d'être capable de redonner la vue à votre majesté.

J'étois dans un chagrin inconcevable de ne pouvoir réussir dans mon entreprise, & je commençois, seigneur, à douter de la prédiction des sages Indiens, lorsque le roi de Serendib m'envoya chercher par un de ses visirs. Mon aventure avoit fait assez de bruit dans son isle pour être parvenue jusqu'à lui; il avoit eu la curiosité de la savoir par moi-même, & j'eus l'honneur, seigneur, de lui raconter toute votre histoire depuis son commencement jusqu'à mon départ, en présence d'un jeune homme d'assez bonne mine, & d'une dame voilée qui parut l'écouter avec beaucoup d'émotion.

Ce monarque fut très-sensible à vos malheurs; mais il ne put s'empêcher de rire de la douleur que je témoignois de ne point trouver une femme qui crût sa vertu & sa tendresse assez épurée pour monter sur l'arbre de Serendib. J'ai appris, me dit-il, par tradition, que l'oiseau merveilleux, qui est dans un de mes jardins, est un génie qui depuis près de deux cent ans est sous cette forme, pour quelque chagrin qu'il donna à l'un des sages qui habitent sur la montagne du feu sacré; je fais encore qu'il ne doit sortir de l'esclavage que lorsqu'une femme, après avoir monté jusqu'au faite

de l'arbre sur lequel il fait sa résidence , & après avoir puisé de la divine liqueur qui coule de son bec , en fera descendue sans avoir éprouvé le tranchant de cet arbre ; mais il faut que cette femme ait par-devers elle des qualités si éminentes & si singulières , que je crois franchement que l'enchanteur restera toujours oiseau , & que le roi d'Astracan ne recouvrera jamais la vue par ce moyen.

La dame voilée parut piquée de la plaisanterie du roi de Serendib ; mais , seigneur , lui dit-elle , quoique cette femme puisse être assez rare , vous croyez donc qu'il est absolument impossible de la trouver : Si vous voulez que je parle naturellement , madame , reprit le monarque , je crois qu'Abubeker fait une recherche inutile , & qu'une femme d'un caractère si particulier , ne peut passer que pour un être imaginaire. Eh bien , seigneur , répliqua la dame en levant son voile : je veux vous convaincre du contraire , & venger l'honneur de mon sexe que vous méprisez tant ; ce sera moi qui ferai l'épreuve de l'arbre dangereux , & je serai moins craintive qu'un grand nombre de femmes qui ont aussi-bien que moi , les conditions requises pour monter sur cet arbre ,

mais qui manquent de courage & de hardiesse. Vous ! madame, s'écria le roi de Serendib tout éperdu : vous , faire l'épreuve de l'arbre dangereux ! Songez-vous bien à ce que vous dites ? Et quand même je permettrois que vous l'entreprissiez , faites vous réflexion que vous n'avez pas toutes les qualités nécessaires , qu'il faut être pour cela femme d'un aveugle , & que votre mari a deux bons yeux. Que cela ne vous inquiète pas , seigneur , reprit froidement cette dame , je vous éclaircirai ce mystère quand il en sera temps ; mais ma vertu ne permet plus que je diffère de travailler à la guérison du roi d'Astracan.

Ce monarque , seigneur , s'opposa vainement aux volontés de la dame ; elle fut ferme dans sa résolution , & tout ce qu'il put obtenir d'elle , ce fut qu'elle remettroit l'exécution de ce projet au lendemain matin. Je logeai cette nuit au palais , par ordre du prince ; & le bruit s'étant répandu par toute l'isle , qu'il s'étoit à la fin trouvé une femme qui devoit faire l'épreuve de l'arbre dangereux , le palais du roi fut dès la pointe du jour entouré d'une foule extraordinaire de ses sujets , qui le firent supplier de permettre qu'ils fussent spectateurs d'une si

grande merveille; il ne put leur refuser cette satisfaction, l'on ouvrit les portes du jardin, & le prince, à qui sans doute cette dame avoit découvert qui elle étoit, n'ayant plus de raison pour la détourner de son dessein, la conduisit bientôt par la main jusqu'au pied de l'arbre. Elle quitta alors une longue robe, qui pouvoit l'embarrasser, & montant avec beaucoup de facilité de branche en branche jusqu'au sommet de cet arbre, elle y recueillit la liqueur qui distilloit du bec de l'oiseau, en emplit un flacon d'or qu'elle attacha à sa ceinture, & descendit aussi facilement qu'elle étoit montée. L'air retentit alors de mille cris de joie & d'admiration, & l'étonnement augmenta encore quand on vit l'oiseau s'envoler dans les airs sans être retenu comme il l'étoit auparavant, & l'arbre sécher de manière qu'il n'y resta plus une seule feuille.

Le roi de Serendib ne pouvoit se lasser d'admirer la dame qui venoit de donner un exemple si éclatant de vertu & d'amour conjugal. Que Schems-Eddin est heureux, s'écria-t-il, de pouvoir posséder une telle femme! Ah! mon cher Abubeker, marque lui, je t'en conjure, combien je suis sen-

sible à son bonheur ; il est si grand, que je ne vois rien qui puisse l'égalér.

La dame voilée écoutoit ces louanges avec une modestie qui relevoit encore l'éclat de sa beauté. Que vous dirai-je davantage, seigneur, poursuivit le médecin ? après avoir fait seulement autant de séjour à Serendib qu'il en falloit pour préparer notre retour, nous en partîmes accablés de bienfaits, & des libéralités du puissant & sage monarque qui y gouverne avec tant de justice & de modération, & nous arrivâmes à Ormus, sans avoir essuyé aucun des périls auxquels on est si sujet sur mer dans un voyage de long cours. Nous traversâmes ensuite toute la Perse ; nous sommes heureusement arrivés à Astracan, où je n'ai su que dans ce moment, seigneur, & par la propre bouche de l'incomparable Zebd-El-Caton, qu'Aben-Azar que j'avois toujours regardé comme son époux, n'est rien moins que ce qu'il paroïssoit, & que j'ai eu le bonheur, en contribuant à vous rendre la vue, de vous ramener, sans le savoir, une illustre épouse que vous avez si longtemps pleurée, & sans laquelle votre joie seroit imparfaite. Fasse le ciel, sensible à mes vœux, que vous jouissiez, seigneur,

gneur, avec cette incomparable princesse, d'une félicité qui ne soit point interrompue par la maladie ni par la vieillesse ; & que dieu assignant un jour sur votre amour le douaire des dames du paradis , elles mettent leur unique bonheur à être autant aimées de vous, que l'est aujourd'hui la divine Zebd-El-Caton.

Les souhaits d'Abubeker , qui finit ainsi son histoire , eurent un plein effet ; Schems-Eddin, l'heureux Schems-Eddin , après l'avoir comblé de bienfaits , ainsi qu'Aben-Azar & Ben-Eridoun, vécut dans une union charmante avec son épouse, dont il eut plusieurs enfans dignes héritiers de leur vertu ; & ils ressentirent encore l'un pour l'autre , dans un âge presque décrépît , ces tendres mouvemens qui ne semblent devoir se trouver que dans la jeunesse.

---

## AVERTISSEMENT.

*L'ON a sans doute attendu de moi un ouvrage d'aussi long cours que les Contes Arabes ou Persans. Je m'imagine voir le lecteur surpris, & fâché peut-être, de trouver*  
*Tome XXII. L*

*dans ce volume le dénouement d'une histoire qu'il n'espéroit qu'après un nombre considérable d'autres aventures ; cette petite colère auroit son mérite , puisque ce seroit une marque que cette lecture ne l'auroit pas ennuyé ; mais il est bon de rendre raison de mon travail. Quoique ce livre soit intitulé , les Mille & un quart d'heure , pour peu que l'on y fasse attention , on connoîtra que je n'ai point eu dessein de rapporter toutes les histoires qui ont été racontées au roi d'Astracan. Il y a plus de deux ans que le médecin Abubeker est parti pour l'isle de Serendib , lorsque Ben-Eridoun entreprend de divertir Schems-Eddin de la perte qu'il a faite de sa femme & de sa vue ; je puis donc supposer qu'il y a environ neuf cent quaris d'heures d'employés par différens particuliers ; ce ne sont pas ceux-là que j'ai entrepris de donner au public , je me suis fixé à ceux que Ben-Eridoun fait passer au roi d'Astracan. Heureux si le lecteur y a pris autant de plaisir que l'on peut se flatter que Schems-Eddin en a reçu , & si la brièveté de l'ouvrage est le seul défaut que l'on puisse reprocher à l'auteur.*

F I N.



LES SULTANES  
DE GUZARATE,

*ou*

LES SONGES  
DES HOMMES ÉVEILLÉS,  
*CONTES MOGOLS.*



---

# A V I S

## A U L E C T E U R.

**L**E public a reçu si favorablement mes Contes Tartares & Chinois (puisque les libraires de Paris en font à la troisième édition, & qu'ils ont même été plusieurs fois imprimés dans le pays étranger) que j'ose me flatter qu'il aura autant de bonté pour les Contes Mogols que je lui présente. Ce n'est pas un petit embarras, après tant d'ouvrages écrits très-poliment dans ce goût, de prétendre donner encore du nouveau.

Messieurs Galland, & Petit de la Croix, ou du moins ceux qui leur ont prêté leur plume pour rédiger & écrire les Contes Arabes, Persans & Turcs, paroissent avoir épuisé la matière, & il semble qu'il n'y ait plus qu'à glaner après eux; cependant,

le fonds des histoires orientales est si ample, les fables qu'elles admettent sont en si grand nombre, & elles prêtent des aventures si étonnantes à leurs héros préadamites, que plusieurs de nos auteurs romanciers n'ont pas dédaigné de puiser dans ces sources, alors très-peu connues, des histoires dont quelquefois même ils n'ont fait que changer les noms. Je ne dis pas ceci pour le leur reprocher; au contraire, j'estime que nous leur avons beaucoup d'obligation d'avoir tiré, pour ainsi dire, ces ouvrages de l'obscurité. A leur exemple, si l'on reconnoît quelque fonds de mes histoires, je crois que l'on aura autant d'indulgence pour moi que l'on en a eue pour ces messieurs.

J'ai déjà à ce sujet éprouvé les bontés du public plus d'une fois, dans les livres que je lui ai donnés dans ce genre; il ne m'a point chicané sur les aventures des *trois Bofsus de Damas*, de mes *mille & un*

*quart d'heure*, quoiqu'il ne lui ait pas été difficile de connoître qu'elles étoient prises des *facétieuses nuits de Straparolles*, & qu'elles aient même fait la matière des trois ou quatre scènes jouées il y a près de quatre-vingt ans par des bateleurs, & imprimées sous le nom de *la Farce des Bossus*.

Il a lu avec beaucoup de plaisir, à ce que j'ai appris, ce conte habillé à la tartare, & extrêmement différent de ce qu'il est dans l'original. J'espère qu'il en fera de même aujourd'hui. Je lui avouerai, cependant, que je n'ai pas été peu embarrassé à imaginer une première histoire, pour donner un tour nouveau à raconter les autres, & que cela seul m'a coûté plus que tout le reste.

Dans les Contes Arabes, une jeune fille à qui, au sortir du lit du sultan, on doit couper la tête, trouve le secret de l'amuser pendant mille & une nuits par le récit d'aventures

qui suspendent toujours la curiosité de ce monarque, & lui obtiennent la vie qu'elle étoit destinée à perdre.

Les Mille & un jour sont remplis d'histoires ingénieuses, & très-délicatement écrites, dans lesquelles la nourrice d'une princesse prévenue contre notre sexe, veut lui prouver qu'il y a des amans fidèles. Et malgré toutes les aventures que cette princesse raconte à son tour, pour faire connoître la perfidie des hommes, elle est obligée, enfin, de changer de sentimens, & se détermine à se marier.

Le seul volume que nous ayons des Contes Turcs, & qui nous en fait souhaiter la suite, contient des faits fort intéressans. Un prince accusé par sa belle-mère, est condamné à mort par son père; plusieurs visirs prennent sa défense, & par des histoires, dans lesquelles ils développent au sultan la malignité du cœur des femmes, ils suspendent la mort du prince. La belle-mère à son tour détruit l'ou-

vrage des visirs , par d'autres récits , où elle fait voir à son époux de quoi les enfans sont capables , quand ils sont nés avec un mauvais naturel.

Un prince dont la femme est crue morte , & qui devenu aveugle par accident , se fait raconter tous les jours des histoires nouvelles pour soulager sa douleur , fait le sujet des Mille & un quart d'heure. Pendant qu'un habile médecin est allé lui chercher un remède fort extraordinaire pour lui rendre la vûe , on accuse le fils de ce médecin de s'être moqué de l'embarras dans lequel est le visir , d'avoir trouvé de nouveaux sujets de charmer les peines du sultan , & de s'être vanté au péril de sa vie d'être seul capable de l'entretenir jusqu'au retour de son père ; le visir l'oblige à exécuter ce dont la malice des médecins l'a chargé ; enfin , le père de ce jeune homme ramène au sultan son épouse qu'il croyoit avec raison avoir perdue pour toujours , & par son

moyen il recouvre la vûe qu'elle seule étoit en état de lui rendre.

Il s'agit dans les Contes Chinois de faire changer de religion à un roi de la Chine. Un sage cabaliste prend la figure du premier mandarin, & , sous prétexte de convertir la reine , qui est mahometane , il lui raconte en présence de son époux , les aventures merveilleuses qu'il suppose lui être arrivées dans les différens corps par lesquels il a passé , suivant la métempsychose qu'admettent les Chinois ; & ensuite faisant connoître toute l'absurdité de ce système , il oblige le sultan à embrasser , suivant son but , la religion de Mahomet.

J'ose dire que dans les Contes Tartares & Chinois , ( & je ne le dis qu'après qu'un nombre considérable de personnes qui les ont lus me l'ont assuré ) j'ai suspendu assez agréablement l'esprit du lecteur , qui dans ces deux ouvrages ne s'est point attendu au dénouement ; mais il ne



m'a pas été permis de faire la même chose dans les Contes Mogols.

J'aurois bien voulu y faire croire que le sultan de Guzarate est véritablement mort, afin que lorsqu'on le voit reparoître, sa vue, à laquelle ses sultanes s'attendent si peu, pût aussi surprendre le lecteur; mais il sentira bientôt qu'il m'eût été impossible de suivre cette idée, sans détruire le motif qui fait agir ainsi le sultan, & que s'il étoit censé mort pour le lecteur, comme pour les sultanes, il n'auroit plus besoin de savoir ce que ses femmes pensent de lui après l'avoir perdu. Cette seule réflexion doit me justifier envers le public, de ne lui avoir pas donné le plaisir de la surprise; d'ailleurs elle ne se trouve pas non plus dans le dénouement des Contes Arabes, Persans & Turcs.

Il me reste à dire que ce n'est pas sans raison que j'ai mis à ces aventures des notes géographiques & his-

toriques un peu plus amples que l'on n'a coutume de le faire en pareil cas, outre qu'il y a nécessairement dans ces fortes d'ouvrages des endroits qui ont besoin d'explication, surtout pour les dames, j'ai cru devoir les appuyer, & principalement ceux qui regardent l'histoire fabuleuse, de l'autorité de la bibliothèque orientale, ou des plus célèbres voyageurs, qui ont parcouru ces vastes pays, persuadé que le lecteur ne me fera pas mauvais gré de ces remarques, qu'il sentira bien m'avoir coûté beaucoup de temps & de lecture.



---

---

# LES SULTANES

DE GUZARATE,

OU

## LES SONGES

DES HOMMES ÉVEILLÉS,

CONTES MOGOLS.

---

OGUZ, roi de Guzarate (1), ayant établi dans ses états la religion du grand prophète, & fait abattre tous les temples des idoles que ses sujets adoroient auparavant, se pro-

---

( 1 ) *Guzarate*, province aujourd'hui de l'empire du grand Mogol dans la terre ferme de l'Inde, à l'orient du Decan, & dont la capitale est Cambaye, qui a un golphe & un port du même nom : ce pays avoit autrefois ses rois particuliers, qui étoient très-puissans, & qui, malgré l'irruption des Tartares dans l'Indoustan, en 1401, se soutinrent contre *Tamerlan* leur prince. *Achobar*, l'un de ses successeurs, l'usurpa-

posa de faire une paix solide avec les rois ses voisins : comme son exemple, sa valeur & sa piété, les avoient engagés à reconnoître un seul Dieu, & Mahomet pour son envoyé, il ne lui fut pas difficile de s'acquérir leur amitié, & quatre d'entr'eux voulant lui en donner des marques, lui offrirent leur alliance par des ambassadeurs, qui, par un événement assez singulier, arrivèrent tous à Cambaye le même jour. Quoiqu'Oguz, qui n'avoit guère plus de vingt-quatre ans, se sentît beaucoup d'antipathie pour le mariage, cependant, pour éviter de faire présumer qu'il méprisoit les sultans, il fit entendre à

---

vers l'an 1545, pendant la minorité de Madof-her; qui n'avoit que douze ans, lorsque le sultan *Mamouët*, qui descendoit d'Oguz, lui laissa la couronne. Le tuteur de ce jeune prince, qui se nommoit *Ehamet-Chan*, se voyant obligé de demander la protection du Mogol contre les grands du royaume, qui s'étoient révoltés, & de s'engager à lui promettre la ville d'Amadabat, *Achobar* entra aussitôt dans le Guzarate avec une puissante armée; mais au lieu de maintenir *Madof-her* sur le trône qui lui appartenoit légitimement, il se rendit maître de tout le royaume, & emmena prisonniers ce jeune monarque & son tuteur. Plusieurs voyageurs assurent qu'il n'y a point de roi en Europe dont la cour fût aussi magnifique que l'étoit autrefois celle des rois de Guzarate.

leurs ambassadeurs , qu'il étoit prêt d'accepter l'honneur que lui faisoient leurs maîtres ; mais que ne pouvant se choisir une épouse sans choquer celles auxquelles il ne donneroit pas la main , il les prioit de vouloir bien s'accorder entr'eux , pour un choix qui l'embarrassoit extrêmement.

Les ambassadeurs , après avoir conféré ensemble sur une matière aussi délicate , imaginèrent un expédient ; ce fut que chaque princesse se trouveroit , à un jour marqué , à ( 1 ) Amadabat , qu'Oguz s'y rendroit le même jour ; que-là , dans une salle du palais , toutes les princesses paroîtroient couvertes d'un voile très-épais qui cacheroit même leur taille ; & que celle que le sultan choisiroit sans la voir , seroit sa légitime épouse. Ce projet tout bisarre qu'il étoit , ayant été approuvé par Oguz & par les rois qui demandoient son alliance , les princesses , dont la plus âgée n'avoit pas dix-huit ans , se trouvèrent à Amadabat au jour désigné. Oguz après s'être promené quelques momens

---

( 1 ) *Amadabat* , ville du royaume de Guzarate , à dix-huit lieues de Cambaye , proche du fleuve Indus. Il y a encore dans cette ville plusieurs sépultures d'anciens rois idolâtres.

dans la salle où elles étoient, & leur avoir donné le temps de l'examiner, présenta au hasard la main à l'une d'elles ; & l'Iman, ainsi que l'on en étoit convenu, ayant fait les cérémonies ordinaires en pareil cas, le sultan n'eut pas plutôt épousé cette princesse, que lui adressant la parole : Madame, lui dit-il, mon cœur jusqu'à présent n'a point eu de part au choix de ma main ; cependant, comme j'ai cru m'appercevoir, par la manière dont vous avez reçu ma foi, que ma personne ne vous étoit pas indifférente, ne différez pas, je vous en conjure, à me faire voir l'épouse que le hasard m'a donnée ; puisse le ciel approuver cette union ! puissions-nous n'avoir jamais lieu l'un & l'autre de nous en repentir !

Comme il n'y avoit dans la salle du palais d'Amadabat que des esclaves & des eunuques noirs, qui avoient accompagné les princesses & le sultan, celle qui venoit d'être l'épouse d'Oguz, crut devoir se montrer docile à ses premières volontés ; & rejetant son voile avec promptitude, elle fit voir tant de majesté dans toute sa personne, une beauté si parfaite, des traits si réguliers, & des yeux d'une si grande vivacité, que ce monarque en fût quelque temps ébloui :

Grand prophète , s'écria-t-il ! est-ce là une simple mortelle , & ne m'as-tu pas envoyé à la place de l'épouse que j'attendois , une des filles de ton paradis ? Non , seigneur , dit modestement la nouvelle sultane , vous ne voyez devant vous qu'une princesse d'une médiocre beauté ; je suis fille du roi de ( 1 ) Jeselmère , l'on me nomme ( 2 ) Gehernaz , & je suis fâchée que le sort vous ait procuré pour épouse la moins belle des princesses qui sont ici. Ah ! madame , s'écria le sultan de Guzarate , la chose est impossible ; je m'en tiens très-volontiers à mon choix , l'amour , cette passion qui jusqu'à présent m'avoit été inconnue , vient de s'emparer si violemment de tous mes sens , que je suis hors de moi-même ; mais je ne puis être parfaitement heureux , si je n'ai pas fait la même impression sur votre cœur.

A peine le sultan eut-il achevé un discours aussi flatteur pour Gehernaz , que les autres

( 1 ) *Jeselmère* ou *Gislemère* , ville & royaume des Indes , aujourd'hui dans l'empire du Mogol : ce pays est dans les montagnes , sa capitale est grande & bien peuplée , & il y en a plusieurs autres , comme *Radimpore* , &c.

( 2 ) *Gehernaz* , c'est-à-dire , la dot de la beauté.

princesses, qui avoient été enchantées de la personne d'Oguz, ne purent retenir leurs larmes ; la douleur même de l'une d'elles fut si violente, qu'elle se laissa tomber entre les bras de ses esclaves. Dans cette situation, son voile s'échappa, & les deux autres princesses ayant voulu lui porter un prompt secours, elles se trouvèrent toutes trois dans le même état, c'est-à-dire, sans voile. Quelque prévenu que le sultan fût pour Gehernaz, il resta immobile à la vue de tant de beautés, qui n'avoient peut-être pas leurs pareilles dans tout le monde ; & la reine son épouse s'étant apperçue de son émotion : avouez, seigneur, lui dit-elle, que ces princesses sont d'un mérite incomparable, & que votre main ne vous a pas bien servi dans le choix que vous avez fait de ma personne.

Je ne puis disconvenir, ma chère sultane, reprit Oguz, que ces princesses ne soient parfaitement belles ; mais de quelques charmes dont elles soient pourvues, je les trouverai toujours fort inférieures à ceux de l'adorable Gehernaz. Ah ! seigneur, répliqua la sultane, que votre prévention me fait de peine ! & que je suis éloignée de mes projets ! Quels peuvent-ils être ? s'écria le sul-



tan allarmé? Oferai-je bien vous l'avouer, mon cher prince, continua la sultane! mais quand je voudrois vous le taire, les sermens affreux que j'ai fait m'obligent à ne vous rien cacher. Nous arrivâmes avant-hier assez tard, ces trois princesses & moi, dans ce palais; quelque'inimitié qui dût être entre des rivales trop prévenues de leur beauté & de votre mérite, nous nous fîmes d'abord beaucoup de politesses; ensuite ayant quitté nos voiles, nous restâmes malgré nous-mêmes, dans l'admiration les unes des autres; & après nous être assez longtemps examinées avec des yeux envieux, sans pouvoir nous trouver de défauts, nous fûmes très-surprises de voir que chacune de nous avoit les yeux remplis de larmes; nous en comprîmes d'abord la raison, & rompant la première le silence: Princesses, leur dis-je, les grandes actions du sultan de Guzarat, & les relations avantageuses que l'on nous a faites de sa personne, font craindre à chacune de nous de n'avoir pas le bonheur d'être son épouse. Je crois que notre grand prophète vient de m'inspirer le moyen de faire cesser notre appréhension; mais avant que de vous le découvrir, si j'ai bien connu la source de nos pleurs, & si vous

êtes dans les mêmes sentimens que moi ; jurons-nous en ce moment , que non-seulement rien ne pourra jamais altérer l'estime & l'amitié qui doit nous unir pour toujours ; mais encore , que celle que son bonheur destine à être l'épouse du sultan , ne jouira point de cet honneur , qu'elle ne lui ait fait promettre sur le divin livre , qui est le fondement de notre religion , de se soumettre à la condition qu'elle lui imposera.

Les princesses, dont j'avois pénétré les sentimens , curieuses au dernier point de savoir ce que j'avois à leur proposer , ayant fait avec moi le serment dont nous étions convenues , je continuai ainsi mon discours. Le sultan en épousant une de nous , va jeter le désespoir dans le cœur des trois autres. Quelqu'insensibilité que ce monarque ait témoigné jusqu'à présent pour notre sexe , c'est que son heure de se laisser enflammer n'est pas encore venue : je suis sûre qu'il n'aura pas plutôt fait un choix , que celle en faveur de laquelle le sort aura décidé , comme un soleil brillant , dissipera par ses regards la glace dont le cœur de ce prince est environné ; mais plus il en fera éperduement amoureux , plus elle doit employer la force de ses charmes pour la satisfaction

des trois autres : voici donc , princesses , ce que j'exige de vous , & ce à quoi je me soumets aussi. Celle qui est destinée à faire le bonheur du sultan , ne lui rendra pas les devoirs d'une légitime épouse , qu'elle ne lui ait fait jurer sur l'alcoran de partager son cœur avec les autres princesses. Notre prophète permet aux hommes , par la loi qu'il nous a laissée , d'épouser quatre femmes légitimes ; nous ne surpassons pas ce nombre ; pourquoi le sultan de Guzarate , pouvant nous rendre toutes heureuses , ne nous procureroit-il pas un bonheur qui doit nous combler de joie ? Unissons-nous donc , mes chères princesses , lions-nous d'une amitié sincère & parfaite ; & méprisant l'envie & la jalousie qui règnent ordinairement entre des rivales , ne travaillons de concert qu'à la félicité du sultan & à la nôtre.

Ma proposition , seigneur , fut universellement applaudie ; les princesses & moi , nous nous promîmes une amitié à l'épreuve des évènements les moins attendus. Nous convînmes d'exécuter ponctuellement mes projets , sous les sermens les plus terribles , & nous ne pouvons les enfreindre sans encourir l'indignation de notre souverain prophète. C'est à vous à présent , seigneur , à vous con-

sulter , & à voir si vous m'aimez assez pour accepter les conditions que nous avons juré d'observer avec la dernière régularité ; sans cela , & malgré l'engagement que je viens de prendre avec votre majesté , je lui déclare qu'elle n'usera jamais avec moi des droits qu'une union si sainte lui donne sur ma personne.

Le sultan de Guzarate fut si surpris d'une pareille proposition , qu'il fut quelque temps sans y répondre : interdit , embarrassé & confus , il ne savoit quel parti prendre , lorsque promenant ses regards sur les trois princesses , il vit leurs beaux yeux noyés de larmes. Faites un effort sur vous-même , seigneur , lui dit alors Gehernaz , en lui baissant tendrement la main : votre irrésolution plonge un poignard dans le sein de ces belles personnes : que leur douleur & la mienne vous attendrisse ! & ne faites pas croire que j'aye assez peu de pouvoir sur votre majesté , pour ne pas obtenir la première grâce que je vous demande. Elle est par rapport à vous-même , d'une nature si singulière , reprit Oguz , que je croirois vous offenser , belle Gehernaz , si je vous l'accordois si promptement ; cependant , je sens bien que je ne puis rien vous refuser : mais permettez que

j'y mette une condition ; c'est que les sultans à qui les princesses doivent le jour y donneront un plein consentement ; chacun d'eux jaloux de ses droits , pourroit s'offenser de ce que la princesse sa fille ne seroit pas seule sultane de Guzarate ; mais , si informés d'un événement aussi extraordinaire , ils approuvent votre proposition , je vous jure sur le divin livre , dicté mot à mot par l'ange à notre prophète , que j'épouserai ces trois princesses , aussi-tôt que je serai certain que les sultans ne s'y opposeront pas ; tout ce qui me reste à craindre , c'est (1) qu'*Afmoug* ne s'introduise un jour parmi vous , & ne trouble le repos & la tranquillité que vous vous proposez toutes de goûter avec moi. Non , seigneur , reprit *Geher-naz* , ce démon n'aura jamais entrée dans nos cœurs , (2) *Isfendiar* prendra soin de

---

(1) *Afmoug* , est le nom d'un démon , lequel , selon Zoroastre , est auteur de tout le mal qui est au monde. Il a pour sa fonction principale , à ce que croient les Orientaux , de semer la discorde dans les familles , les procès entre les voisins , & les guerres entre les princes.

(2) Les Orientaux sont persuadés qu'*Isfendiar* , est une espèce d'ange gardien de la chasteté des femmes , & qu'il inspire l'esprit de paix dans leurs serrails.

l'en chasser ; & je suis caution pour toutes ces princesses , que leur union avec vous n'altérera pas notre repos : seigneur , dirent alors les trois princesses , après avoir tendrement embrassé la sultane , le procédé de Gehernaz est si généreux , que nous n'oublierons jamais que nous lui devons tout notre bonheur ; car nous sommes bien persuadées que les princes de qui nous dépendons , ne nous refuseront pas leur consentement ; ce refus nous seroit funeste , puisque nous sommes toutes déterminées à nous donner la mort , plutôt que de renoncer aux avantages que votre bonté & la générosité de Gehernaz veulent bien nous procurer.

Le sultan de Guzarate , surpris autant qu'on puisse l'être de la résolution des trois princesses , répondit à ce discours avec toute la politesse imaginable , & trouvant qu'aucune d'elles n'étoit inférieure en beauté à la princesse de Jeselmere , il ne put disconvenir au fond de son cœur , qu'il ne dût être le prince le plus heureux de l'Indoustan. Princesses , ajouta-t-il , j'accepte donc avec satisfaction l'offre de vos cœurs ; il est trop glorieux pour moi , pour que je ne vous en marque pas toute la reconnoissance possible : je vais écrire aux sultans à qui vous devez le jour ,  
après

après en avoir conféré avec leurs ambassadeurs ; & pour peu que vous leur témoigniez les sentimens dans lesquels vous êtes à mon égard , je ne doute point que vous n'en obteniez ce que vos cœurs souhaitent avec tant d'empressement. Nous nous flattons , seigneur , reprit une des princesses , que les sultans nous aiment assez pour passer par-dessus un léger point d'honneur qui pourroit s'opposer à notre contentement.

Oguz & les princesses écrivirent aux sultans ; leurs lettres furent remises aux ambassadeurs , & ce monarque , après avoir ordonné que les trois princesses & leur suite fussent traitées dans son palais conformément à leur qualité , passa dans son appartement secret avec la sultane son épouse : on leur servit une magnifique collation ; ils entrèrent quelques heures après dans le bain , & ensuite ils se couchèrent.

Jamais le sultan de Guzarate n'avoit goûté des plaisirs si parfaits ; enivré des beautés ravissantes qu'il découvroit dans Gehernaz : adorable sultane , lui dit-il , lumière de ma vie , croyez-vous que je puisse jamais partager mon cœur entre vous & les belles personnes avec lesquelles vous venez de m'en-

gager ? Non, non, cela n'est plus en mon pouvoir ; il faudroit , pour cela , n'avoir jamais vu l'incomparable princesse de Jeselemere. Ah : seigneur ! reprit Gehernaz , faites réflexions que vous pouviez sous nos voiles , choisir une autre épouse que moi , & que je serois morte de douleur , si cette princesse n'avoit pas obtenu de votre majesté , ce qu'elle lui a promis si solennellement ; mon cœur , à la vérité , gémira en secret de voir votre union avec les autres sultanes ; mais il le verra sans se plaindre , persuadée qu'elles sont toutes dans les mêmes sentimens où je suis : aimez-les donc , seigneur , je vous en conjure ; elles vous adorent , & par une indifférence qu'elles ne pourroient pas supporter , & dont je mourrois si j'étois à leur place , ne causez pas la mort de tout ce qu'il y a de plus aimable dans la nature : en effet , peut-on rien voir de plus parfait que la princesse de Chitor ? Ne mérite-t-elle pas avec justice le nom de (1) Gehensouz qu'elle porte , puisque les charmes de sa personne sont capables d'enflammer tout l'univers ? (2)

---

(1) *Gehensouz* , signifie l'incendiaire du monde.

(2) *Neubahar* , c'est-à-dire , nouveau printems.



Neubahar, sultane de Bukar, dément-elle le nom qu'on lui a donné ? Ne représente-t-elle pas, par une jeunesse des plus brillante & des plus enjouée, les agrémens du printemps ? Et la divine (3) Schebgerak fille du sultan (4) d'Asmère, n'est-elle pas une véritable pleine lune, par l'excellente beauté dont elle est ornée ? Il est vrai, chère portion de ma vie, que toutes ces princesses sont parfaites, dit alors le sultan ; mais leur mérite peut-il entrer en comparaison avec celui de l'incomparable Gehernaz ? Oui, seigneur, reprit la sultane, vous trouverez sûrement, dans ces belles personnes, des grâces que je n'ai pas ; & plaise au ciel qu'elles ne vous fassent pas un jour totalement oublier une épouse qui ne survivroit pas une heure à votre indifférence ! Ah ! belle sultane, répliqua Oguz, ne craignez jamais un pareil sort ; la description de votre beauté est écrite sur mon cœur avec la plume des (5) paons célestes, en caractères ineffaçables. Seigneur, dit alors

(3) Flambeau de la nuit.

(4) Les royaumes de Chitor, de Bukar & d'Asmère, font aujourd'hui partie des états du Mogol.

(5) Anges.

la sultane , ne répondez de rien : quand la toute puissance de dieu a décoché la flèche de son décret , il n'y a point d'autre bouclier à y opposer , que la conformité que l'on doit apporter à sa volonté ; ainsi je me soumets avec résignation à ce qu'il a ordonné de moi , & je lui demanderai seulement , qu'en ce cas il m'envoie la mort , ou la force de pouvoir soutenir la perte de votre cœur , sans en murmurer , & sans chercher à troubler votre bonheur.

Des sentimens si tendres & si soumis arrachèrent des larmes au sultan ; Gehernaz en fut attendrie , & embrassant son époux avec la dernière affection : mon cher roi , lui dit-elle , bannissons des idées si tristes , & qui troublent la tranquillité de nos cœurs ? livrons-les au contraire à une joie pure , & inaccessible au chagrin : pour moi , je ne veux plus désormais penser qu'au bonheur que j'ai de posséder mon cher sultan. Enfin , après de semblables discours plusieurs fois réitérés , ces heureux époux s'abandonnèrent à un sommeil tranquille , & ne se réveillèrent que bien tard après le lever du soleil.

Les trois princesses , qui ne voyoient pas sans quelqu'envie le bonheur de Gehernaz ,

attendoient avec impatience le retour des couriers , qui étoient allés chercher le consentement des sultans leurs pères : Ils arrivèrent enfin avec des pouvoirs suffisans , & Oguz ayant épousé ces princesses , trouva dans leur possession , un surcroît de plaisir & de satisfaction que l'on ne peut exprimer : ce qui y mit le comble , c'est qu'étant retourné à Cambaye , les quatre sultanes y accouchèrent le même jour , & presque à la même heure , chacune d'un garçon , plus beau que tout ce que l'on peut s'imaginer.

Si cet événement si extraordinaire remplit d'une extrême joie le cœur de ces princesses , il donna une idée bien singulière au sultan : Mes femmes , dit-il à un vieux eunuque qui l'avoit élevé dès l'enfance , n'ont point eu jusqu'à présent de division entr'elles : je leur ai si également partagé ma tendresse , qu'il n'y en a aucune des quatre qui puisse croire qu'elle me soit moins chère que les autres : je tremblois que la naissance de leurs enfans ne troublât l'union qui règne heureusement dans mon ferrail , & que je ne pusse pas conserver pour mes fils , sans exciter la jalousie des mères , la même égalité de ten-

dressé que j'ai fait voir jusqu'à présent pour elles : mais , mon cher (i) Abdalla , c'étoit le nom de l'eunuque favori , ce que je viens d'imaginer dissipe toutes mes craintes ; je souhaite que les sultanes ne connoissent pas les enfans à qui elles viennent de donner le jour , & que cela paroisse arriver sans ma participation : pour cet effet , je veux faire venir , ce soir , les nourrices dans mon appartement ; & quand je le jugerai à propos , tu exécuteras les ordres que je te donnerai : laisse-moi le soin du reste.

Le sultan , suivant son projet , fit apporter les enfans dans sa chambre ; il les fit déshabiller , & ayant dans ce moment donné à Abdalla le signal dont il étoit convenu , l'eunuque qui étoit dans un cabinet près de cette chambre , alluma une composition qu'Oguz lui avoit donnée , & qui faisant paroître tout l'appartement en feu , auroit inspiré une extrême frayeur à tout autre , même , qu'à des femmes. Les flammes ayant alors paru gagner la porte , Abdalla passant à travers , & appelant du secours , causa à ces pauvres nourrices une telle épou-

---

( 1 ) Serviteur de Dieu.

vante , que fans faire aucune attention à leurs enfans , elles se fauvèrent avec précipitation , en faisant retentir tout le palais de leurs cris. C'étoit justement ce que le sultan avoit prévu ; il profita de ce désordre , & aidé du seul Abdalla , ils portèrent les petits princes dans un autre appartement , & les ayant placés dans le même ordre qu'ils les avoient vus dans la chambre , pour les pouvoir reconnoître , ils les enveloppèrent de langes qu'Abdalla courut promptement chercher , & auxquels il avoit mis des marques secrètes qui pussent les faire distinguer. Le sultan , après avoir fait éteindre le feu , qui avoit causé plus de frayeur que de désordre , fit alors chercher les nourrices ; revenues de leur effroi , elles parurent en sa présence : il leur ordonna de reprendre leurs nourriçons ; mais ne les ayant vu que quelques heures , & ne les pouvant sûrement reconnoître , elles se jetèrent aux pieds de ce monarque pour lui demander pardon de leur faute.

Le sultan , transporté de joie de voir que le tout avoit réussi comme il le souhaitoit , feignit alors d'entrer dans une colère épouvantable : malheureuses , leur dit-il avec une fureur qu'elles crurent

véritable , que deviendront les sultanes , quand elles sauront que , par votre peu d'attention , elles ne seront plus en état de reconnoître leurs enfans ? deviez-vous quitter un seul moment des dépôts si précieux , & ne méritez-vous pas la mort , pour avoir lâchement abandonné les princes que l'on vous avoit confiés.

Les nourrices , prosternees le visage contre terre , n'osoient lever les yeux sur le sultan , qui paroissoit dans une colère immodérée ; elles attendoient avec une extrême frayeur qu'il ordonnât leur trépas , lorsqu'Abdalla jouant son rôle aussi naturellement qu'Oguz , se jeta à ses pieds : Seigneur , lui dit-il , tournez toute votre colère contre votre esclave , puisque c'est moi , qui , par des cris indiscrets , ai obligé ces pauvres femmes à prendre la fuite ; c'est un crime pardonnable à la timidité de leur sexe : j'ai cru le feu plus considérable qu'il n'étoit ; c'est mon imprudence , & l'effroi que j'ai marqué dans ce moment , qui a causé l'erreur dans laquelle est votre majesté sur les princes ses enfans ; c'est moi seul qu'il en faut punir , & non pas ces misérables femmes dont je vous demande la vie avec la dernière instance. Levez-

vous, Abdalla, dit le sultan, je vous pardonne une faute dont vous n'êtes coupable que par l'excès du zèle que vous avez eu pour moi; vous avez craint que nous ne fussions enveloppés dans l'incendie: mais, pour ces femmes, elles sont inexcusables; je ne veux pourtant pas, à votre seule considération, les punir comme elles le méritent: qu'elles sortent à l'instant du ferrail pour n'y rentrer jamais, & donnez-vous le soin de me chercher d'autres nourrices plus exactes dans leurs devoirs.

Abdalla exécuta sur-le-champ les ordres du sultan: il renvoya les nourrices, leur donna, comme de lui-même, à chacune une bourse de trois cent pièces d'or, pour les consoler de ce qui venoit de leur arriver par sa faute, fit promptement chercher quatre autres femmes pour les remplacer, & leur remit entre les mains les petits princes.

L'on eut grand soin de cacher aux sultanes l'accident arrivé dans le ferrail; on ne le leur apprit que lorsqu'il n'y eut plus de danger que cette nouvelle causât en elles une révolution qui pût intéresser leur santé & leur vie, & ce ne fut pas sans une extrême douleur, qu'elles furent

instruites d'un événement si singulier. Chacune d'elles étoit au désespoir de ne pouvoir reconnoître son fils , & quoique le sultan tâchât , par les caresses les plus tendres , de les consoler , elles avoient toutes les peines du monde à lui cacher les sentimens de leurs cœurs. Un jour , que ce monarque étoit avec elles & les petits princes : voyez , leur dit-il , si la nature ne pourroit pas découvrir en vous ce que vous avez tant d'envie d'apprendre. Elles examinèrent ces enfans avec attention ; l'incertitude où elles étoient à leur égard leur faisoit prodiguer à tous également mille caresses ; mais cette nature qu'elles consultoient en vain , ne leur donnoit pas plus de préférence pour l'un que pour l'autre ; elles en versèrent des larmes , & le sultan , qui voyoit avec plaisir que la tromperie qu'il avoit faite à ces princesses lui réussissoit si bien , feignoit , cependant , de prendre beaucoup de part à leur affliction , lorsque Gehernaz , attendrie par la douleur apparente d'Oguz , essaya de le consoler par ce discours : Mon cher seigneur , lui dit-elle , il y a une extrême différence de votre situation à la nôtre ; vous pouvez regarder ces aimables princes du même



œil & les aimer également ; vous savez bien qu'ils vous doivent le jour : pour nous , il n'en est pas de même , & je vous avoue que si je n'aimois pas aussi tendrement que je fais les trois sultanes vos épouses , je serois inconsolable de ne pouvoir pas distinguer mon fils de ces autres petits princes ; mais comme notre union a toujours été parfaite , je m'imagine être la mère de ces quatre enfans , & je suis très-persuadée que notre ignorance sur leur sort est un coup du ciel qui veut que nous les aimions tous d'une égale tendresse ; nous n'avons donc point d'autre parti à prendre que celui-là , puisque les sultanes & moi ne pourrions témoigner quelqu'aversiion pour l'un d'eux , sans risquer de haïr le fruit de nos propres entrailles , & loin de murmurer contre le ciel , nous devons remercier la providence ; elle a permis , sans doute , cet événement , pour nous lier encore davantage , d'une amitié qui doit durer autant que notre vie.

Les trois sultanes trouvèrent le raisonnement de Gehernaz si sensé , qu'elles l'embrassèrent avec la dernière tendresse : nous vous devons toujours notre tranquillité , lui dirent-elles , vous êtes féconde en

expédiens , & il y a tant de bon sens dans votre proposition , que nous sommes résolues de suivre votre conseil avec exactitude ; travaillons donc de concert à notre commun bonheur ; élevons nos enfans dans la crainte de dieu & de son saint prophète ; aimons-les avec une égalité parfaite , & redoublons notre tendresse pour le sultan notre souverain seigneur.

Un tel discours ne pouvoit être que très-agréable à Oguz ; aussi témoigna-t-il aux sultanes combien il étoit sensible à la résolution qu'elles venoient de prendre , & vit l'exécution de leur projet avec la dernière satisfaction.

Quand les princes eurent atteint l'âge de raison , le sultan , uniquement occupé de leur éducation , leur donna les plus habiles maîtres dans tous les exercices du corps , & n'oubliant rien pour former leur ame à la vertu , il eut la satisfaction de voir qu'ils répondoient parfaitement à son attente , & ils lui devinrent d'autant plus chers , que , pendant près de quinze ans , les sultanes ne lui donnèrent que des filles , qui moururent toutes à différens âges , à l'exception d'une petite princesse , appelée Ac-Sou ,

(1) d'une beauté achevée , & qui naquit de Gehernaz.

Quoique ces quatre princes eussent les mêmes maîtres , il s'en falloit de beaucoup qu'ils profitassent également dans leurs exercices. (2) *Affad-Allad* qui devoit sa naissance à la sultane de Jeselmère , surpassoit tous ses frères en mérite : (3) *Humayoun* , fils de Géanzouz , (4) *Nérیمان* , qui avoit obligation de la vie à Neubahar , (5) & *Schirin* qui la devoit à *Scheb-Gerak* , lui étoient fort inférieurs en tout ; cependant il cachoit cette supériorité avec tant d'adresse , pour ne point causer de jalousie à ses frères , que le sultan , qui s'appercevoit de la bonté de son cœur , lui donnoit la première place dans le sien par cette raison , & parce que , le connoissant pour fils de Gehernaz , il avoit toujours secrètement donné la préférence à cette sultane , quoiqu'il n'en eût jamais rien fait connoître.

Une profonde paix régnoit depuis plus de vingt-ans dans le royaume de Guzarate ,

( 1 ) *Ac-Sou*. C'est-à-dire , eau pure.

( 2 ) *Affad-Allad*. Lion de Dieu.

( 3 ) *Humayoun* , noble.

( 4 ) *Neriman* , brave.

( 5 ) *Schirin* , doux , agréables

& les princes, après leurs exercices extraordinaires, n'avoient point d'autres occupations que celles d'aller à la chasse. Ils s'ennuyèrent bientôt d'une vie si unie, & allant un jour trouver le sultan : Seigneur, lui dit Affad-Allad, en portant la parole pour ses frères & pour lui, nous languissons dans une molle oisiveté, pendant que nos voisins & nos alliés sont en guerre : (1) Samsam, sultan de (2) Tata, vient de faire une irruption sur les terres de Nagmedin, roi de (3) Soret; vous savez que ce monarque est oncle de la sultane Gehernaz, & qu'il ne s'est attiré la haine de cet injuste prince, que pour avoir refusé de lui donner sa fille pour épouse. Il n'a pas cru devoir l'accorder à un homme qui, dans les emportemens de l'ivresse, a déjà poignardé trois malheureuses princesses que la politique lui avoit donné pour femmes : permettez donc, seigneur, que nous allions offrir notre secours à

---

(1) *Samsam*. C'est-à-dire épée tranchante.

(2) *Tata*, royaume des Indes, aujourd'hui dans les états du Mogol, avec une ville de ce nom sur le fleuve Indus, & vers les frontières de la Perse.

(3) *Soret*, province aujourd'hui de l'empire du Mogol, dont Janagar est la capitale : elle est située à l'embouchure du Pader dans le golphe de l'Inde.

Nagmedin , & que dans une occasion aussi glorieuse , nous cherchions à nous instruire de ce que doivent savoir des princes tels que nous.

Quelque douleur qu'Oguz pût ressentir d'une pareille demande , à laquelle il ne s'attendoit pas , & qui devoit accabler de tristesse les sultanes , la prière des princes étoit trop juste pour qu'il n'y eût point d'égard ; il donna donc des ordres pour faire promptement leurs équipages , & les ayant mis , en moins de quinze jours , à la tête de quarante mille hommes , avec les plus braves officiers de ses troupes , il les fit partir pour se rendre à Janagar.

Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes , que les sultanes se séparèrent des princes leurs fils ; mais si elles en ressentirent une extrême affliction ; elles furent du moins assez raisonnables pour convenir qu'ils ne pouvoient acquérir de la gloire dans une occasion plus juste & plus louable ; enfin , ils se mirent en marche , & , après quinze jours , étant arrivés à Janagar , ils y trouvèrent Nagmedin , pénétré de colère de la lettre la plus outrageante , qu'il venoit de recevoir du sultan de Tata. Cet indigne prince , fier de quelques avantages qu'il venoit de rem-

porter sur lui , ne lui demandoit plus la princesse sa fille en mariage , il lui ordonnoit de la lui envoyer comme son esclave , & le menaçoit de mettre tout à feu & à sang dans ses états , s'il n'exécutoit pas ses ordres dans l'instant. L'on peut juger que les princes , arrivant au secours du sultan de Soret dans une pareille circonstance , en furent parfaitement bien reçus : il aimoit Noud (c'étoit le nom de la princesse sa fille) avec une tendresse extrême ; il craignoit Samsam : ce prince étoit jeune , plein de feu ; il commandoit lui-même des troupes aguerries , & Nagmedin , outre les incommodités de la vieillesse , étoit d'une santé très-infirmes , qui ne lui permettoit pas de se mettre à la tête de son armée. Il montra la lettre du sultan de Tata aux princes de Guzarate , & ils en furent si indignés , qu'ils jurèrent tous quatre de lui arracher la vie , ou de périr dans cette entreprise. Nagmedin fut charmé & du secours des princes , & de la colère qu'ils témoignoit contre Samsam , & pour leur donner les marques les plus sensibles d'amitié & de reconnaissance , il voulut , en passant par-dessus l'usage ordinaire , leur faire voir la princesse sa fille. Noud , avertie des intentions de son père ,

n'épargna rien pour relever une beauté des plus touchantes ; elle haïssoit mortellement le sultan de Tata, & ne croyant pas trouver un plus sûr rempart contre la violence de ses desseins , que de se faire aimer de quelqu'un des princes de Guzarate , qu'elle savoit avoir tous beaucoup de mérite , elle parut à leurs yeux plus brillante mille fois qu'une pleine lune. Les princes furent si surpris de sa beauté , qu'ils en restèrent comme immobiles ; mais Affad-Allad revenu le premier de son étonnement , & rompant un silence qui n'avoit été causé que par l'admiration : Incomparable princesse , lui dit-il , si Samfam n'étoit pas un prince qui ne s'est rendu jusqu'à présent recommandable que par des excès de cruauté inouïe , je ne pourrois pas le blâmer au fond de mon cœur de ce qu'il entreprend pour vous obtenir ; mais sa barbarie & la férocité de son ame le rendent indigne , je ne dis pas d'une personne pour laquelle notre grand prophète soupireroit s'il étoit encore sur la terre , mais même de la plus vile de ses esclaves ; pour moi , madame , qui ne crois pas qu'un simple mortel puisse aspirer à un bonheur si au dessus de toute expression , je ne ferai pas assez présomptueux pour vous offrir un cœur , qui

n'est pas digne de vous être présenté ; mais foyez certaine que je répandrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang , plutôt que de souffrir que vous deveniez la proie d'un monstre tel que le cruel Samsam. Belle sultane , s'écrièrent les trois princes , Affad-Allad n'a sur nous l'avantage que de vous avoir le premier offert ses services , nous sommes tous dans les mêmes sentimens ; nous vous jurons sur le saint temple de la Mecque , si respectable à tous les vrais croyans , que nous vous vengerons de l'insolence du sultan de Tata , & que nous arracherons la vie à ce monarque , qui , par des cruautés excessives , s'est rendu l'horreur de tout l'Indoustan.

Si Nagmedin fut touché des sermens des princes , Noud en fut transportée de joie. L'on servit ensuite un repas magnifique , où les mets les plus exquis & les plus délicats furent présentés en abondance ; vingt-quatre esclaves les portoient dans des plats d'or & de porcelaine la plus rare : sur l'un l'on voyoit un agneau farci , dans l'autre des perdrix , des cailles , des faisans ; dans celui-ci , des boulettes de viande hachée , enveloppées dans des feuilles d'herbes nouvelles ; du pilau , des tourtes , des gelées ,



des falades , des compotes , des fruits crus & confits , & des pâtés hachés , servis sur de grandes tables d'argent , sur lesquelles ils étoient faits & cuits : l'on présenta ensuite d'excellent sorbet , & sur la fin du repas , qui se termina par le café que l'on servit à genoux aux princes de Guzarate , Affad Allad , charmé de l'honneur extraordinaire qu'il recevoit de ce monarque , ayant prononcé avec une espèce d'enthousiasme ces mots : ( 1 ) *faatler ola alla , chaala padichaah vmurler virsun*. Les officiers de Nagmenin répondirent respectueusement , *amin*. Ensuite on fit entrer les baladines , qui , par leurs danses & mille postures comiques , plus plaisantes les unes que les autres , divertirent infiniment toute la compagnie , & terminèrent la fête. L'armée des princes ayant séjourné deux jours aux environs de Janagar , les officiers à qui le sultan avoit envoyé tous les rafraîchissemens nécessaires , ayant témoigné aux princes l'impatience où étoient leurs soldats d'aller com-

---

( 1 ) Bonheur & prospérité puissent arriver au sultan , que Dieu tout-puissant lui donne des jours longs & heureux. Ainsi soit-il,

battre l'ennemi, ils ne jugèrent pas à propos de laisser refroidir leur ardeur, & s'étant mis à leur tête, ils arrivèrent, après cinq jours de marche, devant un gros bourg de la dépendance du sultan de Soret, près duquel son armée étoit retranchée.

Samfam, campé dans la plaine voisine, avoit tâché par plusieurs escarmouches de faire sortir de ses retranchemens l'armée de Nagmedin. Le visir qui la commandoit alors étoit trop prudent pour risquer une bataille, qui pouvoit décider du salut de l'empire de son maître. Postée avantageusement à la tête d'un défilé, son armée, qui n'étoit que de quarante mille hommes, étoit capable d'arrêter celle du sultan, qui étoit de plus de cent mille : mais le secours qu'il reçut de l'armée des princes, & des troupes que Nagmedin y avoit jointes avec les plus braves seigneurs de sa cour, ayant rendu leurs forces à-peu-près égales, les princes crurent qu'il leur feroit honteux de différer davantage à attaquer un ennemi qu'ils venoient de jurer de détruire, & dont l'injustice de la cause devoit attirer sur lui le courroux du grand prophète. Pour cet effet, profitant de l'obscurité de la nuit, pour sortir de ce défilé, & ayant rangé leur

armée en bataille, à la petite pointe du jour, ils fondirent sur leurs ennemis, qui ne s'attendoient pas à une pareille hardiesse, & ce fut avec tant d'impétuosité, que rien ne put résister à leur valeur. Le sultan de Tata ne pouvoit revenir de sa surprise : la prudence n'étoit pas sa principale vertu ; endormi par la tranquillité du visir de Nagmedin, qui n'étoit que sur la défensive, il ne le croyoit pas assez hardi pour l'attaquer ; cependant, ayant senti qu'il falloit qu'il lui fut arrivé du secours, il exhorta ses soldats à combattre avec toute l'intrépidité dont il alloit lui-même leur montrer l'exemple ; mais les princes de Guzarate ; animés par le serment qu'ils avoient fait de vaincre ou de mourir, firent, pendant près de quatre heures, des actions si fort au-dessus de la nature, que les soldats de Sam-sam ne purent soutenir leur effort. Ce monarque barbare trouvant par-tout Affad-Allad, qui faisoit marcher la victoire devant lui, crut que s'il pouvoit terrasser ce héros, il la feroit bientôt panacher de son côté : il se présenta donc en fureur devant ce prince. Qui que tu sois, lui dit-il, je te regarde comme mon plus cruel ennemi, & ce n'est que par ta mort, que je puis

venger celle de mes plus braves foldats : alors portant un coup de fabre fur la tête du prince , il l'auroit fendu jufqu'à l'arçon de la felle de fon cheval , fi Affad-Allad , qui confervoit tout le fens froid imaginable dans le combat , n'avoit fait un mouvement qui lui fauva la vie. A fon tour , ayant attaqué le fultan , ces deux princes également braves , & animés du défir de vaincre , commencent un combat des plus opiniâtres & des plus terribles ; ils fe portent mille coups , qu'ils parent avec une adrefle extrême , & les foldats des deux partis ayant pendant quelque temps fufpendu leur animofité , pour admirer la valeur de leurs chefs , dont le fang commençoit à ruiffeler de toutes parts , Affad-Allad termina enfin ce combat , par un revers qui fit voler la tête de Samfam.

Ceux du parti de ce monarque ne le virent pas plutôt mort , que mettant les armes bas , ils demandèrent quartier ; le prince le leur accorda , & les chefs de l'armée du fultan s'étant profternés aux pieds d'Affad-Allad , qu'ils avoient appris être l'un des princes de Guzarate : feigneur , lui dirent-ils , ce monarque à qui nous n'obéiffions qu'à regrêt , ne laiffe aucun fucceffeur ; fa bar-

barie lui a fait égorger toute sa famille ; permettez que nous mettions sur le trône de Tata , un héros à qui nous avons vu faire des actions si extraordinaires , & qui vient de nous délivrer d'un tyran dont le joug nous devenoit insupportable : soyez donc notre sultan , & jouïssiez , seigneur , des fruits d'une victoire qui n'est dûe qu'à votre valeur. Affad-Allad , surpris de cette proposition , hésita pendant quelque temps à répondre ; mais ensuite prenant son parti : Mes amis , leur dit-il affectueusement , nous combattons pour Nagmedin ; c'est à lui , non à moi , à décider de votre sort , & je compterois une injustice extrême , d'accepter une couronne qui lui appartient de droit. Le refus que fit ce prince de monter sur le trône , augmentant l'admiration des chefs de l'armée de Samsam : Seigneur , lui dit un des principaux d'entr'eux , nous ne voulons reconnoître que vous pour notre maître , vous êtes seul digne de nous commander ; acceptez nos offres , ou souffrez que nous défendions notre liberté jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Alors reprenant leurs armes : optez ; continua-t-il , vous voyez à vos pieds des sujets fidèles & soumis , ou des ennemis furieux & désespérés. Si Affad-

Allad avoit été étonné de la première demande des chefs de l'armée de Samfam, il le fut encore davantage de leur dernière résolution : cependant, ne voulant point qu'il lui fût reproché d'avoir accepté la couronne qu'on lui offroit, au préjudice des droits de conquête qu'y avoit Nagmedin, il fit tenir conseil, & les visirs de l'armée de ce sultan étant tous d'avis que dans la circonstance présente, le prince de Guzarat ne devoit pas refuser la couronne de Tata, cette résolution ne fut pas plutôt connue, que tout retentit d'acclamations & de cris de joie ; le nom du sultan Affad-Allad vola aussitôt de bouche en bouche, & les chefs & les soldats des deux armées proclamèrent sur le champ ce jeune prince, monarque de Tata.

Quelque modestie que le nouveau sultan affectât, il ressentoit une joie extraordinaire de son élévation sur le trône. Comme il avoit en peu de temps conçu une passion extrêmement vive pour la princesse de Sorret, il ne douta point que la couronne ne lui applanît toutes les difficultés qui pourroient s'opposer à la possession du cœur de la charmante Noud.

Après avoir reçu les sermens de ses nouveaux

veaux fujets , & nommé l'un des chefs de leur armée , conjointement avec un des visirs de Nagmedin , pour les reconduire jusqu'à sa capitale où il les assura qu'il se rendroit le plus promptement qui lui seroit possible , il partit pour Soret , dans le dessein d'y porter sa couronne aux pieds de la princesse.

La nouvelle de la victoire , celle de la mort de Samsam , & de l'élévation involontaire d'Assad-Allad sur le trône de Tata , étoit sue à la cour de Nagmedin , avant que le nouveau sultan y arrivât , & loin que ce monarque fût jaloux du bonheur de ce prince , il le vit avec une joie parfaite ; mais sa satisfaction redoubla lorsqu'Assad-Allad lui baissant la main : Seigneur , lui dit-il , mon intention n'a point été de vous priver de la domination des fujets du sultan qui vient de perdre la vie ; je n'ai pu m'opposer à leur résolution , sans mettre notre armée dans un péril dont le succès pouvoit être incertain ; mais je vous déclare que je n'accepte point cette couronne sans l'espérance de la faire passer à votre postérité , en la partageant avec la princesse votre fille : je l'adore , seigneur , & je ne suis sensible à l'élévation où je suis parvenu , qu'autant que vous me donnerez les moyens

de faire un jour régner vos petits-fils sur le trône de Tata.

Comme Nagmedin ne pouvoit souhaiter rien de plus avantageux pour sa fille, il n'hésita pas un moment à l'accorder au nouveau sultan, & l'embrassant avec tendresse, il l'assura que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir & plus d'honneur que son alliance. Quoiqu'Affad-Allad fût devenu indépendant par sa nouvelle qualité, il ne voulut pas se dispenser de demander le consentement du roi son père; pour cet effet, il lui envoya en toute diligence un de ses principaux officiers. On peut juger de la situation où se trouva le sultan de Guzarate, à des nouvelles si agréables. La gloire que tous les princes ses fils s'étoient acquise pénétra son ame de la joie la plus vive, & jugeant de l'impatience d'Affad-Allad par la manière dont il lui vantoit, dans sa lettre, les perfections de la princesse de Soret, il fit repartir promptement l'officier qui étoit chargé de cette commission, avec le consentement que le nouveau sultan lui demandoit.

Le courier ne fut pas plutôt de retour à Janagar, qu'Affad-Allad épousa la princesse: leur mariage fut célébré avec toute



la magnificence possible, & si quelque chose put diminuer la joie que ressentoient ces nouveaux époux, d'une union qui faisoit tout leur bonheur, ce fut la nouvelle du départ précipité des trois princes de Guzarate. Affad-Allad s'étoit bien apperçu qu'ils avoient conçu la même inclination que lui pour la charmante Noud ; mais il avoit cru que la couronne que sa valeur venoit de lui faire obtenir seroit respecter son amour, & que le consentement de Nagmedin à son mariage, devoit éteindre dans leurs cœurs la passion qu'ils ressentoient pour cette princesse. Il s'étoit trompé ; chacun de ces princes ne se rendant pas la justice qu'il se devoit, croyoit pouvoir obtenir la préférence sur Affad-Allad ; ils ne virent donc point son bonheur sans jalousie, & quittant la cour de Soret avec précipitation, lorsqu'ils sentirent qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour eux, ils se rendirent à Cambaye, très-mécontents de la campagne qu'ils venoient de faire, quoiqu'ils y eussent acquis beaucoup de gloire.

Oguz, surpris d'un si prompt retour, n'en pouvoit pénétrer les raisons, lorsqu'une lettre qu'il reçut du nouveau sultan de Tata, lui ouvrit les yeux : il s'y plaignoit tendrement

de ses frères , & prioit ce monarque de les engager à lui rendre son amitié , qu'il croyoit n'avoir pas perdue par sa faute. Une conduite aussi extraordinaire affligea extrêmement ce bon père : il fit venir les trois princes en sa présence , & après leur avoir lu la lettre d'Assad-Allad , il leur reprocha leur peu de tendresse pour un frère qui méritoit tout leur attachement. J'entrevois , leur dit-il , que la princesse Noud a su vous toucher ; mais comme elle ne pouvoit être l'épouse que de l'un de vous , n'avez-vous pas dû penser qu'étant liée avec Assad-Allad , elle devenoit un objet sacré pour ses frères ? Rentrez-donc en vous-mêmes , mes chers enfans ; loin d'être jaloux du bonheur d'Assad-Allad , louez plutôt le grand prophète de son élévation ; tâchez , par une conduite pleine de piété , de mériter ses faveurs : demandez-lui qu'il vous procure un jour un pareil avantage , & rougissez d'avoir pu concevoir des sentimens qui doivent être si éloignés de la nature , puisqu'ils vous ont porté à haïr un frère digne de toute votre tendresse.

Les princes , étonnés d'une réprimande à laquelle ils ne s'attendoient pas , ne purent disconvenir du tort qu'ils avoient eu ;

ils en demandèrent pardon au sultan, & en firent même par écrit des excuses à Asfad-Allad.

Oguz s'appercevant , cependant , que les trois princes conservoient toujours , sur leur visage & dans le cœur , une humeur noire & sombre , étoit affligé autant qu'on peut l'être. Après avoir , pendant quelques jours , cherché les moyens de les guérir de cette espèce de maladie , il fit ordonner aux plus fameux marchands d'esclaves qui résidoient à Cambaye , de lui faire passer en revue toutes les plus belles filles qu'ils pourroient trouver.

Dès le lendemain cet ordre fut exécuté ; les marchands d'esclaves présentèrent au sultan ce qu'ils avoient de plus rare , & ce monarque exposant à la vue des trois princes , douze des plus belles personnes qu'il y eût au monde : mes enfans , leur dit-il , choisissez dans ces aimables filles celles qui vous seront le plus agréables , je vous en fais présent ; c'est une satisfaction que notre prophète ne vous défend pas ; & je suis persuadé que vous trouverez dans leur compagnie , de quoi dissiper la tristesse que l'on remarque dans toutes vos actions.

Si les princes furent d'abord étonnés des

offres du sultan , leur surprise fut si agréable , qu'ils ne purent s'empêcher de la témoigner. Il n'y avoit pas une de ces esclaves qui ne pût disputer le prix de la beauté avec Noud ; & chacun des princes ayant fait son choix , ils en furent tous si contents , qu'ils oublièrent bientôt entièrement le sujet de haine qu'ils avoient eu contre Affad-Allad , sans qu'il leur en restât la moindre impression dans le cœur.

A l'égard du sultan de Guzarate , s'il étoit transporté de joie d'avoir ainsi rétabli l'union entre les princes ses fils , il sentoît au fond de son cœur un trouble & une inquiétude dont il n'étoit pas le maître , & que la vue de ces belles esclaves venoit de lui causer. Accoutumé depuis si longtemps à la possession de ses quatre femmes légitimes , sans avoir jamais pensé à aucune autre , il s'étoit cru le plus heureux de tous les hommes : depuis ce fatal moment il sentit qu'il manquoit quelque chose à son bonheur ; il avoit tremblé plusieurs fois en considérant que parmi les filles esclaves qu'il avoit fait présenter à ses fils , il y avoit une jeune Circassienne de seize à dix sept ans qu'ils pouvoient choisir ; il y avoit eu même des momens où il avoit souhaité que quel-

qu'un des princes jetât les yeux sur elle , afin que par ce choix il ne lui fût plus permis de la regarder comme une personne qui pouvoit servir à ses plaisirs. Aucun d'eux ne l'avoit honorée avec attention de ses regards ; pour Oguz , quoiqu'il fût honteux de se laisser ainsi surprendre , il ne put résister à sa nouvelle passion ; & la découvrant quelques heures après à son grand visir : Horreindin , lui dit-il , que l'homme est foible ! Depuis plus de vingt ans , je jouissois dans mon ferrail des plaisirs les plus parfaits ; je les avois bornés à quatre des plus belles personnes qu'il puisse y avoir dans l'univers , je n'en voulois point connoître d'autres ; depuis un moment , je viens de voir toutes mes résolutions renversées. ( 1 ) Goul-Saba , cette jeune Circassienne , a percé mon cœur des traits les plus vifs. Quelle honte pour moi ! Quoi , je vais devenir l'esclave de mon esclave même ! Non , visir , non , je veux vaincre une passion aussi ridicule , & qui feroit mourir de douleur toutes mes femmes. N'est-il pas extravagant , ayant près de cinquante

---

( 1 ) Fleur du matin.

ans , que je veuille encore m'abandonner à toutes les folles passions auxquelles nous livre une jeunesse inconsidérée ? D'ailleurs , pourrois-je me flatter d'être véritablement aimé de cette adorable fille ? Ah sans doute elle accorderoit à mon rang ce que je voudrois qu'elle ne donnât qu'à ma personne ! Eh bien , visir pour te faire voir que je veux remporter sur moi une pleine victoire , je te fais présent de Goul-Saba ; je ne veux plus la voir , je te défends de m'en parler , & même de prononcer son nom devant moi : voilà qui est fini , je retourne à mes sultanes , & je vais t'envoyer cette esclave avec les autres que j'ai fait acheter , de peur qu'en la distinguant de ses compagnes , on ne soupçonnât ma foiblesse pour elle. Le sultan de Guzarate paroissoit déterminé à exécuter ces dernières résolutions , lorsque prenant Horremdin par le bras : te voilà donc le maître de cette belle esclave , lui dit-il ; qu'en vas-tu faire , mon cher visir ? Ah , tu ne pourras la voir sans l'aimer ! La nature n'a jamais rien produit de si beau , & il faut que les trois princes soient devenus aveugles , pour lui avoir préféré les autres esclaves qu'ils ont choisies. Imagine-toi ,

vifir , trouver dans Goul-Saba une ( 1 ) houry dont la peau disputeroit de la blancheur

---

( 1 ) Mahomet assure que dans le paradis qu'il promet aux bons musulmans , il se trouve quatre espèces de filles , toutes d'une beauté égale & extraordinaire , dont les premières sont blanches , les secondes vertes , les troisièmes jaunes , les quatrièmes rouges , & que leurs corps sont composés de safran , de musc , d'ambre & d'encens ; en sorte que si par hasard une de ces filles belles & ravissantes crachoit une seule fois sur la terre , tout ce grand monde seroit entêté de l'odeur de musc ; qu'elles ont la face découverte , & qu'on lit sur elles ces belles & consolantes paroles écrites en caractère d'or : *Quiconque a de l'amour pour moi , qu'il accomplisse la volonté du Créateur , qu'il me voie & qu'il me fréquente ; je m'abandonnerai à lui , & je le satisferai.* Il ajoute que tous ceux qui auront observé exactement sa loi , & surtout les jeunes du Ramazan , se marieront infailliblement à ces charmantes filles à sourcils noirs , sous des tentes de perles blanches , où chaque fille y trouvera soixante-dix planches de rubis , sur chacune de ces planches soixante-dix matelas , & sur chaque matelas soixante-dix femmes esclaves qui en auront encore chacune une autre , pour les aider & les servir , & qui revêtiront ces belles personnes appelées Houris , de soixante-dix vestes magnifiques , si légères & si transparentes , qu'on verra à travers jusqu'à la moëlle de leurs os ; que les bons Musulmans resteront mille ans dans les embrassemens de ces charmantes épouses , après lesquels elles se retrouveront encore filles & vierges.

Tout d'extravagance & de puérilité , avec des dé-

avec la neige même ; les yeux vifs & brillans, & qui vont au cœur, ont droit de charmer les plus insensibles ; peut-on voir une physionomie plus riante & plus spirituelle , & une taille. . . . Ah ! visir, j'en suis enchanté, je n'y puis penser sans tomber dans une espèce de délire ; mais je ne m'aperçois que trop, que je ne puis vivre sans cette rare beauté ; rends-la moi donc, mon cher Horremdin, rends-la moi, je t'en conjure, n'abuse pas du présent que je t'en ai fait, & reçois en sa place tous mes trésors.

Le visir fut si surpris de voir parler ainsi le sultan, qu'il n'osoit rompre le silence : Ah ! s'écria, Oguz, hésitez-vous à m'accorder cette adorable fille ? Il y va de ma vie ; & faites-vous si peu de cas des prières de votre maître ? Seigneur, reprit Horremdin, quoique je prévoye que la dissension va entrer dans votre ferrail avec Goul-Saba, que vous n'y jouïrez plus de cette douce tranquillité qui a fait jusqu'à présent

---

raills aussi ridicules, sont rapportés dans le second volume de la religion des Turcs, par Echiâlle Mustî dans les chapitres 48 & 49. depuis le fol. 96. jusqu'au 109.



les délices de votre ame , & que vos femmes & les princes vos enfans , qui jusqu'aujourd'hui ont mérité avec justice toute votre attention , vous deviendront bientôt des objets d'ennui , & peut-être de haine ; cependant , puisque la vie de votre majesté y est intéressée , je suis d'avis que vous contentiez au plutôt votre passion ; vos épouses en murmureront , mais leur douleur n'aura qu'un temps ; d'ailleurs n'êtes-vous pas le maître absolu de vos actions ? & si jusqu'à présent vous avez bien voulu borner vos plaisirs aux seules sultanes , la loi de notre saint prophète ne vous permet-elle pas d'avoir autant d'esclaves qu'il vous plaira , pour contenter vos desirs ? aimez donc , seigneur , la belle Goul-Saba : comme elle doit se trouver honorée que vous daigniez jeter les yeux sur elle , elle feroit tort à son jugement , si elle ne répondoit pas avec sincérité à la passion du plus bel homme & du plus grand monarque de l'orient.

Oguz , transporté de joie de voir que le visir approuvoit sa passion , l'embrassa tendrement : mon cher Horremdin , lui dit-il , je respire , tu viens de dissiper toutes mes inquiétudes ; c'en est fait , je ne puis plus

résister au feu qui me dévore, je me livre tout entier à mon amour ; prends soin de faire savoir mes intentions aux sultanes, & dispose-les à recevoir avec douceur la compagne que je vais leur donner.

Le visir obligé d'exécuter les ordres de son maître, fit instruire les sultanes de la nouvelle passion d'Oguz : quoiqu'elles en fussent très-affligées, & qu'elles vissent avec autant de surprise que de douleur, la conduite du sultan, elles prirent la résolution, par le conseil de Gehernaz, de ne lui point témoigner par des reproches la peine que cela leur cauçoit.

Oguz rentrant quelques heures après dans l'intérieur de son ferrail, ne fit pas la moindre attention au silence de ses femmes. Il ne craignoit que leurs reproches ; & comme elles eurent assez de force pour ne lui pas faire voir jusqu'à quel point alloit leur affliction, il les quitta bien-tôt pour courir avec empressement à l'appartement de Goul-Saba que, par son ordre, l'on avoit préparée à recevoir sa visite. Le sultan loin de paroître devant son esclave avec cette gravité, qui sied si bien aux monarques, ne témoigna jamais tant de foiblesse que dans cette occasion ; embrassant ses genoux avec des transports

peu convenables à sa grandeur & à sa majesté : adorable Goul-Saba , lui dit-il , vous voyez à vos pieds l'homme le plus tendre & le plus soumis ; son bonheur dépend uniquement de vous ; c'est à votre cœur qu'il en veut , mais il vous le demande avec tout l'empressement que l'amour le plus vif peut inspirer.

Goul-Saba surprise au dernier point de la vivacité des sentimens du sultan , & connoissant toute l'étendue de la tendresse qu'elle avoit fait naître dans le cœur de ce monarque , résolut d'en profiter : elle le releva avec beaucoup de modestie , le supplia d'interrompre , pour quelques momens , les transports de sa passion , & de vouloir bien l'écouter tranquillement : Seigneur , lui dit-elle , je fais que je suis votre esclave , & par conséquent que je dois être soumise à vos volontés ; mais je vous crois trop honnête , pour vouloir user avec moi de toute votre autorité : quoique je ne paroisse pas d'une condition égale à celle des sultanes vos épouses , je ne crois pas , cependant , être sortie d'un sang inférieur au leur : enlevée à mes parens dès l'âge de quatre ans , je n'ai que des idées confuses de la noblesse de ma naissance ; je me souviens seulement , qu'élevée

jusqu'à ce moment dans un palais magnifique, l'on m'y donnoit souvent le titre de princesse, que les différens marchands à qui j'ai appartenu m'ont traitée toujours avec beaucoup de respect, & m'ont fait entendre que je n'étois destinée que pour être l'épouse d'un grand monarque ; je vois déjà une partie de leurs promesses accomplies ; mais permettez-moi, seigneur, de vous entretenir de mes chagrins : votre majesté m'aime beaucoup, je n'en puis douter ; je lui avouerai qu'elle a fait sur mon cœur un effet aussi prompt & aussi violent, & que le seul respect m'empêche de lui témoigner la vivacité de mes sentimens ; cependant, malgré cet amour réciproque, jamais le sultan de Guzarate n'obtiendra la possession de mon cœur, qu'il ne m'ait épousée solennellement. Je ne suis point née pour être l'objet du mépris secret de ses autres femmes ; obligée de vivre avec elles dans ce ferrail, elles me regarderoient toujours comme une esclave : mes enfans n'y seroient traités qu'avec une espèce de subordination, & je souffrirai plutôt la mort, que de m'exposer à un pareil outrage.

Quelque passion qu'Oguz ressentît pour la belle circassienne, il fut étonné de sa pro-

position : charmante Goul-Saba , lui dit-il , la douleur peinte sur le visage , la loi ne me permet d'épouser que quatre ( 1 ) femmes légitimes. Je ne puis l'enfreindre sans encourir l'indignation de notre souverain

---

( 1 ) Les musulmans peuvent avoir trois sortes de femmes ; des légitimes qu'ils épousent ; des femmes qu'ils peuvent prendre *au Kebin* , & des femmes esclaves ; à l'égard des premières , ils n'en peuvent épouser que quatre , & ils les répudient quand ils veulent , en allant devant le cadi , & disant *aleï talac be talati* , c'est-à-dire , je la quitte pour trois fois. Si un homme répudie sa femme à tort , il lui doit donner son douaire ; si c'est avec raison , il n'y est point obligé. La femme répudiée ne peut se marier à un autre qu'au quatrième mois après sa répudiation. Quand un homme a répudié sa femme légitime , s'il la veut reprendre , il ne le peut qu'elle n'ait été mariée auparavant avec un autre , & l'on appelle ce mari *Hulla*. Pour les femmes *au Kebin* , on va trouver seulement le cadi , auquel on déclare qu'on prend une telle femme , à laquelle on promet de payer tant en la répudiant ; le cadi écrit cela , & le donne à l'homme , lequel garde ensuite cette femme tant qu'il veut , & la chasse quand il lui plaît , en lui payant ce qu'il a promis : ils peuvent avoir de ces femmes autant qu'ils veulent ; à l'égard des esclaves , comme ils en font les maîtres , ils en font tout ce qu'ils souhaitent , & les enfans de ces trois sortes de femmes sont aussi légitimes les uns que les autres.

prophète. Il est aisé d'y remédier, reprit vivement la circaffienne; vous avez la liberté, seigneur, de répudier une des sultanes. Ah! s'écria Oguz, c'est ce que je ne ferai jamais; j'ai trop de considération pour ces princesses. Eh bien, ajouta Goul-Saba, consultez donc votre Iman; je suis sûre qu'il vous dira, qu'à l'exemple de Mahomet, des sultans tels que vous, seigneur, sont au-dessus des loix, sur-tout quand ces loix n'intéressent que leurs personnes; si l'Iman décide en votre faveur, je suis prête à donner la main à votre majesté; sinon, je me contenterai du simple titre de son esclave, & la mort la plus cruelle me sera toujours préférable à l'affront d'être la concubine du sultan de Guzarate.

Ces paroles, prononcées avec fermeté, furent un coup de foudre pour Oguz. Il envoya sur-le-champ chercher l'Iman, & lui ayant exposé l'état de la question avec la vivacité du plus amoureux de tous les hommes, cet Iman, qui craignoit pour sa vie s'il ne répondoit pas conformément aux intentions du sultan, lui parla en ces termes: Cette belle circaffienne a raison, seigneur; la loi de notre prophète, il est vrai, a borné

les mariages (1) à quatre femmes légitimes, & dieu avoit donné à lui seul la permission d'en avoir autant qu'il lui plairoit; mais les interprètes du divin livre qu'il a reçu de l'ange Gabriel, prétendent que cette loi n'est pas faite pour les sultans; comme ils sont une espèce de portion de la divinité, ils sont au-dessus des autres hommes: j'ajouterai même à leur interprétation, que, dans le cas qui se présente, l'exception de la loi est tout-à-fait favorable à votre majesté. Victime du bien public, & par le seul motif d'étendre la religion de notre prophète & de conserver la paix dans vos états, vous avez épousé les quatre sultanes; votre cœur n'avoit point de part à ces engagements: & parce que vous vous êtes sacrifié pour le

---

(1) Quoique les Mahomérans prétendent que leur prophète ait été garanti du péché originel, & de la concupiscence, ils ne peuvent se dispenser d'avouer qu'il a eu vingt-une femmes contre la loi qui n'en permet que quatre; de ces vingt-une il en répudia six, & cinq moururent avant lui; de sorte qu'il lui en resta encore dix, à chacune desquelles il donnoit une nuit; & l'on dit qu'*Aïschah* en avoit deux, parce que *Soudah*, la dernière de toutes ses femmes, lui avoit cédé la sienne.

*Bibliothèque Orientale, folio 602.*

bien de votre peuple , il ne vous fera pas permis , une fois en votre vie , de conten-ter votre passion , avec une personne qui croit être en droit de n'entrer dans le lit de votre majesté , qu'en qualité de son épouse ! Ah , seigneur , cette loi seroit bien dure pour vous seul : aussi m'est-il permis de lever là-dessus vos scrupules ; vous pouvez - donc , sans crainte , épouser cette belle circassienne , & vous me voyez prêt à vous unir en-semble.

Le sultan , transporté de joie d'une dé-cision aussi favorable , ne voulut pas dif-férer plus long-temps à se contenter. L'i-man les maria sur-le-champ ; il reçut pour prix de sa complaisance dix mille pièces d'or , & les esclaves & les officiers du fer-rail l'ayant fait retentir par leurs cris de joie , les quatre sultanes comprirent en ce moment qu'elles venoient de perdre toute l'affection de leur époux , & , renfermées dans l'intérieur de leur appartement , elles y gémirent sans se plaindre , pendant qu'O-guz , enchanté de sa nouvelle épouse , ne songeoit qu'à satisfaire ses impatiens desirs.

Goul-Saba , cependant , suivant l'usage des femmes de l'Orient , disputa le terrain pendant plus de huit jours , & ce ne fut



qu'après avoir bien éprouvé les soumissions & les hommages de son nouvel époux, qu'elle lui laissa goûter entièrement le plaisir de la posséder.

Pendant plus d'un mois, l'on ne vit dans le ferrail que danses, que jeux, que festins. Parmi tous ces divertissemens, le sultan se déroboit souvent avec sa nouvelle épouse; il revenoit ensuite rejoindre ses esclaves avec un visage plus gai & plus se-rein, & ce qui le combla de joie, Goul-Saba mit au monde un prince plus beau que l'on ne dépeint l'amour même. Sa naissance fut célébrée par des fêtes dont les dépenses furent si prodigieuses, qu'il s'en fallut peu qu'elles n'épuisassent les trésors d'Oguz.

Pendant plus de quinze ans, le sultan de Guzarate ne donna toute son attention qu'à Goul-Saba & à son cher fils, & s'il entroit quelquefois dans l'appartement de ses autres femmes, il y restoit si peu de temps, & y faisoit paroître tant de froideur, qu'elles avoient toute la peine imaginable à s'empêcher de lui témoigner l'extrême douleur qu'elles en ressentoient, d'autant plus que la nouvelle sultane, fière de sa faveur, ne gardoit pas avec elle toutes les mesures de politesse & de bienséance qu'elle leur de-

voit. Le jeune Batthal (1), c'est ainsi que s'appeloit le fils de Goul-Saba, suivant les mauvais exemples de sa mère, qui l'élevait avec beaucoup de hauteur, manquoit aussi aux sultanes à tous momens, &, malgré les réprimandes de son père, il n'y avoit presque point de jour qu'il ne donnât des marques d'un mauvais naturel. Quelqu'aveuglé qu'Oguz fût sur le compte de Goul-Saba & de son fils, il s'apercevoit bien des mortifications que les sultanes recevoient à tous momens, sans se plaindre, & rentrant souvent en lui-même, il avoit presque regret à l'engagement qu'il avoit pris avec la belle circassienne. Quoiqu'il soit bien flatteur à un homme de soixante ans de se croire tendrement aimé d'une jeune & charmante personne, il y avoit pourtant des momens où Oguz doutoit de la sincérité des sentimens de Goul-Saba; il s'imaginait voir quelque chose de gêné dans ses caresses; il n'y trouvoit pas la même ouverture de cœur que dans ses autres femmes, & ne sachant comment s'éclaircir sur ce fait, il se livroit quelquefois à la plus amère douleur.

---

(1) *Batthal*; ce nom en arabe signifie vaillant; hardi; mais il veut dire aussi, fainéant, paresseux.

Une nuit que , retiré seul dans son appartement , après avoir lu avec beaucoup de respect plusieurs chapitres de l'alcoran , & prié le grand prophète de soulager ses peines , le sultan s'étoit abandonné au sommeil , il eut un songe des plus singuliers : Mahomet lui apparut , & lui parla ainsi : Tu voudrois être instruit de ce que Goul-Saba pense sur ton compte ; ne fais-tu pas que le cœur d'une femme est impénétrable , à moins que d'avoir à son doigt l'anneau ( 1 ) enchanté ? Je veux , cependant , t'enseigner un secret pour connoître , non seulement l'intérieur de ta belle circassienne , mais encore de toutes tes sultanes & de tes enfans , & par ce moyen j'ôterai le coton des oreilles de ton entendement : demain , à ton réveil , va trouver le célèbre ( 1 )

---

( 1 ) C'est l'anneau de Salomon , auquel tous les Orientaux attribuent de grandes vertus.

( 1 ) Voyez dans mes Contes Chinois , ( ils sont dans le tome XVI. de cette collection ) l'histoire d'Alroamat , ce fameux cabaliste , qui a pris la figure du mandarin Fum-hoam , pour convertir le sultan de la Chine son beau-frère , à la religion de Mahomet , l'assure que le fils dont Gulchenraz son épouse est enceinte , sera dans son temps aussi illustre dans les sciences cabalistiques , que les plus fameux philosophes ;

Alroamat ; il se nomme Cothrob ; consulte-le sur ton embarras ; je lui inspirerai ce qu'il faut qu'il fasse pour te satisfaire.

Le sultan de Guzarate avoit bien entendu parler d'un roi de Géorgie , qui avoit régné à Guriel (2) , il y avoit plus de deux cent ans ; il favoit que l'on racontoit de ce prince des choses au-dessus de toute croyance , & que c'étoit par son moyen que la religion de Mahomet avoit pénétré à la Chine ; mais il n'avoit jamais entendu parler de ce Cothrob , que le prophète lui ordonnoit d'aller chercher , & ne pouvoit même s'imaginer qu'après plus de deux siècles un des neveux d'Alroamat pût être encore en vie ; cependant , pour ne rien négliger sur une matière qui l'intéressoit si fort , il assembla le len-

c'est ce prince appelé Cothrob , qui veut dire lutin , esprit follet , qui , quitté après avoir le trône de la Chine , où il avoit monté après la mort du roi d'Isalem son père , & l'avoir cédé à l'un de ses fils , se retira dans le royaume de Guzarate , pour y mener une vie purement contemplative , & qui dans le serrail du sultan Oguz , opère toutes les merveilles que l'on lira dans ces Contes Mogols.

(2) Les provinces de Guriel , d'Immereri , & de Mengrelie & Georgie , sont la Colchide , pays natal de Médée.

demain tous les visirs avec les plus savans de Cambaye , & leur demanda s'il y avoit quelqu'un d'entr'eux qui sût la demeure de Cothrob. Aucun ne put la lui apprendre , il leur étoit entièrement inconnu , ainsi qu'aux savans qui composoient cette assemblée , & le sultan se retiroit fort triste dans le ferrail , lorsqu'il entendit un vieil eunuque qui prononçoit le nom de Cothrob. Il le fit appeler , & lui ayant demandé quel étoit celui dont il parloit , il apprit que c'étoit un vieillard , qui demouroit dans une espèce de grotte à douze lieues de Cambaye , & qui menoit une vie si édifiante & si retirée , qu'il faisoit l'admiration de tous ceux de son voisinage. Oguz ayant sur-le-champ monté à cheval avec très-peu de suite , & accompagné de l'eunuque , se rendit en peu d'heures à la porte de ce saint homme , & s'y étant présenté , Cothrob l'ouvrit sans attendre qu'on y frappât , & s'avancant vers Oguz avec un air riant mais rempli de majesté : Sultan de Guzarat , lui dit-il , je fais quelle est votre inquiétude , j'y remédierai ; mais il faut auparavant que je vous entretienne en particulier. Le sultan étonné , ayant fait éloigner alors ceux qui l'accompagnoient , & étant

entré seul dans la demeure de Cothro ; cet homme divin lui parla en ces termes : Le grand prophète , ( dont le nom soit à jamais glorifié ) m'a parlé , seigneur ; il m'a communiqué le sujet de vos peines , & m'a ordonné , pour les soulager , de vous bâtir un palais superbe aux portes de Cambaye ; c'est dans ce lieu & par mon moyen que vous retrouverez cette douce tranquillité que vous avez perdue. Ne croyez pas , au reste , seigneur , que je sois un architecte ordinaire ; la sagesse dont je fais profession , & cet anneau , qui appartient autrefois au sultan Salomon , me rendent faciles les choses qui paroissent les plus impossibles : je n'ai besoin que de témoigner ma volonté aux intelligences qui me sont soumises , pour être obéi dans un instant ; cependant , afin de n'être point suspect aux sultanes vos épouses , ni à vos sujets , il est nécessaire de donner à la construction de ce palais un temps suffisant pour ne pas faire connoître tout mon pouvoir. Ordonnez - moi donc , en présence de tous ceux qui vous accompagnent , de vous suivre à Cambaye , de vous y bâtir un nouveau ferrail , & d'y joindre une mosquée & un tombeau , dans lequel vous souhaitez que votre corps repose ,

pose , lorsque l'ange de la mort aura enlevé votre ame. Le sultan , surpris des discours de ce sage vieillard , exécuta ponctuellement ce qu'il lui avoit dit , & Oguz étant revenu à Cambaye , Cothrob se mit en état de remplir les ordres qu'il avoit reçus de ce monarque.

A peine y avoit-il huit jours que ce projet avoit été annoncé , que plus de trois mille ouvriers de toutes les espèces commencèrent , sous la conduite de ce vénérable architecte , à jeter les fondemens de l'édifice qui lui avoit été commandé. Jamais l'on n'a travaillé avec tant de promptitude , de régularité & d'exactitude ; & , quoique le sultan fut prévenu , il ne pouvoit comprendre par quel enchantement cet ouvrage s'avançoit au point où il le voyoit tous les jours. Enfin , après six mois , tout l'édifice s'étant trouvé dans sa perfection , Cothrob , qui conduisoit le sultan dans les lieux les plus secrets du palais , le fit entrer dans la tribune de la mosquée , qui étoit toute boisée ; là , par une galerie pratiquée avec art , & qui régnoit dans l'épaisseur des gros murs , l'on pouvoit , sans être vu , non-seulement découvrir tout ce qui se passoit dans les différens appartemens destinés

aux sultanes , mais encore il étoit facile d'entendre toutes leurs conversations , par des vuides pratiqués dans des sculptures de mosaïques , qui paroïssent ne servir que d'ornemens.

Ce n'est point assez , seigneur , dit alors Cothrob , de pouvoir savoir par ce moyen ce que penseront les sultanes , vous devez les mettre à une épreuve des plus délicates ; pour cela , il faut que vous me nommiez pour être ( 1 ) l'iman de cette mosquée : ne craignez pas , seigneur , de me voir renfermé dans le ferrail avec vos femmes ; à mon âge , il n'y a plus de sexe ; il y a plus de cent ans que j'ai renoncé aux plaisirs de cette vie , dans la seule espérance de jouir , dans le paradis de notre saint prophète , des avantages qu'il promet aux vrais croyans. Cent ans ! s'écria Oguz. Oui , seigneur , reprit Cothrob ; neveu du grand Alroamat , roi de Géorgie , & instruit par lui dans les sciences les plus sublimes , j'ai régné assez long-temps à la Chine ; c'est la sagesse dont cet excellent homme m'a donné les premières leçons , qui m'a fait mé-

---

( 1 ) C'est celui qui dessert la Mosquée.



priser les grandeurs de la terre, pour m'élever jusqu'à celles que notre loi nous fait espérer dans le ciel, j'ai laissé sans regret mon royaume à mon fils, & ses petits-enfants règnent encore aujourd'hui à la Chine; pour moi, uniquement occupé de la contemplation des merveilles célestes, je suis l'instrument dont l'envoyé de dieu se sert assez souvent, pour retirer les mortels des précipices où le péché de notre premier père les entraîne si fréquemment; ainsi vous voyez, seigneur, un homme tout-à-fait détaché de la terre, sur laquelle il ne reste depuis plus de deux siècles que pour se conformer aux volontés de notre prophète: ne craignez donc point de me confier vos sultanes; vous pouvez dès demain les faire passer dans ce palais, & il faut que de celui que vous allez quitter, vous en fassiez un caravansérail, pour recevoir commodément tous les voyageurs; vous connoîtrez bientôt l'utilité de cette fondation.

Oguz fut dans une surprise extrême d'apprendre que Cothrob eût été un si grand monarque; il vouloit lui rendre en cette qualité tout ce qui étoit dû à son rang, lorsque ce vénérable vieillard le prévenant: Si j'avois voulu des respects continuels, lui

dit-il, je n'aurois pas quitté le trône; grâces au ciel, tant que j'ai régné, je n'ai pas été enivré de cet encens que l'on offre sans cesse aux monarques, & qui ne leur fait jamais mal à la tête; je favois heureusement distinguer le vil flatteur d'avec l'homme poli; je voulois que la vérité m'environnât toujours, & j'avois accoutumé tellement ceux qui m'approchoient à ne s'en point écarter, que je puis dire que ma cour étoit unique dans son espèce. J'avois transmis ces leçons à mes petits-fils; mais la dépravation du siècle n'a pas permis qu'ils les suivissent bien exactement, & la cour de la Chine est aujourd'hui sur le pied de presque toutes celles de l'Orient, dans lesquelles de vils eunuques ou des sultanes favorites décident tous les jours de la vie & du bonheur des peuples qui sont soumis à leurs sultans: tâchez, seigneur, vous qui jusqu'à présent avez gouverné vos sujets avec tant de sagesse, de ne jamais tomber dans ce désordre, & souvenez-vous que vous êtes responsable à dieu de la conduite des peuples qu'il vous a confié.

Le sultan de Guzarate, charmé des sages instructions de Cothrob, & docile à tous ses conseils, ne manqua pas d'exécuter ses

intentions. Il fit, dès le lendemain, conduire les sultanes dans son nouveau ferrail, dont la magnificence étoit au-dessus de toute expression ; les jardins en étoient charmans ; & Cothrob y ayant enfermé un grand bois, qui avoit près d'une lieue en quarré ; tout cet ouvrage paroissoit plutôt être celui des Peris ( 1 ), comme il l'étoit en effet, que celui des hommes ordinaires.

Oguz avoit chargé Cothrob, ainsi qu'il l'avoit souhaité, de l'administration de la mosquée du nouveau ferrail, & il y avoit au plus quatre mois qu'ils l'habitoient, lorsque le sultan, suivant le conseil du sage vieillard, feignit de se trouver mal, & de ressentir des palpitations de cœur très-violentes. Si toutes les sultanes parurent alarmées de cette maladie, Goul-Saba fit voir dans ce moment des inquiétudes extrêmes. Ah ! seigneur, dit-elle à ce monarque, en

( 1 ) Les *Peris* sont la belle espèce de ces créatures qui ne sont ni hommes, ni anges, ni diables, que les arabes appellent *Ginn*. Ce sont les génies bienfaisans ; ils habitent, suivant les Romains Orientaux, un pays particulier appelé le *Ginnistan* ; ils sont continuellement la guerre aux mauvais génies, appelés *Dives*.

fondant en larmes, que deviendrois-je, si j'avois le malheur de vous perdre, & que deviendrait mon fils ? la prédilection, que vous avez toujours marquée pour lui, animera sans doute ses frères contre ce prince infortuné ; les sultanes même les pousseront à se venger sur moi, de l'amour que vous m'avez témoigné sans interruption depuis si long-temps ; elles ne me pardonneront jamais de leur avoir enlevé votre cœur, & le malheureux Batthal sera bientôt la victime de toute leur fureur. Ne craignez rien de pareil, reprit le sultan de Guzarate, je connois trop mes femmes pour les croire capables de concevoir des desseins aussi noirs ; mais, afin de vous tranquilliser, je mettrai des bornes à leur pouvoir. (1) Azrail n'est pas encore au chevet de mon lit, & je sens bien que ce jour terrible, & qui doit faire trembler le plus pur de tous les musulmans, n'est pas encore si proche. Ces assurances calmèrent pour quelque temps les agitations de Goul-Saba ; mais quelle fut sa douleur & celle des autres sultanes, lorsque, quelques jours après, Humayoun

---

(1) L'ange de la mort.

& Nériman ayant été visiter ensemble quelques villes de Guzarate, des gouverneurs desquelles le peuple se plaignoit, ils y furent attaqués de la peste, & que la nouvelle de leur mort fut annoncée au sultan ! Il en conçut une douleur si excessive, que les sultanes dès ce moment crurent s'apercevoir que ses forces & sa santé diminuoient extrêmement, & qu'il ne paroïssoit plus s'occuper que du soin d'aller rendre compte de ses actions devant le trône d'un dieu, dont les rois, tout puissans qu'ils paroissent être, ne sont que le marchepied.

En vain les médecins employèrent tous leurs remèdes ; il n'étoit pas étonnant qu'ils n'apportassent pas de soulagement à la maladie du monarque, puisqu'il n'en prenoit aucun : l'iman, qui fascinoit, pour ainsi dire, les yeux de tous ceux du ferrail, le faisoit paroître très-dangereusement malade, quoiqu'il jouît d'une santé assez bonne, malgré ses chagrins ; enfin, un jour qu'il sembloit plus accablé de ses maux qu'à l'ordinaire, ayant fait approcher de son sofa ses femmes & ses enfans : Je commence à m'apercevoir, leur dit-il d'une voix foible, après les avoir embrassés tous avec tendresse, que les rois ne sont pas plus exempts

de la mort , que les derniers de leurs sujets , & que , quand ce jour plein d'allarmes approche , ils ont plus lieu de le craindre que le moindre des musulmans : chargés du soin de tout le peuple qui est sous leur domination , quel compte n'ont-ils point à rendre de la mauvaise administration de leurs royaumes ! Livrés pour l'ordinaire dans leur jeunesse aux plaisirs les plus sensuels , ils ne s'embarassent guère s'il y a dans leurs états des gens qui gémissent dans la misère & dans la pauvreté , accablés le plus souvent par la dureté des gouverneurs qu'ils leur envoient. C'est dans ce moment où je vois que je vais descendre dans l'abîme de l'éternité , que tout cela se présente à mon imagination ; que n'ai-je point à craindre , en passant sur ce pont ( 1 ) terrible.

---

(1) Ce pont , suivant la Théologie des Orientaux , s'appelle *Poul Serrha* , ce qui signifie *pont sur le milieu du chemin*. Ils croient qu'au-dessous est un feu éternel ; que c'est-là qu'au jour du jugement dernier se fera la séparation des bons & des méchants , & que ceux qui auront souffert quelque injure , dont on ne leur aura pas fait raison , s'attacheront alors au bord de la veste , & se jetteront aux jambes de celui dont ils auront droit de se plaindre. Les Persans sur-tout sont très-énervés de la crainte de ce pont.

que personne ne peut éviter ! Que de misérables s'attacheront aux bords de ma robe ! Ah ! j'en frémis d'horreur ! Cependant, je sens qu'il faut que je me prépare à ce rude passage , & que je n'ai que quelques jours pour cela : mon corps s'affoiblit de momens en momens , & dans peu toute cette majesté , qui s'est fait craindre aux rois de l'Indoustan , & devant laquelle tous mes sujets trembloient , ne sera plus qu'un peu de poussière ; mais je vois couler vos larmes ; elles m'attendrissent trop ; retenez-les , je vous en conjure , & écoutez mes dernières volontés avec attention.

Si jamais je vous fus cher , c'est aujourd'hui , sultanes , & vous , mes enfans , que je vous en demande une marque essentielle. Je veux absolument que l'on cache ma mort pendant quatre mois. J'ai pour cela des raisons dont vous serez instruits quand il en fera temps. Je souhaite que l'iman Cothrobleul fasse toutes les cérémonies qui s'observent en pareille occasion : qu'il me renferme

---

*Voyez les voyages de Chardin , tome VII , folio 506.  
& la Religion ou Théologie des Turcs , par Echialle  
Moufti , tome II , chap. 35. folio 16.*

dans le tombeau de la mosquée de ce palais ; que sans-cesse il y implore pour moi la miséricorde d'un dieu terrible , mais toujours juste & bon , & que votre douleur ne transpire pas hors du ferrail. Voici mes dernières volontés écrites dans ce paquet , scellé de mon sceau. Je vous défends , sous peine de ma malédiction , de le faire ouvrir avant que le temps que je vous marque soit expiré ; cependant , je veux que mon premier visir agisse toujours en mon nom , & qu'il reçoive les ordres de Cothrob , comme il a fait depuis que je suis malade ; cet iman seul , dont l'extrême sagesse vous est connue , & à qui je confie mon testament , est dépositaire de mes intentions. Vous , mes fils , honorez vos mères ; vivez dans l'union & dans la paix , sans exciter aucun trouble dans l'état. Et vous , sultanes , si je vous ai causé de la mortification par mon amour pour Goul - Saba , pardonnez - la moi , en l'attribuant à la foiblesse humaine , & oubliez , s'il est possible , l'aversion que vous pourriez avoir conçue pour elle & pour son fils : je les exhorte l'une & l'autre à vous aimer & à vous respecter , & je les prie de se ressouvenir que sans presque aucun ménagement je leur ai donné toute mon affec-



tion , tandis que je vous en privois en apparence ; car , ne croyez pas que j'aie jamais cessé d'avoir pour vous , au fond de mon cœur , les sentimens de tendresse que vous méritiez avec tant de justice , par la douceur avec laquelle vous avez supporté mes égaremens.

Voilà , quant à présent , quelles sont mes volontés ; vous saurez le reste dans le temps que je vous ai prescrit ; en attendant ce moment , vivez en paix dans ce palais dont je vous défends de sortir. Comme je crois connoître la foiblesse du cœur des femmes , je ne vous empêche pas de vous remarier lorsque vous le pourrez avec bienséance , quoiqu'une espèce de pudeur & la majesté de votre rang doivent vous en empêcher ; songez seulement à ne point prendre d'engagement dont vous puissiez rougir , & souvenez-vous tous de ne point encourir ma malédiction , en vous écartant de ce que je viens de vous ordonner.

Les sultanes & les princes fendoient en larmes pendant tout ce discours ; ils avoient le cœur si ferré , qu'ils ne pouvoient prononcer une seule parole : le sultan seul paroïssoit tranquille , & ayant ordonné à l'iman de lui présenter l'alcoran , il les fit

jurer sur ce saint livre , qu'ils exécuteroient avec la dernière exactitude tout ce qu'il avoit exigé d'eux , & après les avoir embrassés avec une extrême tendresse , il leur témoigna qu'ils lui feroient plaisir de se retirer de son appartement , pour qu'il ne fût plus occupé dans ces derniers momens que du soin de penser à sa conscience. Quelque violence qu'un pareil ordre leur fît , ils obéirent , & sortirent de la chambre du sultan , pénétrés de la plus vive douleur.

Depuis ce moment , & pendant deux jours entiers , l'iman ne parut employé auprès d'Oguz qu'à lui faire la lecture du livre divin recueilli par le grand prophète ; enfin , l'instant funeste de la mort du sultan ayant été annoncé par Cothroob dans le ferrail , il alloit être rempli de cris & de gémissemens , si le sage vieillard n'avoit pas remontré aux sultanes & aux princes , que cette douleur trop marquée feroit connaître ce que le monarque avoit recommandé que l'on cachât avec tant de soin ; les parties intéressées ayant donc renfermé dans le fond de leur cœur le violent désespoir dont elles étoient agitées , on laissa à l'iman le soin de la sépulture du sultan ; pour cet effet , l'ayant porté lui-même dans

son appartement, qui touchoit à la mosquée, il feignit de laver son corps, de l'ensevelir dans un linceul, sur lequel ce monarque (1) de son vivant avoit fait écrire tout l'alcoran; & ayant substitué une buche dans le cercueil, il fit croire qu'il l'avoit renfermé dans le tombeau qu'il s'étoit destiné.

Tout l'intérieur du ferrail observa ensuite très-religieusement les cérémonies que l'on a coutume de faire en pareil cas. Les princes & les sultanes, vêtus de robes brunes, restèrent comme immobiles pendant les huit premiers jours, & se refusèrent les alimens les plus nécessaires; le neuvième, les princes étant entrés au bain, se firent raser la tête & la barbe; ils prirent des habits tous neufs; & ayant passé dans l'appartement des sultanes, ils n'oublièrent rien pour les consoler de la perte qu'elles venoient de faire; mais, malgré cela, elles donnèrent jusqu'au quarantième jour complet des marques d'une douleur excessive.

Quand ce temps fut expiré, chacune des sultanes chercha une occupation qui pût

(1.) Les dévots musulmans croient que cela leur est d'un grand secours pour être sauvés.

adoucir sa douleur : l'une brodoit , l'autre filoit de la soie : pour Gehernaz , qui touchoit admirablement du luth , elle ne passoit pas un jour sans chanter sur cet instrument les louanges du défunt sultan ; & , comme elle faisoit fort bien des vers , elle composoit quelquefois des pièces si touchantes , & les prononçoit avec tant de passion , qu'elle ne pouvoit les achever sans s'évanouir.

Les princes & les autres sultanes écoutèrent ces vers lugubres avec plaisir , pendant les premiers jours ; mais s'apercevant qu'ils ne faisoient que redoubler leur tristesse , ils la prièrent de faire quelque trêve à sa douleur.

Goul-Saba , qui avoit craint le ressentiment des sultanes , voyant qu'elles lui témoignoiént beaucoup d'amitié , crut , pour gagner encore davantage leur bienveillance , qu'elle devoit leur parler ainsi : notre souverain seigneur est mort depuis près de deux mois ; nos larmes , nos sanglots , nos gémissemens ne lui rendront pas la vie , au contraire , elles altéreront notre beauté , dont il nous a permis de faire usage , quand le moment qu'il nous a prescrit fera fini ; croyez-moi , sultanes , mettons des bornes

à notre douleur , & cherchons jusqu'à ce temps des amusemens plus convenables à notre situation; pour moi, je vous déclare que je ne veux point m'ensevelir toute vive: je serois donc d'avis que nous prissions là-dessus l'avis du prince Schirin. Si ce conseil ne fut pas généralement approuvé , il ne fut pas rejeté. Il fut donc résolu que l'on chercheroit un genre de divertissement honnête, qui pût écarter les tristes idées dont ils étoient environnés ; on pria Schirin , qui étoit naturellement fort gai, d'y pourvoir: il y avoit rêvé pendant quelques jours , lorsque tout-d'un coup il se présenta à son esprit un moyen sûr d'amuser les sultanes pendant quelques momens , & le leur ayant communiqué , il fut généralement approuvé.

Celui qui avoit l'inspection sur le caravanféraïl , qui avoit été auparavant le palais d'Oguz , avoit été esclave de Schirin ; il l'envoya chercher. Saady , lui dit-il; le sultan mon père est infirme & plongé dans une noire mélancolie, dont nous avons tout lieu de craindre les suites; nous inventons tous les jours quelque chose de nouveau pour le réjouir ; mais la matière est épuisée de notre part, j'ai pensé que tu étois le seul homme qui pût désormais

nous être utile , pour lui procurer quelque plaisir , & voici ce que j'exige de toi : il vient à tous momens des voyageurs dans ton caravanféraïl ; je veux tous les soirs , sous un habit des plus simples , & avec une fausse barbe , me trouver à leur arrivée ; quand j'en verrai quelqu'un à mon goût , c'est-à-dire , qui me paroîtra convenir à nos desseins , je le ferai enlever & porter dans le palais. Eh , seigneur , reprit Saady , comment pourrez - vous faire cette opération , sans que l'on s'en apperçoive ? Cette violence fera du bruit. Je ne prétends point en user , ajouta le prince ; voici de quelle manière je m'y prendrai : quand je croirai avoir trouvé un voyageur tel que je le souhaite , tu lieras amitié avec lui , tu lui proposeras de faire une petite débauche dans ta chambre ; je serai de la partie , nous souperons ensemble , & sur la fin du repas nous mêlerons dans sa boisson de la décoction de ( 1 ) bueng. Quand elle aura fait

---

(1) En Perse , l'infusion de la graine de pavot , avec celles de cheneyis , de chanvre & de noix vomique , s'appelle *Bueng* & *Pouft* ; elle jette selon la dose que l'on en prend , dans une démence bouffonne & gaie.

son effet, je le ferai emporter sur un brancard dans le ferrail, & là nous nous réjouirons de sa surprise; puis, quand nous en aurons tiré tout le plaisir que je me propose, ou par le récit de ses aventures, ou de quelque manière que ce puisse être, une seconde dose le replongeant dans le sommeil, je le ferai, si je le juge à propos, reconduire au caravansérail, où, sans doute, à son réveil, il regardera comme un rêve tout ce qui lui sera arrivé; je veux même me donner ce divertissement dès ce soir, si la chose est possible. Seigneur, dit alors Saady, cette idée me paroît très-plaisante, & elle est d'autant plus facile à exécuter dans ce jour, qu'il y a actuellement dans le caravansérail trois jeunes gens, à qui j'ai cédé ma chambre, & avec lesquels je dois

---

& en peu de temps son usage hébête tout-à-fait. Dans les Indes, le bueng est plus simple & moins dangereux; c'est du chanvre tout pur, graine, écorce & feuilles broyées & infusées ensemble; cependant, l'usage trop fréquent devient mortel avec le temps. Noblot, dans le cinquième volume de sa Géographie universelle, fol. 495, dit que dans l'île de Madagascar il y a une espèce de chanvre dont les feuilles, étant mâchées comme du tabac, étourdissent & plongent dans un sommeil dont on se réveille fort gai & fort joyeux.

souper ce soir : ils sont habiles musiciens ; à ce que j'en puis juger par quelques paroles fort tendres que je leur ai entendu chanter : une femme d'environ cinquante ans , qui se dit leur mère , les accompagne , & comme ils doivent partir demain , vous pouvez les garder dans votre palais , tant que vous le jugerez nécessaire à vos plaisirs , sans qu'on ait le moindre soupçon de leur enlèvement. Très-volontiers , reprit le prince ; j'irai ce soir souper avec toi , & je vais donner ordre pour le transport de ces quatre personnes. Schirin , très-content du plaisir qu'il alloit procurer aux sultanes , courut leur annoncer cette nouvelle ; elles en furent charmées , à l'exception de Gehernaz , qui témoigna que cette espèce de divertissement lui paroissoit hors de propos ; mais elle se rendit à la pluralité des sentimens , quand elle apprit que Cothrob ne le désapprouvoit pas , & témoignoit même qu'il en verroit l'exécution avec plaisir.

Schirin avoit trop d'impatience d'exécuter son projet , pour ne pas se rendre de bonne heure au caravansérail : il s'étoit travesti en fakir (1) , avec la dépouille d'un

---

(1) Il y a plusieurs genres de religieux chez les mahométans , les *Derviches* , les *Fakirs* , les *Calenders*



tigre sur les épaules, un bonnet de peau d'agneau sur la tête, & un grand bâton à la main ; en cet équipage il entra hardiment dans la chambre de Saady : Frère, lui dit-il, je viens souper avec toi ; te voilà en bonne compagnie, tant mieux, nous en ferons meilleure chère ; pour l'augmenter, voilà un flacon de vin de Schiraz que je t'apporte ; il m'a été donné par une vieille femme, qui vient de me prier d'intercéder auprès de notre prophète pour que son mari, qui a gagné une fluxion de poitrine, ne relève pas de cette maladie ; elle est amoureuse d'un jeune homme de ses voisins, qu'elle voudroit bien épouser ; je l'ai assurée que Mahomet ne me refuseroit pas cette petite grâce ; & à compte de ce qu'elle m'a promis, si mes prières opéroient, j'ai toujours emporté cette bouteille. Les trois jeunes gens & la vieille se mirent à rire de l'entrée du fakir ; on se plaça à table

---

& *les Teberra*. Les Derviches sont habillés modestement & pauvrement ; pour les autres, ils sont vêtus comme des bouffons de théâtre, & le plus burlesquement du monde, chacun suivant sa fantaisie ; leur genre de vie est tout-à-fait libre, & tend même au libertinage.

quelque temps après : le repas fut assez gai ; l'on vuida la bouteille du vin de Schiraz , & sur la fin , Schirin ayant mêlé du bueng dans l'eau & dans le vin , il fit bientôt l'effet qu'il attendoit. Ces quatre personnes tombèrent dans un assoupissement si profond , qu'on les emporta au palais sans aucun sentiment , & qu'on les posa sur des sophas , où ils furent plus d'une heure sans se réveiller.

Si l'iman Cothrob , malgré son âge & sa gravité , avoit consenti si aisément à ce genre de divertissement , ce n'étoit pas sans une raison essentielle : comme sans être vu , lui dit le sultan , je serai témoin de tout ce qui se dira dans ce palais , je ne ferai point fâché qu'il s'y passe quelques aventures , qui me donneront peut-être occasion de connoître encore mieux les sentimens de mes femmes ; je ne veux point les gêner , & quelque conduite qu'elles tiennent , je me suis proposé de regarder le tout d'un œil tranquille ; si les sultanes m'ont véritablement aimé , elles ne feront rien d'indigne d'elles : en ce cas , je saurai bien reconnoître leur tendresse ; mais si je puis découvrir qu'il n'y ait eu que de la dissimulation dans l'amour qu'elles me témoi-

gnoient, elles me deviendront, dès ce moment, si indifférentes, que je ne prendrai plus aucune part à ce qui les regarde. Voilà, mon cher Cothrob, le parti que j'ai pris; notre grand prophète, dont vous êtes le favori, m'a donné, sans doute par votre moyen, cette force d'esprit, si peu commune dans un pays où la jalousie la plus mal fondée cause ordinairement des effets terribles, & je regarderai tout ce qui va se passer en ces lieux, comme si je n'y prenois aucun intérêt.

— A peine le sultan achevoit de parler; que Cothrob, sachant que les jeunes gens & la vieille étoient sur le point de se réveiller, quitta Oguz, pour se rendre dans la salle où les sultanes & les princes attendoient que l'affoupissement de ces voyageurs fût fini : sitôt que l'on en eut quelque certitude, l'on releva une portière d'étoffe d'or qui couvrait l'estrade, & ces gens, après avoir ouvert les yeux, & avoir tenu pendant plus d'un quart d'heure, des discours vagues & peu sensés, témoignèrent une extrême surprise de se trouver dans un salon éclairé de plus de cent bougies, qui, en répandant une lumière très-vive, exhaloient les odeurs les plus exquises; ils

avoient devant eux un pupitre , sur lequel on voyoit des livres de musique , à leurs pieds étoient tous les instrumens que l'on peut souhaiter , & ce qui augmenta leur étonnement , ce fut la présence des sultanes & des princes superbement vêtus , tous brillans de pierreries , & qui observoient un profond silence : ils se regardèrent assez long-temps sans parler ; mais Schirin , qui , depuis qu'il avoit quitté l'habit de fakir & sa barbe postiche , leur étoit absolument inconnu , les ayant prié de commencer le concert qu'ils leur avoient promis , ils prirent chacun un instrument , & quoiqu'ils fussent bien de n'être entrés avec la compagnie dans aucun engagement , ils chantèrent à livre ouvert une espèce de tragédie , dont les paroles étoient si tendres , & la musique si touchante , que le plus jeune des trois musiciens , qui étoit d'une rare beauté , ne put achever son rôle sans verser des larmes en abondance. Si les sultanes avoient été charmées de la voix de ces étrangers , elles se sentirent pénétrées de la douleur qui paroissoit dans toutes les actions de ce jeune homme , & furent encore plus touchées lorsqu'il tomba évanoui , & que Schirin ayant voulu lui porter du

secours , on s'aperçut , en ouvrant sa veste à l'endroit de l'estomac , que c'étoit une fille ! Les sultanes alors s'en étant approchées , la firent revenir à elle , & voyant peint sur son visage une extrême pudeur , & un violent chagrin de s'être trouvée dans cet état : rassurez-vous , belle étrangère , lui dit Gehernaz , vous êtes ici en sûreté , & il n'y a personne dans ces lieux qui ne s'intéresse à votre affliction. L'étrangère , revenue de ses inquiétudes , remercia la sultane de ses bontés : Madame , lui dit-elle , je ne fais si je dors ou si je veille ; arrivés depuis deux jours à Cambaye , nous soupâmes hier dans la chambre du concierge du caravanférail , avec lui & avec un fakir , qui nous parut de fort bonne humeur ; nous nous endormîmes après le souper , suivant toutes les apparences , & je ne conçois pas par quel enchantement nous nous trouvons transportés dans un palais qui ressemble , par le brillant de ses richesses , à ce lieu de délices que notre prophète promet à ses élus. Ma chère fille , dit brusquement la femme qui passoit pour la mère de ces trois jeunes gens , je crois avoir pénétré le mystère de cette aventure. Tous les anciens Romans Turcs & Persans , dont

j'ai fait autrefois la lecture , sont remplis d'événemens bien plus merveilleux ; si ce qui se passe en ce moment n'est pas l'effet d'un songe , il faut que nous ayons été transportés pendant cette nuit dans le Ginistan , & tous les objets que nous voyons ici , doivent être de cette belle espèce de créatures que l'on appelle Periz & Périzes , qui ne sont produites que pour faire du bien aux hommes , & pour soulager les malheureux ; vous avez besoin de leur secours , ainsi , tâchez de les mettre dans vos intérêts , en leur faisant part de tous les accidens de votre vie ; ce récit leur ôtera la mauvaise opinion qu'ils pourroient avoir conçue de vous , en vous voyant travestie sous cet habit , & dans la compagnie de ces deux jeunes gens. Cela me paroît bien inutile , reprit la jeune fille ; les Periz , n'ignorant de rien , doivent lire au fond de mon cœur ; & si ces personnes sont de cette espèce , elles savent déjà toutes mes aventures , sans que je les leur raconte : Faites comme si nous ne les savions pas , dit alors l'iman en riant , ainsi que les sultanes , de l'idée de la vieille , qui étoit très-conforme à la vraisemblance , & encore plus à leur intention , & soyez persuadée que  
nous

nous tâcherons, autant qu'il sera en notre pouvoir, d'adoucir vos malheurs. Ah ! reprit la bonne mère, je ne faisois pas attention que ma chère fille est trop émue à présent pour commencer ce récit ; attendez, s'il vous plaît, qu'elle soit un peu remise de l'agitation où elle est, les faits se présenteront alors bien mieux à sa mémoire ; pendant ce temps je vais raconter à ces intelligences bienfaisantes l'histoire de ma vie, & je n'en obmettrai pas la moindre circonstance. La vieille voyant alors qu'on lui prêtoit silence, parla en ces termes.

---

## PREMIERE SOIRÉE.

### *Histoire de Karabag.*

QUOIQUE vous me voyez des cheveux presque blancs, il faut que vous sachiez que j'ai été autrefois très-jolie ; on me nommoit (1) Karabag, parce qu'avec la

---

(1) Karabag, signifie jardin noir.

peau extrêmement blanche, j'avois les cheveux du noir le plus parfait. On ne parloit que de moi dans tout le quartier (1) d'Ormuz où je demeurois, & sur cette réputation, un de nos voisins, qui passoit pour être fort à son aise, devint amoureux de moi, & me demanda en mariage; mes parens comptant que c'étoit un avantage pour moi, y consentirent bientôt, & j'épousai ce voisin, qui s'appeloit Bahalul. C'étoit un fort honnête homme, très-bien fait, les traits réguliers, d'une humeur pacifique; il m'aima beaucoup, je répondis exactement à sa tendresse, & au bout d'un an j'accouchai d'un fils, que nous appelâmes Albaert; vous le voyez dans le plus grand de ces deux jeunes gens, à côté de celui qu'il tient par la main, & qui est sa femme. Je vous expliquerai pourquoi, ainsi que

---

(2) Texeira dans son histoire d'Ormuz, dit qu'après que les Selgiucides eurent obligé par leurs pillages les habitans de l'ancienne ville d'Ormuz, qui étoit située au milieu d'une plaine très-fertile en palmiers d'Indes, dans la province de Kerman qui est la Caramanie Persane, à quitter cette ville, ils se retirèrent dans l'isle de Gerun, où ils bâtirent la nouvelle ville appelée aujourd'hui Ormuz ou Hormouz: cette isle est située sur le golphe de Perse.



cette belle personne , dont je ne suis point la mère , elles sont toutes deux travesties sous des habits d'un autre sexe.

Mon mari aimoit passionnément la chymie ; il l'avoit étudiée sous un très-habile maître , qui lui avoit enseigné les plus beaux secrets du monde ; & les cures merveilleuses qu'il faisoit tous les jours dans Ormuz , lui avoient donné tant de réputation , que les médecins de cette ville conçurent une extrême jalousie contre lui ; on le menaça même de lui faire un mauvais parti , & Bahalul , craignant pour sa vie , résolut de s'absenter quelque temps , & me fit part du dessein qu'il avoit de voyager. Il n'y avoit pas plus de huit ans que nous étions mariés ; nous nous aimions tendrement , & vous pouvez juger que cette séparation me fut d'autant plus sensible , que j'étois enceinte quand il partit , & que trois mois après j'accouchai d'une fille , qui mourut fix semaines après être née. Je ressentis encore vivement la douleur de ma séparation d'avec mon mari , lorsque le premier visir du sultan d'Ormuz , qui avoit fort aimé mon père , sachant que je venois d'accoucher , me fit proposer de nourrir une fille qui venoit de naître à notre

monarque ; je ne crûs pas devoir refuser un honneur que je comptois qui me procureroit une protection certaine . Je fus acceptée ; j'entraî dans le ferrail , & je donnai la mame à la princesse Canzadé. L'on peut dire qu'avec l'humeur d'un ange , cette aimable enfant étoit d'une beauté parfaite ; mais que les grâces dont elle étoit ornée lui ont été funestes ! Vous en jugerez bientôt par le récit de ses malheurs ; je reviens à ce qui me regarde. Pendant que j'étois dans le ferrail , où je demeurai sept années entières , Albaert , que j'avois mis en pension chez un maître qui n'oublia rien pour l'instruire , devint grand , & le visir qui me protégoit , l'ayant trouvé bien fait & d'une phisionomie heureuse , me le demanda pour tenir compagnie à son fils. Comme il avoit toutes les dispositions nécessaires pour les exercices du corps , il apprit bientôt , avec le fils du visir , tout ce qui peut rendre un cavalier parfait , & par dessus cela , il s'attacha tellement à la musique qu'il y excella.

Pendant près de dix années d'absence , Bahalul m'avoit donné sept ou huit fois de ses nouvelles ; il revint ensuite de ses voyages , & amena avec lui un homme dont la figure & les manières étoient si respectables ,

que je ne pus le regarder sans une espèce de vénération. Comme il y avoit près de trois ans que j'avois quitté le ferrail, & que j'étois retournée dans ma maison, après les premières marques de tendresse que mon mari m'eût donné, il me présenta son compagnon de voyage : ma chère Karabag, me dit-il, je vous ai toujours reconnue si discrète, que je n'ai rien eu de caché pour vous : vous voyez dans cet ami que je compte qui voudra bien être notre hôte, un des plus savans hommes de la terre, & dont les mœurs répondent à la capacité : écoutez de quelle manière j'ai acquis son amitié.

Karabag alloit continuer de parler, lorsqu'une esclave s'étant présentée devant les sultanes, Gehernaz prit la parole : voilà l'heure à laquelle nous sommes obligés de nous retirer tous les soirs, dit-elle à cette femme; mais nous prenons trop d'intérêt à tout ce qui vous regarde, & à l'affliction de cette belle personne, pour ne pas souhaiter de savoir la suite de votre histoire & la sienne, ce sera pour demain à-peu-près à pareille heure; jusqu'à ce moment, l'on va vous conduire dans un appartement où vous ne manquerez de rien; l'on aura soin que, pour le repos dont vous pouvez avoir

besoin, & les alimens qui vous sont nécessaires, tout vous soit fourni en abondance; vous n'aurez qu'à souhaiter, & faire connoître vos intentions, vous serez servies sur le champ; mais n'attendez pas que ceux qui seront auprès de vous, vous donnent aucun éclaircissement sur le lieu où vous êtes, & sur ce que nous sommes: ils perdroient en un moment, par leur indiscretion, tout l'avantage qu'ils peuvent espérer d'une obéissance aveugle à nos volontés, &, dans l'instant même, vous courriez risque de la vie, sans que nous puissions vous en garantir: voilà donc la condition sous laquelle vous pouvez rester en ces lieux; si vous vous y ennuyez; vous n'avez qu'à le témoigner, vous serez sur le champ remis dans le lieu où l'on vous a pris.

Madame, reprit Karabag, quoique l'on regarde la curiosité comme un vice attaché à notre sexe, je vous réponds que ce ne fera pas par cet endroit que nous quitterons ce palais enchanté, nous sommes si persuadés de la supériorité de votre essence, que nous n'avons pas besoin d'être confirmés dans cette croyance par qui que ce soit; ne craignez donc rien de notre indiscretion; & puisque vous allez vous retirer, il n'y a

qu'à nous faire conduire où vous souhaitez que nous passions la nuit & la journée de demain, & à l'heure que vous nous le ferez savoir, nous nous rendrons à vos ordres.

Gehernaz & les princes, charmés de la docilité de leurs hôtes, leur en-marquèrent leur contentement: on les fit passer dans un appartement superbe; ils y trouvèrent toute sorte de rafraîchissemens, & des lits tout dressés, dont la magnificence les confirma dans l'idée qu'ils étoient dans un lieu enchanté. Après y avoir joui d'un sommeil tranquille, avoir passé tout le jour dans des repas d'une délicatesse exquise, à se promener dans les jardins, & à considérer avec admiration toutes les beautés de ce divin séjour, on vint les avertir sur le soir qu'ils étoient attendus dans le salon: ils y trouvèrent tout disposé de la même manière que la veille, & Gehernaz qui portoit la parole, ayant prié Karabag de continuer son histoire, elle le fit en ces termes.



---

---

## SECONDE SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Karabag.*

JE vous disois hier , mesdames , que mon mari alloit me raconter de quelle manière il avoit fait connoissance avec l'homme qu'il me présentoit ; voici comment il me parla : en passant dans le cours de mes voyages par la ville de Damas ( 1 ) , j'appris que le sultan qui y règne y retenoit dans ses prisons un homme d'un mérite singulier ; je m'informai du sujet de sa détention ; je fus que ce malheureux prisonnier avoit eu l'indiscrétion , dans les états

---

( 1 ) *Damas* , ville capitale de la Syrie. La plus commune opinion des Orientaux , est que cette ville a tiré son nom de Dimschak , ou Damaschk Eliezer , serviteur d'Abraham , & que c'est ce patriarche qui en est le fondateur : d'autres croient qu'elle doit son origine à Demschak fils de Chanaan , fils de Cham , fils de Noé. Cette ville est au pied du mont Liban : les Arabes appellent la plaine de Damas , Gaoutha , & on la regarde comme un des quatre paradis de l'Orient.

de ce prince, de transmuier en or quelques livres de plomb; que ce monarque en ayant été averti, l'avoit fait amener en sa présence, & avoit voulu l'obliger de lui découvrir un secret qu'il étoit d'autant plus curieux d'apprendre, que, par une imprudence qui ne lui étoit pas pardonnable, il avoit, dix ans auparavant, manqué cette occasion. Voici de quelle manière cela étoit arrivé. Un homme qui n'avoit rien de recommandable dans sa figure, étant arrivé à Damas, & y ayant trouvé le caravanférail trop plein de monde, s'adressa à un fondeur, & le pria de vouloir bien le loger chez lui pour trois ou quatre jours. Le fondeur l'ayant reçu dans sa maison, & l'ayant traité de son mieux, fut dans une extrême surprise, en voulant vuider les moules dans lesquels il avoit jeté plusieurs chandeliers & autres ouvrages de son art, de trouver que tout son cuivre étoit converti en très-bon or : étonné de cette métamorphose, & sans réfléchir à ce qu'il faisoit, il appela un de ses voisins, & lui ayant montré un de ces chandeliers, cette aventure fut bientôt sue du cadi (1) qui s'étant

---

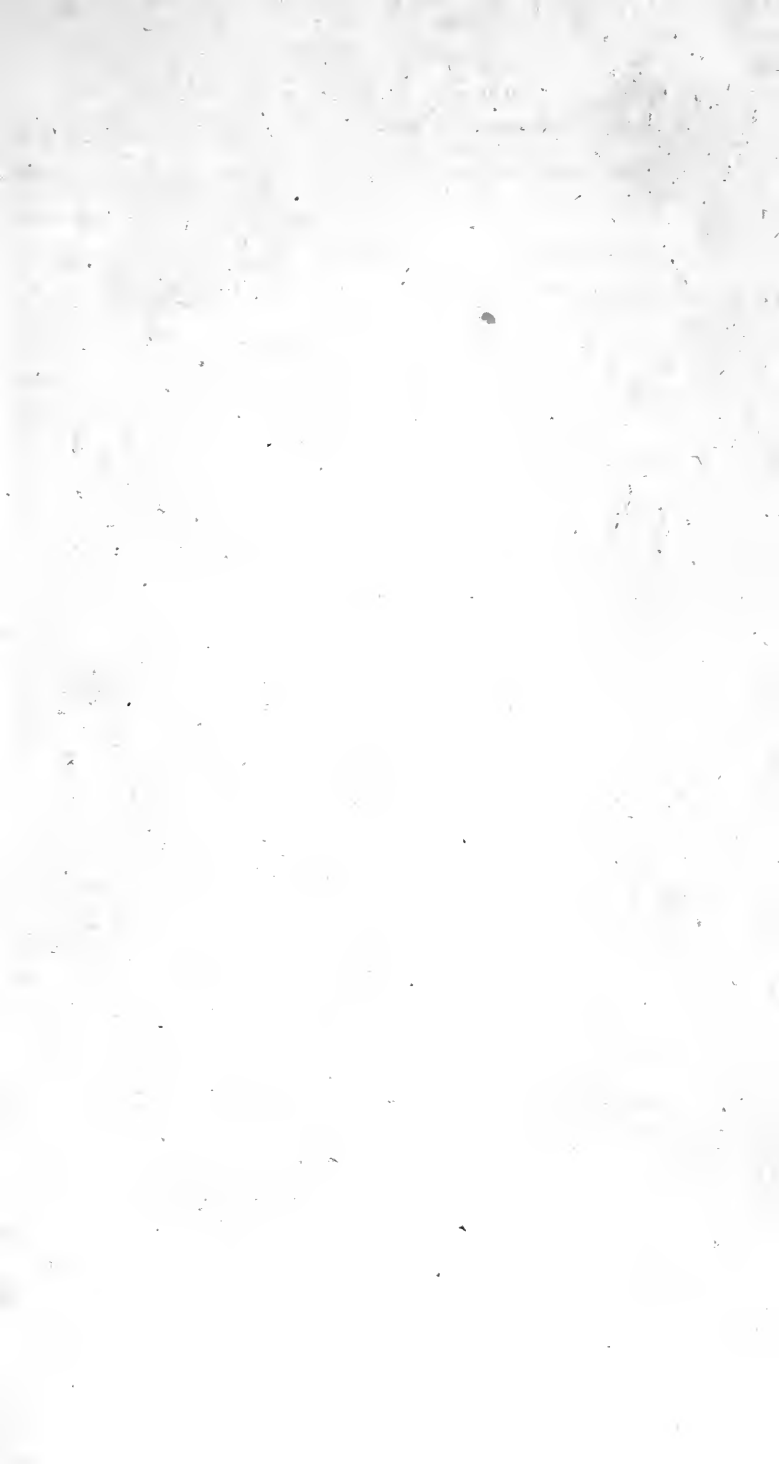
(1) Le *Cadi*, chez les musulmans est un juge qui

sur le champ transporté chez le fondeur , l'interrogea sur un évènement aussi singulier : cet homme lui jura qu'il ne savoit comment cette transmutation avoit pu se faire , & que personne n'avoit approché de son fourneau qu'un inconnu , qui , ayant logé plusieurs jours chez lui , étoit venu quelquefois le voir travailler , & en étoit parti la veille. L'étranger , qui s'étoit imaginé que le fondeur auroit la discrétion de profiter seul de sa bonne fortune , ne se méfioit de rien & marchoit doucement & à petites journées , lorsqu'il fut arrêté par ordre du cadi qui avoit mis beaucoup de monde en campagne pour le chercher : il fut ramené à Damas , & conduit droit chez le sultan : ce monarque l'ayant fait entrer dans son cabinet , lui fit remarquer plusieurs pièces très-rares qui en faisoient l'ornement , & en particulier les chandeliers d'or , qui lui avoient été apportés de chez le fondeur , & voyant que l'inconnu ne témoignoit faire aucun cas de ce qu'il lui montrait : ce que j'estime le plus de ces chandeliers , lui dit-

---

décide pami eux tous les points de droit , & même de religion , avec appel cependant , en dernier cas , au musti qui est souverain dans cette matière.







*Je Sçais mourir, mais je ne Sçais pas communiquer  
mon Secret*

il, c'est qu'ils savent faire dire la vérité à ceux à qui on les fait voir, ou qu'ils doivent s'attendre en ne la voulant pas dire, aux supplices les plus cruels. L'étranger qui entendit parfaitement le sens de ces paroles, loin d'en être effrayé, ne fit qu'en rire. Seigneur, répondit-il au sultan d'un air aussi libre que respectueux, je suis persuadé que, sur des ames basses & serviles, l'or a un grand ascendant; pour moi, j'en fais si peu d'estime, que je ne crois pas que les vertus de ce métal soient comparables à la puissance que je fais donner à un morceau de papier. En même temps il demanda au sultan la permission d'écrire un petit billet qui lui alloit faire voir des choses merveilleuses, & l'ayant obtenue, il écrivit deux lignes, mit le billet plié dans sa bouche, & l'affura que, par le moyen de ce charme ou talisman, il étoit devenu invulnérable, & que s'il vouloit en faire l'expérience, il pouvoit le frapper hardiment de son sabre, sans crainte de l'offenser. Le crédule sultan ayant tiré son cimeterre, lui en déchargea un si grand coup sur la tête, qu'il la lui fendit jusqu'à l'endroit où étoit le billet, dans lequel il lut ces mots. *Je fais mourir, mais je ne sais pas communiquer mon*

*secret.* On peut juger de l'étonnement & de la douleur de ce monarque. Le sultan ayant donc appris qu'un nouveau philosophe avoit fait une pareille opération dans Damas, il le fit enlever & conduire dans son palais, avec dessein de s'y prendre d'une autre manière pour l'engager à lui communiquer son secret : Fariabi (c'est le nom de notre hôte), qui ignoroit l'histoire que je viens de raconter, ne pouvant nier qu'il eût changé du plomb en or, en convint; mais il assura le sultan qu'il ne savoit point la composition de la merveilleuse poudre qui produisoit des effets si surprenans; que c'étoit un inconnu auquel il avoit sauvé la vie en Egypte, qui la lui avoit donnée, & qu'il supplioit ce monarque d'accepter ce qui lui en restoit, & de lui rendre la liberté.

Le sultan ne se paya pas de cette réponse; il prit bien la poudre qui étoit en très-petite quantité; mais après avoir essayé les promesses les plus brillantes, sans avoir rien pu obtenir de Fariabi, il en vint aux menaces, des menaces aux effets, & lui fit souffrir les tortures les plus cruelles, mais il ne put en tirer la moindre parole.

J'arrivai à Damas dans ces circonstances, & lorsque cette aventure y faisoit le

plus de bruit : indigné contre le sultan au récit des cruautés qu'il avoit exercées contre ce philosophe, car je ne doutois point que le prisonnier ne fût un de ces sages que je souhaitois de voir depuis si longtemps, je cherchai les moyens de m'introduire dans la prison où il étoit, & ayant lié amitié avec le concierge de la tour où l'on renfermoit ce malheureux, j'obtins de lui qu'il me feroit voir un homme d'une espèce si singulière : j'entrai plusieurs fois avec lui dans son cachot, & ayant gagné l'un des géoliers, par des présens, il me permit un jour de rendre seul une visite à ce grand homme auquel je témoignai une extrême douleur de le voir dans un état aussi déplorable, & l'envie que j'avois de l'en délivrer; mais comme je crus m'appercevoir qu'il manquoit de confiance à mon égard, & qu'il craignoit que je ne fusse aposté pour le faire parler, je fis de mon mieux pour le tirer de cette erreur, & j'y réussis. Arrachez-moi de ces horribles lieux, me dit-il en m'embrassant, je ne serai point ingrat, c'est tout ce que je puis vous dire, si vous me parlez de bonne foi; mais si vous cherchez à me tromper, sachez que puisque les plus cruels tourmens n'ont pu ébranler

mon ame, la mort même, sous quelque forme qu'on me la présente, ne me fera jamais rien faire d'indigne d'un philosophe. Je le quittai en lui promettant que j'allois tout employer pour lui procurer la liberté. Alors je vendis des pierreries que j'avois achetées dans mes voyages, j'en fis dix mille pièces d'or, & , avec une partie de cet argent, ayant corrompu le concierge & les gardes qui étoient à la prison, je les régalai un soir splendidement, & après les avoir fait bien boire, je les sommai de leur parole; je leur rendis la chose facile, en leur disant qu'ils pouvoient assurer que leur prisonnier étoit mort de la violence des tourmens qu'il avoit souffert, & y substituer le cadavre d'un homme qui avoit été enterré le matin dans un petit cimetière qui étoit presque au pied de la tour. Avec de l'argent, de quoi ne vient-on point à bout? Nous allâmes, deux gardes & moi, déterrer le mort, & après avoir recouvert la fosse, sans qu'il y parut, nous l'apportâmes dans la chambre de Fariabi, nous l'habillâmes des habits de ce philosophe, nous enlevâmes notre prisonnier, que je fis

entrer vêtu en femme dans un (1) cagiat, sur un chameau que je tenois tout prêt, & étant monté à cheval, nous sortîmes de Damas à la petite pointe du jour, sans aucune inquiétude : nous étant arrêtés par son ordre au village d'Essair qui est à trois lieues de cette ville, j'entrai dans une mesure abandonnée qu'il m'indiqua ; & j'y trouvai sous une pierre assez difficile à lever, une boîte de plomb que je lui remis sans l'ouvrir.

---

(1) Le *Cagiat* ou *Cajavah*, est une espèce de cunes ou berceau dans lequel, en Orient, les femmes voyagent : on en met deux ordinairement sur un chameau ; ils sont longs de 40 pouces, larges de 30, hauts de 50, & s'élargissent par le dessus qui n'est fait que de cerceaux : on les couvre de drap, ou de feutre, & quand il n'y a qu'un des deux Cagiat de rempli, on met des coffres ou autres choses pesantes dans l'autre, pour servir de contre-poids. On peut y être aussi à son aise que dans son lit, quand on est sur son séant.

Voyez le chevalier Chardin, tome 10, folio 214.



---

## TROISIEME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Karabag.*

QUOIQUE nous n'eussions aucun sujet de craindre qu'on nous poursuivît, continua Bahalul, nous sortîmes avec précipitation des états du sultan de Damas, & après avoir gagné (1) Alep, de là Moussoul & Bagdad, nous arrivâmes enfin à Balsora; nous nous y embarquâmes pour Ormuz, où nous voici enfin arrivés sans accident.

J'étois transportée de joie, de revoir mon mari après une si longue absence, poursuivit Karabag; il nous combla de caresses son fils & moi, & je fis mes efforts

---

(1) *Alep*, ville célèbre de la Syrie, à quarante lieues de Damas: elle est sur la petite rivière de Singa.

*Moussoul* ou *Masul*, ville du Diarbeck, ou de l'ancienne Assyrie.

*Bagdad* ou *Badet*, capitale de la province d'Yerak, anciennement Chaldée: elle est sur le Tigre ou Tigil.

*Balsora* ou *Basrah*, ville située sur le Tigre, à l'embouchure de ce fleuve, dans le golphe Persan.



pour lui témoigner combien j'étois sensible à son retour & aux marques de tendresse qu'il me donnoit. J'avois fait apprêter un fort bon repas, nos voyageurs mangèrent avec appétit, & ayant encore parlé de la prison de Fariabi; je serois curieuse, dis-je alors à mon mari, de savoir ce qu'il y avoit dans cette boëte de plomb que vous allâtes chercher dans une masure auprès de Damas. Il est aisé de vous satisfaire, me répondit fort obligeamment Fariabi; tenez, mon aimable hôtesse, continua-t-il, la voici; ouvrez-la, tout ce qui est dedans est à vous. Je l'ouvris d'abord avec précipitation; mais quelle fut ma surprise, quand je la trouvai remplie de diamans d'un prix très-considérable. Ah! seigneur, lui dis-je en voulant lui rendre la boëte, je me connois assez en pierreries pour savoir que je ne dois point recevoir un présent de cette conséquence, & j'ai tout lieu de croire que c'est une plaisanterie que vous me faites de concert avec mon mari. Nullement, me dit-il, de quelque prix que puissent être ces diamans, je vous prie instamment de les accepter, c'est la moindre chose que je veuille faire pour l'épouse du généreux Bahalul : recevez-les donc, je vous prie, si

vous ne voulez m'offenser mortellement. Je commençai à croire que le présent étoit sérieux, & Fariabi m'ayant très-pressée de ne point refuser cette marque de sa reconnaissance, je l'acceptai pour ne le point chagriner.

Il y avoit plus de trois mois que ce sage philosophe vivoit avec nous, lorsqu'un jour embrassant Bahalul : mon cher ami, lui dit-il, pourquoi jusqu'à ce jour ne m'avez-vous jamais parlé des promesses que je vous fis dans la prison de Damas ? C'est, lui répondit mon mari, que les diamans que vous avez voulu que Karabag acceptât, ont payé plus que suffisamment le service que je vous ai rendu ; mais quand même vous ne nous auriez pas donné, comme vous avez fait, des marques d'une extrême reconnaissance, je ne vous en aurois jamais parlé, parce que vous étiez dans les fers quand vous me jurâtes de n'être point ingrat de ce que j'allois tenter pour vous rendre la liberté, & que je suis persuadé que l'on n'est guères obligé de tenir ce que l'on promet dans une pareille situation. Je vous fais bon gré de penser ainsi, reprit Fariabi ; ne croyez pas pourtant que je borne mes remerciemens au présent que j'ai

fait à Karabag; j'ai quelque chose de plus précieux à vous offrir : recevez cette boîte remplie de la divine poudre qui a fait tous mes malheurs; que l'exemple du sage à qui le sultan de Damas a ôté la vie par une sotte crédulité, & que mon indiscretion dans cette même ville vous rende plus circonspect. Avec ce que vous avez à présent de cette poudre, il y a de quoi transformer en or presque tous les métaux que la terre renferme dans son sein : ce que je vous dis ne doit point vous surprendre; je parle à un homme à qui il ne manque presque rien pour être enfant de la science; laissez au vulgaire ignorant les préjugés dans lesquels il est contre les vrais sages; ne vous communiquez à personne, surtout aux grands; travaillez sans vous rebuter, & demandez à dieu qu'il vous découvre un secret que je ne dois pas révéler sans faire un grand péché, à moins que je ne connoisse bien que le sujet à qui je pourrois en faire part en soit digne.

Si Bahalul avoit écouté avec joie le commencement du discours de Fariabi, il n'en entendit pas la fin sans chagrin : il n'en fit pourtant rien paroître; au contraire, il lui marqua la plus vive reconnoissance de tant

de bienfaits, & ayant en sa présence changé plusieurs livres de plomb en or très-pur, il les vendit à un juif d'Ormuz.

Fariabi brûloit d'envie de se voir entièrement rétabli des maux que la torture qu'on lui avoit donnée à Damas lui avoit causé : ce ne fut qu'après plus de six mois, & avec un élixir spécifique, qu'il composa pendant tout ce temps, & que l'on peut appeler la médecine universelle, qu'il vint à bout de réparer dans sa personne un épuisement total contre lequel la pharmacie ordinaire n'avoit point de remède.

Cet illustre philosophe ne passoit point de jour qu'il n'eût de secrettes conférences avec son mari : plus il l'étudioit, plus il le trouvoit propre à être admis dans les mystères dans lesquels il étoit déjà initié. Enfin, avant de le quitter, il lui découvrit le premier agent de toutes choses, & en quatre paroles il l'instruisit de ce qu'il y avoit de plus caché dans la nature. On ne peut concevoir quelle fut en ce moment la joie de Bahalul; mais elle fut bien combattue par la douleur qu'il eut de voir que Fariabi avoit pris une ferme résolution de partir d'Ormuz, le jour même; ses larmes ne l'ébranlèrent point : il nous embrassa tous tendrement, & en disant

adieu à Bahalul , il lui recommanda sur-tout l'humilité , la charité & la crainte de dieu , qui est , à ce qu'il lui dit , le commencement de la véritable sagesse.

Ce ne fut point sans une extrême douleur que nous vîmes partir ce grand homme ; mais enfin il fallut nous conformer à ses volontés , & mon mari profitant exactement de ses conseils , se renferma dans son cabinet , & s'adonna uniquement à l'étude. Comme les vrais philosophes se cachent extrêmement , & que leur vie n'est pas en sûreté lorsque l'on fait que la nature est pour eux sans voile , Bahalul se communiquoit très-rarement , & ne recevoit presque de visites que du juif qui achetoit de temps en temps ses lingots.

Etant devenus très-riches par ce moyen , nous ne songeâmes plus qu'à établir notre fils unique : mon mari avoit remarqué qu'il avoit beaucoup de penchant pour le sexe. Mon cher Albaert , lui dit-il un jour , heureux celui qui a une femme sage & vertueuse ; plus heureux encore celui qui peut s'en passer ; je m'explique : quelqu'un que vous soyez avec votre épouse , les suites de cette union sont presque toujours fâcheuses ; des enfans vous causent souvent mille chagrins :

s'ils se portent au bien , la moindre maladie qu'ils ont , le plus petit accident qui leur arrive , vous mettent au désespoir ; vous êtes à tous momens dans l'appréhension de les perdre : si , au contraire , malgré toutes les peines que vous vous donnez pour leur éducation , ils se tournent du mauvais côté , dans quelles cruelles agitations n'êtes-vous pas à toutes les heures du jour ? leurs débauches ne sont-elles pas la source de mille malheurs que vous ne sauriez prévoir ? Faites donc bien réflexion à ce que je vous dis : si , cependant , vous ne vous sentez pas assez de force pour vivre saintement dans le célibat , mariez-vous ; mais faites en sorte , mon cher fils , qu'une aveugle passion ne vous domine pas dans le choix que vous devez faire. Je suis assez riche pour que vous n'ayez pas besoin d'une femme qui vous apporte d'autre dot que celle de la vertu & de la beauté ; cherchez dans tout Ormuz une personne qui puisse vous convenir. Dans quelque sévérité que les femmes soient élevées dans l'Orient , elles trompent tous les jours leurs maris : informez-vous donc exactement des mœurs de la mère de celle que vous choisirez ; pour l'ordinaire , il est rare qu'une femme sage & raisonnable ne mette

pas au jour des filles qui lui ressembloit ; ne vous alliez pas à une personne de basse extraction , vous n'y trouveriez que du désagrément ; mais aussi craignez de vous attirer du mépris de la part de votre femme , si vous la prenez dans une condition trop au-dessus de la vôtre ; c'est , selon moi , ce qu'un honnête homme doit avoir le plus de peine à supporter.

---

## QUATRIÈME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Karabag.*

ALBAERT écouta les conseils de son père avec beaucoup d'attention ; mais comme le tempéramment l'emportoit , il fit faire dans Ormuz des recherches exactes , des plus aimables & des plus vertueuses filles qu'il y eût , & après quatre mois de perquisition , il apprit qu'une bonne veuve qui demeuroit dans un quartier très-éloigné du nôtre , avoit trois filles d'une rare beauté , & qu'elle les élevoit avec toute l'attention & la piété possible. Cette découverte ne suffisoit pas à mon fils ; il vouloit connoître à fond celle qu'il

se propoſoit d'épouſer : pour cet effet , comme il avoit à peine dix-huit ans , & qu'il étoit très-agréable de ſa perſonne , il ſe travesti en femme , & ſe fit préſenter par un de ſes amis , à cette veuve , qui cherchoit une eſclave pour mettre auprès de ſes filles. Sa figure revint fort à la mère , elle l'acheta preſque ſans héſiter , & trouvant dans cette eſclave beaucoup de modeſtie , de conduite & de talens , ſur-tout un grand goût pour la muſique , que ſes filles aimoient paſſionné-ment , elle lui devint extrêmement chère.

Albaert , qui nous avoit caché ſes deſſeins , & nous avoit fait croire qu'il étoit allé faire un petit voyage de trois ou quatre mois , n'avoit jamais goûté tant de plaſir que dans la condition ſervile où il avoit bien voulu ſe réduire ; il fut ſi enchanté du caractère d'eſprit , de la douceur , de la vertu & de la beauté de ces charmantes filles , qu'il eut aſſez de peine à ſe déterminer ſur le choix qu'il feroit de l'une des trois ; il le fit pourtant en faveur de l'aînée , qui ſe nommoit ( 1 ) Gul-Endam , & qui avoit au plus dix-ſept ans ; & s'étant un jour échappé de

---

( 1 ) *Gul-Endam* , ſignifie corps de roſe



cette maison, qu'il laissa très-affligée de sa fuite, il revint au logis, & nous raconta, à son père & à moi, la cause de son absence, & dans quel lieu il s'étoit retiré pendant plus de trois mois. Nous tremblâmes l'un & l'autre du danger qu'il auroit couru s'il avoit été découvert, &, après quelque temps, Bahalul étant allé trouver cette veuve dont le mari avoit autrefois été cadi d'Ormuz: je n'ignore pas, lui dit-il, les bonnes qualités de vos filles, & le soin que vous avez pris de leur éducation; ce sont ces raisons qui me déterminent à venir vous proposer une alliance avec mon fils que je puis vous assurer n'être pas sans mérite; & pour vous faire voir à quel point j'estime la belle Gul-Endam votre aînée, voilà deux bourses de dix mille pièces d'or chacune, dont je la prie de faire présent à ses sœurs, pour leur former un établissement convenable: à son égard, j'ose l'affirmer qu'il y aura peu de femmes dans toute la Perse plus heureuse qu'elle de toutes les façons, & qu'elle sera adorée de son mari: je ne vous parle pas de mon bien; par le présent que je fais à vos deux cadettes, vous devez conjecturer quelles doivent être mes richesses. La bonne veuve fut bien étonnée

d'un pareil compliment; elle le regardoit comme un songe, & ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût de la réalité; cependant, elle fut obligée d'y ajouter foi, & remerciant Bahalul de sa libéralité, elle fit venir ses filles pour lui en rendre grâces. Il fut ébloui de leur beauté, & trouvant que Gul-Endam étoit véritablement une personne parfaite, il tira de sa poche un fil de perles & deux bracelets de rubis, d'un prix des plus considérables, & la pria de vouloir bien accepter ce présent de la part d'un fils qu'il aimoit tendrement, & qui souhaitoit avec une extrême passion être son époux.

Gul-Endam, surprise au dernier point, rougit beaucoup de se trouver sans voile devant un homme; elle fut encore plus interdite des ordres que sa mère lui donna de recevoir ces présens, comme des arrhes du mariage qu'elle venoit de conclure entr'elle & Albaert; cependant, en fille sage & soumise à ses volontés, elle témoigna qu'elle étoit prête à le recevoir pour son époux. Mon fils, poursuivit Karabag, avoit trop d'empressement de terminer cette affaire, pour que nous le laissions languir longtemps; huit jours suffirent pour les apprêts,

& il fut, au bout de ce temps, marié à cette aimable fille, avec laquelle il a vécu depuis cinq ans dans une union parfaite.

Gul-Endam dans les premiers jours de son mariage ne se laissoit pas de regarder Albaert; elle cherchoit à se ressouvenir où elle avoit pu le rencontrer dans Ormuz, lorsqu'elle étoit quelquefois sortie de la maison avec sa mère: mon fils rioit en lui même de son inquiétude, & ce ne fut qu'après plus d'un mois qu'il lui apprit l'innocent artifice dont il s'étoit servi pour la connoître. Une extrême rougeur couvrit en ce moment le visage de son épouse: quelque modeste qu'elle eût été pendant le séjour qu'Albaert avoit fait chez sa mère, sous l'habit d'une esclave, il étoit presque impossible qu'elle ne lui eût pas laissé voir bien des beautés qu'elle auroit cachées avec un soin extrême à tout autre qu'à des personnes de son sexe; elle lui pardonna pourtant cette tromperie, en faveur des avantages qu'elle & ses sœurs trouvoient dans notre alliance, & de la passion qu'elle ressentoit pour un époux qui méritoit toute sa tendresse.

Bahalul avoit tout lieu d'être content de son sort, il se voyoit au comble de ses vœux; mais comme il avoit de grandes grâ-

ces à rendre au prophète , il résolut de faire le pèlerinage de la Mecque ( 1 ). Pour cet effet , il partit d'Ormuz , & après un assez long trajet , étant parvenu par la mer rouge jusqu'à Gidda ( 2 ), il se rendit par terre à la Mecque en trois jours ; là , après y avoir fait sept fois le tour de l'oratoire ( 3 ), y

---

( 1 ) *La Mecque* est la ville du monde la plus connue par tout l'univers ; elle est située dans cette grande presqu'île , comme les Orientaux l'appellent , que forment le golphe de Perse , la mer des Indes & la mer Rouge , de laquelle elle est éloignée de dix lieues perennes , qui en composent plus de vingt des nôtres. Il y a peine de mort de mettre le pied dans son territoire , c'est-à-dire à dix lieues à la ronde , pour quiconque n'est pas mahométan , ou ne veut pas le devenir.

( 2 ) Gidda près de la mer Rouge , où l'on débarque pour aller à la Mecque : les Mahométans croient qu'Eve y est enterrée.

( 3 ) Cet Oratoire s'appelle *Kaaba* ; on prétend qu'il a été bâti par Abraham. Les pèlerins prosternent la tête sur le seuil , font sept processions à l'entour , & s'arrêtent aux coins pour les baïser ; on y apporte tous les ans une nouvelle tenture de ces belles étoffes que l'on fait à *Merdin* , en Mésopotamie ; c'est le grand seigneur qui a seul droit de la fournir , de même que pour la chapelle de *Médine* , où Mahomet est enterré. Le prince de la Mecque , que l'on appelle Cherif , dispose de la vieille , qu'il envoie par morceaux en présent , comme de précieuses reliques. Cet oratoire con-

avoir baïsé la pierre ( 1 ) noire , vu la gouttière ( 2 ) d'or , fait sa station & le corban ( 3 ) sur le mont Arafat , bu de l'eau du

tient , à ce que l'on prétend ; des richesses d'un prix inestimable.

( 1 ) Cette fameuse pierre s'appelle *Barktan* ; tous les pèlerins sont obligés de la baïser ; elle est noire , polie , posée à l'angle oriental du *Kaaba* , à quatre pieds & demi de hauteur , entourée d'un cercle de fer , ou d'or selon quelques-uns , & suspendue à de grosses chaînes d'or ; cette pierre , si l'on en croit la légende des mahométans , a été rendue noire miraculeusement , pour avoir été baïcée par une femme , dans un temps critique , & au moment qu'elle n'étoit pas dans un état de pureté légale. L'on prétend que lorsqu'Abraham voulut bâtir le *Kaaba* , les pierres venant d'elles-mêmes & toutes taillées se présentèrent à lui , celle-ci s'étant trouvée de reste , & s'en affligeant ; ne vous fâchez point , répondit le prophète , vous serez plus honorée qu'une autre ; car je commanderai de la part de dieu à tous les fidèles de vous baïser en faisant la procession.

( 2 ) De l'un des côtés de la terrasse qui couvre le *Kaaba* , il sort une gouttière d'or massif de la longueur d'une brassée , pour jeter les eaux de la pluie.

( 3 ) La station sur le mont Arafat se fait par pénitence du péché originel , parce que les mahométans prétendent que c'est sur cette montagne qu'Adam approcha d'Eve sa femme la première fois ; à l'égard du corban , c'est le sacrifice d'un ou de plusieurs moutons que l'on fait dans la plaine qui est au bas de cette montagne , en mémoire du sacrifice d'Abraham.

Voyez les voyages de Thévenot , tome II. fol. 497.

puits zemzem (1), fait sept autres tours entre Safa (2) & Mervé, & jeté des pierres dans la vallée de Menah (3), mon mari prit la route de Medine (4) avec la cara-

---

(1) On voit pareillement à la face orientale du *Kaaba*, la fontaine ou le puits Zemzem, enfermé dans une chapelle à quatre portes ; on en tire continuellement de l'eau pour les pèlerins ; ils croient qu'il provient de la source que dieu fit paroître en faveur d'Agar & d'Ismaël, qu'Abraham avoit chassés de sa maison.

Voyez la *Bibliot. Orient. fol. 927. & Chardin. tome VII. fol. 380.*

(2) *Safa & Mervé* sont deux petites buttes à trois cent pas l'une de l'autre ; on fait ces tours d'un pas inégal, & comme si l'on cherchoit quelque chose ; cela représente, selon eux, l'embarras & l'inquiétude d'Agar durant la soif de son fils, & la peine avec laquelle elle cherchoit de l'eau.

(3) *Menah*, est à quatre lieues de la Mecque ; l'on y doit jeter sept pierres par-dessus l'épaule : les mahométans en rapportent trois raisons ; les uns disent que c'est pour renoncer au diable, & le rejeter à l'imitation d'Ismaël, qu'il voulut tenter au moment que son père Abraham alloit le sacrifier, & qui le fit fuir en lui jetant des pierres ; les autres, qu'ayant voulu empêcher Abraham d'égorger Ismaël, ils l'éloignèrent tous les trois par ce moyen, & les troisièmes, que c'est en mémoire des pierres qu'Adam jeta au diable, lorsqu'il revint l'aborder, après lui avoir fait commettre le péché originel. Au reste, l'on voit bien la méprise des mahométans, qui confondent Isaac avec Ismaël.

(4) *Medine*, de la partie de l'Arabie appelée *Agiaz*,

vane qui étoit venue par terre ; après y avoir visité le tombeau du saint prophète , il revint heureusement à Ormuz : nous jouissions alors d'une santé parfaite ; mais elle fut troublée au bout de six mois par un accident terrible & des plus funeste : mon fils , sa femme & moi , nous étions allés à une demi-lieue d'Ormuz , à une maison utile qui nous appartenoit , & Bahalul étoit resté seul à la ville avec ses esclaves , lorsque le feu prit la nuit dans notre quartier , avec une si grande rapidité , que notre maison fut réduite en cendres en moins d'un quart d'heure : mon mari & tous ses domestiques , qui dormoient profondément , ne purent échapper à la violence de la flamme dans laquelle ils périrent ; & tout l'or , l'argent & les richesses que nous possédions furent per-

---

est recommandable par le sépulcre de Mahomet , que les pèlerins visitent ordinairement au retour de la Mecque ; ils n'y sont point obligés par la loi , comme ils le sont à faire le voyage de la Mecque , Mahomet ayant seulement dit à ses sectateurs , étant proche de la mort , que si quelqu'un , retournant des lieux saints , avoit la curiosité de venir voir son sépulcre , il le prioit de dire pour son ame un *Fatha* , qui est une oraison tirée de l'alcoran : il n'y a guère que la caravane de Damas , qui à son retour passe par Médine.

dues dans l'incendie , ou pillées par la populace qui vint pour éteindre le feu.

Jugez , mes seigneurs & mes dames , continua Karabag , de l'extrême douleur que nous ressentîmes à une nouvelle aussi triste ; outre la perte que nous faisons de Bahalul , nous nous voyons sans cette divine poudre qui étoit la source de tous nos biens ; elle avoit sans doute été consumée avec lui , & nous nous trouvâmes réduits à vivre dans notre bien de campagne avec une extrême frugalité : nous nous y accoutumâmes cependant , & après avoir séché nos larmes , nous commençons à nous faire à la vie champêtre , lorsque mon fils eut un rêve assez singulier ; un vieillard vénérable lui apparut pendant une nuit : Albaert , lui dit-il , si tu veux avoir plus de richesses que tu n'en as perdu à la mort de ton père , va à Chitor ( 1 ) ; tu y trouveras , près la porte de la principale mosquée , un aveugle qui te découvrira un trésor d'un prix inestimable. Mon fils ne fit pas grande attention à ce

---

( 1 ) *Chitor* , province de l'empire du grand Mogol , dans la terre-ferme de l'Inde , entre les provinces de Guzarate , avec une ville du même nom ; l'on y voit encore des restes d'édifices publics fort magnifiques.



rêve , il le regarda d'abord comme l'effet d'une imagination échauffée , & crut que la douleur seule d'avoir perdu son bien lui avoit produit pendant le sommeil ces vapeurs de richesses ; mais le même vieillard lui ayant répété deux autres fois la même chose , pendant qu'il dormoit , il nous communiqua son rêve , & nous fit entendre qu'il seroit prêt à entreprendre le voyage de Chitor , s'il avoit assez d'argent pour cela . Nous ne pouvions faire une somme considérable qu'en vendant notre bien de campagne , & nous n'étions pas d'humeur à nous en défaire sur la foi d'un songe , lorsqu'un jour que je revenois du bain , un eunuque m'abordant , me remit un billet de la part de la princesse Canzadé : voici à peu près ce qu'il contenoit.

*Je ne puis être plus longtemps sans vous voir , ma chère nourrice ; comme vous avez vos entrées libres au ferrail , profitez-en ; mais ne perdez pas un moment : j'ai des choses de la dernière conséquence à vous communiquer.*



---

---

## CINQUIÈME SOIRÉE.

*Fin de l'Histoire de Karabag.*

**S**ITOT que j'eus lu cette lettre , je courus au palais. J'y trouvai la princesse fondante en larmes ; elle m'embrassa tendrement , & dans l'excès de sa douleur , elle fut plus d'un quart d'heure sans pouvoir me parler ; ensuite ayant repris ses esprits : ma chère Karabag , me dit-elle , m'aimez-vous assez pour tout risquer pour l'amour de moi ? Vous n'en pouvez point douter , ma chère fille , répondis-je. Eh bien , reprit la princesse , voilà dix bourses de mille pièces d'or chacune , & pour autant de diamans , que je vous ordonne de faire vendre , si vous le jugez à propos ; avec cet argent trouvez-moi un vaisseau , sur lequel , s'il est possible , je veux dès la nuit prochaine fuir d'un lieu qui ne m'inspire que de l'horreur , & dans lequel je m'arracherai la vie , si vous n'apportez un prompt remède à mes maux ; ne cherchez pas à combattre ma résolution , les momens me sont trop précieux pour les

employer en discours inutiles ; allez , & revenez sur le soir m'annoncer mon départ.

Je restai immobile aux ordres de la princesse , poursuivit Karabag : mais ma chère Canzadé , lui dis-je , effrayée de l'état où je la voyois , avez-vous bien fait réflexion à ce que vous me proposez ; en concevez-vous toutes les difficultés , & songez-vous bien.... J'allois continuer , lorsque la princesse tirant un poignard , en tourna la pointe vers son cœur , & prete à l'y enfoncer , faites ce que j'exige de vous , me dit-elle , ou laissez-moi me priver d'une vie qui m'est odieuse ; quand je serai en liberté de vous expliquer jusqu'où va l'excès de mes maux , vous conviendrez que la mort seule ou la fuite sont les remèdes que j'y puis apporter. Il n'y eut rien à répliquer au discours de Canzadé ; je sortis , avec promesse d'exécuter ses intentions ; je revins au logis , & ayant fait part à mon fils & à sa femme de la conversation que je venois d'avoir avec la princesse , ils me représentèrent l'un & l'autre que c'étoit là la plus belle occasion que nous pussions jamais trouver de faire le voyage de Chitor ; qu'il ne falloit pas manquer d'en profiter , & fermant les yeux sur tous les dangers d'une entreprise aussi

périlleuse, après avoir remis le soin de notre bien au seul esclave qui nous étoit resté, & dont la fidélité nous étoit connue, Albaert s'assura d'un vaisseau, dont le capitaine, qui se trouva heureusement de ses amis, ébloui par mille pièces d'or qu'il lui offrit, n'hésita pas un moment à lui promettre de mettre à la voile cette nuit même.

J'étois convenu avec la princesse que sur la brune elle m'envoyeroit à la porte de la principale mosquée d'Ormuz, le même esclave qui m'avoit remis sa lettre, & que là, je lui rendrois une réponse positive. Je lui fis tenir un billet, par lequel je lui mandai que ses ordres étoient exécutés, & que je l'attendrois jusqu'à minuit à la porte d'Ormuz, qui donnoit du côté de la mer. Elle n'y manqua pas, &, suivie du seul eunuque qui s'étoit chargé de ses commissions, & qui lui avoit apporté un habit d'homme, elle s'y rendit avant dix heures. Mon fils & sa femme, pareillement travestie en homme, assurèrent alors la princesse d'un attachement inviolable à ses intérêts; & ayant gagné le port, nous fûmes conduits par le capitaine, qui nous y attendoit, jusqu'à son vaisseau, qui sur-le-champ fit voile pour se rendre à l'embouchure de l'Indus.

Comme nous avions le vent favorable, à mesure que nous nous éloignions d'Ormuz, Canzadé, qu'une violente crainte altéroit extrêmement, reprenoit ses sens : nous étions seuls dans la chambre du capitaine, & nous faisons notre possible pour dissiper le reste de la frayeur de la princesse, lorsqu'elle me parla en ces termes : Ma chère Karabag, quelles obligations ne vous ai-je pas ! vous hazardez votre fortune & votre vie pour moi, sans même être informée du détail des raisons qui m'obligent à une fuite aussi précipitée ; mais vous ne me blâmerez plus quand vous saurez jusqu'à quel point la fortune me persécute. Alors Canzadé, en versant un torrent de larmes, continua ainsi..... Mais, mes seigneurs & mes dames, je m'imaginais que ce récit vous fera bien plus agréable dans sa bouche que dans la mienne, & que pour peu que vous témoigniez à la princesse que cela vous fera plaisir, elle n'hésitera pas un moment à vous raconter elle-même ses infortunes. Comment, dit Gerhernaz, c'est donc la princesse de Perse qui s'est trouvée si mal le premier jour que vous êtes entrés dans ce palais ? C'est-elle même, dit Karabag, dont les malheurs sont au-dessus de toute expression. Madame,

dit Gehernaz , en se levant , & en embrassant la princesse , quoique la renommée nous ait déjà instruites d'une partie de vos aventures , vous nous ferez un plaisir extrême de nous en apprendre vous-même le détail ; mais comme voici à-peu-près l'heure à laquelle nous devons nous retirer , il vaut mieux remettre ce récit à demain : assurez-vous seulement que nous prenons tout l'intérêt possible à ce qui vous regarde , & que nous vous rendrons tous les services qui dépendront de nous.

Canzadé en ce moment alloit se prosterner aux pieds des sultanes , que malgré ce que venoit de dire Gehernaz , sans y faire trop d'attention , elle prenoit toujours pour des intelligences bienfaisantes , si elles ne l'en avoient empêchée : elles lui firent toutes mille caresses , & ayant donné des ordres pour qu'on redoublât l'attention & le respect qui lui étoient dûs , elles se disposèrent à écouter le lendemain avec plaisir le récit de ses aventures.

Si les princes & les sultanes avoient été contents de l'histoire de Karabag , le sultan Oguz , qui du lieu où il étoit placé n'en avoit pas perdu une seule parole , l'avoit écoutée avec beaucoup de satisfaction. Mon-

cher Cothrob, dit-il à l'iman, quand ils se furent rejoints, je suis bien curieux de savoir les aventures secrètes de la princesse d'Ormuz; je m'intéresse extrêmement à ce qui la regarde, & il faut que les événemens en soient bien tristes, puisqu'en exécutant seulement la musique de cette tragédie, elle s'est évanouïe par le souvenir ou par la comparaïson de ses malheurs avec ceux des acteurs dont elle chantoit les rôles : c'est, seigneur, ce que vous saurez demain, répondit Cothrob, & je ne nuirai pas à ses affaires; j'ose même vous dire, que, sans mon secours, cette princesse pourroit bien être encore longtemps malheureuse : mais je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise, vous saurez le tout quand il en fera temps.

Oguz, les sultanes & les princes attendoient avec impatience l'heure marquée pour se trouver dans le fallon : à peine fut-elle arrivée, que tout le monde s'y rendit, & Canzadé ayant été priée de conter son histoire, elle la commença en ces termes.



## SIXIEME SOIRÉE.

*Histoire de Canzadé, Princesse d'Ormuz.*

JE dois le jour à Daoud-Can sultan d'Ormuz ; & le prince Cazan-Can , qui est aujourd'hui sur le trône , est mon frère : je perdis la sultane ma mère presqu'en naissant , & par sa mort je fis une perte irréparable , puisque si elle eût vécu , elle m'eût sans doute préservée des malheurs qui m'ont accablée jusqu'à ce moment. Les personnes que le sultan mit auprès de moi , n'oubliant rien de ce qui pouvoit me former l'esprit & le cœur , m'inspirèrent tous les sentimens que doit avoir une grande princesse. Je passai les dix premières années de ma vie assez tranquillement , & sans qu'il m'arrivât rien de remarquable : j'entendois seulement quelquefois dire aux esclaves qui me servoient , que j'étois belle ; mais j'aurois mauvaise grâce de vous rapporter tous les discours flatteurs dont elles m'entretenoient , aujourd'hui que les chagrins les plus vifs , & la fatigue de l'esprit & du corps



ont fait un tel changement sur mon visage , qu'ils n'y ont laissé presque aucune trace des grâces que l'on m'aïssuroit y être autrefois ; il est cependant vrai que cette funeste beauté , telle qu'elle étoit , a produit des effets si extraordinaires , qu'elle m'a réduite dans la misère où je suis , & qu'elle est cause que je mène une vie errante & infortunée. Je n'avois guere que treize ans , & dans ce temps d'une extrême innocence , le prince Cazan-Can , mon frère , qui en avoit déjà plus de dix-huit , passoit les journées entières avec moi , & haïssoit toute autre compagnie que la mienne : j'étois si éloignée de penser qu'il y eût du mal à recevoir ses caresses , que les prenant pour des marques d'une amitié sincère , je me faisois un gré infini d'avoir un frère qui m'aimât si tendrement ; mais quand , avec un peu plus d'âge , je remarquai trop d'emportement dans ses caresses , je commençai à les craindre , & je crus discerner en lui les transports d'une passion illégitime , que je n'avois regardée jusqu'alors que comme l'effet d'une amitié pure & innocente , & je soupçonnai que l'indulgence que j'avois eu jusqu'alors pour ce prince , lui avoit peut-être donné lieu de concevoir des espérances , &

de former des desseins qui offensoient le ciel & la nature : je ne me trompai point, & je fus bientôt éclaircie de ce que je craignois d'apprendre.

Un jour, que je recevois les témoignages de la tendresse de Cazan-Can avec quelque sorte de répugnance, il en parut surpris : Canzadé, me dit-il, que veut signifier cette froideur ? qu'ai-je fait qui doive avoir diminué votre affection pour moi ? est-ce parce que je vous aime trop, que vous voulez cesser de me rendre le réciproque ? Tous les excès ne sont pas pardonnables ; repris-je en ce moment, & je me contenterai toujours avec vous, seigneur, d'une amitié raisonnable & modérée, telle qu'un frère la doit avoir pour sa sœur. Ah ! Canzadé, me répondit précipitamment le prince, ma chère Canzadé, que ce nom de sœur m'est cruel, & que le ciel m'est contraire, de ne vous avoir pas fait naître du dernier de tous les hommes, plutôt que du roi notre père. Eh ! seigneur, l'interrompis-je avec étonnement, pourquoi me souhaitez-vous une pareille disgrâce ? Ah ! s'écria Cazan-Can, c'est que le sang qui nous lie malheureusement, est le plus grand obstacle qui se rencontre à la tran-

quillité de ma vie. Oui, Canzadé, je vous aime, mais non pas comme un frère, c'est-à-dire, d'une amitié foible & languissante; je vous adore comme l'amant le plus vif, le plus passionné pourroit le faire, & je suis là-dessus si peu le maître de moi-même, que je sens bien que je vais me livrer au désespoir le plus funeste, si vous n'avez pitié de l'état où je suis : ne vous étonnez pas de cette déclaration, ma chère Canzadé, continua-t-il; ma passion n'est pas sans exemple dans les princes mes ayeux, l'histoire des rois qui ont régné dans la Perse est remplie du récit de pareilles amours; plusieurs d'entr'eux ont épousé leurs sœurs, mais aucun de ces monarques n'a ressenti pour elles une passion aussi vive, puisqu'elle m'ôte entièrement le repos, & qu'il n'y aura jamais que la mort qui puisse l'éteindre.

Cette déclaration si précise, à laquelle je devois pourtant m'attendre par rapport à ce qui l'avoit précédé, m'épouvanta à un tel point, que je restai presque sans mouvement; mais reprenant bientôt mes esprits. Ah! mon frère, m'écriai-je en ce moment, de quelle honte & de quelle confusion me remplissez-vous? votre seule présence m'alarme, & je donnerois de bon cœur tout

mon sang pour démentir mes oreilles, & n'avoir point entendu la déclaration la plus criminelle qui puisse jamais sortir de la bouche d'un prince tel que vous : s'il vous reste encore quelque sentiment de vertu , opposez les , seigneur , à ces mouvemens d'une passion horrible , & ne déshonorez pas votre vie , par une tache si noire , que tout votre sang ne pourroit jamais effacer. Je ne trouve point de honte , reprit Cazan-Can , à aimer ce que la nature a produit de plus aimable ; la beauté dans la personne de ma sœur est aussi puissante sur mon cœur , que pourroit l'être celle de la personne la plus étrangère ; & malgré tous les obstacles que vous pourriez y apporter , je vous aimerai toujours de même jusqu'au tombeau. Et moi , répliquai-je en le quittant avec la dernière indignation , je ne regarderai jamais votre passion qu'avec horreur , je vous fuirai comme un monstre , & je n'aurai que de l'aversion pour vos détestables pensées.

Je ne puis assez vous exprimer , mesdames , l'extrême douleur que je ressentis de cette déclaration ; elle fut d'autant plus violente , que je ne pouvois toujours , comme je l'aurois souhaité , éviter le prince ; & en attendant que le temps , la raison , ou

enfin l'autorité du sultan mon père y apportassent du remède, je fis mon possible pour cacher un amour dont il me sembloit que je partageois la honte; mais quelque précaution que j'y apportasse, le prince s'aveugla de telle sorte, qu'ayant perdu toute retenue, sa passion pour moi parvint jusqu'aux oreilles du roi notre père, & ce fut au moment que ne pouvant plus soutenir les persécutions de Cazan-Can, j'allois lui en porter mes plaintes.

Ce monarque, indigné au dernier point, & informé de tout ce que j'avois souffert du prince, le fit appeler. Après lui avoir parlé avec toute l'aigreur que méritoit son procédé, il le menaça de toute sa colère, s'il persistoit dans des sentimens aussi horribles, & crut ne pouvoir mieux éteindre cette infâme passion, qu'en me mariant avec quelque sultan de ses voisins. Il y pensoit fort sérieusement; mais à peine, pour ainsi dire, eut-il formé cette résolution, que, frappé d'une fièvre très-aiguë qui le mit en danger de la vie, il fit venir le prince au chevet de son lit, & après lui avoir fait les exhortations les plus fortes & les plus tendres à mon sujet, il lui donna sa malédiction, s'il persévéroit dans

sa malheureuse passion pour moi, & m'ordonna expressement (quelque chose qui pût arriver) de ne jamais fouiller sa race par un mariage incestueux. Mon frère, qui paroissoit en ce moment très-repentant de son crime, assura si fortement mon père que ses remontrances avoient opéré sur son cœur, & qu'elles venoient d'y étouffer le malheureux amour qu'il avoit conçu pour moi; que la joie qu'en ressentit ce bon monarque causa en lui une révolution considérable; sa fièvre augmenta, & malgré tout l'art de la médecine, il expira le lendemain entre nos bras.

Le nouveau sultan ne vit pas plutôt que l'ange de la mort avoit fermé les yeux à notre père, qu'il monta sur le trône, avec les applaudissemens de tous ses sujets. Il rendit d'abord les honneurs funèbres au monarque défunt, avec beaucoup de magnificence, & occupa pendant plusieurs jours de la seule administration de son royaume; il me fit concevoir quelque espérance qu'il étoit véritablement changé à mon égard, & cela seul apporta du soulagement à la douleur excessive que je ressentis de la perte d'un père, qui étoit le seul que je pusse opposer aux désirs injustes de Cazan-Can.

Mais que je me vis cruellement trompée quelques jours ensuite ! au lieu qu'auparavant je n'avois eu à combattre que la passion d'un frère qui n'avoit aucun empire sur moi, je me vis bientôt soumise à la puissance d'un monarque qui me demanda avec autorité, ce qu'auparavant il avoit recherché de moi par la voie de la douceur.

---

## S E P T I E M E   S O I R E E .

*Suite de l'Hist. de Canzadé, princesse d'Ormuz,*

J E ne vous répéterai point les discours dont Cazan-Can se servit pour chercher à me persuader de répondre à sa passion, ni les raisons que j'employai pour le convaincre de toute l'horreur qu'il en devoit avoir : je vous dirai seulement qu'après avoir reconnu l'inutilité de ses empressements, il me déclara que pour me faire consentir à une union dont dépendoit la conservation de sa vie, il étoit contraint d'agir en roi, & que j'eusse à me conformer à ses volontés absolues.

A cette cruelle déclaration, regardant le sultan avec des yeux qui marquoient ma douleur & ma juste indignation : Quoi ! sei-

gneur , lui dis-je , seriez-vous assez détestable pour vouloir employer votre autorité dans une union qui attireroit sur nous le courroux du ciel ? & l'affreux surnom de ( 1 ) Kauli que vos sujets vous donneroient , ne doit-il pas vous faire rentrer en vous-même ? Ah , n'espérez pas qu'aux yeux des hommes & de dieu je sois noircie d'un crime qui fait fuir les anges mêmes ; & soyez bien persuadé que je suis résolue à me donner la mort ( si les autres moyens me manquent ) , plutôt que de souffrir la violence dont vous paroissez me menacer.

---

( 1 ) Les persans disent qu'Abraham ayant refusé d'adorer le feu , Nembroth le fit mettre sur un bucher ; que le feu ne put jamais s'allumer ; & que les prêtres de ce monarque lui ayant dit qu'il y avoit un ange au haut du bucher qu'on ne pouvoit chasser qu'en faisant commettre à sa vue une action exécrable , on y fit commettre un inceste par un frère avec sa sœur ; que l'homme se nommoit *Kau* , sa sœur *Li* , & que de cet accouplement monstrueux sortit la souche de cette race abominable qu'on nomma *Kauli* , nom qui veut dire tout homme exécrable , & particulièrement un incestueux. D'autres prétendent que l'ange ne se retira pas pour cela ; mais qu'il demeura toujours auprès d'Abraham , de quoi Nembroth , confus & enragé , chassa Abraham de sa présence & de son royaume.

*Chardin , tome 8 , fol. 145 , & tome 9 , fol. 155.*

Non ,



Non, Canzadé, reprit le sultan, - vous ne mourrez point, vous ferez réflexion à la vivacité de mon amour, je me flatte que j'adoucirai un esprit aussi prévenu que le vôtre, & que dans huit jours, vous changerez de sentiment; je vous donne ce temps pour vous disposer à m'obéir. Je me jetai vainement aux pieds de Cazan-Can, après ce cruel commandement; mes larmes ne furent pas capables de l'ébranler, & il me protesta devant ses visirs, que si j'abusois de l'indulgence qu'il avoit eu jusqu'à présent pour moi, rien ne pourroit l'empêcher d'user du pouvoir absolu qu'il avoit dans ses états. Je passai les huit jours que le sultan m'avoit donnés, dans une amère douleur : uniquement occupée des moyens d'éviter sa tyrannie par la mort, ou par la fuite; je ne pensai qu'à gagner quelqu'un des esclaves du ferrail; & comme, avant que j'eusse bien concerté de quelle manière j'y parviendrois, le temps que l'on m'avoit donné étoit prêt d'expirer, je crus devoir dissimuler; & Cazan-Can étant venu dans mon appartement : je vois bien, seigneur, lui dis-je, que je m'oppose vainement à vos volontés; j'avoue que je sens une extrême répugnance à m'y rendre; mais après avoir

réfisté autant qu'il m'a été possible à votre puissance absolue, pour me justifier pleinement de l'action à laquelle vous me contraignez, je vous demande encore un mois, que je vais employer à surmonter toutes les difficultés qui se sont jusqu'à présent élevées dans mon cœur.

L'on peut juger de la joie extrême du sultan; il se crut déjà au comble de son bonheur, & se jetant à mes pieds qu'il embrassa avec des transports extraordinaires, il m'accorda sans peine le terme que je lui demandois, & dès le jour même il m'envoya des présens d'une richesse immense.

Quoique j'eusse auprès de moi des personnes qui me paroissent très-affectionnées, je doutois si je trouverois parmi elles quelqu'un d'assez hardi pour s'exposer à toute la colère du sultan, en facilitant mon évasion. Après y avoir bien rêvé, je jetai les yeux sur un eunuque noir, qui avoit passé du service de la sultane mère au mien. J'avois cru le voir sensible à ma douleur : Schaban, lui dis-je tu vois la cruelle situation où je me trouve, je veux t'ouvrir mon cœur, la mort est le seul remède à mes maux; c'est par elle que je prétends sortir de l'affreuse situation où je

me trouve , à moins que tu ne veuilles me prêter ton secours. Princesse , me dit l'esclave , touché de mes larmes , que faut-il faire pour votre service ? Vous n'avez qu'à me commander , comptez sur une fidélité inviolable , & soyez sûre que j'affronterai la mort la plus cruelle pour vous tirer des mains d'un tyran , qui se déshonore par une passion qui doit faire frémir tous les honnêtes gens. Il faut , lui dis-je , me faciliter la sortie de ce palais. Cela ne me sera pas impossible , me répondit Schaban : sous un habit d'homme que je vous fournirai , nous sortirons du ferrail avec d'autant plus de liberté , que j'ai une clef des jardins , que le chef des jardiniers perdit il y a quelques mois ; mais quand nous serons en liberté que deviendrons nous , & comment pourrons-nous éviter la recherche du sultan , qui va devenir furieux de votre évasion ? J'y remédierai , lui dis-je , je te chargerai d'une lettre pour ma nourrice ; tu la trouveras dans un petit bien qui compose aujourd'hui toute sa fortune , & qui est situé dans le fauxbourg d'Ormuz ; il faut absolument que je lui parle au plutôt : à la bonne heure , répliqua Schaban , écrivez votre lettre , je me charge de la rendre à Karabag. Le

tout fut exécuté le lendemain. Ma nourrice vous a raconté de quelle manière je lui déclarai mes volontés ; que je lui remis plusieurs bourses d'or, & tous mes diamans, & qu'en habit d'homme, & sous la conduite de mon esclave, étant sortis du palais, nous nous rendîmes à la porte d'Ormuz du côté de la mer, où elle nous attendoit ; qu'ayant de-là gagné le port, & ayant été conduits au vaisseau dont Albaert s'étoit assuré, nous mîmes sur le champ à la voile, avec un vent des plus favorables. Je commençois à respirer, & j'embrassois Albaert, son épouse & ma chère Karabag, avec toute la reconnoissance possible, lorsque faisant réflexion que Cazan-Can ne se seroit pas plutôt aperçu de ma fuite, qu'il nous poursuivroit lui-même avec une fureur extrême, je tombai dans une désolation à faire pitié ; je fis part de ma crainte à ma nourrice ; elle en parla à son fils, qui ayant témoigné au capitaine du vaisseau l'inquiétude où nous étions, sans pourtant lui en apprendre le véritable motif, il fit faire tellement force de voiles, que nous fûmes bientôt hors de toute atteinte. Comme nous avions le vent bon, nous nous trouvâmes au bout d'un

mois, ou environ, proche de l'embouchure de l'Indus, & nous n'en étions pas éloignés de vingt lieues, sans qu'il nous fût arrivé aucun des accidens auxquels on est si sujet sur la mer, lorsqu'il s'éleva tout d'un coup une tempête furieuse. Après avoir été pendant sept jours entiers entre la vie & la mort, le capitaine, qui avoit vainement employé tout son art pour éviter de se perdre, voyant qu'il n'y avoit plus de remède, nous fit monter promptement dans la chaloupe, & en ayant coupé la corde, nous eûmes la douleur de voir un instant après le vaisseau s'abîmer à nos yeux, & nous fûmes emportés par les vagues, sur lesquelles ayant été pendant vingt-quatre heures le jouet des vagues & des flots, nous allâmes échoïer proche une des isles de (1) Divandurou, ou des Maldives, à ce que notre capitaine en put juger.

---

(1) Ces isles sont dans la mer des Indes ; elles sont à vingt-cinq ou trente lieues de l'isle de Malicut vers les Maldives.



---

## HUITIÈME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé , Princesse  
d'Ormuz.*

Nous étions demi morts de fatigue, lorsque notre chaloupe se renversa contre un rocher de l'isle, qui étoit disposé de manière que nous pûmes gagner terre assez aisément. Tandis qu'accablée de lassitude, j'étois avec Gulendam & Karabag, sur le bord de la mer à déplorer, notre infortune, Albaert, le capitaine, & Schaban, étant montés au haut du rocher, & s'étant avancés dans l'isle, trouvèrent qu'elle pouvoit avoir une lieue de tour; & qu'à l'exception de quelques arbres, elle paroissoit tout-à-fait inculte & inhabitée; ils revinrent tous trois à l'endroit où nous étions, & m'ayant priée d'aller choisir dans l'isle une place moins incommode, en attendant le secours du ciel, je me levai le visage mouillé de larmes. Ah! m'écriai-je, une vie commencée sous une si noire planète, ne peut avoir qu'une fin tragique; cessons de fati-

guer le ciel par des vœux , pour une princesse infortunée qui regarde la mort comme le soulagement de ses peines. Vous avez tort , ma chère enfant , reprit ma nourrice ; jamais , peut-être , personne n'a plus mérité l'assistance du prophète ; ne désespérez donc pas du secours que nous devons en attendre. Quoique je fusse livrée à un violent désespoir , cependant , pour ne rien ajouter aux malheurs où ma fuite plongeoit Karabag & sa famille , je me rendis à ses raisons. Le capitaine , présent à ce discours , me regardoit avec étonnement ; il n'avoit pas jusqu'alors fait toute l'attention possible à ma personne ; & connoissant par ce discours , qui m'étoit échappé , que j'étois une princesse déguisée , il me rendit tout le respect possible : Madame , me dit-il , dans la cruelle situation où nous nous trouvons , il faut nous roidir contre l'adversité ; nous ne devons attendre de secours que du ciel & de notre industrie ; si dans quelques jours il ne passe point de vaisseau dans ces quartiers , ma chaloupe n'est pas en si mauvais état , que nous ne puissions hazarder de nous remettre en mer , pour gagner , s'il est possible , la côte de Malabar ; c'est le seul remède qu'il y ait à nos maux. Touchée

des raisons du capitaine, je repris courage ; & voulant quitter le bord de la mer, j'apperçus à cinquante pas de moi, le corps d'un homme que la tempête y avoit jeté sur une planche qu'il tenoit encore embrasée ; ce spectacle me toucha sensiblement ; je crus d'abord que ce pouvoit être quelqu'un de notre vaisseau, & je priois le capitaine de regarder s'il étoit encore en état de recevoir du secours, lorsqu'en jetant les yeux sur son turban, je fus surprise d'y appercevoir une rose de rubis qui produisoit un feu des plus éclatants : étonnée avec sujet d'une rencontre si peu attendue, je redoublai mon attention pour ce malheureux, dont les habits, quoique souillés par l'écume de la mer & par le sable, paroissoient être d'un homme de la première considération. Quand on l'eut mis sur son séant, qu'on lui eut lavé le visage, & qu'on eut cru trouver en lui quelque signe de vie, nous nous empressâmes tous à lui donner du secours, & nous l'emportâmes plus avant dans l'isle. Quoique les yeux de cet inconnu fussent fermés, que ses lèvres parussent toutes décolorées, & que la pâleur de la mort fut répandue sur son visage, jamais nous n'avions rien vu de si beau ;



& par un pressentiment dont la cause m'étoit inconnue , je ressentis alors une si grande émotion , qu'elle sembloit me prédire une partie de ce qui devoit m'arriver par la rencontre de cet homme , qui ne paroissoit pas avoir plus de vingt ans. A peine eut-il ouvert les yeux & repris quelque sentiment , que nous regardant tous avec étonnement : Je ne fais , dit-il , si c'est par le secours du ciel ou par le vôtre , que je revois la lumière ; j'étois , il y a fort peu de temps , exposé à la merci des flots ; j'ai combattu leur fureur autant qu'il m'a été possible ; mais après avoir fait de vains efforts , je me trouve dans un lieu tout-à-fait inconnu , où , suivant les apparences , je vous suis redevable de la vie. Vous la devez , lui répartis-je , à la bonté de notre grand prophète , & après lui , à des personnes de qui la fortune est bien peu différente de la vôtre : nous avons , ainsi que vous , été jetés sur ce rivage il y a au plus une heure ; & nous n'avons aucune espérance d'en sortir , sans un secours du ciel tout-à-fait extraordinaire.

L'inconnu , à qui la mémoire revenoit de moment en moment , & dont les yeux reprenoient une vivacité toute brillante , nous

regarda avec joie ; & malgré mon déguisement , s'étant apperçu que l'on me rendoit beaucoup de respect ; c'est à vous , seigneur , me dit-il , que je crois devoir faire des remerciemens conformes aux bienfaits que je viens de recevoir ; agréez donc que je vous en témoigne toute la reconnoissance possible. Seigneur , repris-je alors , je n'ai fait que ce que l'humanité exigeoit de nous ; & je me fais un gré infini , dans le malheur qui m'accable , d'avoir pu sauver les jours d'un homme à la conservation duquel notre prophète paroît s'intéresser , puisque sans notre naufrage dans cette isle , vous auriez indubitablement fini vos jours sur ces bords ; mais que dis-je , pouvons-nous nous flâtrer d'avoir un sort plus favorable , & n'aurions-nous pas été plus heureux de trouver la fin de nos maux dans le fond de la mer , que d'avoir à craindre dans ces lieux toutes les misères qui précéderont une mort que je regarde comme infaillible ? Je ne pus achever ces mots sans verser des larmes en abondance ; & Karabag , qui me vit dans cet état , & qui ne fit pas attention à la présence de l'inconnu , m'ayant embrassée tendrement : ma chère princesse , me dit-elle , mettez votre confiance en notre saint prophète , il

n'abandonne pas les malheureux ; & le ciel est trop juste pour ne pas récompenser la droiture de votre cœur.

L'étranger, surpris au dernier point de connoître que je n'étois pas ce que je paroissais être , fit un effort pour se jeter à mes genoux ; mais l'en ayant empêché : madame , me dit-il , cette vie que je vous dois est d'un prix trop médiocre , pour payer le service que vous m'avez rendu ; mais telle qu'elle est , je vous proteste avec sincérité, que je suis prêt de la sacrifier pour vos intérêts ; le ciel n'a pas mis en vous tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature , pour vous abandonner ainsi ; le vaisseau sur lequel j'ai fait naufrage a été brisé , sans doute , sur quelque écueil prochain ; peut-être la mer nous enverra-t-elle des provisions dont il étoit fourni abondamment ; & cette même providence , qui donne de quoi vivre à tous les animaux , ne nous laissera pas dans la malheureuse situation où nous sommes ; prenez donc courage , madame , & faites examiner du haut de ces rochers , si l'on ne verra rien flotter sur la mer , qui me paroît devenir plus tranquille.

Nous suivîmes le conseil de l'inconnu , & après avoir fait presque le tour de l'île , nous découvrîmes de fort loin quelque chose

qui paroissoit sur l'eau : Schaban , qui étoit un excellent nageur , proposa de se mettre à la nage ; & s'étant avancé en mer près d'une demie lieue , il apperçut un grand coffre & plusieurs caisses ; il les poussa l'une après l'autre vers notre isle ; & , après plus d'une heure de travail , les ayant amenés à bord , nous descendîmes tous avec une joie extrême sur le rivage , pour y examiner en quoi consistoit le secours que le ciel nous envoyoit : une de ces caisses étoit remplie de trente grosses bouteilles de vin de ( 1 ) Schiras : les deux autres de biscuit & de poisson sec ; & le coffre contenoit plusieurs habits magnifiques , que l'étranger reconnut lui appartenir.

On ne peut concevoir quelle fut notre joie à cette vue ; elle augmenta lorsqu'il nous assura qu'il devoit y avoir dans ce coffre plusieurs lignes garnies de leurs ameçons ; elles y étoient en effet , & ayant par ce moyen de quoi trouver à subsister , nous nous aban-

( 1 ) Cette ville est fort grande ; elle est située proche la rivière de *Beaudemir* dans la province de *Farci* ; elle fournit d'excellens vins , & s'est accrue des ruines de l'ancienne *Persepolis* , qui fut rasée par Alexandre à la sollicitation de la courtisane *Thays*. On voit dans son voisinage les tombeaux des anciens rois de Perse.

donnâmes fans réserve à cette providence qui venoit de nous fécourir fi à propos ; nous coupâmes des branches d'arbres , dont nous nous fîmes des espèces de cabanes , & nous y pafsâmes la nuit tranquillement , après avoir pris quelque nourriture que nous tirâmes de nos tonneaux.

L'inconnu étant le lendemain entièrement rétabli , parut devant moi avec une grâce toute fingulière ; Madame , me dit-il , les habillemens qui vous couvrent font trop ignobles , & puisque vous n'en avez pas de votre sexe , daignez du moins en accepter quelques-uns de ceux que la mer m'a renvoyé ; nous fommes à-peu-près de même taille , & vous vous devez à vous-même d'être vêtue autrement que vous n'êtes. Karabag & Gulendam me preffant d'avoir cette complaisance pour l'étranger , je choisis un habit complet tout neuf , & ne pus me refuser de recevoir un turban , fur lequel il y avoit des diamans d'un prix inestimable.

Il y a apparence que les ajustemens relevoient extrêmement ma beauté ; à peine parus-je dans cet état , que l'étranger ne put s'empêcher de donner toutes les marques poffibles d'admiration , & que tous ceux de ma fuite voulurent me perfuader qu'elle m'é-

toit dûe avec justice : nous passâmes le second jour & la seconde nuit avec beaucoup plus de tranquillité sur des lits composés de gazon & de feuilles , nous eûmes même la consolation de trouver dans notre isle une fontaine d'eau douce , qui nous fit un extrême plaisir ; & j'ajouterois , si je l'osois , que ce qui contribua à la douceur de mon sommeil , fut que , malgré tous mes malheurs , ce bel inconnu me revint plusieurs fois dans l'esprit , & que je ne pus jamais bannir de mon idée un jeune homme aussi agréable.

Ah ! Canzadé , me dis-je en m'éveillant , quelle foiblesse ! de ressentir tant de satisfaction au seul souvenir d'un homme que tu n'as vu que depuis deux jours , & qui n'est peut-être pas d'une condition égale à la tienne ! tes pensées jusqu'à ce moment ont été innocentes ; la seule compassion , & un mérite qui t'a paru extraordinaire peuvent les faire naître , mais la réflexion ne les rend pas excusables : ne regarde donc plus cet inconnu que comme le commun des hommes , & ne t'engage point dans une passion , dont les suites ne peuvent t'être que funestes ; car enfin cet étranger peut n'avoir rien d'aimable que l'extérieur qui t'éblouit ; il peut être d'une naissance très-inférieure à la tienne , &

fans vertu ; ah ! il vaudroit mieux que tu eusses été ensevelie sous les flots , que de te laisser surprendre par les charmes séducteurs qui paroissent sur le visage de cet inconnu ; tu dois le fuir comme un monstre prêt à te dévorer , ou du moins il faut l'éviter comme un ennemi armé pour ta ruine.

A peine avois-je formé ce généreux dessein , que Karabag m'annonça que l'étranger étoit à la porte de ma cabane , & attendoit que je fusse visible pour lui.

## NEUVIÈME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé , Princesse  
d'Ormuz.*

QUELQUE fortifiée que je crusse être contre moi-même , & quelque résolution que j'eusse prise , j'avoue que je ne crus pas devoir lui refuser d'entrer , & que je fus extrêmement touchée en le voyant ; il parut devant moi si différent de ce que je l'avois vu la veille , que j'en fus secrètement allarmée ; il ne m'aborda qu'en tremblant , & avec les marques d'une extrême soumission , & après

avoir pendant quelque tems gardé un profond silence : vous ne connoissez pas encore, madame , tous vos malheurs , me dit-il ; je vous adore , & mon chagrin est que je ne puisse pas vous donner d'autres marques de mon amour que celles d'un parfait dévouement à vos volontés : je sens que cette déclaration vous offense ; mais j'ai cru qu'étant d'une naissance à pouvoir élever mes vœux à tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Orient , je ne devois pas vous laisser ignorer plus long - tems ma passion ; ce n'est pas que j'en attende du retour : je ne suis point assez présomptueux pour me flatter d'un bonheur pareil ; cependant , belle princesse , si , avec un cœur libre de votre part , la pureté de mes intentions vous étoit bien connue , j'aurois lieu de croire que l'offre du mien ne seroit pas à mépriser. Si je fus surprise des discours de l'inconnu , je ne pus au fond de l'ame lui faire mauvais gré de son amour , & j'étois extrêmement embarrassée à lui répondre , lorsqu'inspirée sans doute par notre prophète : Seigneur , lui dis-je , il faut que vous soyez effectivement d'une qualité égale à la mienne , pour oser , sachant ce que je suis , m'apprendre que vous m'aimez ; ainsi la déclaration que vous ve-



nez de me faire ne m'offense pas : j'ai le cœur dégagé de toute passion ; mais je dépends d'un frère de qui je vous permets de tâcher de m'obtenir : si nous sommes assez heureux pour sortir de cette île , vous vous adresserez à lui ; mais jusqu'à ce moment obligez-moi de ne me point parler de votre amour ; c'est à cette seule condition que je souffrirai votre présence.

Ah ! madame , me dit alors l'inconnu ; transporté de joie & se jetant à mes pieds , je me soumetts à toutes vos volontés ; si ma bouche ne vous dit pas à tous les momens du jour que je vous adore , vous ne ferez pas du moins assez injuste pour empêcher que mes regards & toutes mes actions vous le fassent connoître ; mais apprenez-moi du moins quel est le monarque dont vous dépendez ? C'est le Sultan d'Ormuz , répliquai-je. Quoi ? Cazan-Can , madame , est votre frère , & vous être l'incomparable Canzadé , s'écria l'inconnu ? Ah ! ciel , quel est mon malheur , s'il faut pour être votre époux que je vous obtienne de ce prince ; j'ai traversé toute la Perse ; je n'ignore pas l'horrible passion que ce monarque a conçu pour vous , & les excès où il s'est porté pour vous obliger à consentir à un inceste

affreux , & j'en ai même conçu tant d'horreur , que je n'ai pas daigné lui rendre une visite en passant dans ses états ; mais , quoique nos conditions soient bien égales , puisque vous voyez en moi le fils unique & l'héritier du sultan de Visapour , ( 1 ) je ne dois pas me flatter que Cazan-Can ait plus d'égard à ma qualité & à mon amour , qu'il n'en a eu pour les loix du sang , qui lui défendent absolument d'aspirer à votre possession ; ainsi , madame , souffrez que nous ne dépendions point des volontés d'un frère injuste , contre lequel doit s'armer tout ce qui respire dans la nature.

On ne peut être plus surprise que je le fus de la réponse du prince de Visapour : Seigneur , lui dis - je , ne renouvellez pas ma douleur , en me parlant de la passion d'un frère que j'abhorre , & qui est la cause unique de tous mes malheurs , puisque c'est en le fuyant que nous avons fait naufrage sur ces côtes ; je ne crois pas même qu'il con-

---

( 1 ) Ville royale & capitale du royaume de Decan , dans la presqu'île , entre le Gange , sur la rivière de Mandoua , & dans la province de Cunkan. Ce royaume a quatre ports , savoir Carapatan , Dabul , Rajapour , & Vingourla. Il a plusieurs rois tributaires.

vienne , en l'état où nous sommes , de parler d'un amour qui peut augmenter nos peines ; je m'imagine , par ce que j'en ai lu dans nos poètes persans , qu'il n'est propre qu'à troubler la raison , & je sens qu'en l'état où je suis , j'ai besoin de toute la mienne. Nous passâmes une partie de la journée dans de pareils entretiens , & m'étant la nuit suivante jetée sur mon lit de feuilles , je croyois y trouver quelque repos , & y jouir d'un sommeil tranquille , lorsque le prince de Vissapour se présenta devant moi en songe , avec un air plus majestueux qu'il ne m'avoit encore paru : Canzadé , me dit-il , c'est en vain que tu me disputes encore ton cœur ; laisse agir le cours des destinées , il est écrit dans le livre des décrets divins ( 1 ) que tu dois être à moi ; je t'annonce donc de la part de notre souverain prophète , que c'est à moi seul que tes affections sont réservées , & que je forcerai ton frère à consentir que je sois ton époux.

---

( 1 ) Les Musulmans appellent *Omm-Alkatab* , la table ou le livre des décrets divins , où ils prétendent que le destin de tous les hommes est écrit en caractères ineffaçables.

Je m'éveillai dans le moment, si agitée de mon rêve, que je fus longtemps sans pouvoir me rendormir : je ne savois si je devois regarder ce qui venoit de m'arriver comme un avis du ciel, qui, dans les vapeurs du sommeil nous annonce quelquefois l'avenir, ou comme un effet de la conversation que j'avois eue avec le prince : Ah ! grand interprète des volontés du ciel, m'écriai-je, fondement inébranlable de notre religion, divin mahomet, seroit-il possible que ma destinée fût telle que vous me l'annoncez par la bouche du plus aimable de tous les hommes ! si c'est la volonté du ciel j'y résisterois en vain, mais en attendant qu'elle me soit mieux connue, je me tiendrai toujours en garde contre ses charmes séducteurs. Si je ne fis pas paroître le lendemain à Cothbedin (c'est le nom du prince de Vifapour) combien je l'estimois déjà, ce ne fut pas sans violence. Je crains, mesdames, continua Canzadé, que vous n'ayez pas assez d'indulgence pour excuser ma foiblesse : je ne veux point chercher à la diminuer par le mérite extraordinaire de ce prince, mais seulement par la force du destin, qui, comme vous en jugerez par la suite, agissoit puissamment sur moi.

Pendant que nous n'étions occupés, pour ainsi dire, que de nous seuls, le capitaine, Albaert & l'eunuque se servoient de nos ameçons : ils nous apportèrent du poisson frais, qui nous fit un plaisir extrême, & il y avoit plus de quinze jours que nous menions une vie à laquelle nous commencions à nous accoutumer, lorsqu'un jour que le prince, le capitaine & Schaban alloient de grand matin à la pêche, ils apperçurent en mer deux vaisseaux attachés au combat, mais dont l'un des deux ne se défendoit qu'en reculant, & en cherchant à gagner notre île. Attentifs à un spectacle si nouveau, ils se couchèrent le ventre contre terre, & le vaisseau qui fuyoit ayant abordé le rivage, ceux qui étoient dedans en sortirent promptement, & ayant gagné l'écueil, ils se mirent en état de se défendre. A peine celui qui les commandoit les eût-il disposés, que leurs ennemis ayant touché le même rivage, & s'étant, ainsi que les premiers, jetés à l'eau, qu'ils avoient jusqu'à la ceinture, ils s'avancèrent avec fureur, & firent bientôt rougir la terre du sang des combattans ; les premiers arrivés, beaucoup plus faibles en nombre, avoient un poste avantageux, & leur chef les animoit de telle sorte

par son exemple , que ceux qui les attaqueroient trouvèrent en eux beaucoup plus de résistance qu'ils n'en attendoient , de gens qui devoient être déjà fatigués d'un long & rude combat , où ils avoient témoigné beaucoup de valeur , & perdu grand nombre des leurs ; mais les derniers ayant reçu un renfort de tous leurs soldats , & même des matelots qui étoient dans leur vaisseau , les premiers commencèrent à lâcher le pied : leur chef se défendoit avec une valeur extrême , & quoique blessé de plusieurs coups , il disputoit sa vie avec plus de courage que d'espérance , & ayant affaire à des gens sans générosité , sans clémence , & animés de fureur de voir combien ils avoient perdu de monde dans ce combat , il alloit succomber sous le nombre , lorsque le prince de Visapour envisageant le capitaine du vaisseau , lui proposa d'aller au secours d'un homme , qui , avec au plus dix ou douze braves officiers ou soldats , alloit être accablé sans pitié par le nombre de ses ennemis , qui montoit encore à plus de quarante personnes. Le capitaine , qui étoit fort brave , n'hésita pas à répondre aux intentions de Cothbedin ; & Schaban leur ayant demandé la permission de combattre sous

leurs yeux, ils coururent tous trois à la défense de ce brave homme. Le prince & le capitaine avoient chacun leur sabre, & l'eunuque se faifissant de celui d'un des morts, ils se mêlèrent tous trois dans le fort du combat. Les deux partis s'apperçurent bientôt de ce secours extraordinaire, le plus fort par le dommage qu'il en reçut, & le plus foible par les grandes actions que ces trois hommes firent, & Cothbedin ayant en un moment fait tomber sans vie six des plus hardis du parti contre lequel il combattoit, en fut regardé avec étonnement, & même avec frayeur.

Leur chef avoit poursuivi ce brave guerrier, qui, accablé de lassitude & de ses blessures, s'étoit laissé tomber au pied d'un rocher; il avoit déjà le bras levé pour lui enfoncer le fer dans l'estomac, lorsque le prince de Visapour, qui avoit pris garde à cette action, prévenant d'un revers le coup mortel qu'il alloit lui porter, lui coupa le bras auprès de l'épaule, & lui faisant voler la tête d'un second coup, il couvrit de son corps celui à qui il venoit de sauver la vie. Relevez-vous, seigneur, lui dit-il, & rappelez toutes vos forces pour votre défense, puisque le ciel se déclare en votre faveur.

En proférant ces paroles , il écarta tellement , à coups de fabre , ceux qui étoient les plus échauffés autour de lui , qu'il donna moyen à ce guerrier de reprendre ses armes , de rappeler sa vigueur presqu'éteinte , & d'animer encore les siens à une courageuse défense. Il y trouva plus de facilité qu'il n'y avoit lieu de l'espérer ; les ennemis , par la mort de leur chef , que Cothbedin avoit privé de la vie , & par l'étonnement qui les avoit saisi , aux merveilles qu'ils lui avoient vû faire , étoient frappés d'une telle épouvante , que se culbutant les uns sur les autres , ils voulurent regagner leur vaisseau ; mais le prince , secondé de ceux qui restoient de son parti , leur ayant coupé chemin , les chargea avec tant de furie , & fit des actions de valeur si au-dessus de toute croyance , qu'ils périrent tous les armes à la main.

Le combat étant fini de cette sorte , les officiers & soldats de ce guerrier se rangèrent autour de leur chef , qui , tout blessé qu'il étoit , songeoit moins à y apporter du remède , qu'à donner des marques de sa reconnoissance au prince de Visapour : nous sortons d'un combat , lui dit-il , duquel toute la gloire vous est dûe ; vous m'y avez sauvé la



la vie , & avec la mienne celle des braves gens qui me restent : je vous en ai tant d'obligation que je sens bien , seigneur , que je n'en ferai pas longtemps ingrat, si le ciel me favorise en me fournissant l'occasion de m'en venger. Si je vous ai rendu quelque service , reprit modestement Cothbedin , vous pouvez , seigneur , aisément le reconnoître en me sauvant non-seulement une vie que j'aurois bien-tôt perdue sans votre arrivée en ces lieux , mais encore avec elle , celle d'une personne que j'adore , & dont la conservation m'est plus précieuse que la mienne propre. Oh , ciel ! s'écria ce guerrier , est-il possible que je sois assez heureux pour pouvoir si-tôt m'acquitter envers vous d'une partie de ce que je vous dois ? A ces mots Cothbedin , sans lui dire son nom ni le mien , lui ayant seulement appris en peu de mots notre naufrage & l'attente d'une mort presque certaine , ou tout au moins d'une vie très-languissante sans son secours , le guerrier marqua une joie infinie de pouvoir nous emmener sur son bord. J'atteste le ciel qui m'a envoyé un si brave défenseur , dit-il au prince , que non-seulement je vous tirerai de ce lieu , vous & les personnes de votre compagnie ; mais encore que si le

pouvoir absolu que je vous offre , dans les lieux où j'en puis avoir , ne vous y peut arrêter , j'en vous ferai conduire en telle partie du monde qu'il vous plaira de vous retirer. En achevant ce discours l'étranger vouloit , malgré ses blessures , venir avec le prince chercher ceux à la conservation desquels il s'intéressoit si fortement ; mais Cothbedin le trouvant trop foible , & voyant qu'il perdoit beaucoup de sang , le pria de vouloir bien se retirer dans son vaisseau pour y faire visiter ses plaies , jugeant qu'il y feroit beaucoup mieux que dans notre île dépourvue de toutes les commodités de la vie , & l'assurant qu'il alloit nous faire conduire sur son bord.

L'étranger céda aux prières du prince , & s'étant fait porter dans son vaisseau , Cothbedin fut dans une surprise qui égala sa douleur , de s'appercevoir que le capitaine & Schaban n'étoient pas auprès de lui : il les avoit vu combattre à ses côtés avec tant de bravoure , qu'il appréhendoit qu'ils n'eussent péri dans cette action , & effectivement , il les reconnut parmi les morts. La perte de deux hommes aussi courageux balançoit bien la joie qu'il devoit avoir d'une victoire aussi complète ; il leur

donna des larmes sincères, & accourant  
 ensuite à nos cabanes, il nous réveilla  
 pour nous faire, quoiqu'avec modestie, le  
 récit d'une action aussi glorieuse pour lui.  
 Ce ne fut pas sans frémir que je le vis tout  
 couvert de sang. Ah ! seigneur, m'écriai-  
 je, n'êtes vous pas blessé ? Non, madame,  
 me dit-il ; le ciel qui me réserve sans doute  
 pour votre défense, n'a pas permis que je  
 périsse dans le combat ; il s'est contenté  
 du capitaine de votre vaisseau, & de Scha-  
 ban, qui ont eu bonne part à ma victoire,  
 & je loue ce même ciel de ce qu'il n'a pas  
 permis qu'Albaert se soit trouvé dans une  
 occasion aussi périlleuse ; je ne doute point  
 que son courage ne l'eût porté aussi avant  
 dans un danger où peut-être il seroit resté ;  
 mais, madame, poursuivit-il, puisque nos  
 larmes ne peuvent rendre la vie à nos bra-  
 ves amis, ne perdons pas le temps en ré-  
 flexions, & en plaintes inutiles ; le géné-  
 reux inconnu à qui je viens de rendre ser-  
 vice nous attend, j'ai sa parole de nous  
 faire conduire en tel lieu de la terre qu'il  
 vous plaira. Une nouvelle aussi agréable  
 diminua bien la douleur que je ressentais  
 de la perte du capitaine & du fidèle Scha-  
 ban ; nous courûmes dans le moment vers

le bord de la mer. nous y trouvâmes la chaloupe, qui nous conduisit dans le vaisseau, & nous y entrâmes en remerciant le ciel de notre bonne fortune.

Quoique je regardasse l'isle que nous quittons comme un lieu que peu de temps auparavant j'avois cru devoir être mon tombeau, j'avoue que je ne pouvois la quitter sans regret, quand je pensois que j'y avois fait la conquête du prince de Visapour; & Cothbedin, à ce qu'il m'a dit depuis, la regardoit avec une espèce de tendresse, en se souvenant que c'étoit dans son enceinte qu'avoit pris naissance une passion qui faisoit tout le bonheur de sa vie.

En entrant dans le vaisseau, le prince apprit que celui qui en étoit le maître, & auquel on venoit de mettre le premier appareil sur un grand nombre de blessures, mais dont aucune n'étoit mortelle, attendoit avec impatience son illustre défenseur & tous ceux de sa compagnie : comme on nous assura que nous ne l'incommoderions pas, nous entrâmes dans sa chambre, & cet homme s'étant levé pour embrasser Cothbedin, je n'eus pas plutôt jeté les yeux sur lui, que faisant un cri horrible, je tombai évanouie entre les bras de Karabag & de

Gul-Endam, & le prince de Visapour pensa expirer de douleur, en voyant que celui à qui il venoit de sauver la vie, se jeta presque en bas du lit, en s'écriant, oh ciel! c'est Canzadé, c'est la princesse d'Ormuz.

---

## DIXIEME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé, Princesse d'Ormuz.*

TOUT ce que j'avois vu de plus affreux sur la mer, pendant que nous avions été exposés à sa furie, continua Canzadé, & tout ce que l'on peut s'imaginer dans les approches de la mort, que nous avions cru certaine en arrivant dans l'isle déserte que nous quitions, n'avoit eu rien de si épouvantable pour moi, que la rencontre de Cazan-Can; car, mesdames, c'étoit le sultan d'Ormuz, au pouvoir duquel je venois de tomber; aussi fus-je longtemps sans revenir de la frayeur mortelle qui m'avoit réduite dans un état aussi déplorable.

Je n'étois pas la seule dont l'esprit fût violemment agité; si Cothbedin portoit sur son

visage des marques du plus violent désespoir, celui du sultan mon frère, ne fit pas paroître moins de fureur. Après les premiers mouvemens de joie qu'il ressentit de m'avoir retrouvée : oh ciel ! s'écria-t-il d'abord, vous me rendez donc Canzadé, au moment que j'avois perdu toute espérance de la revoir jamais ! mais, en m'adressant la parole, je vois bien, poursuivit-il, que vous êtes toujours cette cruelle & inexorable princesse que je n'ai pu fléchir, & que ma rencontre vous est plus odieuse que celle du monstre le plus furieux.

De quelque frayeur que je fusse saisie, je crus ne devoir laisser aucun espoir à Canzan-Can, & le regardant avec plus d'assurance qu'il n'en attendoit de moi : Oui, seigneur, lui dis-je, je suis aussi affligée de me trouver en votre puissance, que je serois charmée si je voyois en vous un frère tel que vous devriez être ; & si, en vous fuyant comme un prince que votre passion me rendoit abominable, j'ai effuyé les plus grands périls, je suis prête encore à les affronter lorsque vous persévérerez dans les mêmes sentimens, & j'ose vous assurer que je crains moins la mort que de consentir à vos détestables desseins : Ah !

s'écria Cazan-Cân d'une voix terrible , je ne dois plus chercher la cause de votre fuite ; ce n'est pas la haine seule pour un frère qui vous adore , qui vous y a déterminée , il falloit que votre cœur fût vivement frappé d'un autre objet ; je n'en puis plus douter en vous voyant avec ce vaillant inconnu. Qui que tu sois , continua-t-il , en se tournant du côté du prince de Visapour , tu me vends trop cher le bienfait que je tiens de toi , & tu me réduis dans une peine plus grande que celle où j'étois , puisque sans lâcheté , & sans ingratitude , je ne puis t'arracher la vie dont tu jouis , ni te laisser vivre qu'aux dépens de tout mon repos. Ces paroles prononcées d'un air à me faire trembler , firent changer de couleur à Cothbedin : peu accoutumé à de pareils discours , je vis bien sur son visage que la seule crainte de me déplaire , ou de rendre ma condition pire qu'elle n'étoit , caufoit son plus grand embarras , c'est pourquoi prévenant sa réponse : seigneur , répliquai-je au sultan , je demande à notre prophète , que dans mes malheurs je n'ai point inutilement invoqué , qu'il m'abandonne aux disgrâces sans aucun secours , si j'avois jamais vu cet étranger avant que d'aborder à cette isle ,

où le ciel a permis qu'il se soit trouvé pour la défense de votre vie. Eh qu'importe, s'écria Cazan-Can, qu'il ait part ou non à la fuite de Canzadé, si depuis ce temps il a trouvé le secret de lui plaire ? Je ne m'en apperçois que trop dans vos discours. Quand il ne m'auroit pas dit lui-même qu'il vous adore, rien ne sauroit tromper des yeux aussi intéressés que les miens, & je reconnois dans ce brave guerrier des qualités trop grandes & trop aimables pour mon repos, pour qu'elles n'aient fait qu'une légère impressïon sur votre cœur. Seigneur, interrompit Cothbedin en ce moment avec une contenance assurée, je n'ai point ces qualités qui vous donnent de l'ombrage, & quand elles se rencontreroient en ma personne, la princesse n'y auroit pas fait attention dans un inconnu, je crois du moins que ce sont ses sentimens ; à l'égard des miens, puisque vous ne les ignorez pas, je ne chercherai point à les justifier par la crainte d'une mort que j'ai vue, il y a quelques momens, très-prochaine, sans frayeur, & de laquelle, avant vous, personne n'avoit été assez hardi pour me menacer. Tu te déguiserois vainement devant moi par quelque considération que ce puisse



être, reprit Cazan-Can; je ne vois rien dans toute ta personne qui ne me fasse juger que ta naissance est illustre; mais plus elle seroit élevée, plus la certitude que j'en aurois te seroit fatale, & tu ne me serois jamais si odieux que quand je te ferois dans un rang à pouvoir aspirer à la possession de la princesse; ne m'apprends donc point qui tu es, & saches que la fortune m'a donné aujourd'hui la plus ample matière qu'elle pouvoit m'offrir d'exercer toute ma vertu: je tâcherai de n'être point tout-à-fait ingrat envers toi; mais aussi je n'épargnerai rien pour t'empêcher de triompher de mon malheur. Le prince, à ces discours, avoit toute la peine imaginable à se contenir dans les bornes de la modération, jetant les yeux sur moi pour me faire comprendre la situation douloureuse où il se trouvoit; mon frère nous surprit, dans ce moment, & apperçut sans doute dans nos regards quelque chose de trop tendre; cette vue le fit entrer dans une fureur qu'il n'eut pas la force de dissimuler: C'en est trop, s'écria-t-il, & peu s'en faut, audacieux étranger, que tu ne me fasses sortir des bornes que j'ai bien voulu me prescrire; n'irrite pas plus longtemps une ame

agitée des plus cruelles passions , retire-toi de ma présence , & laisse moi la liberté de délibérer de ta destinée & de la mienne. Ma destinée , reprit fièrement le prince de Visapour , qui commençoit à s'échauffer , ne dépendroit pas de toi en ce moment , si je n'eusse prolongé ta vie par ma valeur. Je ne le fais que trop , reprit Cazan-Can , & si je n'en avois pas le souvenir bien présent , je ne balancerois pas un instant sur le parti que je dois prendre. Tu peux faire ce qu'il te plaira , répliqua Cothbedin en sortant de la chambre du sultan , la main sur la garde de son sabre ; mais fais-y réflexion plus d'une fois auparavant.

Le chirurgien du vaisseau , craignant qu'une conversation aussi animée ne fût tort à mon frère , le pria de se tranquilliser un peu : il se rendit à son conseil ; mais sur le soir ses blessures s'étant trouvées , empirées , l'on opina qu'il falloit relâcher à la même île d'où nous sortions. Cet ordre étant donné , Cazan-Can , qui m'avoit fait garder à vue pendant tout ce jour , me fit appeler ; & après plusieurs discours odieux , auxquels je répondis avec beaucoup de fermeté , il me dit qu'il venoit de prendre sa résolution sur la conduite qu'il devoit tenir

avec le vaillant étranger qui troubloit son repos , & le fit prier de passer dans sa chambre.

Cothbedin informé que le sultan fouhaitoit le voir , se présenta devant lui d'un air très-assuré ; & le sultan l'ayant regardé quelque temps sans parler , rompit enfin le silence. Brave inconnu , lui dit-il , le ciel m'est témoin que je considère tellement le bien-fait que j'ai reçu de toi , que s'il n'étoit balancé par l'outrage que tu m'as fait , je n'ai ni bien , ni dignité , que je ne partageasse avec toi , comme avec mon libérateur ; je te dois la vie ; je veux m'acquitter de ce service en t'offrant , suivant ma promesse , de te faire conduire en tel endroit de la terre que tu voudras choisir , excepté dans mes états , où je te défends de jamais mettre le pied ; prépare-toi donc au départ dans ce moment ; ressouviens-toi bien que notre séparation doit être éternelle , & que tu ne dois jamais t'exposer à chercher la princesse d'Ormuz , si tu ne veux te livrer à une mort assurée.

Cothbedin auroit certainement répondu avec hauteur aux discours du sultan , s'il n'avoit craint d'augmenter encore ses malheurs. Je suis assez payé du service que je

t'ai rendu par la facilité que tu m'offres de quitter ce rivage , lui dit-il ; souffre donc que je monte le vaisseau que tes ennemis , qui sans doute n'étoient que des pirates , ont laissé sur ces bords , & permets seulement que quelques-uns de tes matelots puissent le conduire jusqu'au premier port. Cazan-Can , charmé de voir la résolution de Cothbedin , envoya sur-le-champ visiter le vaisseau ; il ne s'y trouva que douze captifs enchaînés & enfermés dans le fond-de-cale ; tous les pirates , qui faisoient eux-mêmes la manœuvre ayant péri dans le combat. Ces douze malheureux étoient dans un état déplorable , & presque morts de faim. Le prince de Visapour ayant fait briser leurs chaînes , & en ayant trouvé six parmi eux capables de conduire le vaisseau , qui se trouva chargé des vivres nécessaires , vint prendre congé du sultan , & lui dit que n'ayant pas besoin de ses gens , il ne vouloit point diminuer son équipage. Je sens par ce refus , lui répondit Cazan-Can , toute l'étendue de ta fierté & de ta délicatesse ; tu ne veux m'avoir aucune obligation ; ce vaisseau t'appartient par droit de conquête : adieu , brave inconnu , accuse mon malheur & non mon ingratitude ; surtout ref-

souviens-toi que nous ne devons jamais nous revoir , & que la Perse est un lieu mortel pour toi. Tu me l'as déjà dit , reprit le prince , je ne l'oublierai pas ; & si nous nous revoyons encore , en quelqu'endroit que ce puisse être , je souhaite que cette rencontre te soit aussi favorable que la première : alors , sans attendre la réponse du sultan , il se retira , monta son vaisseau , & partit sans pouvoir me dire une seule parole.

---

## ONZIEME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé , princesse d'Ormuz.*

J'AVOUE , poursuivit la princesse , que je ressentis une extrême douleur au moment que je vis le vaisseau de Cothbedin s'éloigner ; elle fut d'autant plus cruelle , que je fus obligée de la dissimuler , pour ne pas aigrir encore davantage le sultan , qui , après avoir demeuré six jours dans notre isle , se croyant en état de se remettre en mer , s'embarqua pour retourner à Ormuz ; mais

s'étant trouvé très-mal dans le cours de la navigation , il fut obligé de relâcher sur les côtes de Malabar ; & s'étant fait porter à Cananor , (1) en attendant une parfaite guérison , il jugea à propos d'envoyer quelqu'un de ses officiers à Ormuz , pour savoir en quel état étoit son royaume , & pour y porter ses ordres ; il craignoit avec justice que sa passion pour moi n'eût inspiré l'esprit de révolte aux grands de sa cour , & qu'en son absence il n'y fût arrivé quelque soulèvement , avec d'autant plus de raison , que la précipitation avec laquelle il s'étoit mis en mer pour me poursuivre , l'avoit empêché de donner des ordres que la prudence exigeoit de lui pendant son absence , & que comme un simple aventurier , il étoit parti presque seul sur le premier de ses vaisseaux qui s'étoit trouvé prêt à faire voile : il fit donc acheter un petit brigantin , & en attendant le rétablissement de sa santé , il envoya annoncer son prochain retour à Ormuz.

Ce que Cazan-Can avoit craint étoit

---

(1) Ville & royaume de la presqu'île de l'Inde , en-deçà du golphe de Bengale dans le Malabar.

arrivé. Abdarmon, sultan de Balfora, (1) avoit, pendant l'absence de mon frère, fait des pratiques secrètes dans ses états : c'est ce qu'après plus de deux mois, que ses blessures le retinrent à Cananor, il apprit de l'officier qu'il avoit envoyé à Ormuz, & qui revint dans la ville où nous étions. Abdarmon profitant des mauvaises impressions que la passion de mon frère pour moi avoit faite sur ses sujets, leur fit entendre que le prince Daoud-Gan, mon père, avoit usurpé le trône sur un de ses oncles, & qu'il n'étoit pas juste que le fils d'un usurpateur, dont les mœurs étoient aussi dépravées, & duquel ils ne devoient attendre qu'un règne très-dur, fût leur roi. Il appuya ses raisons d'une armée navale très-considérable, qui se présenta devant Ormuz, & se

---

(1) *Balfora* ou *Bassora*, ville capitale du royaume de ce nom, située à l'extrémité de l'Arabie déserte, & proche de l'Arabie heureuse, qui est à son midi à deux journées au-dessous du lieu où se joignent les deux fleuves, l'Euphrate & le Tigre, sur le bord de Schar-El-Aarab, qui n'est autre que l'Euphrate & le Tigre joints ensemble; son port est très-bon & très-sûr, étant à douze lieues de la mer en eau douce, & il est large & si profond, que les plus gros vaisseaux y viennent sans crainte.

rendit maître de toute l'île & d'une partie des états de mon frère, sans verser que très peu de sang, les premiers du royaume ayant été intimidés par ses menaces, ou corrompus par ses présens.

Le visir, à qui mon frère avoit laissé le soin de ses états, étoit presque le seul qui fût resté fidèle à son maître; obligé de quitter Ormuz, il avoit parcouru quelques villes de nos états, &, par ses exhortations & l'argent qu'il sut répandre à propos, ayant formé un corps d'armée de près de quinze mille hommes, il avoit présenté la bataille au sultan de Balfora; mais ayant été battu, & ayant perdu plus de quatre mille hommes, l'on ne voyoit plus dans toute la partie de la Perse dont mon frère étoit le maître, que beaucoup de frayeur, peu de fidélité dans le peuple, & un très-grand danger pour la perte entière du royaume, si le ciel n'y mettoit ordre.

Cazan-Can n'apprit pas ces cruelles nouvelles sans une fureur inconcevable: voilà, madame, me dit-il, voilà le fruit de l'amour que je vous porte; il ne suffit pas qu'en vous aimant je perde le repos de mes jours, il faut que je sois encore privé de mon royaume. Par-là, seigneur, repartis-je,



vous pouvez connoître combien votre passion irrite le ciel, & que vous ne devez espérer de vous le rendre favorable qu'en y renonçant. N'en parlons plus, s'écria le sultan, & courons au plutôt au secours de mon visir; puisqu'il vit encore, j'espère dans peu chasser Abdarmon de mes états, ou vous délivrer par ma mort d'un malheureux prince, que je vois bien que vous ne regardez qu'avec horreur.

Quoique mon frère ne fut pas entièrement guéri, il ordonna qu'on préparât tout pour son départ, & ayant fait charger son vaisseau de plusieurs marchandises qu'il fit acheter à Cananor, nous partîmes quelques jours après; mais ayant eu presque toujours le vent contraire, nous ne pûmes arriver au cap de (1) Jasque, que plus d'un mois plus tard que nous aurions dû y aborder. Là, mon frère ayant fait descendre à terre un des siens, l'envoya à un de ses sujets qu'il savoit lui être fort affectionné, & qui se rendit le lendemain sur notre bord.

---

(1) *Jasque*, principauté dans le royaume de Perse, sur la côte de Kerman: le cap de Jasque est le plus proche des terres d'Ormuz.

Cazan-Can apprit de lui avec une douleur extrême , que le fidèle visir avoit été tué , & que le peu de soldats qui n'avoient pas reconnu l'autorité d'Abdarmon , n'avoit plus d'espérance qu'en un brave homme , qui , dans le cours de cette guerre , avoit fait des actions si éclatantes , que le visir l'ayant fait son lieutenant , l'armée , après sa mort , l'avoit choisi pour commander en chef. Que depuis ce temps le brave Sahed ( c'est le nom de cet homme ) s'étoit comporté avec tant de sagesse & de valeur , que le sultan de Balfora , à qui il avoit déjà repris quatre de ses principales villes , lui avoit fait offrir une de ses filles en mariage , avec les avantages les plus considérables , s'il vouloit mettre bas les armes ; mais que ce généreux guerrier avoit rejeté ses offres , & lui avoit fait réponse , que n'ayant pas d'autre objet que celui de rétablir Cazan-Can sur le trône , il en viendrait à bout , ou qu'il perdrait la vie.

Cette nouvelle ayant agréablement surpris mon frère : Ami , dit ce monarque à l'habitant de Jasque , mon vaisseau est rempli de marchandises dont je l'ai fait charger à Cananor , pour pouvoir rentrer dans mes états sous la figure d'un commerçant ; an-

nonce moi ici sur ce pied, afin que je puisse y descendre en sûreté : je prétends aller bientôt joindre cet illustre guerrier, mourir à ses côtés, ou rentrer dans tous mes droits, & en ce cas le récompenser de ses services d'une manière si éclatante, que l'on ne fera presque aucune différence de son sort avec le mien.

Cazan-Can ayant le lendemain fait débarquer ses marchandises, il les remit entre les mains de ce fidèle sujet qu'il avoit à Jaspe, & y ayant fait acheter huit chevaux, pour lui, pour moi, & pour six des plus braves de sa suite, après nous être munis de provisions nécessaires, & nous être joints à une petite caravane, nous ne marchâmes que de nuit ; & nous traversâmes sans être connus tout le chemin de Jasque (1) à Lar, en moins de trois semaines. Plus nous approchions de cette ville, plus Cazan-Can apprenoit des nouvelles qui ranimoient son espérance. Quoique Lar soit d'une médiocre grandeur, cependant, comme elle est

---

(1) *Lar*, ville & petit royaume en Perse, dans la province de Farsistan sur le fleuve Tifindon, il est situé entre Hispahan & Ormuz : il y fait d'excessives chaleurs.

bâtie autour d'un rocher sur lequel il y a un château très-fort, non-seulement l'armée victorieuse du sultan de Bassora y avoit échoué ; mais Sahed, par plusieurs avantages qu'il avoit toujours remportés sur elle depuis la mort du visir, l'avoit repoussée jusqu'à ( 1 ) Gomron ; & mon frère s'étant fait connoître aux principaux habitans de Lar, que notre défenseur avoit contenus dans leur devoir, ils vinrent se jeter à ses pieds, & l'assurer d'une fidélité à toute épreuve. Comme Saheb étoit occupé à poursuivre les ennemis, Cazan-Can crut qu'il lui seroit honteux de rester à Lar, sans aller lui-même combattre le sultan de Bassora ; il choisit pour cet effet environ deux cent, tant officiers que soldats de la garnison, & partant avec nous pour aller joindre Sahed, il envoya annoncer à son armée qu'il venoit en personne défendre ses droits contre l'usurpateur Abdarmon, & chargea un

---

( 1 ) *Gomron*, *Comoron*, ville aujourd'hui appelée *Bender Abassi*, à cause que ce fut le grand *Chah Abbas* qui commença à lui donner de la vogue, est fort petite ; mais néanmoins considérable à cause de sa situation propre pour le commerce ; elle n'est éloignée de l'île d'Ormuz que de quelques lieues.

de ses soldats, qui avoit été (1) schater, de rendre à Sahed une lettre conçue à-peu-près en ces termes.

*Brave guerrier, dont la seule valeur me rétablit dans mes états, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je ne t'en témoignoïis pas la plus vive reconnoissance : comme je n'ai point de récompense à t'offrir qui puisse égaler la grandeur des services que tu m'as rendu, tu la choisiras toi-même dans un royaume que je ne tiens que de toi : je te jure par ma tête ( sur laquelle notre prophète puisse faire tomber la foudre ), si je te manque de parole, qu'il n'est rien que tu n'obtiennes du sultan d'Ormuz.*

Nous marchâmes ensuite, presque sans discontinuation, vers Sahed, & nous arrivâmes, après dix jours de marche, devant une forteresse que Daoud-Can mon père avoit fait autrefois bâtir entre (1) Guitchi &

---

( 1 ) Les Schaters sont des valets de pied ou coureurs, qui, pour être reçus dans cette charge, sont obligés de faire leur chef-d'œuvre, c'est-à-dire, de faire à pied trente-six lieues, du matin au soir.

*Voyez les cérémonies pour la réception d'un Schater, dans les Voyages de Thevenot au Levant, tome III. folio 355.*

(1) Guitchi ou Ghetschi, est un lieu éloigné de

Gomron , & que notre illustre défenseur venoit encore de reprendre sur nos ennemis.

Le sultan ne s'y fut pas plutôt fait reconnoître , qu'on nous en ouvrit les portes comme l'on avoit fait à Lar ; nous y fûmes reçus avec toute la joie imaginable , & nous y passâmes la nuit tranquillement , en attendant Sahed , qui ne fut pas plutôt informé de notre arrivée , que quittant le camp , il vint se rendre à la forteresse , pour recevoir du sultan toutes les marques d'amitié dont il l'assuroit par sa lettre. Ce héros , suivi seulement de six officiers qu'il avoit choisis pour l'accompagner , s'étant fait annoncer à mon frère le lendemain de notre arrivée , on vit briller sur son visage une extrême satisfaction. Ma sœur , me dit-il , allons au-devant d'un homme à qui j'ai tant d'obligations , & ne craignons point d'en trop faire

---

sept ou huit lieues de Gomron ; c'est un des plus agréables endroits de la Perse ; on n'y voit aujourd'hui qu'un caravansérail. A trois ou quatre lieues de cet endroit il y a une montagne que les Persans croient être occupée par de mauvais esprits , qui tuent ceux qui veulent passer par un chemin qui conduit à leurs habitations , & que ces mauvais génies y sont occupés à faire des chaudrons.

*Voyages de Thevenot , tome IV. folio 475. Tavernier ;  
tome II , folio 431.*

pour un guerrier, qui n'a point son pareil dans tout l'Orient. Alors Cazan-Can courant les bras ouverts au-devant de l'illustre & brave Sahed, il ne l'eût pas plutôt envisagé, que reculant deux pas en arrière : Juste ciel ! que vois-je ! s'écria-t-il ? c'est l'inconnu qui m'a sauvé la vie dans l'île déserte, où je fus poursuivi par les pirates.

---

## DOUZIEME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé, princesse d'Ormuz.*

**J**E ne pus, mesdames, continua la princesse, entendre ces paroles, & reconnoître dans Sahed le prince de Visapour, sans ressentir dans tout mon corps un tremblement universel. Oui, c'est moi, seigneur, dit alors ce héros, & si je n'ai pas suivi exactement vos intentions, je crois, par le service que je viens de vous rendre, avoir bien réparé cette faute. Tu te trompes, interrompit brusquement le sultan, sans faire attention aux obligations infinies qu'il avoit à ce guer-

rier ; quelle est ta folle témérité ? quoi ! malgré l'expresse défense que je t'en ai faite , tu viens dans mes états te mettre à la tête de mes sujets , & tu oses te présenter devant moi avec autant d'affurance que si je n'étois pas ton plus irréconciliable ennemi ? As-tu donc oublié le serment que j'ai fait en ta présence , qu'aucune considération ne te fauveroit la vie , si tu mettois jamais le pied dans mon royaume ?

Le hasard , reprit froidement Sahed , peut m'avoir conduit sur tes terres ; le désir de t'y servir m'y a retenu ; je l'ai fait peut-être avec assez de succès pour avoir lieu d'espérer d'un monarque tel que toi , plus de reconnoissance que tu n'en fais paroître à mon égard ; & après la lettre que tu viens de m'écrire , j'ai cru ne devoir plus rien craindre de sermens aussi injustes que ceux que tu fis au moment de notre séparation. Ah ! dit mon frère avec fureur , quelques obligations que je te puisse avoir , elles sont toutes effacées par ton amour pour Canzadé ; c'est lui seul qui t'a rendu assez hardi pour venir en Perse contre ma défense ; après cela , juge quelle doit être ta destinée , & ne te plains point de moi , si les obligations que je t'ai de la vie & de la conservation de



de mes états , cèdent aux fureurs d'un amant outragé & désespéré. Alors le sultan se tournant vers ses principaux officiers , qui étoient extrêmement surpris de ce discours , il leur ordonna d'arrêter Sahed.

Au commandement que Cazan-Can fit de mettre la main sur le libérateur des ses états , tous ceux qui se trouvèrent dans la salle où nous étions , commençoient à murmurer assez hautement ; & ce retardement à ses (1) ordres absolus redoublant sa fureur , il met-

(1) La Perse est un état monarchique , gouverné par des rois , dont le pouvoir est si absolu , qu'il n'a aucunes bornes , ni limites ; leurs sujets ne les regardent qu'en tremblant ; & ils ont un tel respect & une obéissance si aveugle pour leurs ordres , que quelqu'injustes qu'ils puissent être , ils les exécutent contre toute sorte de droit divin ou naturel ; aussi quand ils jurent par la tête de leurs sultans , ce serment est plus authentique que s'ils le faisoient par ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel & sur la terre. Ces monarques n'observent aucune formalité de justice dans la plupart de leurs arrêts ; & sans consulter personne , non pas même les loix ni la coutume , ils jugent des biens , de la vie & de la mort de leurs sujets , selon qu'il leur plaît , n'ont aucun égard pour la qualité ou la dignité des personnes ; & sans s'astreindre aux genres des supplices usités dans le pays , ils en imaginent , & ordonnent ceux que la fantaisie leur suggère. On en verra des exemples dans toutes les relations des voyageurs ,

toit déjà la main sur son sabre , ou pour se faire obéir par force , ou pour fondre sur le prince , lorsque ce héros prenant la parole d'un ton extrêmement fier : Je m'étois flatté , lui dit-il , de recevoir de toi un autre traitement ; mais toutes tes actions ont un tel rapport avec l'exécrable passion pour laquelle tu veux excuser ton ingratitude , que pour le prix de ta vie & du salut de ton royaume , je ne devois pas attendre de toi d'autre récompense que celle que tu me prépares ; mais si tes intentions sont exécutées , je serai assez vengé de toi par la honte que je te laisse , de traiter avec autant d'indignité un homme à qui tu conviens d'avoir des obligations aussi grandes : apprends , cependant , que tu ne disposerois pas ici de ma liberté , & que tu ne me l'ôterois qu'avec la vie , & aux risques de la tienne , si je voulois la défendre ; mais je ne veux ici te faire que des leçons de générosité : agis en monarque , si tu as encore assez de vertu pour cela ; rentre en toi-même , étouffe un amour qui te rend détestable devant dieu & devant

---

& principalement dans celles de Tavernier , du chevalier Chardin , & de Theyenot.

tes propres fujets , & fache que la princeffe Canzadé eft feule capable de me faire rendre les armes. En finiffant ces paroles , le prince mit fon fabre à mes pieds , & fe tournant vers les officiers de Cazan-Can : exécutez , leur dit-il , avec un foudre amer , les ordres de votre maître ; il fentira bientôt par ma détention ou par ma perte , ( fi le ciel le permet à fa honte , ) l'injuftice de fon procédé.

Si ces paroles prononcées avec une grâce & une hauteur dignes du prince , étonnèrent Cazan Can , elles redoublèrent fa fureur & fa confufion : tu viens , lui dit-il , en écumant de rage , de prononcer ton arrêt ; & cet amour pour Cazandé , dont tu te fais gloire , en te précipitant au tombeau , donnera un exemple aux jeunes audacieux tels que toi , de mieux régler leur ambition : Si j'aime la princeffe , reprit Sahed , elle ne doit point être offensée de ma paffion , comme elle eft outragée par la tienne ; & fi j'ai porté mes vœux jufqu'à elle , c'eft que je me fuis cru en état d'aspirer à fa poffeffion ; penfe donc plus d'une fois à la manière dont tu dois en ufer avec un prince qui a pour tributaires des rois auffi puiffans qu'étoit celui d'Ormuz , avant que je l'euffe rétabli fur le

trône dont il se montre si indigne ; & tremble de payer par ton sang , & par celui de tous tes sujets , les indignités que tu me prépares. En achevant ces mots , cet illustre guerrier passa dans l'appartement qu'il avoit occupé dans la forteresse , jusqu'à l'arrivée de mon frère , & laissa ce monarque dans une agitation si violente , qu'il fut plus d'un quart d'heure sans parler , & donnant sur son visage les marques les plus visibles d'une fureur dont j'appréhendois les effets funestes ; mais ensuite rompant le silence qu'il gardoit depuis si longtemps : cet insolent , dit-il , s' imagine donc être seul capable de faire tête au sultan de Balfora , je vais lui faire voir le contraire ; & pendant qu'on le gardera avec la dernière exactitude , je veux me mettre à la tête de mes troupes , & vous montrer que je ne lui cède point en valeur. Alors ayant recommandé au gouverneur de la forteresse d'avoir un soin extrême de son prisonnier , & d'empêcher , sur sa vie , que je pusse le voir ni lui écrire , il partit avec les soldats qu'il avoit amené de Lar , une partie de ceux de Guitchi , & courut se faire voir à son armée , qui l'attendoit avec une extrême impatience.

Comme les forces d'Abdarmon étoient

très-affoiblies, mon frère se croyant assez fort pour le combattre, ne fut pas plutôt arrivé au camp, qui étoit devant Gomron, qu'il l'excita par une lettre outrageante à sortir de <sup>les</sup> retranchemens. Ce monarque n'ignoroit pas l'indigne procédé de Cazan-Can envers Sahed ; cette nouvelle avoit transpiré jusques dans son camp, & profitant de la consternation des soldats de mon frère, par rapport à l'ingrat traitement que l'on faisoit à leur libérateur, il n'hésita pas un moment à accepter le combat.

Les deux sultans ayant fait, chacun de son côté, tout ce qui étoit nécessaire pour animer leurs soldats, on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage : mais quelque valeur que mon frère fût paroître, comme elle n'étoit pas accompagnée de prudence, & que ses troupes n'avoient plus à leur tête l'invincible Sahed, elles plièrent bientôt devant celles d'Abdarmon. Cazan-Can au désespoir, & ne voulant pas chercher son salut dans une honteuse fuite, fut porté par terre ; & malgré les efforts de la bravoure la plus marquée, il fut fait prisonnier avec plusieurs de ses officiers, qui n'avoient jamais voulu l'abandonner.

Ce prince ingrat qui, quelques momens

auparavant sembloit ne courir au combat & à la victoire que pour porter ensuite le fer dans le sein de son bienfaiteur, se voyant alors lui-même dans les chaînes, entra dans des mouvemens de rage inexprimables ; il sentoit bien que son ennemi ne pouvoit affurer les droits qu'il prétendoit avoir sur la couronne d'Ormuz que par sa mort, & l'on peut aisément juger de son état déplorable. Pendant qu'il se livroit aux plus amères réflexions, comme notre forteresse étoit assez près du camp des ennemis, pour que je n'ignorasse pas longtemps ce qui s'y passoit, je fus bientôt informée de la perte de la bataille, & de la détention du sultan ; & comme j'étois en ce moment avec le gouverneur, je n'hésitai pas un instant à lui ordonner de me conduire à l'appartement de Sahed : il n'osa me désobéir, & toutes les portes m'en ayant été ouvertes : Seigneur, m'écriai-je, en entrant dans la chambre avec tous les officiers qui m'accompagnoient, Abdarmon est vainqueur, le sultan est son prisonnier, vous seul êtes capable de réparer la faute que son imprudence vient de commettre ; & cette épée qui nous a si bien servi jusqu'à présent, & que je vous rends, n'est pas faite pour rester dans le

fourreau en cette occasion : Cazan-Can a violé en votre personne les droits les plus sacrés ; mais , seigneur , il est mon frère , & vous êtes trop généreux pour l'abandonner à son malheureux sort. Madame , me répondit ce héros , je reçois la liberté que vous me rendez avec toute la reconnoissance possible ; le souvenir de l'injure que m'a fait le sultan ne m'empêchera pas d'employer encore ma vie pour son service : je ne négligerai rien pour répondre dignement à la haute attente que vous avez de mon courage ; & je mourrai dans ce jour , où je vous rendrai ce frère qui cause vos allarmes. Allez donc , brave guerrier , lui dis-je , allez encore prodiguer votre vie pour un ingrat ; mais ne vous exposez pas de telle sorte , que vous puissiez oublier l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde ; & faites si bien en secourant Cazan-Can , que vous ne deveniez plus la victime d'un ressentiment injuste , qui devoit couvrir de confusion ce prince malheureux. Cothbedin ne me répondit qu'en me baissant la main dont il prit son sabre , & faisant armer tous ceux qu'il trouva dans la forteresse , à l'exception de peu de personnes qui restèrent avec moi ; il en sortit , & rassembla en peu

d'heures les débris de notre armée qui accouroient vers lui de toutes parts. Quoiqu'il parût hors de raison de les mener à un second combat , il trouva tant d'ardeur & de confiance dans leurs discours , & ses troupes se croyoient si sûres de la victoire sous la conduite de ce vaillant guerrier , qu'il n'hésita plus à les mener droit à Gomron.

La victoire que le sultan de Balfora venoit de remporter , & qu'il croyoit décisive , l'avoit jeté dans une telle sécurité , que , peu attentif à l'ordre qui doit se garder dans un camp , ses soldats étoient tous hors de leur rang , & la plupart livrés au vin & au sommeil. Le prince de Visapour averti de ce désordre , jugea à propos d'en profiter , & avec sa petite armée , composée au plus de six mille hommes , ayant attendu que la nuit fût avancée , il fondit avec tant de fureur sur nos ennemis , qu'il eût bientôt égorgé presque tous ceux qui étoient dans le camp , avant qu'ils se fussent mis en état de se défendre.

Abdarmon qui , avec ses principaux visirs , jouissoit dans Gomron d'un sommeil tranquille , fut bientôt réveillé par les cris & le tumulte ; & courant aux armes , il fit ouvrir les portes de la ville , au moment que le prince



s'y présentoit pour tâcher de s'y introduire par surprise ; cela lui fut d'autant plus aisé, que le sultan de Balsora , qui ignoroit l'entière défaite de ses troupes, croyant que c'étoient ses propres soldats qui vouloient se retirer dans la ville , alla au-devant d'eux pour les encourager à faire tête à l'ennemi. Le prince qui s'aperçut de son erreur , le laissa approcher , & ensuite lui ayant coupé le chemin , il poussa son cheval vers lui avec une vivacité qui le découvrit pour être son ennemi ; & lorsqu'il fut assez proche de lui pour en être entendu : Sultan , lui dit - il , reconnois Sahed , protecteur d'un roi que tu veux opprimer sans raison ; tu es mon prisonnier , puisqu'avec le peu de soldats qui t'accompagnent , il y auroit de la témérité de te mettre en défense : tout ton camp a passé sous le fil de nos sabres , & mes troupes sont déjà maîtresses de Gomron. Le sultan de Balsora surpris au dernier point de sa situation , & la rage dans le cœur de voir une révolution si subite dans sa fortune, aimant mieux risquer de perdre la vie que de survivre à son malheur ; & s'avancant comme un lion furieux contre le prince , il l'attaqua de manière à mériter toute son attention. Jamais Gothbedin n'avoit trouvé un ennemi

si digne de sa valeur ; mais enfin la victoire s'étant déclarée en faveur du prince , Abdarmon tomba de son cheval , couvert de tant de blessures , qu'il expira le moment d'après. Si ses officiers virent sa mort avec frayeur , elle augmenta bientôt par le peu d'espérance qu'ils eurent de la venger ; au contraire, les habitans de Gomron, qui avoient essuyé toutes les insultes d'un vainqueur insolent , se joignant aux soldats du prince , firent main-basse sur eux & sur ceux du sultan de Balfora , & en moins d'une demi-heure , quelques ordres que pût donner Cothbedin pour faire cesser le carnage , il n'y eût d'épargnés que ceux qui , se sauvant sur quelques vaisseaux qui étoient dans le port , coupèrent les cables & gagnèrent la mer.

Le succès de cette victoire presque incroyable fut si prompt , que le sultan d'Ormuz , qui étoit prisonnier dans Gomron , n'en fut pas même averti. Cothbedin voulant le surprendre , avoit donné des ordres qui furent exactement suivis : il se fit ouvrir les portes de son appartement , & se présentant devant Cazan-Can , ce malheureux prince surpris de sa vue , & ne sachant de quelle manière l'interpréter , sa jalousie se réveilla si puissamment , que sa captivité lui en devenant

insupportable : Ah ! c'en est trop , s'écria-t-il ; si mes sujets m'ont trahi en t'ouvrant ta prison , tu ne devois pas du moins me venir braver dans la mienne.

---

## TREIZIÈME SOIREE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé , princesse  
d'Ormuz.*

COTHBEDIN , continua la princesse , ayant laissé exhaler toute la fureur de Cazan-Can , lui parla en ces termes : Si j'étois resté dans la forteresse de Guitchi , Cazan-Can seroit encore dans les fers , & son sort dépendroit du sultan de Balsora : ce monarque n'est plus , je l'ai tué de ma main ; tous vos ennemis sont morts ou en fuite , & loin d'être prisonnier dans ces lieux , je viens , seigneur , vous annoncer que vous y commandez absolument : cette révolution si subite vous étonne ; cependant , toute incroyable qu'elle vous paroisse être , elle n'en est pas moins véritable.

Une nouvelle si peu attendue frappa tellement le sultan , qu'il fut long-temps les

yeux baissés en terre ; ensuite , sortant comme d'une profonde rêverie : Je vois bien , lui dit-il , brave Sahed , que je suis né pour être soumis aux évènements les plus cruels , & pour vous avoir toujours les obligations les plus essentielles ; je dois rougir de honte de vous avoir deux fois marqué tant d'ingratitude , & puisque le ciel se déclare contre moi , recevez pour le prix de tant de services , la princesse Canzadé ; mais j'exige que vous ne l'épousiez que dans vos états , puisque vous m'avez fait connoître hier que vous étiez souverain. Ah ! seigneur , reprit Cothbedin , en embrassant Cazan-Can , je suis trop content de cette condition ; vous ne devez point douter que le sultan de Visapour , mon père , ne soit honoré de votre alliance , & ce monarque m'aime trop tendrement pour qu'aucune raison puisse le rendre contraire à ma satisfaction. Et bien donc , prince de Visapour , reprit Cazan-Can , allez chercher ma sœur à Guitchi , où sans doute elle est restée ; choisissez dans le port dont vous êtes le maître , tel vaisseau qu'il vous plaira ; partez promptement pour les Indes , & permettez seulement que la princesse arrive dans vos états avec une suite convenable à sa qualité.

Le prince reçut ce consentement avec une satisfaction extraordinaire : Ah ! Seigneur , dit-il à mon frère , je m'étois toujours bien douté que votre vertu triompheroit d'une passion . . . Brisons là-dessus , s'écria Cazan-Can ; partez dès demain , s'il est possible , avec Canzadé que je ne veux pas même voir ; je ne me sens pas assez de force pour lui dire un éternel adieu. Allez , sans perdre de temps , lui annoncer une nouvelle qui la comblera de joie , & qui m'accable de douleur ; je vais donner mes ordres pour votre départ.

Cothbedin monta aussi-tôt à cheval , vint m'annoncer un si heureux changement , & le lendemain le vaisseau s'étant trouvé prêt , nous partîmes du port de Gomron , & fîmes voile vers Jasques , où je pris Karabag , Gulendam & Albaert , que mon frère y avoit laissés avec son vaisseau , & après être sortis du golphe d'Ormuz , nous entrâmes dans la mer d'Arabie.

Nous jouissions , le prince & moi , d'une tranquillité parfaite , lorsque la fortune nous fit bientôt connoître qu'elle n'étoit pas entièrement réconciliée avec nous , & que nous avions encore à effuyer des dangers aussi grands que ceux que nous ayions évités. II

y avoit près d'un mois que nous voguions avec un temps des plus favorables, lorsqu'un matin que le prince étoit dans ma chambre, Albaert y entra tout effrayé : Seigneur, dit-il à Cothbedin, préparez - vous à défendre votre vie avec un petit nombre d'hommes qui veulent bien mourir à vos côtés, & connoissez toute la noirceur d'ame du sultan d'Ormuz. Ce prince, ou plutôt ce monstre, a donné ordre au capitaine du vaisseau de vous faire jeter à la mer en cet endroit, & de ramener la princesse dans ses états; & cet homme, qui vient de montrer l'ordre à l'équipage, est résolu, au péril de sa vie, d'exécuter les volontés de son maître; c'est ce que je viens d'apprendre d'un de ceux à qui le capitaine a communiqué ses intentions, & qui, loin de s'y prêter, fait tous ses efforts pour soulever les soldats du sultan en votre faveur. Je restai muette à une si cruelle nouvelle, poursuivit la princesse, & mon affliction fut si violente, que je ne fais comment je n'y succombai pas; pour Cothbedin, loin de s'effrayer du danger où il étoit, il ne parut sensible qu'à ma situation & m'ayant recommandé à Karabag, il mit le sabre à la main, sortit de sa chambre & trouvant à sa porte le généreux Persan qui avoit instruit

Albaert des ordres du sultan , avec plus de vingt braves soldats , résolu à périr plutôt que de souffrir qu'on lui fit la moindre insulte, il l'embrassa , & alla au - devant du capitaine pour lui reprocher sa lâcheté.

Cet homme voyant son dessein découvert , se pressa de l'exécuter , croyant accabler le prince par la multitude des perfides qui lui obéissoient aveuglément ; & l'attaquant avec furie , il trouva dans Cothbedin , Albaert & ses défenseurs une si vigoureuse résistance , qu'il en fut au désespoir. Jamais le prince n'avoit fait de si prodigieux efforts de valeur ; il avoit , avec l'aide d'Albaert , du généreux Persan & de sa suite , tué plus de soixante de ses ennemis , & il étoit si fatigué d'un combat qui duroit depuis plus de deux heures , qu'il y a apparence qu'il alloit être accablé sous le nombre , lorsque le ciel parut envoyer à notre secours deux vaisseaux que le trouble où l'on étoit avoit empêché de découvrir , & qui accrochèrent le nôtre au moment que nous y pensions le moins , mais pourtant si à propos qu'un instant plus tard Cothbedin n'étoit plus en état de se défendre. Pendant que ces nouveaux guerriers , qui n'avoient pu regarder sans admiration la valeur de Cothbedin & d'Al-

baert, tailloient en pièces nos ennemis, le prince ne pouvant plus résister à l'extrême lassitude qu'il ressentoit, se laissa couler contre les mats, & Albaert le couvrant de son corps, attendit ce que les chefs de ces soldats décideroient de leur sort. Les capitaines des deux vaisseaux avoient paru avoir trop d'estime pour eux, pour ne pas leur sauver la vie; ils les firent promptement secourir, & les blessures du prince, ainsi que celles d'Albaert & du Persan, ne s'étant pas trouvées bien dangereuses, les chirurgiens, après les avoir pansés, jugèrent qu'ils n'avoient besoin que de repos. Ils commençoient à en goûter la douceur, lorsque je me trouvais dans une situation encore plus déplorable qu'auparavant, en apprenant que nous venions de tomber entre les mains de corsaires, & qu'ils procédoient au partage du butin qu'ils venoient de faire dans notre vaisseau. Mais quelle fut ma douleur quand je vis, quelques heures après, mon cher Cothbedin livré au sommeil le plus profond, que l'on emportoit sur un matelas, & qu'avec le Persan & plusieurs de ses braves défenseurs, on le fit passer sur un des vaisseaux des pirates : jamais je n'ai ressenti un plus violent désespoir ; mes cris auroient dû



le tirer de l'affoupissement où il étoit ; mais ce vaisseau faisant voile sur-le-champ , je vis emporter avec lui toutes mes espérances , & je restai sans aucun mouvement pendant un temps très-considérable.

Par un excès de bonheur pour moi , je ne fus pas séparée de Karabag , de Gulendam & d'Albaert. Quoiqu'accablés des mêmes malheurs , ils employèrent tous les moyens possibles pour me faire revenir à moi ; mais ils ne purent modérer l'extrême douleur que je ressentis , surtout lorsque celui qui commandoit notre vaisseau , ayant trouvé en moi quelque beauté , malgré l'état où j'étois , me fit entendre qu'il m'honoroit de son attention , & qu'il ne tenoit qu'à moi que ma captivité fût des plus douces.



---

---

## QUATORZIEME SOIREE.

*Suite de l'Histoire de Canzadé , princesse  
d'Ormuz.*

UNE pareille nouvelle augmenta tellement mon désespoir, que je fus dix fois prête à me précipiter dans la mer ; & j'aurois exécuté cette résolution, si Albaert ne m'en avoit détournée, & ne m'eût promis de tout employer pour s'opposer aux intentions du pirate.

Je passai la nuit qui suivit cette cruelle journée, dans une agitation si violente, que je tombai sérieusement malade : une fièvre des plus ardentes s'empara de moi, & Albaert voyant que la douleur seule la causoit, jugea pouvoir me soulager en me parlant en ces termes : J'ai cru m'appercevoir, madame, qu'il y a de la division dans ce vaisseau, & que votre nouvel amant n'y est point aimé ; laissez-moi le soin d'animer contre lui ses propres soldats ; je vous jure qu'avant qu'il soit peu, je lui donnerai tant d'occupation, qu'il aura bien de la peine à s'en débarrasser.

Albaert me tint bientôt parole; il fit entendre à l'équipage que leur chef me réservant pour sa part, les privoit par-là du plus grand butin qu'ils pussent jamais espérer; que j'étois l'épouse du prince de Visapour, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne dussent attendre pour ma rançon, en me gardant tout le respect qui m'étoit dû, & les menaça des plus violens effets de sa fureur s'ils y manquoient, puisqu'il étoit assez puissant pour les aller chercher en quelque endroit de la terre qu'ils pussent se retirer, & venger sur eux par les supplices les plus terribles les outrages qu'ils auroient souffert être faits à une épouse qu'il adoroit : il les assura au contraire, que ce prince leur feroit tant de bien à tous, s'ils prenoient ma défense, qu'ils pourroient désormais se passer de faire un métier qui ne les enrichissoit pas sans risquer à tout moment leur vie. Les représentations d'Albaert firent une si forte impression sur l'esprit de tous ces gens, que l'un d'eux se chargea de parler à leur chef; il lui exposa sa mission, mais dans des termes si peu polis, que ce brutal entrant dans une colère extrême, ne lui fit point d'autre réponse que celle de lui enfoncer son poignard dans le cœur. Une action aussi barbare étonna tellement l'équipage, que cha-

cun restoit immobile, & n'osoit prendre vengeance de son camarade, lorsqu'Albaert se saisissant du sabre du défunt, & fondant sur le pirate, lui en déchargea un coup d'une main si puissante, qu'il lui fendit la tête & la moitié de l'estomac, & par cette mort me débarrassa du plus dangereux ennemi que j'eusse à craindre.

Tout l'équipage surpris de la force & de l'intrépidité d'Albaert, ne le regarda dès ce moment qu'avec admiration. Tu serois digne de nous commander, lui dirent les soldats d'un commun accord, si nous voulions continuer un métier aussi dangereux; mais résolu de suivre tes conseils, mène-nous à Visapour, pour y rendre cette princesse à son époux, & tiens-nous la parole que tu nous as donnée.

Albaert la leur confirma encore; & profitant de la bonne volonté de ces gens, fit tourner la proue du vaisseau vers Dabul. (1) Après un voyage très-heureux, nous y débarquâmes; & là, comme par respect pour moi l'on ne m'avoit point fouillée, je remis à Albaert une ceinture, sur laquelle en par-

---

(1) Port de mer du royaume de Visapour.

tant de Gomron j'avois fait attacher mes principaux diamants, & que j'avois cachés avec beaucoup de soin. Il en alla vendre une partie aux juifs de Dabul, & en ayant fait plus de cent mille pièces d'or, il en distribua quatre-vingt mille à l'équipage, qui en fut très-content. Après nous être séparés de ces braves gens, nous prîmes la résolution de nous rendre par terre à Visapour; nous espérions y avoir des nouvelles du prince Cothbedin, qui auroit pu se racheter des pirates par une rançon pareille à la mienne; mais comme je ne voulois me découvrir dans cette cour, qu'au cas que j'y rencontraffe le prince, je jugeai à propos de prendre, ainsi que Gulendam, des habits d'homme, pour pouvoir marcher avec plus de commodité sous ce déguisement. Etant donc partis de Dabul, nous arrivâmes cinq jours après à Visapour, où j'eus la douleur d'apprendre qu'on ne savoit ce qu'étoit devenu le prince.

Albaert ayant par mon ordre été trouver le sultan de Visapour, & sans entrer dans aucun détail de ce qui me regardoit, lui ayant fait savoir la détention de son fils, & le nom du pirate qui commandoit le vaisseau sur lequel il devoit être, ainsi qu'il l'avoit sù de ceux qui nous avoient rendu la liberté,

ce monarque , au désespoir d'un pareil événement , ayant sur-le-champ donné des ordres très-prompts , l'on fit partir de ses ports vingt vaisseaux pour aller au secours du prince , & pour parcourir toute la mer des Indes & celle d'Arabie. Pendant que ces vaisseaux étoient occupés à chercher Cothbedin , je laissai une lettre au concierge du principal caravanférail de Visapour , pour le prince , en cas de retour , & je l'assurois que dans six mois au plus tard je l'attendrois à Cambaye , où je me rendrois après avoir été à Chitor. Dans l'incertitude d'être un jour en état de reconnoître dignement les services que j'avois reçus d'Albaert , je crus que je devois au moins me rendre dans cette ville , pour y consulter l'aveugle que le vieillard lui avoit indiqué ; étant donc partie de Visapour par terre avec lui , Gulendam & Karabag , nous arrivâmes après beaucoup de temps & de fatigues à Chitor. Comme nous voyagions en gens qui vouloient être inconnus , nous allâmes loger dans le caravanférail ; & le lendemain , nous étant rendus à la mosquée , nous trouvâmes réellement près de la porte un aveugle , tel que le vieillard l'avoit dépeint en songe. Nous nous approchâmes de lui ; & lui ayant donné par

aumône une pièce d'or : Frère, lui dit Albaert , j'ai traversé la mer d'Arabie , une partie de l'océan Indien , & depuis Dabul jusqu'ici , je suis venu par terre pour te voir. Pour me voir , répondit l'aveugle avec surprise ! Qu'y a-t-il donc de si rare en moi , pour t'avoir engagé à faire tant de chemin ? car il faut que tu ayes fait plus de huit cent lieues pour cela ; je n'en ai effectivement guère moins fait , & même peut-être plus , par rapport aux différens événemens qui nous sont survenus dans ce voyage ; mais je m'estimerai bien payé de toutes mes peines , si tu m'instruis de ce que je souhaite d'apprendre. Tu as été trop généreux à mon égard pour que je te refuse rien de ce qui dépendra de moi , reprit l'aveugle : explique moi donc de quoi il s'agit. Dans trois rêves consécutifs , poursuivit Albaert , un vieillard , toujours le même , m'a ordonné de me rendre en cette ville , & m'a assuré qu'à la porte de cette principale mosquée , je rencontrerois un aveugle , qui me feroit trouver un trésor des plus considérables : j'ai hésité , sur la foi d'un songe , à entreprendre un voyage aussi long ; mais enfin je l'ai fait , je t'ai trouvé ; as-tu quelque chose de bon à m'annoncer ?

L'aveugle à ces dernières paroles fit un grand éclat de rire : Camarade , lui dit-il , il faut que tu sois bien fou , pour avoir traversé tant de pays avec si peu de jugement ; tout aveugle que je suis , j'ai plus d'esprit & de raison que toi ; j'ai eu plus de six fois un rêve à peu-près pareil. Une vieille femme m'a fait en songe un commandement presque semblable au tien ; mais je n'ai pas été assez extravagant pour t'imiter. Et que t'avoit ordonné cette vieille femme , reprit Albaert ? Des fadaïses , des impertinences , des choses si hors de bon sens , que je n'ai pas daigné y faire la moindre attention ; elle m'assura , continua l'aveugle , que si je voulois recouvrer la vue , que je n'ai perdu que par accident , je n'avois qu'à passer en Perse , & me rendre dans la ville d'Ormuz ; qu'à une demi-lieue de cette ville , du côté de la mer , je demandasse la maison d'un certain Albaert ; que dans cette maison il y a une petite tourelle de brique , qui fait un angle du jardin ; que derrière un panneau de la boiserie de cette tourelle , sur laquelle est peinte une jeune paysane , ayant un doigt sur la bouche , il y a une armoire ; qu'outre un nombre extraordinaire de pierreries & de pièces d'or qui étoient dans cette armoire ,

i'y



j'y trouverois une petite bouteille remplie d'une eau miraculeuse qui me rendroit l'usage de mes yeux, & que cette eau avoit été composée par un grand philosophe, appelé Bahalul, ami de notre grand prophète. Voilà bien des circonstances que j'ai retenues, parce que, comme je te l'ai dit, cette femme m'est apparue plusieurs fois; mais j'ai regardé cela comme des folies, que les vapeurs de la nuit produisent, je n'en ai fait aucun cas; & quoiqu'il y ait plus d'un an que tout cela me soit arrivé, je n'ai pas daigné y faire la moindre attention; cependant, j'ai trouvé depuis ce temps plusieurs occasions favorables pour faire le voyage d'Ormuz.

---

## QUINZIÈME SOIRÉE.

*Suite & conclusion de l'Histoire de Canzadé,  
Princesse d'Ormuz.*

**J**A MAIS surprise ne fut égale à la nôtre & à celle d'Albaert. Ami, dit-il à l'aveugle, en l'embrassant avec des transports de joie que l'on ne peut exprimer, je connois à

présent que rien n'est plus véritable que ton rêve. Je suis cet Albaert fils de Bahalul, l'un des plus savans hommes de toute la Perse : nos songes ont trop de conformité, pour que je ne trouve pas dans cette armoire que tu m'indiques si exactement, les trésors que tu m'affures y être, & je puis bien à mon tour te promettre de t'aider de l'eau merveilleuse qui s'y doit rencontrer : mon père avoit pour les maladies les plus incurables, le souffle de notre grand prophète, & je ne doute point qu'avec cette bouteille, nous n'y découvriions encore d'autres remèdes aussi surprenans.

L'aveugle fut à son tour aussi étonné qu'on puisse l'être. Quoi, vous êtes véritablement cet Albaert, lui dit-il, cet homme que j'avois cru un être imaginaire ! Vous êtes fils de Bahalul, vous avez une maison près d'Ormuz, dans le jardin de laquelle il y a une tourelle, & sur un des panneaux de sa boiserie, il se trouve une fille peinte, tenant un doigt sur la bouche ? Oui, mon ami, lui répliqua Albaert, tout cela est très-conforme à la vérité ; & quelque peu d'apparence qu'il y ait que nous puissions sitôt retourner en Perse, par des raisons trop longues à te raconter, je vois bien que la fin de nos

malheurs est prochaine, & nous avons lieu de croire que l'envoyé de dieu nous regardant en pitié, touchera le cœur d'un monarque qui nous réduit dans l'état déplorable où nous sommes. Quoiqu'il en soit, viens avec nous; loin de te laisser dans la misère qui paroît t'accabler, j'aurai soin que tu ne manques de rien; & jusqu'à ce que nous puissions retourner en Perse, tu partageras avec nous nos peines & nos plaisirs. Très-volontiers, reprit l'aveugle, je suis un homme isolé, je ne tiens à rien, & dès ce moment je ne vous quitte plus. Nous emmenâmes alors l'aveugle avec nous; & après avoir séjourné seulement deux jours à Chitor, nous prîmes la route de Cambaye, où en arrivant nous avons été loger avec notre aveugle dans le caravansérail. Hélas! ce pauvre homme ne nous ayant pas retrouvé depuis notre arrivée dans ce palais, nous aura regardé comme des fourbes, & fera dans une affliction mortelle de se croire le jouet d'Albaert.

Gehernaz voyant que la princesse avoit cessé de parler, lui demanda pourquoi l'aveugle n'avoit pas soupé chez le concierge du caravansérail le jour de leur arrivée à Cambaye. Il étoit incommodé de la fatigue

du voyage, & peut-être du changement de nourriture, répondit Canzadé, & il avoit demandé à se reposer. Cela étant, dit Cothrob, il fera peut-être encore resté à Cambaye, & je vais donner ordre qu'il soit transporté au moment même dans ces lieux; ensuite adressant la parole à la princesse: votre vertu, madame, a été trop injustement persécutée, pour que notre prophète ne vous ait pas favorisée dans les différens événemens de votre vie; vous devez reconnoître les marques visibles de sa protection dans tous les secours qu'il vous a envoyés si à propos, & je vous annonce de sa part, que vous verrez dans peu le prince de Visapour, & qu'il sera votre époux. Vous avez lieu d'être surprise de cette prédiction, j'en suis moi-même étonné; mais cédant aux inspirations du grand Mahomet, je me sens forcé de vous apprendre que vous toucherez au moment où vos malheurs vont finir.

Peu s'en fallut que Canzadé n'expirât de joie à une nouvelle si peu attendue. Quoi! il seroit possible qu'après tant de traverses, je devinssse l'épouse du brave Cothbedin? Ah! vénérable vieillard, s'écria-t-elle, ne cherchez-vous point à soulager ma douleur

amère, en m'annonçant un bonheur si inespéré? comme il passe mon attente, permettez, sans vous offenser, que je doute un peu de la solidité de vos promesses; mais cependant j'apperçois sur votre visage tant de marques de vérité, que je commence à croire que vous ne cherchez pas à me tromper. Non, madame, reprit Cothrob, vous me rendrez bientôt justice, & l'événement vous fera connoître que je ne vous ai rien dit qui ne m'ait été dicté par le prophète.

Les sultanes écoutoient avec étonnement les promesses de l'Iman; elles se persuadoient que pour flatter la passion de la princesse, il lui promettoit un bonheur imaginaire, ne voyant aucune apparence que ses chagrins dussent aussitôt finir. Cependant se prêtant à ses idées, elles renouvelèrent la Canzadé les assurances qu'elles lui avoient déjà données d'une protection, qui lui étoit d'autant plus agréable, qu'elle étoit frappée de l'idée que si ce qui se passoit dans ce palais n'étoit pas un songe, les sultanes étoient véritablement des périzes.

L'heure du souper étant venue, les sultanes se retirèrent, & l'on conduisit leurs hôtes dans le fallon où ils avoient coutume

de prendre leurs repas. A peine commençoient-ils à manger, que l'aveugle, conduit par le prince Schirin, qui se retira aussitôt, parut à la porte; à cette vue, Albaert se levant avec précipitation, courut au-devant de lui : eh ! mon cher ami, je te revois enfin, lui dit-il; que j'étois fâché de notre séparation ! L'aveugle entendant la voix d'Albaert, ouvrit les bras & l'embrassant tendrement : je croyois t'avoir perdu pour toujours, reprit-il, & je maudissois déjà l'heure à laquelle je t'avois connu, parce que je te prenois pour un fourbe; mais je sens à présent que je me suis trompé; je souhaiterois seulement savoir la raison pour laquelle vous m'avez tous quitté, & en quel endroit je suis à présent. Le concierge du caravansérail tâchoit, il n'y a qu'un quart-d'heure, de me consoler de mes inquiétudes à ton sujet, & nous allions souper ensemble, lorsqu'il est entré dans la chambre où nous étions un homme qui m'a pris brusquement par la main, & qui, sans me rien dire, sinon, suivez-moi, m'a conduit jusqu'à la porte de la rue; là, j'ai été saisi par quatre personnes, qui m'enlevant en l'air, m'ont apporté jusqu'en ces lieux. Puisque tu ignores encore où tu te trouves, reprit Albaert, apprends,

mon ami, que tu es, suivant toutes les apparences, dans le Ginnistan, & qu'en un moment tu viens d'être transporté par des périz dans un palais aussi superbe que celui que le prophète promet aux vrais croyans après leur mort.

L'aveugle éclata de rire à cette réponse. Ah, ah, dit-il, cela est nouveau; & ce palais est-il situé dans la ville de Gabkar, (1) ou dans celle d'Anbarabad; car tu vois que je fais un peu la carte de ce pays. J'ignore, reprit très-sérieusement Albaert, si le lieu où nous sommes est dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, comme quelques auteurs l'affurent, ou si ces génies bienfaisans ont bâti ce palais dans quelque autre endroit du monde; mais il est bien sûr, si nous ne devons pas regarder notre séjour en ces lieux comme un songe de gens bien éveillés, que nous y avons été transportés par enchantement, & que nous nous y trou-

( 2 ) Les histoires ou romanciers orientaux, disent que le désert habité par les génies, est situé dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, & entre plusieurs villes de ce pays fabuleux, nomment celles de Cabkar & d'Anbarabad.

Voyez la *Bibliothèque Orientale*, folio 167 & 396.

vons très-bien ; ce n'est point une raillerie, & c'est un malheur pour toi d'être privé de voir toutes les merveilles dont nous sommes les témoins : mais il y a lieu de croire que tu éprouveras bientôt, ainsi que nous, l'effet des bontés de ces favorables génies, & pour commencer à t'en ressentir, viens te mettre à table, tu connoîtras bientôt par la délicatesse des mets, & par leur profusion, que tu es dans un lieu véritablement délicieux.

L'aveugle fut interdit pendant quelques momens ; ensuite prenant son parti en homme d'esprit : qu'importe où je me trouve, répondit-il ; pourvu que je sois avec toi & avec ta compagnie, je serai content. Soupçons donc, aussi bien j'ai grand faim. L'on se mit à table, l'on mangea de bon appétit, & l'heure de se retirer étant venue, on conduisit à l'ordinaire la princesse & sa suite dans leurs appartemens, & l'aveugle fut mené par deux esclaves dans une salle de bain, où après l'avoir mis en état de paroître le lendemain devant les sultanes, ils le ramenèrent ensuite dans la chambre qu'on lui avoit destinée, & le mirent au lit.

Pendant que tout ceci se passoit au grand contentement des sultanes, Cothrob étoit



retiré avec le sultan Oguz : ce monarque, qui paroissoit satisfait de l'histoire de Canzadé, plaignoit extrêmement ses malheurs. Je serois charmé, dit-il à l'iman, que cette princesse, délivrée des persécutions de Canzan-Can, pût retrouver Cothbedin, & qu'elle l'épousât ; car quelque espérance que vous lui en ayez donnée, j'ai bien de la peine à croire que cela puisse arriver encore sitôt. Vous avez donc pensé, seigneur, reprit Cothroob en riant, que dans les promesses que j'ai faites à Canzadé, mon seul but étoit de chercher à étourdir sa douleur ? je vous croyois plus persuadé de mon pouvoir ; eh bien, afin que vous n'en doutiez plus, vous en verrez demain des effets surprenans.

L'on avoit jouï dans tout le palais d'un profond sommeil, pendant la nuit qui suivit cet entretien ; & à peine étoit-il jour, que Gulendam se réveillant, & voulant embrasser tendrement Albaert : lumière de ma vie, lui dit-il, laissez-moi, s'il vous plaît, dormir ; j'ai besoin de repos, puisque dans ce moment j'arrive d'Ormuz. Gulendam ne put à ce discours s'empêcher d'éclater de rire, & ses rires ayant attiré dans leur chambre la bonne Karabag, elle alla en ouvrir

tous les volets ; & voulant éveiller Albaert , elles furent très-surprises de lui voir au col une chaîne d'or , à laquelle pendoit un petit coffret de même métal. Qu'est-ceci , mon cher époux , dit alors Gulendam ; d'où vous vient ce bijou si précieux ? C'est , répondit Albaert , en bâillant & se frottant les yeux , un petit coffre qui renferme de la poudre pour faire de l'or , & de l'eau dont vous verrez bientôt les effets merveilleux sur les yeux de notre aveugle ; mais au nom de dieu , encore une fois , laissez-moi reposer , je vous répète que j'en ai un extrême besoin. Oh ! dit Karabag , en le prenant par le bras , il faut que tu nous racontes tout-à-l'heure qui t'a fait présent de cette chaîne & de ce coffret. Albaert s'étant tout-à-fait réveillé en ce moment , & regardant avec une extrême attention ce qu'il avoit au col : oh ciel ! s'écria-t-il , ce n'est point un rêve ; il seroit donc vrai que j'aurois été cette nuit transporté à Ormuz , que le vieillard qui m'avoit ordonné d'aller à Chitor m'auroit conduit dans le fallon désigné par notre aveugle , & que je posséderois dans ce coffret deux trésors d'un prix inestimable ? Oui , j'ai cela trop présent pour n'y pas ajouter foi , & il m'est

bien aisé d'en faire l'épreuve. Tâchez , ma mère , continua-t-il en s'adressant à Karabag , de nous faire avoir dans ce palais un creuset , du feu , & un morceau de plomb ; j'ai vu faire plusieurs fois cette opération à mon père , & je ne doute point que je ne vous fasse voir la protection visible du prophète sur ma personne. Karabag s'étant alors adressée à un des esclaves , pour savoir si l'on pouvoit trouver les choses que son fils demandoit ; on les lui apporta quelques momens après , & Albaert ayant fondu environ une demi livre de plomb , n'eut pas plutôt jeté dans le creuset , gros comme la tête d'une épingle , de la poudre qui étoit dans le coffret , que dans l'instant le plomb fut converti en or : Ah ! s'écria-t-il en ce moment , il n'en faut plus douter , voici une marque trop certaine de la bonté du ciel à notre égard , & j'ai tout lieu de croire que l'eau de cette bouteille est aussi merveilleuse que cette poudre , & qu'elle rendra bientôt la vue à notre ami ; je suis d'avis de l'éprouver sur lui. Canzadé entra dans la chambre de Gulendam en ce moment ; elle fut dans un étonnement extrême , en apprenant ce qui venoit de s'y passer ; comme les choses les plus extraordi-

naires ne lui paroissent pas impossibles dans le lieu où elle étoit, elle y ajouta foi fort aisément ; mais elle représenta à Albaert qu'elle croyoit qu'il devoit faire l'essai de cette eau miraculeuse en présence des gens à qui ils avoient tant d'obligation, & qu'il falloit remettre cette opération à l'heure à laquelle ils se trouveroient dans le salon.

Albaert se rendit aisément à l'avis de la princesse, & ayant tous passé dans l'appartement de l'aveugle, pour lui annoncer sa prochaine guérison ; ils le trouvèrent entre les mains de deux esclaves, qui après lui avoir fait & parfumé la barbe, venoient de lui mettre une robe & un turban tout neuf, que les sultanes lui avoient envoyé avec toute la suite de l'habillement. Les circonstances du rêve d'Albaert, qu'on lui raconta, lui paroissent si surprenantes, qu'il ne pouvoit les croire : Vous voulez vous réjouir à mes dépens, leur dit-il ; mais je ne suis pas si crédule, & je ne serai persuadé de la réalité du voyage qu'Albaert a fait cette nuit à Ormuz, & de son retour en ces lieux, que lorsque cette eau qu'il vante tant m'aura rendu la vue. Tu n'auras pas bien longtemps à attendre pour cela, lui répondit Karabag ; ce soir tu con-

noûtras fans doute l'effet merveilleux de cette eau , que l'on peut véritablement appeler divine , si elle opère dans son espèce , comme vient de faire cette poudre miraculeuse. Enfin , après avoir passé tout le jour dans la joie , l'heure de se rendre au fallon étant arrivée , & chacun y ayant pris sa place ordinaire , Albaert raconta aux sultanes ce qui lui étoit arrivé pendant la nuit précédente. Si elles furent surprises à la vue du coffret & du plomb changé en or très-pur , elles le furent encore davantage , lorsqu'après avoir bien examiné les yeux de l'aveugle , & être convaincues qu'il ne voyoit pas clair ; l'une d'elles ayant pris la bouteille où étoit l'eau qui devoit lui être si salutaire , & lui en ayant versé quelques gouttes sur les yeux , elles apperçurent dans l'instant un changement extrême dans l'humeur crystalline , qui de terne qu'elle étoit , devint brillante , solide & transparente.

L'aveugle ayant alors recouvré la vue , après avoir regardé avec le dernier étonnement la magnificence du fallon , & tous ceux & celles qui y étoient , se prosterna le visage contre terre : Ah ! grand prophète , s'écria-t-il , si j'avois pu jamais douter de ta puissance & des miracles que notre reli-

gion t'attribue , il ne me feroit plus permis aujourd'hui de refter dans l'incrédulité , après ce qui vient de m'arriver. Je te reconnois , comme j'ai toujours fait , pour l'ami de dieu ; je fais que depuis ta defcente dans le berceau , ( 1 ) les anges qui enrégiftrent toutes nos paroles , n'entendirent jamais de toi aucun mot qui ne donnât du raviffe-

---

( 1 ) Les fectateurs de Mahomet croient que tout homme a deux principaux anges pour infpecteurs de toutes fes actions , dont l'un écrit le bien qu'il fait , & l'autre le mal ; ces anges font fi bons , que quand celui qui eft fous leur garde commet une mauvaife action , ils le laiffent dormir avant que de l'enrégiftrer , efperant qu'il pourra fe repentir à fon réveil ; & fi en effet il s'en repent , ils écrivent que Dieu l'a pardonné ; ils l'accompagnent par-tout , excepté aux lieux où la nature nous oblige de nous délivrer des refte de la digeftion , fe contentant d'attendre à la porte pour rentrer dans leurs charges. Les mufulmans à cette occafion obfervent une cérémonie fort fingulière : ils mettent d'abord à l'entrée de ces lieux fecrets , le pied gauche , afin que l'ange qui obferve leurs mauvaifes actions , les laiffe le premier , parce que c'eft le côté gauche qu'il occupe , & quand ils en fortent , ils mettent le pied droit en dehors , afin que l'ange qui préfide aux bonnes œuvres , les laiffe le premier.

*Voyez la Bibliothèque Orient. fol. 793.*

*Voyages de Grélot , de Thevenot : Voyage du Levant ; chap. 30 & de Corneille le Brun . Tome premier , fol. 303 aux notes.*

ment à ton créateur, & que le méssager céleste de la vérité baïse tous les jours le seuil de ta porte, parce que c'est le véritable chemin pour aller au trône du tout-puissant. Bien persuadé de cette vérité, je te rends mille grâces pour celle que je viens de recevoir par ton moyen; je te promets d'être plus exact que je ne l'ai été dans tous les exercices de ma religion, & je reconnois que la même main qui m'avoit privé de la vue pour me punir de mes fautes, vient de me la rendre à cause de mon repentir.

Ce ne font pas là, dit Albaert, étonné de ce qu'il venoit d'entendre, les discours d'un homme tel que moi: aussi, reprit l'aveugle clairvoyant, n'ai-je pas toujours été obligé de vivre des charités des vrais croyans, & me suis-je vu autrefois très-en état de la faire aux autres. Comme il me paroît, dit Gehernaz, que tu es un homme dont la vie doit avoir été remplie d'événemens singuliers, tu nous ferois plaisir de vouloir nous les raconter. Volontiers, reprit l'aveugle, je ne me ferai pas prier pour si peu de chose. Alors voyant qu'on lui prêtoit attention, il parla dans ces termes,

---

## SEIZIÈME SOIRÉE.

*Histoire d'Aboul-Affam, aveugle de Chitor.*

MON père étoit un négociant de Chitor, assez mal à son aise; comme il n'avoit que moi d'enfant, & qu'il ne me reconnut aucun goût pour le commerce, il me proposa de prendre une profession, par le moyen de laquelle je pusse vivre commodément, si j'avois quelque jour le malheur de perdre le peu de bien qu'il pouvoit me laisser. Nous passâmes en revue les différens états de la vie, & après les avoir presque tous rebutés, je choisis celui d'exercer la médecine (1). C'est une profession excellente, dis-je à mon père; avec quelques principes, beaucoup de babil chez de certaines gens, & de la hardiesse, l'on fait assez souvent fortune; si l'on commet des fautes, la terre les couvre, & pour une personne que l'on regrette véritablement, & dont

---

(1) Les médecins en Orient, & principalement en Perse, sont en même-tems droguistes & apoticaire.



l'impéritie du médecin a quelquefois avancé les jours, il y en a mille que leurs héri-

---

Ils ont chacun leur boutique dans laquelle ils se tiennent, ou tout le jour, ou à de certaines heures seulement, selon qu'ils ont plus ou moins de pratique, ayant leur compagnon droguiste à côté d'eux; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on leur mène là leurs malades, que l'on porte sur un cheval, dans les bras d'un homme monté en croupe pour les soutenir. Le médecin sans se remuer de sa place, demande d'abord à voir l'urine du malade, dont on lui en porte toujours une phiole, après il fait tirer la langue, ensuite il se lève, & va lui tâter le poux, s'informe du commencement de la maladie, des douleurs & des autres symptômes, & après il écrit son ordonnance sur un morceau de papier, qu'il donne à son compagnon apothicaire, qui met les drogues en divers cornets, & demande juste la somme qu'il lui faut; pendant qu'il pèse les drogues, le médecin prescrit le régime sur un autre morceau de papier, & donne sa bénédiction au malade, en lui disant, *Koda chafa Midecd*; ce qui signifie, *c'est Dieu qui donne la santé*; l'on donne alors quelquefois cinq ou six sols au médecin pour son ordonnance, mais il ne demande jamais rien pour cela, parce que son paiement se trouve dans la vente des drogues de sa boutique, dont chacun fait les préparations chez soi, sur-tout les pauvres gens & les gens du commun. A l'égard de ceux qui sont riches, ils font venir le médecin chez eux; & les plus fameux dans cette profession se font payer pour la première visite, environ quarante-cinq sols de notre monnaie & la moitié pour les autres. Les médecins qui ont des étudiants en médecine, les tiennent près

tiers enterrent avec joie , & qui , loin d'être fâchés de leur mort , bénissent la main qui les a conduit au tombeau. J'étudiai donc la médecine , suivant l'usage de l'Orient , c'est-à-dire , que je lus les ordonnances du médecin , dont j'étois pour ainsi dire l'apprentif ; & comme , fort mal-à-propos , je n'étois pas prévenu qu'il y fallût beaucoup de capacité , j'avoue que je ne donnai pas à cette étude toute l'application que Rhafes ( 1 ) & Galien exigent de ceux qui veulent embrasser cette profession ; cependant ,

d'eux dans leurs boutiques , leur donnant à lire seulement leurs ordonnances. Les Orientaux , & surtout les Persans , se font saigner beaucoup moins que nous , cependant ils en font si peu de cas , qu'ils se font faire ces opérations de leur simple ordonnance & souvent même dans la rue & tout debout.

*Voyez les voyages de Chardin , tome 5 , fol. 293 & 294. Ceux de Thevenot , tome 3 , fol. 131.*

( 1 ) *Rhafes* , ou *Rhafs* , est le surnom de Mohammed , bon Zakaria , natif de la ville de Rei dans l'Iraqe Persienne. Il s'adonna dans son jeune âge entièrement à la musique ; mais quand il eut atteint l'âge viril , considérant que ce qu'il apprenoit , n'étoit que chansons & n'apportoit aucun profit , il étudia en médecine & y réussit si parfaitement , qu'à l'âge de quarante ans , il fut estimé le plus habile de son siècle dans cette profession. Il eut en outre la réputation d'exceller dans la chymie & dans l'astronomie ;

à peine eus-je été reconnu médecin, que je m'imaginai qu'il n'y avoit presque personne qui m'égalât dans cet art. Fier de mon peu de capacité, je devins d'une hauteur extrême avec mes égaux, insupportable avec mes inférieurs, mais souple & rampant avec les personnes d'une condition relevée. Avec ces heureuses dispositions, je crus que j'étois né pour faire une brillante fortune à la cour; je me hâtai donc d'y chercher un protecteur, & comme mon père, qui étoit un bon homme & d'un esprit assez borné, ajoutoit foi à toutes les louanges que je me donnois, & même trouvoit que j'étois trop modeste sur tte

---

ependant un de ses envieux lui reprocha qu'il n'étoit ni bon chymiste, parce qu'il étoit pauvre, ni bon médecin, parce qu'il n'avoit pas pu conserver sa vue qu'il avoit perdue, ni bon astronome, parce qu'il n'avoit pas prévu plusieurs accidens fâcheux qui lui étoient arrivés. Il mourut l'an 310 de l'Egire. *Bibliothèque Orientale, fol. 712.*

A l'égard de Galien, il étoit de Pergame, vivoit dans le second siècle sous l'empire de Marc-Antonin le philosophe. Il sortit de Rome l'an 137 de J. C. pour aller en Asie: c'étoit un homme incomparable, grand philosophe, & qui savoit parfaitement la médecine. Il mourut selon quelques-uns âgé de 70 ans, selon d'autres, de 140.

matière , il reçut volontiers la proposition que je lui fis de faire un présent de deux cent pièces d'or au fils de Manhoud , favori du sultan de Chitor , pour me bien mettre dans l'esprit de son père. Ce jeune homme , moyenant cette somme que je lui donnai en plusieurs fois , ne cessoit de faire mon éloge ; il parloit à tout moment si avantageusement de moi , & racontoit sur mon compte des cures si merveilleuses , & qu'il imaginoit , que Manhoud à force d'entendre vanter à son fils le nom d'Aboul-Afsam , ( c'est ainsi que je m'appelle ) eut la curiosité de vouloir me voir. Le jeune homme , à qui j'allois faire ma cour tous les matins , m'apprit cette nouvelle , dont je ressentis une extrême joie , & m'ayant conduit dans le cabinet de Manhoud , j'eus le bonheur de l'éblouir par mes discours & de lui plaire : depuis ce moment , il n'y eut point de souplesse que je ne fisse pour me mettre le plus avant qu'il me fut possible dans ses bonnes grâces , & ayant guéri , peut-être même par hasard , quelques-uns de ses esclaves , le fils exalta si fort ces guérisons , & me mit par là dans une si haute réputation auprès de Manhoud , que le premier médecin du roi étant venu à

mourir, le favori me fit avoir cette place, quoique je n'eusse pas encore trente ans. J'avoue que la cervelle pensa me tourner, quand je me vis élevé à un poste si éclatant ; je regardai dès ce moment toute la terre au-dessous de moi, & loin de me faire des amis à la cour, j'y eus des manières si méprisantes pour tout le monde, qu'il n'y eut personne à qui je ne devinsse odieux. Je le savois bien, mais je n'en faisois que rire ; j'avois l'oreille du favori, le sultan m'écoutoit avec plaisir, & avoit beaucoup de bonté pour moi : j'étois craint de tous ceux qui l'approchoient, & ce qui augmentoit encore ma fierté, c'étoit la bassesse (je le puis dire à présent) avec laquelle presque tous les officiers du prince me faisoient la cour.



## DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Aboul-Affam, aveugle  
de Chitor.*

EN qualité de premier médecin, j'avois inspection sur tous ceux du royaume : il n'en mouroit pas un que je n'eusse droit d'examiner ses papiers, & s'il s'y trouvoit quelque manuscrit curieux, on le portoit aussitôt par mon ordre dans la bibliothèque du sultan. Un jour que j'étois chez un de mes confrères, qui étoit mort de débauche, j'y vis un traité qui étoit à peine achevé & qui me parut très-savant ; il avoit pour titre : *Des maladies des animaux, & de leurs remèdes*. J'y lus à l'ouverture des choses si singulières & si savantes, que, résolu de m'attribuer la gloire de cet ouvrage, je le mis dans ma poche, & ne jugeai pas à propos de l'envoyer à la bibliothèque royale. Après l'avoir exactement transcrit, j'en jetai au feu les brouillons & l'original ; je présentai au sultan celui que j'avois écrit, comme étant de ma composition ; & ce

monarque, en ayant fait la lecture avec beaucoup de satisfaction, me fit donner dix mille pièces d'or pour mon travail. Une récompense aussi considérable ayant fait souhaiter à chacun de voir un ouvrage aussi bien payé, j'en fis faire plusieurs copies que je fis vendre très-cher, & les louanges que j'en reçus de toutes parts, achevèrent de me renverser entièrement l'esprit. Enflé d'un succès dont je méritois si peu la gloire, je ne touchois pas à terre; mais que ma vanité & ma faveur durèrent bien peu de temps! Je croyois être en droit de posséder seul, après Manhoud, les bonnes grâces du sultan, cependant, j'eus bientôt un rival redoutable, qui fut la cause de ma perte, & vous ne devineriez jamais quel il pouvoit être? Une maîtresse du sultan, à laquelle vous eûtes peut-être le malheur de déplaire, dit Albaert. Nullement, répondit Aboul-Affam; ce fut un singe. Un singe! s'écrièrent les sultanes. Oui, mesdames, continua-t-il, un singe: mais il faut, avant que de vous faire le récit de ma disgrâce, que je vous raconte l'histoire de cet animal. Il appartenoit à un artisan qui demouroit à l'extrémité des fauxbourgs de Chitor, & lui servoit, pour ainsi dire, de

domestique. Cet homme n'ayant ni femme, ni enfans, comme il y avoit une grande quantité d'oiseaux de proie dans le quartier, & que les cheminées étoient fort larges & si basses, que, pour peu qu'on n'y eût pas une extrême attention, ils s'introduisoient par cet endroit dans les maisons, & enlevoient tout ce qui pouvoit leur convenir; le maître du finge ne manquoit jamais, lorsqu'il sortoit, de le mettre au coin du feu, pour empêcher que les oiseaux ne lui dérobaient quelque chose. Un jour, qu'après avoir mis dans son pot un bon morceau de mouton & du ris, cet homme étoit allé à la ville, où il étoit resté plus longtemps qu'il ne croyoit; le pot ayant trop bouilli, & le feu s'étant éteint, un vautour, qui étoit aux aguets sur le haut de la cheminée, entra dans la chambre, pendant que le finge, las de veiller, s'étoit endormi; il renversa le pot, & emporta la viande, qui étoit presque froide; le finge, réveillé par le bruit qu'avoit fait l'oiseau, parut être au désespoir de s'être laissé surprendre, & raisonnant en lui-même sur le mauvais traitement que son maître lui feroit à son retour, il chercha à l'éviter par une ruse à laquelle il feroit difficile d'a-



jouter foi, si ce n'étoit pas un fait certain. Pour cet effet, regardant tristement en haut, & appercevant encore plusieurs vautours, qui cherchoient une nouvelle proie, il remit le pot dans la cheminée, où il n'y avoit plus de feu, & s'y plaça de manière, que tournant en haut ses fesses pelées, il ne douta point que quelqu'un de ces oiseaux ne les prît pour un morceau de viande. En effet, un des vautours, trompé par l'apparence, ayant fondu sur le pot, le singe, qui le vit venir, se retourna si subtilement, qu'il le saisit, lui tordit le col, & après l'avoir plumé, il le mit à la place de la viande qui lui avoit été emportée. L'artisan, revenu de la ville, ne trouvant point son dîné, & voyant l'oiseau à la place, regarda le singe avec colère; mais cet animal s'étant mis à faire cinq ou six gambades, tira le vautour du pot, & après avoir expliqué à son maître, par des scènes muettes, de quelle manière il avoit été surpris par un de ces oiseaux, il se mit dedans le pot, & montra par ses gestes la manière dont il avoit attrapé le vautour qui l'avoit dérobé. La façon avec laquelle le singe exprima son aventure ayant calmé son maître, lui fit faire de grands éclats

de rire , qui attirèrent chez lui plusieurs de ses voisins ; & cette aventure comique répandue dans Chitor , étant parvenue jusqu'aux oreilles du sultan , il fut curieux de voir un singe qui avoit autant d'esprit ; l'artisan le lui apporta , & lui ayant fait faire plusieurs exercices plus singuliers les uns que les autres , cet animal plut tellement au monarque de Chitor , qu'il le lui paya tout ce qu'il en voulut avoir. Enfin , le sultan s'y attacha de manière qu'il ne pouvoit être un moment sans l'avoir à ses côtés , & que , pour être bien venu de ce prince , il falloit avoir presque autant de respect pour son singe que pour lui. Quelle foiblesse ! disois-je en moi-même , quoi ! pour me conserver les bonnes grâces de mon maître , il faut que je fasse la cour à un singe. Ah ! c'est trop m'avilir : mais , faisant ensuite réflexion sur l'extrême envie que j'avois de faire une fortune brillante , & sur l'exemple que me donnoient les autres courtisans : adorons donc l'idole , m'écriois-je , & rendons-lui autant de devoirs qu'à une créature raisonnable. Ma résolution étant une fois bien prise , il n'y eut point d'attention que je n'eusse pour cet animal , & quoi-que je ne l'aimasse en aucune manière , je

L'accablai de caresses. Il sembloit que le maudit singe connût qu'au fond du cœur je le haïssois : quelque amitié que je lui témoignasse, je ne pus jamais gagner la sienne; au contraire, il n'y avoit point de malice qu'il ne s'attachât à me faire; il me pinçoit le nez, me tiroit les oreilles, m'arrachoit la barbe, me jetoit à tout moment mon turban par terre, & cela réjouissoit tellement le sultan, qu'il en rioit souvent aux larmes. Si ces scènes se fussent passées en secret, je les aurois supportées avec moins d'impatience; mais comme la plupart du temps elles étoient publiques, & que cet animal s'attaquoit toujours à moi, j'en eus le plus vif ressentiment, sans oser pourtant le témoigner, & je sentoisi à chaque instant ma vanité bien humiliée par les mortifications que j'en recevois en présence de toute la cour.

Il y avoit plus d'un an que je souffrois toutes ces avanies, lorsque le sultan ayant été plusieurs jours de suite à la chasse, à laquelle il menoit toujours son singe, cet animal au retour tomba malade d'une espèce de dissenterie très-violente. Le sultan alarmé, assembla aussitôt tous ses médecins, pour consulter sur sa maladie; mais

eux, indignés qu'on les eût fait appeler pour cela, & profitant de la mauvaise volonté qu'ils avoient conçue contre moi, & que je m'étois attirée par trop de hauteur, ne laissèrent pas échapper le moyen de s'en venger : Seigneur, dit l'un d'eux au Sultan, nous avons borné toute notre science à chercher des remèdes pour les maladies des hommes : le seul Aboul-Affam, plus capable que nous tous ensemble, a joint à ces connoissances celles des animaux, dont il a fait une étude particulière ; le traité qu'il assure être de sa composition, & qu'il a présenté à votre majesté, en fait foi ; c'est donc à lui, seigneur, à apporter du soulagement au finge qu'elle aime avec tant de justice, puisqu'elle a nombre de sujets qui sont doués de moins de raison que lui.

Je sentis toute la malignité de ce discours, & j'y fus d'autant plus sensible que quelques jours auparavant l'on avoit dit dans une assemblée de savans que je n'étois pas l'auteur du traité des animaux ; qu'il y avoit toute apparence que je l'avois pris après la mort de quelqu'un de mes confrères, & même il y eut un homme qui assura avoir vu & lu quelques

fragmens de ce livre , il y avoit plus de deux ans , chez le médecin en question.

Le sultan , qui ne se souvenoit presque plus de ce livre , fit un cri de joie en ce moment. Aboul-Affam , me dit-il , j'avois oublié que tu es véritablement le seul capable de guérir mon finge ; mets donc en œuvre les talens que ton travail a pu te donner , & si tu veux conserver le poste où je t'ai élevé , donne-moi en cette occasion des preuves de ta capacité , & de la bonté des remèdes que tu vantes si fort dans ton livre ; ensuite , sans attendre ma réponse , il congédia les médecins , & m'ayant fait passer dans la chambre où étoit cet animal , l'on me donna deux esclaves pour me servir , & pour exécuter ponctuellement tout ce que j'ordonnerois pour sa guérison.



---

## DIX-HUITIEME SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Aboul-Affam , aveugle  
de Chitor.*

JAMAIS homme n'a été si embarrassé que je le fus alors ; comme je n'avois fait que copier le traité des maladies des animaux , & que je n'avois pas même daigné le relire , je ne savois où trouver les remèdes qu'il falloit employer pour le finge ; je le parcourus d'un bout à l'autre , & n'y ayant rien trouvé qui me fatisfît , je me résolus de traiter le finge comme j'aurois fait un enfant ; je lui donnai donc les drogues les plus convenables ; mais loin de le soulager , elles ne firent qu'irriter son mal , & j'eus la douleur , en le voyant mourir le troisième jour , de trouver le sultan si irrité contre moi , qu'il me défendit de paroître en sa présence. Pénétré de l'affliction la plus vive , je fis alors mille réflexions plus mortifiantes les unes que les autres. Rendons-nous pour un moment justice , m'écriai-je alors , quel mérite avois-je pour prétendre à la place que

j'occupe , & après l'avoir obtenue , pour m'y énorqueillir comme j'ai fait ? Ah ! je ne dois la haute faveur du sultan qu'aux recommandations de Manhoud , & non à ma capacité ; mais aussi devois-je la perdre pour un sujet aussi léger que celui de la mort d'un singe , & suis-je obligé de faire des miracles en faveur de cet animal ? Pendant que je faisois ces belles réflexions , il s'élevoit un second orage contre moi , beaucoup plus à craindre que le premier ; mes ennemis insinuèrent au sultan , que pour me vanger des outrages que j'avois reçu si souvent de son singe , je pouvois bien l'avoir empoisonné , & que la chose étoit facile à connoître. Le sultan déferant aux conseils de ces envieux , fit ouvrir le singe , & les médecins y ayant trouvé , à ce qu'ils dirent , des marques certaines de poison , on me vint arrêter au moment que j'y pensois le moins , & après m'avoir chargé de fers , on me jeta au fond d'un cachot. J'avoue que toute ma fermeté m'abandonna en ce moment ; je ne pus envisager sans horreur la disgrâce du sultan , & la mort à laquelle je vis bien que l'on me destinoit ; j'obtins seulement du concierge de la prison , la permission d'écrire au sultan ; je le fis dans des termes qui auroient attendri le cœur le

plus barbare , je l'affurai de mon innocence , & lui représentai qu'il falloit que le singe , qui l'avoit suivi à la chasse , eût mangé sur les arbres sur lesquels il étoit monté , quelques graines ou quelques fruits empoisonnés , ( s'il étoit vrai qu'il fût mort de cette maladie ). Ma lettre ne produisit aucun effet , tous mes biens furent confisqués , & je fus condamné à avoir la tête tranchée.

Mon père ayant appris cet arrêt , courut se jeter aux pieds du sultan ; il n'en obtint rien , & la dureté de ce monarque lui fut si sensible , qu'étant rentré chez lui , il en mourut de douleur : je m'évanouis à cette nouvelle & à celle de mon arrêt , dont le concierge de la prison m'instruisit assez indiscrètement , & je ne compris qu'alors combien il est nécessaire , quand on est en place , de se faire des amis & des créatures , en apprenant que non - seulement qui que ce soit , excepté mon père , n'avoit parlé en ma faveur , mais même que tout le monde approuvoit l'injustice que le roi commettoit à mon égard. L'on peut juger de quelle manière je passai la nuit qui précéda le jour auquel je devois perdre la vie ; j'étois dans une agitation des plus cruelles , lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma prison , & que je vis devant moi une



personne de seize ans au plus , mais qui ne me parut nullement jolie : Je suis fille du concierge , dit-elle , j'ai conçu de l'amour pour vous ; si vous voulez m'épouser , votre liberté est à ce prix. Quelque difformité que je trouvasse dans cette fille , je n'hésitai point à lui donner ma foi sous les sermens les plus affreux ; je sortis donc avec elle de mon cachot , & profitant de la bonne volonté de ma femme , qui avoit eu la précaution de se munir d'un habit d'homme , & de s'emparer de deux cent pièces d'or , nous sortîmes de la ville , & après avoir marché jour & nuit, d'abord à pied & ensuite sur des chevaux que nous achetâmes , nous arrivâmes à Golconde. ( 1 ) Je commençai à respirer , quand je me vis tout-à-fait hors des états du sultan de Chitor , mais aussi je commençai dès ce moment à ne plus regarder mon épouse qu'avec une espèce d'horreur ; elle s'aperçut bientôt de l'extrême répugnance avec laquelle je recevois ses caresses , & n'attendant pas de moi un pareil procédé ,

---

( 1 ) *Golconde* , ville grande & belle où réside le sultan de ce royaume , située entre l'empire du Mogol , celui de Decan & de Bishnagar , est très-recommandée par ses mines de diamans.

après le service qu'elle m'avoit rendu , & le péril évident où elle ne doutoit point qu'elle n'eût exposé son père par notre fuite , elle en ressentit un si violent chagrin , que soit que ce fussent ces réflexions , ou la douleur qu'elle conçut de mon peu d'attention pour elle , qui agitaient son esprit , elle en tomba dangereusement malade , & après m'avoir fait les reproches les plus sanglans , elle mourut dans un désespoir qui auroit touché tout autre que moi.

Quelqu'obligation que je lui eusse , le chagrin que je ressentis de sa perte ne fut pas de longue durée , & je compris en ce moment qu'il est aisé de se consoler de la mort d'une femme laide , que l'on n'aime pas.

Il ne me restoit plus que cent pièces d'or , je craignois d'en voir bientôt la fin , & de ne savoir que devenir , car je n'avois nulle envie de reprendre une profession qui m'avoit été si préjudiciable , lorsque le hasard me produisit une occasion bien singulière de me faire connoître du sultan de Golconde. Ce monarque , ainsi qu'il lui arrivoit souvent , alloit se promener avec ses femmes ; il avoit envoyé avertir de sa marche dans tous les villages par où il devoit passer ; chacun s'étoit éloigné de sa route ; il n'étoit resté dans

toutes les maisons que des femmes ; & les payfans, qui favoient qu'il y alloit de leur vie ( 1 ), s'étoient retirés à plus d'une lieue , lorsque je fus assez malheureux d'être rencontré par les avant-coureurs du sultan ; comme je n'avois pas été instruit de cette promenade , après avoir marché quelques heures à pied , je dormois profondément sur un tapis que je portois assez souvent avec moi , lorsque je me sentis rouler dans mon tapis ; je me réveillai brusquement , je me développai le plus promptement qu'il me fut possible , & comprenant que l'on alloit m'enterrer tout vif , comme je savois que cela étoit arrivé plus d'une fois en pareille occasion , je résolus de vendre chèrement ma vie : je mis donc le sabre à la main contre trois hommes , qui m'attaquèrent à dessein de ne

( 1 ) Dans l'Orient , lorsque les femmes du serrail sortent , ce qui arrive plus souvent pour l'ordinaire , de nuit que de jour , l'on annonce leur sortie , & il faut que chacun s'éloigne de l'endroit où elles doivent passer , sous peine de la vie ; cela s'appelle *Courouc* , c'est-à-dire en turc , *défense* , *abstinence*. Il y a dans le sixième volume des voyages de Chardin , un chapitre entier qui contient le *Courouc* , & dans lequel on peut voir combien il est sévère , principalement en Perse.

me pas épargner ; j'en avois déjà mis un hors de défense , & blessé le second assez dangereusement , lorsque le sultan , accompagné de ses femmes , arriva sur le lieu du combat ; comme je ne pouvois éviter la mort que par le redoublement de la valeur , & par beaucoup de présence d'esprit , je fis voler la tête à celui que j'avois déjà blessé , & ayant abattu le bras du troisieme , je résolus de contre-faire l'insensé , (1) sachant que c'étoit le seul moyen d'empêcher que le sultan ne me fît hacher en pièces ; pour cet effet , je me mis alors à danser de toutes mes forces , & à chanter à pleine tête la victoire que je venois de remporter. Il est vrai que les vers n'en étoient pas bien réguliers : mais quand j'aurois été un bon poëte , la situation dans laquelle je me trouvois ne m'auroit pas permis de les faire meilleurs , & ce fut une circonstance qui fit croire au sultan que j'étois véritablement fou ; ainsi , loin d'ordonner ma mort , il me fit approcher de lui , & m'ayant demandé qui j'étois ; Tu vois , lui dis-je , devant toi le roi de Mouscham ,

---

( 1 ) Les insensés dans l'Orient sont respectés & regardés comme des saints.

Illustre ( 1 ) Dambac , qui commande aux gardiens du tombeau du sultan Adam ; c'est en ce lieu qu'il fut enterré , & je viens de faire passer sous le tranchant de mon sabre ces trois mauvais génies , qui vouloient m'enlever son corps , qui est couvert de ce tapis.

Le sultan de Golconde ne put s'empêcher de rire de ma réponse , & persuadé que j'avois l'esprit entièrement aliéné , il voulut se donner le plaisir de se prêter à mes extravagances : Grand héros ! me dit-il , je vous félicite du succès de votre combat , & je doute fort qu'il y ait désormais aucuns dives ( 2 ) assez hardis pour oser s'attaquer à vous ,

( 1 ) *Dambac*, est le nom d'un roi qui régnoit dans le tems fabuleux des Orientaux ; ce tems est celui qui a précédé la création d'Adam ; ce Dambac , selon eux , commandoit à des peuples qui avoient la tête plate , & qui habitoient dans l'isle de Moufcham , qui est une des Maldives , & lorsqu'Adam vint s'établir dans l'isle de Serendib , qui est celle de Ceilan , ils lui furent soumis , & eurent la garde de son tombeau après sa mort ; ils n'y veilloient que de jour , & les lions y faisoient la garde pendant la nuit , de crainte que les Dives ou mauvais génies ennemis d'Adam & de sa postérité , ne l'enlevassent.

*Extrait d'un livre intitulé Houschenk Nameh , qui est dans le cabinet du Grand Duc.*

( 2 ) *Dives*. Ce sont les mauvais génies , les ennemis jurés des Peris.

après la victoire que vous venez de remporter sur leurs chefs. Venez donc avec moi , jouir d'un repos qui vous est dû , & laissez à vos sujets le soin de veiller au sépulcre du sultan Adam ; l'on vous rendra dans ma cour les honneurs qui sont dûs à votre majesté. Je fus si charmé de voir que ma ruse avoit un heureux succès , que je continuai à faire mille folies en présence de ce monarque , pour le confirmer encore plus dans l'idée qu'il avoit conçue de moi , & elles parurent lui faire tant de plaisir , & à ses femmes , que j'entendois rire dans leur cagivats , que m'ayant fait donner un cheval , il me pria de vouloir bien l'accompagner ; mais cependant il ordonna à ses eunuques d'avoir toujours l'œil sur moi.

Comme il y alloit de ma vie de bien soutenir mon personnage , vous devez juger que je fis mon possible pour convaincre le sultan que j'avois le cerveau très-ébranlé ; je n'affectai pas un seul genre de folie , je crus qu'il m'étoit plus aisé de les parcourir tous , mêlant de temps en temps des conversations très-sensées parmi des discours qui étoient tout-à-fait hors de propos , je passai dans l'esprit de ce monarque pour le fou le plus gai & le plus plaisant qu'il eût vu de sa vie.

Jamais je n'ai eu plus de satisfaction que dans cet état ; comme je paroissais sans conséquence , le sultan , que je ne quittois presque jamais que quand il entroit dans l'appartement le plus secret du serrail , ne se défiloit pas de moi , & j'avois le plaisir de l'entendre discourir avec ses visirs des affaires les plus secrètes de son royaume. Un jour que dans l'intérieur du palais il donnoit une espèce de fête à la sultane favorite , il crut qu'elle ne seroit pas complete , si je n'étois pas ; & quoique l'on n'admette presque jamais les hommes dans cet endroit, comme les insensés sont en vénération , il ne crut pas faire grand mal de permettre que j'y fusse introduit. Je vous avoue , mesdames , que je fus ébloui à la vue de tant de magnificence ; le sultan , couvert des plus belles pierreries du monde , étoit assis sur un trône d'or à côté de la sultane favorite ; derrière lui étoient rangés douze petits eunuques blancs de dix ans au plus , mais les plus beaux enfans que l'on pût voir : ils sembloient des statues de marbre , tant ils étoient immobiles , ayant les mains sur l'estomac , la tête droite , & les yeux fixes ; plus loin l'on voyoit trente grands eunuques noirs , avec des sabres nuds garnis d'or & de pierreries ; à sa droite , son

premier chambellan portoit à sa ceinture un petit coffre d'or , plein de mouchoirs & de parfum , pour présenter au roi au moindre signe ; & à sa gauche , outre le sur-intendant de ses menus plaisirs , paroissoient toutes les filles , qui dans le serrail étoient revêtues des mêmes titres que les officiers du dehors , chacune d'elles caractérisée par les marques des fonctions de leurs charges , & toutes les autres sultanes étoient aux pieds du souverain de Golconde , assises sur des tapis de brocard d'or.

Après que le sur-intendant eût donné le signal , la musique commença , les danseurs suivirent , & après un repas des plus superbes , dans lequel fut servi dans de grandes porcelaines ou dans des jattes d'or , tout ce qui pouvoit exciter l'appétit , & qu'ensuite on eût présenté le sorbet , l'on fit recommencer à danser , & les filles destinées à cet exercice , représentèrent par leurs danses & par leurs chants toutes les passions que l'amour inspire ; mais avec tant de vérité , que le sultan , pour leur en marquer sa satisfaction , fit donner à leur directrice trois mille pièces d'or.

La fête alloit finir , lorsque la favorite se penchant vers l'oreille du sultan , lui parla



bas, pendant quelques momens. Il regarda alors une jeune esclave qui étoit aux pieds de la sultane, & qu'il connoissoit pour être d'une humeur très-plaisante; lui ayant ordonné de m'agacer, cette fille quitta sa place, & vint me prendre par la main. Comme j'étois attentif au moindre mouvement des yeux du monarque, je compris d'abord ses intentions; je m'y prêtai aussitôt, & de telle manière, que je jouai avec cette fille une scène d'autant plus vive & plus naturelle, que la trouvant jolie, j'en devins dès le moment très-amoureux. Il est impossible de bien représenter tout ce que nous dûmes: qu'il vous suffise, mesdames, de savoir que la scène fut poussée si loin, que le sultan voulant se donner le plaisir entier, résolut de nous marier sur-le-champ.

*FIN du vingt-deuxième Volume.*

---

---

# T A B L E

## D E S C O N T E S ,

### T O M E V I N G T - D E U X I È M E .

---

---

*Suite des MILLE ET UN QUART-D'HEURE.*

XC. Quart - d'heure. <i>Conclusion de l'Histoire de Bagdedin,</i>	page 5
<i>Histoire d'Alcouz, de Taher &amp; du Meünier,</i>	9
XCI. Quart-d'heure. <i>Suite de la même Histoire,</i>	13
XCII. Quart-d'heure. <i>Suite de la même Histoire,</i>	19
XCIII. Quart-d'heure. <i>Suite de la même Histoire,</i>	24
XCIV. Quart-d'heure. <i>Suite de la même Histoire,</i>	30
XCV. Quart-d'heure. <i>Suite de la même Histoire,</i>	34

XCVI. Quart-d'heure. <i>Suite de la même</i> <i>Histoire,</i>	page 41
bis. XCVI. Quart-d'heure. <i>Suite de la même</i> <i>Histoire,</i>	47
XCVII. Quart-d'heure. <i>Suite de la même</i> <i>Histoire,</i>	53
XCVIII. Quart - d'heure. <i>Conclusion de</i> <i>l'Histoire d'Alcouz, de Taher &amp; du</i> <i>Meûnier,</i>	58
<i>Histoire de Faruk,</i>	68
XCIX. Quart-d'heure. <i>Suite de l'Histoire</i> <i>de Faruk,</i>	71
C. Quart - d'heure. <i>Suite de l'Histoire de</i> <i>Faruk,</i>	79
CI. Quart-d'heure. <i>Suite de l'Histoire de</i> <i>Faruk,</i>	86
<i>Aventures du vieux Calender,</i>	89
CII. Quart-d'heure. <i>Suite des aventures du</i> <i>vieux Calender,</i>	93
CIII. Quart-d'heure. <i>Suite des Aventures</i> <i>du vieux Calender,</i>	99
CIV. Quart-d'heure. <i>Suite des Aventures</i> <i>du vieux Calender,</i>	108
CV. Quart-d'heure. <i>Conclusion des Aventures</i> <i>du vieux Calender,</i>	113
<i>Aventures du jeune Calender,</i>	115
CVI. Quart-d'heure. <i>Suite des Aventures</i> <i>du jeune Calender,</i>	132

CVII. Quart-d'heure. <i>Suite des Aventures du jeune Calender,</i>	page 136
CVIII. Quart-d'heure. <i>Suite des Aventures du jeune Calender,</i>	142
CIX. Quart-d'heure. <i>Conclusion des Aventures du jeune Calender,</i>	147
<i>Suite de l'Histoire de Faruk,</i>	152
CX. Quart-d'heure. <i>Suite de l'Histoire de Faruk,</i>	155
CXI. Quart-d'heure. <i>Suite de l'Histoire de Faruk,</i>	158
CXII. Quart-d'heure. <i>Suite de l'Histoire de Faruk,</i>	165
CXIII. Quart-d'heure. <i>Suite de l'Histoire de Faruk,</i>	172
CXIV. & dernier Quart-d'heure. <i>Conclusion de l'Histoire de Faruk,</i>	177
<i>Retour du Médecin Abubeker,</i>	178
<i>Histoire de Zebd-El-Caton,</i>	183
<i>Aventures de l'Arabe Abenazar,</i>	188
<i>Suite de l'Histoire de Zebd-El-Caton,</i>	206
<i>Aventures du Médecin Abubeker, &amp; Conclusion de l'Histoire de Schems-Eddin &amp; de Zebd-El-Caton,</i>	218

## LES SULTANES DE GUZARATE.

<b>H</b> ISTOIRE d'Oguz, Sultan de Guza-	
rate, & des cinq Sultanes, page	253
Première Soirée. Histoire de Karabag,	337
II. Soirée. Suite de la même Histoire,	344
III. Soirée. Suite de la même Histoire,	352
IV. Soirée. Suite de la même Histoire,	359
V. Soirée. Fin de l'Histoire de Karabag,	370
VI. Soirée. Histoire de Canzadé, Princesse	
d'Ormuz,	376
VII. Soirée. Suite de la même Histoire,	383
VIII. Soirée. Suite de la même Histoire,	390
IX. Soirée. Suite de la même Histoire,	399
X. Soirée. Suite de la même Histoire,	413
XI. Soirée. Suite de la même Histoire,	421
XII. Soirée. Suite de la même Histoire,	431
XIII. Soirée. Suite de la même Histoire,	443
XIV. Soirée. Suite de la même Histoire,	450
XV. Soirée. Suite & conclusion de l'Histoire	
de Canzadé, Princesse d'Ormuz,	457
XVI. Soirée. Histoire d'Aboul-Affam, aveu-	
gle de Chitor,	472
XVII. Soirée. Suite de la même Histoire,	477
XVIII. Soirée. Suite de la même Histoire,	486
Fin de la Table du vingt-deuxième Volume.	

---

# A V I S

## A U R E L I E U R ;

POUR placer les figures des Tomes XXI  
& XXII. du CABINET DES FÉES,  
édition *in-12.* de GENÈVE.

*Les mille & un quart - d'heure.* Ah ! Bar-  
beau , visir , viens - tu couronner ton  
crime &c. *Tome XXI.* page 36

*Idem.* Ah ! Ah ! compère , vous croyez  
donc me jouer ainsi toute la nuit. 157

*Idem.* Abal , heureux bûcheron , & toi ,  
femme indiscrete &c. 394

*Idem.* Il alloit lui couper la tête , lors-  
que le faux vieillard lui retenant le  
bras &c. *Tome XXII.* 5

*Idem.* A peine cette divine liqueur eût-  
elle touché les prunelles &c. 280

*Contes Mogols.* Je fais mourir , mais je ne  
fais pas cominiquer mon secret. 347



176













